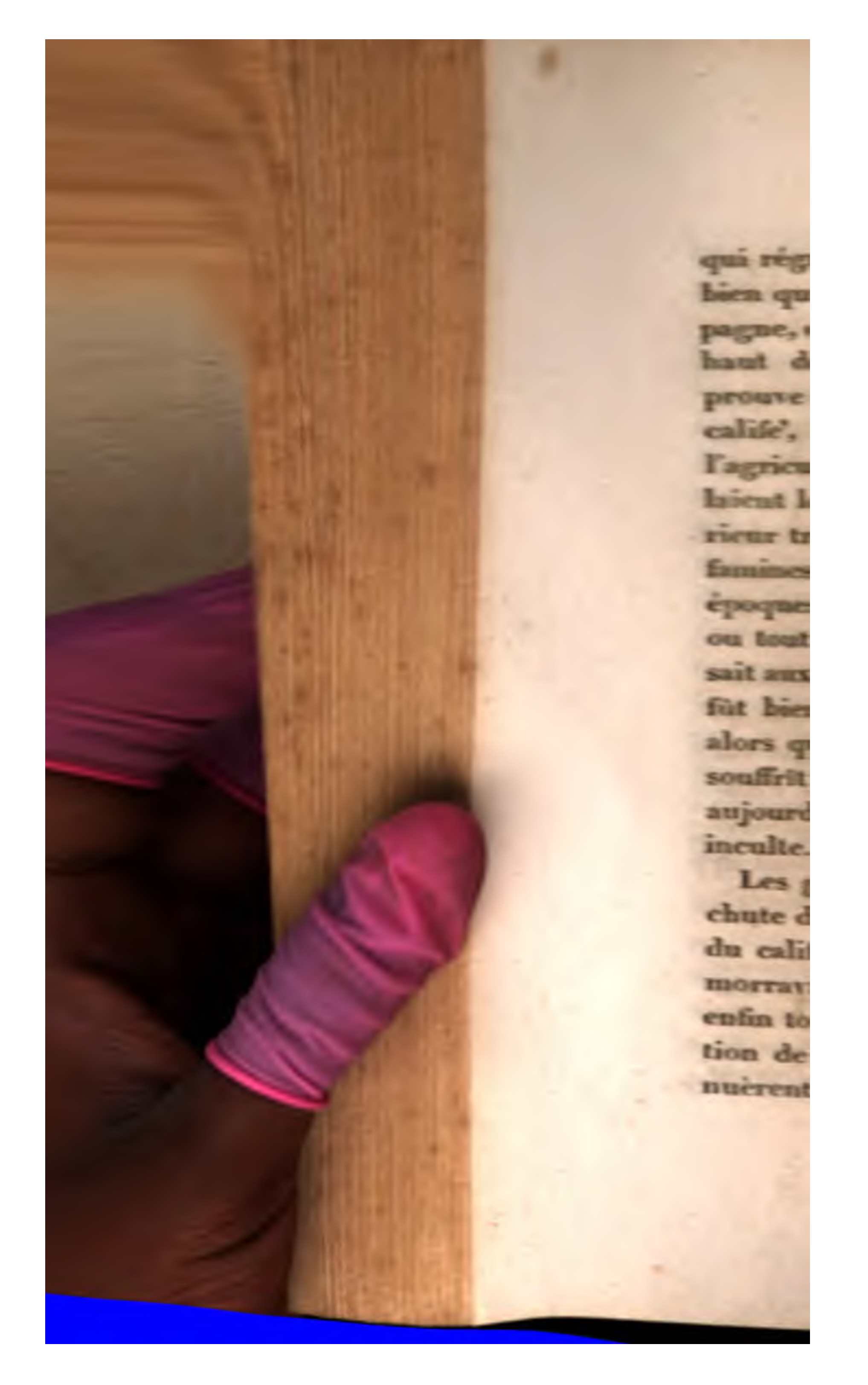



qui rég
bien qu
pagne,
haut d
prouve
calife',
l'agricu
laient l
rieur t
famines
époque
ou tout
sait aux
fût bie
alors q
souffrit
aujourd
inculte.
Les
chute d
du cali
morrav
enfin to
tion de
nuèrent

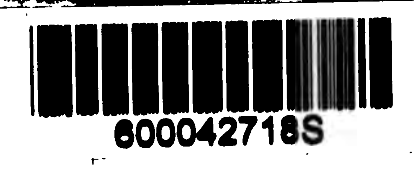
Vint ensuite la reprise du pays par
gnols, réfugiés d'abord avec Pélage
coin des Asturies. Cette conquête
ve ne ressembla nullement à la con-
pide des Arabes. Elle fut longue,
sanglante, accompagnée de guerres
ges sans fin, et les chrétiens, moins
exterminèrent devant eux toutes
nfidèles. Ainsi furent prises, Tolède
onse VI (1085), Cordoue et Séville
erdinand (1236 et 1248). Les dévas-
ent si grandes, qu'à cette époque,
le, il fallait nourrir les troupes lais-
dalousie avec des vivres envoyés
et qu'on ne repeuplait les villes
en offrant de grands avantages à
habitans. Telle fut l'origine de la
fueros, ou priviléges particuliers
es espagnoles. Lorsqu'enfin le
Grenade fut envahi, et que la
Castille et d'Aragon fut plantée
de l'Alhamrâ, une grande par-
illions de Mores entassés dans
ile passèrent en Afrique avec
rois, le Zagal et le Zaquir (Al-

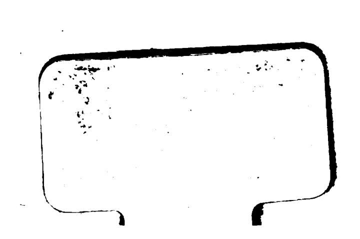
qui régnait, il est vrai, sur la Berbérie auss
bien que sur la plus grande partie de l'Es
pagne, que chaque jour on priait pour lui d
haut de trois cent mille chaires. Ce q
prouve quel était le nombre des sujets c
calife¹, c'est que, malgré les soins donnés
l'agriculture, science dans laquelle exc
laient les Arabes, malgré le commerce ex
rieur très étendu, très florissant, plusie
famines désolèrent l'Espagne à différe
époques, et toutes les fois qu'une sécher
ou tout autre accident de l'atmosphère
sait aux récoltes. Il fallait que la popul
fût bien considérable, pour que l'Espa
alors que toutes les terres étaient culti
souffrît d'un fléau qui ne se renouvell
aujourd'hui que la moitié des champs
inculte.

Les guerres civiles qui accompagnè
chute des Ommyades et le démembr
du califat, puis la double conquête c
morravides et des Almohades d'Af
enfin toutes les circonstances de la d
tion de l'empire arabe par les Mores
nuèrent sensiblement la population

qui régnait, il est vrai, sur la Berbérie aussi
bien que sur la plus grande partie de l'Es-
pagne, que chaque jour on priait pour lui du
haut de trois cent mille chaires. Ce qui
prouve quel était le nombre des sujets d
califat, c'est que, malgré les soins donnés
l'agriculture, science dans laquelle exc
laient les Arabes, malgré le commerce ex
rieur très étendu, très florissant, plusie
famines désolèrent l'Espagne à différe
époques, et toutes les fois qu'une séche
ou tout autre accident de l'atmosphère
sait aux récoltes. Il fallait que la popul
fût bien considérable, pour que l'Esp
alors que toutes les terres étaient cult
souffrît d'un fléau qui ne se renouvel
aujourd'hui que la moitié des champ
inculte.

Les guerres civiles qui accompagn
chute des Ommyades et le démem
du califat, puis la double conquête
moravides et des Almohades d'
enfin toutes les circonstances de la
tion de l'empire arabe par les Mo
nuèrent sensiblement la populatio


600042718S



ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES

MORES D'ESPAGNE.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES MORES D'ESPAGNE.

PAR

LOUIS VIARDOT.

TOME PREMIER.

PARIS.

PAULIN, ÉDITEUR, PLACE DE LA BOURSE.

1833.

١٤٥

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de l'Espagne, jusqu'au règne de Charles-Quint, est si peu connue parmi nous, et les travaux de nos écrivains sur ce pays et sur cette époque sont tellement incomplets, tellement remplis de contradictions et d'erreurs, qu'on peut dire hardiment que cette histoire est encore à faire. Quelques recherches, entreprises d'abord pour un objet spécial, m'ayant conduit aux véritables sources, je conçus la pensée de combler cette lacune historique. Je voulais surtout, par l'examen des institutions gothiques, puis des institutions castillanes et aragonaises, encore plus dignes d'intérêt et d'étude que nos franchises communales du moyen âge, ajouter de nouvelles preuves à cet adage,

que la liberté est vieille et le despotisme nouveau.

Après avoir décrit les premiers établissemens des Phéniciens et des Grecs dans l'Ibérie, la prise de possession des Carthaginois, la conquête définitive des Romains, la forme qu'ils donnèrent à cette province, et les changemens successifs qu'elle éprouva sous leur domination; après avoir raconté l'arrivée des barbares par qui fut détruit l'empire, leurs irruptions en Espagne, l'établissement des Goths dans cette contrée, la constitution qu'ils lui donnèrent et les événemens de leur règne, j'arrivais à la conquête faite sur eux par les Arabes, disciples de Mahomet. Ici, se présenta un nouveau spectacle, plus curieux, plus animé, plus grand que celui qui m'avait jusqu'alors occupé. Je reconnus bientôt que l'histoire du peuple conquérant et civilisateur, au lieu de n'être qu'un épisode de l'histoire du peuple conquis et civilisé, demandait un cadre à part; je reconnus qu'elle était encore plus ignorée que l'autre, et qu'elle méritait plus d'être connue. Comme ces premiers explo-

rateurs des richesses du Nouveau-Monde, qui, suivant à la surface du sol les traces de quelque mine d'argent, rencontraient à la traverse un filon d'or, et, laissant leur première découverte, poursuivaient l'autre jusque dans les profondeurs de la terre, je me suis aussi détourné, pour pénétrer, à la suite du précieux filon qui coupait mon chemin, dans les révélations d'une histoire intéressante et neuve.

Pour rappeler à la mémoire des hommes, pour rendre à la vie historique un peuple qui a passé sur la terre sans laisser de successeurs, de traditions, et, pour ainsi dire, de vestiges, un peuple détruit, effacé du monde, et dont une haine ingrate a poursuivi l'anéantissement jusque dans ses œuvres et dans ses souvenirs, il ne suffit pas de renouer le fil des événemens de son histoire; il faut retrouver aussi son organisation politique, exposer les causes de sa grandeur et de sa chute, et présenter à notre admiration reconnaissante cette haute civilisation, dont l'influence, qui, seule, lui a survécu, s'est étendue sur l'Europe entière. Il faudrait

aussi, évoquant des ombres et relevant des ruines, peindre ses mœurs, ses usages, sa vie domestique et sociale, et jamais peut-être si beau, si poétique sujet ne s'est offert à l'imagination du romancier historique. Quelque nouveau Walter Scott pourra s'en emparer un jour; mes forces n'iraient pas si loin. Je n'ai qu'un but et qu'une ambition : c'est, en apportant ma pierre à l'édifice des connaissances générales, d'initier les gens du monde à celle d'une histoire ignorée hors d'un petit cercle d'érudits; c'est de rappeler à notre souvenir, à notre gratitude, le nom et les bienfaits d'un peuple civilisateur; c'est enfin d'éveiller sur lui la curiosité, l'intérêt, l'étude, et de me faire suivre, ou plutôt dépasser, dans la route où je ne tracerai que les premier pas.

Pour donner à ce travail préparatoire autant d'ordre et de clarté que possible, j'ai divisé mon sujet en deux parties principales. La première offrira un précis des événemens historiques; elle sera partagée elle-même en plusieurs chapitres qui serviront à distinguer les diverses époques. La seconde partie, qui

contiendra d'abord une dissertation sur la constitution politique des Arabes, sur leur puissance, leur richesse, leur population, et sur les causes de leur décadence, sera aussi consacrée à rechercher jusqu'où s'étendirent les diverses branches de leur civilisation, et quelle influence ils exercèrent sur celle de l'Europe.

Le récit des faits est principalement emprunté à l'*Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, par Joseph Conde (1), ouvrage qui n'est, à vrai dire, que la traduction littérale de plusieurs lambeaux de manuscrits arabes attachés ensemble avec assez peu d'art et de goût, mais qui jette beaucoup de lumière sur toutes les parties de cette histoire, et fournit les plus précieux matériaux. J'ai d'ailleurs eu soin de donner à la compilation de Conde une sorte de contrôle, en comparant son texte avec celui des historiens espagnols, afin de trouver la vérité entre les exagérations de l'orgueil national et les injures de la haine étrangère.

(1) *Historia de la dominacion de los Arabes en España.* Trois vol. in-8°. Madrid, 1821.

Dans ce but, j'ai consulté de préférence, outre le critique Masdeu, l'histoire générale de Ferreras, moins brillante que celle de Mariana, mais plus exacte et plus fidèlement copiée des anciennes chroniques. Pour l'époque des Morisques, j'avais à choisir entre une foule d'auteurs contemporains, tels que Hurtado de Mendoza, Marmol, Aznar, Bleda. Quant aux documens relatifs à la civilisation arabe, ils m'ont été fournis principalement par l'abbé Juan Andrès, auteur d'une *Histoire générale de la littérature* (1), ouvrage peu connu, écrit en italien et en espagnol, et qui n'est point traduit dans notre langue. Enfin je dois à l'obligeante érudition de M. Davezac les orthographes et les étymologies arabes.

Je ne me dissimule pas les inconvéniens du plan que je me suis tracé. Suivre une forme didactique; séparer la partie morale de l'histoire de sa partie matérielle, au lieu de les confondre et de les diversifier l'une par l'autre; transporter les détails plus intéres-

(1) *Dell' Origine, progressi e stato attuale d'ogni letteratura.*

sans sur la constitution politique et la civilisation générale, aprés la série ininterrompue des événemens, c'était condamner la première partie de cèt ouvrage au défaut rarement pardonné d'aridité et de monotonie; d'autant plus sûrement, qu'en se succédant les faits se ressemblent, et qu'ils n'offrent guére d'autre variété que celle des chances et des vicissitudes d'une guerre éternelle entre deux peuples et deux cultes ennemis, d'une guerre où l'on a compté trois mille sept cents combats. Cependant, le besoin de mettre ordre et clarté dans les détails d'une histoire à peu près inconnue et nouvelle m'a semblé la plus puissante des considérations. J'ai donc conservé ma division des matières. Au reste, il faut le redire encore, je n'ai pas la prétention d'avoir fait autre chose qu'un livre élémentaire; c'est une étude, non une œuvre d'art, que je publie, et si je désire appeler l'attention, ce n'est pas sur l'historien, mais sur l'histoire.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES MORES D'ESPAGNE.

****

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS HISTORIQUES.

CHAPITRE Ier.

Introduction. — Conquête de l'Espagne. — Émyrs. — Premier établissement (de 710 à 756).

Les anciens Arabes, que les Grecs nommèrent *Scénites* (de σκηνη, tente) à cause de leurs mœurs nomades, partageaient leur vie entre la culture des campagnes du Yémen, la garde des troupeaux qu'ils conduisaient errans dans les steppes du Hedjaz, et le brigandage qu'ils exerçaient sur les frontières.

Ce peuple, qui échappa aux conquêtes de Cyrus, d'Alexandre et des Romains, était, de temps immémorial, divisé en familles ou tribus, lesquelles obéissaient à des chefs particuliers, n'avaient guère de commun que le langage, et vivaient dans un état de rivalité, ou plutôt d'inimitié perpétuelle. Lorsque la paix régnait entre les tribus, les cavaliers arabes, qui eurent toujours en Orient la réputation d'excellens archers, louaient leurs services aux princes voisins, soit de l'Egypte, soit de la Perse et de la Syrie. Leur religion était l'ancien sabéisme, ou l'adoration des astres. Chaque tribu avait dans le ciel un protecteur particulier, objet de son idolâtrie. Hhomayr adorait le soleil; Kanénah, la lune; Lakhm, la planète de Jupiter; Qays, l'étoile Syrius, qu'elle nommait Al-Sharay Al-O'bour; Mysam, l'œil du taureau, ou Al-Debaran, etc.

Les Arabes demeurèrent long-temps dans cet état de mœurs primitives, d'ignorance et de liberté patriarcale. Chose à peine croyable! peu d'années avant la venue du prophète, l'alphabet et l'art mécanique d'écrire étaient encore inconnus dans les tribus is-

maylites. Cependant, lors de la naissance de Mahomet, ils commençaient d'entrer dans les voies de la civilisation. Les Syriens leur avaient transmis l'écriture syriaque ; ils avaient élevé quelques villes sur les bords de la mer Rouge et du golfe persique, et faisaient un trafic assez considérable, par leurs caravanes de chameaux, entre l'Egypte et les Indes.

Mohhammed ben A'bd-Allah Al-Qorayschy (1) naquit à la Mekke le 16 juillet 572, d'une famille illustre de sa tribu. Les historiens arabes rapportent fidèlement toute sa généolagie, depuis Ismaël, fils d'Arabam ; mais, ce qui prouve sa noblesse d'une manière plus incontestable, c'est que son aïeul, Abdelmotaleb (A'bd-al-Mothleb), nommé chef de toutes les tribus, repoussa le roi des

(1) Mahomet. fils d'Abdallah, de la tribu de Qoraysch. On sait que les Arabes ajoutaient toujours le nom du père, et quelquefois de l'aïeul, à celui du fils. C'était un usage des Grecs et de presque tous les peuples anciens, que les Espagnols ont suivi long-temps et que les Russes conservent encore. Les Arabes ajoutaient aussi le nom de la tribu, comme *al Lakhmy*, *al Fehry*, etc.

Ethiopiens, qui avait tenté la conquête de l'Arabie. Sa victoire servit d'époque à l'ère arabe, dite de l'*éléphant*, et que remplaça celle de l'*hégire* ou de la *fuite*, lorsque Mahomet, chassé de la Mekke, alla chercher asile
622 à Médine (Medynat-Yatsreb). On connaît l'histoire de cet homme extraordinaire, qui, en fondant une religion et un empire, changea la face du monde. On sait avec quelle audace, avec quelle persévérance il conçut et exécuta ses projets; à quel génie, à quelle force d'âme il dut ses succès inouïs. La religion lui servit de marche-pied pour monter au trône, et le diadème se mêla sur son front à la tiare. Il fut roi, pontife et législateur (1).
632 A la mort de Mahomet, ses disciples choisirent six électeurs pour qu'ils eussent à nommer le *calife* (Khalyfe), ou successeur du

(1) Mahomet composa sa religion du mélange des deux religions les plus répandues en Arabie, la juive et la chrétienne, et, de même que le fondateur du christianisme avait annoncé qu'il ne venait pas détruire, mais accomplir la loi juive, Mahomet annonça qu'il venait accomplir les deux lois précédentes, et conserva à Jésus le nom de prophète, comme Jésus l'avait conservé à Moïse. Les bases

prophète. Abou-Bekr (*père de la Vierge*) fut élu. Ayant aussitôt convoqué les guerriers de toutes les tribus, qui vinrent camper sous les murs de la ville sainte (Médine), il remit le commandement de cette armée à Yezyd, et, après lui avoir donné, en présence de toutes les troupes, des avis sur la modération, la justice et la loyauté qu'il devait employer pour vaincre et convertir les peuples, il lui ordonna d'aller conquérir la Perse et la Syrie. Yézyd partit à la tête de ces apôtres armés, qu'avait assemblés un pieux enthousiasme, et, malgré les secours envoyés par les Grecs à leurs alliés d'Asie, il soumit avec une incroyable rapidité les deux puissans royaumes désignés à ses armes. Peu d'années après, Amrou-ben-Alas, général

fondamentales de son culte furent l'adoration d'un dieu unique et tout puissant, la résignation la plus parfaite à ses décrets, la charité envers les hommes, exercée surtout par l'aumône et l'hospitalité ; enfin des récompenses et des châtimens dans l'autre vie. Il joignit à ces dogmes principaux quelques pratiques de police générale, tels que les ablutions journalières et le pélerinage annuel de la Mecque, pour l'utilité particulière de sa patrie.

du calife Omar, successeur d'Abou-Bekr, franchit l'isthme de Suez, s'empara d'Alexandrie, et occupa l'Egypte entière.

Les Arabes étendirent leurs conquêtes à la fois dans l'Asie et dans l'Afrique. De la Perse, ils pénétrèrent aux Indes, et jusqu'à la Tartarie. De l'Egypte, ils passèrent en Mauritanie, et prirent successivement l'antique Cyrène, le pays de Cairvan, celui de Barca, Carthage, Tanger et la province occidentale, formant aujourd'hui l'empire de Maroc. Les naturels du pays (*Berbers*, d'où sont venus nos mots de Barbarie et Barbaresques) opposèrent une longue et courageuse résistance ; mais, subjugés enfin par le wali (ouali, *gouverneur*), Mouza-ben-Nozeir (Mouzay ou *Moïse* ben Nossayr) et son fils Abdélaziz (A'bd-al-Azyz, *serviteur du fort*), ils embrassèrent l'islam après leur défaite, et se mêlèrent aux troupes victorieuses, dont
705 ils devinrent les plus puissans auxiliaires.

L'Afrique conquise et pacifiée, Mouza, qui, de son palais de Tanger, apercevait les côtes d'Andalousie, osa tourner sur l'Europe ces vues de prosélytisme et d'agrandissement

qui agitaient tous les sectateurs du culte nouveau; il rêva la conquête de l'Espagne. Mais aussi prudent qu'ambitieux, ce général habile cacha quelque temps ses projets, et prépara dans le silence les moyens de tenter cette immense entreprise.

L'état de l'Espagne secondait merveilleusement les desseins du wali. On sait que lorsque l'empire romain s'écroula sous les attaques simultanées des peuples de l'est et du nord, cette province, après avoir été traversée et ravagée en tout sens par les Vandales, les Alains et les Suèves, resta au pouvoir des Goths, qui chassèrent devant eux les premières hordes barbares, et fondèrent un grand état composé de l'Espagne entière, de l'ancienne Narbonnaise, appelée depuis Gaule Gothique, et de la Mauritanie Tingitane. Après les ravages et les horribles excès des premières irruptions, l'occupation des Goths fut pour l'Espagne comme une délivrance. Restés maîtres paisibles de cette contrée depuis le règne d'Euric (472), ils s'étaient insensiblement confondus avec la population indigène, au moyen de la conformité de reli-

gion, et de ces institutions politiques si sages et si curieuses, qui font du *Fuero juzgo*, ou recueil des lois gothiques, le plus précieux monument du premier âge moderne. Depuis l'établissement d'Euric, jusqu'à l'invasion des Arabes, c'est-à-dire pendant une période d'environ deux siècles et demi, l'Espagne goûta, sous les ving-cinq rois goths qui précédèrent Roderic, la paix la plus profonde. Les vainqueurs étrangers, mêlés aux naturels, dont ils avaient pris, par l'effet du climat et le croisement des races, les mœurs douces et le caractère inoffensif, n'étaient plus ces farouches guerriers du Nord qui détruisaient les villes comme l'asile des lâches, employaient les cultivateurs comme des esclaves, et voulaient ne devoir qu'au glaive leur subsistance et leurs plaisirs. D'une autre part, tandis que les Arabes s'avançaient par lA'frique jusqu'aux colonnes d'Hercule, la monarchie des Goths commençait à s'ébranler sous des querelles intestines. Vitiza, monté sur le trône en 700, s'était attiré par des actes multipliés de tyrannie le ressentiment populaire. Comme la

couronne était élective, un *concile*, ou assemblée nationale, appuyé par les armes des principaux mécontens, prononça la déchéance de Vitiza, et l'élection de Roderic, ou Rodrigue, chef de la ligue victorieuse (710). Mais Roderic, une fois monté sur le trône, commit les mêmes excès, et fit regretter bientôt le tyran qu'il avait abattu. Les fils de Vitiza, secondés de leur oncle Oppas, archevêque de Séville, excitaient sourdement le mécontentement public, et préparaient une révolte ouverte. Enfin le comte don Julien (don Julian ou don Illan), gouverneur de la Mauritanie gothique, qui avait jusqu'alors défendu la ville de Ceuta contre l'armée musulmane, ayant reçu de Roderic une injure personnelle (1),

(1) Voici comment les historiens espagnols rapportent, d'après la chronique générale d'Alphonse-le-Savant, l'origine de la trahison du comte Julien : c'était une coutume des rois goths d'élever à leur cour les enfans des principaux seigneurs, soit pour les attacher plus intimement à leurs personnes, soit pour avoir en quelque sorte des ôtages. Parmi ces enfans élevés à la cour de Roderic, se trouvait la fille de Julien, dont l'extrême beauté inspira au roi une passion violente. Sans respect pour les éminens

poussé par la vengeance, remit à Mouza la ville qu'il commandait, et le pressa vivement d'accepter la facile conquête que lui offrait l'Espagne. Le général arabe fut alors décidé. Il écrivit au calife Walid (Al-Oualyd), qui occupait le trône de Damas, pour qu'il lui permît de porter les armes et la foi du prophéte dans une contrée qu'on lui peignait comme « supérieure à la Syrie pour la beauté » du ciel et de la terre; au Yémen pour la » douceur du climat; aux Indes pour ses » fleurs et ses parfums; à l'Egypte pour ses » fruits; à la Chine pour ses métaux pré- » cieux. » Walid s'empressa de lui donner les pouvoirs nécessaires, charmé d'accomplir la prédiction du prophète, qui promet-

services de Julien, Roderic abusa indignement de sa fille, et le père, désespéré de cet outrage, appela les Arabes pour se venger. Au reste, on ne sait rien de positif à cet égard. La manière dont cette histoire est racontée, le nom de *Cava* (en arabe, mauvaise femme), donné à la fille de Julien, celui d'*Alifa* donné à sa suivante, prouvent assez que c'est quelque fiction arabe, passée dans la tradition, et recueillie, comme bien d'autres, par les chroniques espagnoles. Ce fut le moine de Silos qui la répandit le premier.

tait à ses disciples l'Orient et l'Occident.

Avant d'ouvrir la campagne, et pour s'assurer de la fidélité des rapports du comte Julien, Mouza envoya d'abord une reconnaissance sous les ordres de Tharyf ben Mâlek, l'un de ses plus vaillans officiers. Celui-ci partit avec 500 cavaliers dans quatre grandes barques, aborda, sans trouver de résistance, sur la côte opposée, dans l'endroit où fut depuis bâtie la ville de Tarifa, puis ramena quelques troupeaux et quelques prisonniers, après avoir reconnu la facilité 711
d'un débarquement. Encouragé par cet heureux essai, Mouza résolut d'accomplir son dessein. Au printemps suivant, un autre chef, Thâriq ben Zyad, traversa de nouveau le détroit à la tête d'un fort détachement de l'armée arabe, et débarqua dans la petite île au pied du mont Calpé, qu'il nomma *Alghezirah Alhadrâ* (Al-Djezyrah al Khadrâ, *île verte*), nom que l'île et la ville en face (Algeziras) conservent encore. Il alla se fortifier ensuite sur la hauteur de Gibraltar (Gebal-Thâriq, *Mont de Thâriq*). Le comte Théodomir, gouverneur de la

province pour les Goths, qui s'était vainement opposé à la descente, rassembla quelques troupes pour le chasser de cette position. A son approche, Thâriq fit mettre le feu aux vaisseaux qui l'avaient amené, pour ôter à ses troupes tout espoir de retraite, et fondit sur Théodomir, dont l'armée fût complètement battue.

Les Arabes, profitant de cette victoire avec leur rapidité accoutumée, se répandirent aussitôt dans le pays, prirent Cadix, Sidonia, et tout le littoral jusqu'à la Guadiana (al Ouady-Anas, *la rivière Anas*). A la nouvelle de leurs succès rapides et de la défaite de son général, Roderic sortit de sa léthargie voluptueuse. Il rassembla des troupes de toutes les parties de son royaume, se mit à leur tête, et vint chercher l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Guadalété (al-Ouad-al Léthé, *fleuve du Léthé*), près de Xerez-de-la-Frontera. Les Arabes comptaient environ trente mille combattans (1); les chrétiens étaient trois fois su-

(1) Les historiens arabes ne portent qu'à vingt mille

périeurs en nombre. La bataille dura trois jours, d'autres disent une semaine entière; mais enfin la valeur et l'enthousiasme des guerriers de l'Orient, aguerris par leurs conquêtes, l'emportèrent sur la multitude des soldats goths, amollis par une longue paix. Les chrétiens furent taillés en pièces, et Roderic disparut dans le combat. Les Arabes disent qu'ayant été reconnu à ses insignes royaux au milieu de la mêlée, il fut attaqué par Thâriq, qui le tua de sa main, et envoya sa tête au calife. Les Espagnols racontent, au contraire, qu'il échappa au massacre par la vitesse de son cheval, et alla faire pénitence dans un couvent de Portugal, où il mourut en odeur de sainteté. Son nom est resté célèbre dans les légendes de chevalerie.

Cette bataille du Guadalété, dont l'époque incertaine et contradictoire peut être fixée à l'année 711 ou 712, décida du sort de la monarchie gothique. Le gouvernement périt avec le roi, et les Espagnols, frappés de

hommes l'armée de Thâriq; l'évêque d'Orense, Servand, précepteur de Roderic, et témoin oculaire, lui donne dix mille fantassins et trente mille chevaux.

terreur, privés de chef et de ralliement, n'opposèrent plus qu'une résistance partielle et infructueuse aux armes musulmanes. Thâriq, divisant en trois corps son armée victorieuse, se rendit maître en peu de jours de Malaga, d'Ecija, de Cordoue, et vint mettre le siége devant Tolède, capitale de l'Espagne. L'effroi régnait dans cette ville, où l'avait précédé le bruit de ses succès inouis, et de la valeur irrésistible de sa cavalerie, qu'exagéraient encore les récits des vaincus de Xerez. Tolède se rendit à discrétion, et fut traitée avec une modération vraiment magnanime. On convint, par capitulation, que les armes et les chevaux de la garnison seraient remis au général arabe; que les habitans qui ne voudraient pas rester dans la ville en sortiraient librement; que tous les autres demeureraient maîtres paisibles de leurs propriétés; que, moyennant un léger tribut, ils conserveraient le libre exercice de leur religion, et l'usage des églises existantes; qu'ils se gouverneraient par leurs lois civiles et religieuses et par leurs juges ordinaires; que seulement ils s'abstiendraient de

processions publiques, et ne pourraient punir un chrétien qui embrasserait volontairement la foi musulmane. Ces conditions publiées, Thâriq entra dans la ville à la tête d'une faible escorte, et descendit au palais des rois goths. Là, se trouvaient rassemblés leurs trésors, dépouilles de la conquête et fruits d'une longue domination; mais, parmi tant d'objets précieux, ceux dont la possession dut le plus flatter l'orgueil du chef arabe furent vingt-cinq couronnes d'or et de pierres précieuses qui avaient appartenu aux différens princes de la monarchie qu'il venait de détruire.

Mouza, jaloux des succès de son lieutenant, voulut prendre une part personnelle à la conquête. Il débarqua sur le rivage occidental de l'Andalousie, à la tête de dix-huit 712
mille chevaux, et, se frayant une route nouvelle, il prit Séville et Carmona, passa la Guadiana, soumit toute la Lusitanie méridionale, puis revint en Estremadure, et campa devant Mérida, l'une des plus puissantes villes de l'Espagne, qui seule avait osé lui fermer ses portes. Les assiégés firent une longue

résistance; mais enfin, Mouza ayant appelé d'Afrique son fils Abdelaziz, qui lui amena des renforts, et ayant attiré dans une embuscade une partie de la garnison, Mérida se rendit comme Tolède, et, malgré sa défense opiniâtre, fut traitée avec la même générosité. Mouza se contenta d'amener pour ôtage la veuve de Roderic et quelques seigneurs goths qui s'étaient réfugiés dans la place.

Le wali se rendit ensuite à Tolède, où l'attendait Thâriq, qui avait soumis toute la Castille. Envieux d'une gloire qui effaçait la sienne, il chercha l'occasion de la flétrir. Sous un prétexte frivole, il ôta le commandement au vainqueur du Guadalété, et le fit même arrêter malgré les prières de l'armée; mais des ordres du calife les réconcilièrent. Cette querelle passagère, à laquelle se rattachaient déjà des jalousies nationales, car Mouza était Arabe et Thâriq Berbère, fut le prélude des dissentions qui s'allumèrent ensuite entre les vainqueurs, et devinrent la cause principale de leur ruine.

Cependant Abdelaziz s'était séparé de son père, après la prise de Mérida, pour aller

occuper l'Andalousie orientale. Le comte Théodomir, qui s'y était retiré avec les débris de l'armée détruite à Xerez, s'efforça de résister aux Arabes, non par des combats en rase campagne, où il ne pouvait soutenir le choc de leur cavalerie, mais par des embuscades et des surprises dans les défilés des montagnes. Cette guerre lui réussit quelque temps; enfin son armée fut atteinte et battue auprès de Lorca. Il se réfugia dans cette place avec une poignée de fuyards. Là, n'espérant plus son salut que d'une capitulation honorable, il imagina, dit-on, un stratagême pour obtenir des conditions plus douces. Ce fut de faire garnir les murailles par des femmes qu'il avait fait revêtir d'armures, et qui avaient croisé leurs cheveux sous le menton pour imiter la barbe des guerriers. Théodomir sortit alors et vint seul trouver Abdelaziz dans sa tente. Celui-ci conclut aussitôt un arrangement, et, charmé de la noble confiance, du courage et de la présence d'esprit du comte goth, il lui laissa le commandement des provinces de Valence et de Murcie, nommées depuis, par

les Arabes, *terre de Tadmir*, sous la seule condition d'un faible tribut annuel en argent et en denrées. Abdelaziz revint alors sur ses pas, et, précédé de la renommée de sa bravoure et de sa modération, il prit au retour les villes de Grenade, d'Antequera, de Jaen, qui se rendirent sans résistance.

Les Arabes, réunis à Tolède, se séparèrent de nouveau pour la conquête du nord de l'Espagne. Thâriq s'avança jusqu'à l'Ebre, et vint mettre le siége devant Sarragosse. Mouza prit sa route plus à l'occident, s'empara de Salamanque, d'Astorga, des bords du Duero, puis descendit l'Ebre, et vint joindre Thâriq devant Sarragosse, qui se rendit à leurs armées combinées. Cette ville fut traitée plus sévèrement que les autres, et les habitans se virent contraints de dépouiller leurs temples pour se racheter. Les Arabes voulaient sans doute prévenir de nouvelles résistances, en offrant aux places qu'ils n'occupaient point encore ou la générosité pour la soumission, ou la sévérité pour la défense. Mouza parcourut ensuite la Catalogne, prit

Tarragone, Barcelone, Ampurias (Port-Vendres), et fit même une excursion dans la Gaule narbonnaise, que les Arabes nom- 714
maient la *terre d'Afranc*. En 714, ils étaient maîtres de la Péninsule entière, et toutes ces conquêtes n'avaient pas coûté deux années (1).

Les dépouilles qui en étaient le fruit servirent à rallumer la querelle de Mouza et de Thâriq. Le premier, vieux et avare, voulait garder pour lui seul celles qu'il avait faites. L'autre demandait qu'elles fussent, suivant l'usage, réparties entre tous les guerriers, après le prélèvement d'un cinquième pour la part du calife. Instruit de leurs dissen-

(1) Pour bien concevoir comment les Arabes purent s'emparer de l'Espagne avec cette prodigieuse rapidité qu'ils avaient mise à conquérir l'Orient, il faut observer qu'ils n'avaient à disputer la possession de cette contrée qu'à la seule nation des Goths, qui l'avaient prise sur les Romains, comme ceux-ci sur les Carthaginois. Quant à la race indigène des Ibères, habituée depuis long-temps à servir des maîtres étrangers, elle ne prenait point de part directe à la défense d'un sol dont elle était dépossédée, pouvant répondre comme l'âne de Phèdre : *Clitellas dùm portem meas.*

tions, Solyman, qui avait succédé à son frère Walid, les manda tous deux à Damas. Thâriq, pour se justifier, rappela ses victoires et sa pauvreté : « Les chré» tiens, ajouta-t-il, diront si je fus lâche, » si je fus cruel, si je fus avare. » Mouza fut mis en prison et condamné à une forte amende (1).

Abdelaziz, demeuré en Espagne avec le titre d'émyr (commandant), avait porté de Tolède à Séville la cour et le divan, c'est-à-

(1) Un historien de Grenade raconte que, Solyman ayant questionné le wali sur les différens peuples qu'il avait vaincus, Mouza lui répondit : « Les Berbères ressemblent aux Arabes pour la physionomie, pour la bravoure, pour les mœurs hospitalières ; mais ils sont perfides et sans foi dans les traités. Les chrétiens d'Espagne sont des lions dans les châteaux, des femmes dans la plaine, et des chèvres dans les montagnes. Ceux d'Afranc sont vifs et intrépides dans l'attaque, mais timides et poltrons dans la fuite. » Ce passage est une des nombreuses preuves du peu de changemens que subissent les caractères nationaux. La différence que Mouza signale entre ses compatriotes et les Berbères avait existé de tout temps. « Les Arabes, dit Hérodote (liv. III), gardent la foi autant que peuple qu'il y ait, quand ils l'ont jurée.... » On sait ce qu'étaient, au contraire, la foi punique et la foi numide.

dire le conseil des chefs et des vieillards (1). Il y épousa en grande pompe, peut-être par amour, mais plutôt par politique, sa prisonnière Egilone, veuve du dernier roi goth. Après avoir soumis par ses officiers le Portugal et la Navarre, il fit partir pour Damas dix Arabes de distinction, chargés de porter au calife les revenus de l'Espagne et les plus précieux objets de la conqnête. Solyman les 715
reçut avec joie ; mais, la grande puissance qu'avait acquise la famille de Mouza lui donnant de l'ombrage, il résolut de payer d'une reconnaissance toute royale les services du wali qui lui avait conquis la Mauritanie et l'Espagne. Cinq des envoyés d'Abdélaziz furent expédiés en Afrique pour ôter le commandement et la vie à deux autres fils de Mouza, qui gouvernaient les provinces de cette contrée, et les chefs arabes d'Espagne reçurent des ordres pour qu'Abdélaziz

(1) Ce conseil se nommait *al dyouân*, que les Espagnols ont traduit par *aduana*. On donnait aussi le même nom au bureau de perception des impôts. Les Espagnols l'ont conservé dans cette dernière acception, et nous en avons fait le mot *douane*.

fût traité de même. Ceux-ci, malgré leur affection pour ce chef illustre, obéirent au calife, et le malheureux époux d'Egilone fut assassiné dans son palais pendant la prière.

Ayoub (Job), son cousin, prit momentanément l'autorité, et porta le siége du gouvernement de Séville à Cordoue, afin d'être plus au centre du pays, sans trop s'éloigner pourtant des communications d'Afrique. La Péninsule formait alors quatre grandes divisions : *al-Djoùf*, ou le nord; *àl-Qeblàh*, ou le midi ; *al-Scharqyah*, ou le levant; *al-Ghàrb*, ou le couchant. L'une des provinces du Portugal a conservé ce dernier nom.

Alhaour (Alahhor), nouvel émyr envoyé de Syrie, vint prendre le commandement, et, n'ayant plus rien à conquérir en Espagne, il passa les Pyrénées, en suivant la route déjà tracée par Mouza, prit Carcassonne,
718 Nîmes, Narbonne, et toute la Gaule gothique, dont il revint chargé de dépouilles. Détesté pour ses exactions, cet Alhaour fut déposé par ordre du calife, et remplacé par le wali Alsamahh, qui s'occupa d'abord à réparer les injustices de son prédéces-

seur, en restituant les biens à tous ceux qui avaient été dépouillés, et se rendit ensuite dans les Gaules, pour en poursuivre la conquête. De la Narbonnaise, il pénétra dans les plaines de la Garonne, et vint assiéger Toulouse. Eudes, duc d'Aquitaine, marcha contre lui à la tête d'une armée formidable. Malgré leur infériorité, les Arabes acceptèrent le combat; mais ils furent battus, et leur chef périt dans la mêlée 721

Ambisa (Ambesah), son successeur, se rendit célèbre par la justice et la sagesse de son administration. Les musulmans, les chrétiens et les juifs étaient traités avec une égale impartialité. Il régularisa la perception des impôts, qu'il régla au cinquième du revenu pour les places prises de force, et au dixième pour celles qui s'étaient rendues à discrétion. Sans rien enlever aux anciens habitans, il donna aussi des domaines aux musulmans les plus pauvres, en leur distribuant soit des terres libres (*valdios*), soit les propriétés d'un grand nombre de juifs, qui, trompés par un imposteur nommé Serenus ou Zonarius, le prirent pour le Messie et le suivirent en Palestine.

Les trois successeurs immédiats d'Ambisa (Yahhyay, Hhodzayfah et O'tsmân), n'eurent qu'un moment l'autorité. Le quatrième, Alaïtam (Alhaytsam), se fit haïr par sa cruauté et son avarice. Le calife, instruit de ses excès, le déposa, et, pour châtiment, le fit promener sur un âne, la tête rasée, dans les villes qui avaient le plus souffert de sa tyrannie. Enfin Abdérame (Abd-al-Rahhman (1), *serviteur du miséricordieux*), le plus célèbre des guerriers de ce temps,
727 fut choisi pour le remplacer. Comme Alsamah, il répara d'abord les torts de son prédécesseur, et fit exécuter strictement en faveur des chrétiens les clauses de la capitulation. Au milieu de ces soins d'administration, il faisait venir des troupes d'Afrique, et disposait tout pour une grande expédition dans les Gaules. Quand ses préparatifs furent achevés, il ordonna au commandant militaire de Catalogne, O'tsmân ben Aby Nesa'ah (que les chroniques françaises appellent Munuza), d'entrer en Aquitaine. O'tsmân, qui

(1) Ce mot se prononce *Abd-er-Rhamen*, d'où Abdérame.

venait d'épouser Lampégie, fille du duc Eudes, refusa d'obéir et prit parti pour son beau-père. Abdérame, irrité, envoya quelques troupes qui enveloppèrent le rebelle dans les Pyrénées. Otsman périt, et Lampégie fut conduite au harem de Damas.

Abdérame alors marcha lui-même à la tête de toutes ses troupes, brûlant de venger la défaite de Toulouse, et d'étendre sa renommée avec l'empire du calife. Il s'avança par la Gaule narbonnaise, suivit le Rhône, occupa Lyon, Dijon et toute la Bourgogne, jusqu'aux confins de l'Alsace, revint ensuite dans l'Aquitaine, prit Toulouse et Bordeaux; puis, après avoir battu les Chrétiens dans toutes les rencontres, il passa la Garonne, enleva Poitiers, s'avança jusqu'à la Loire, et mit le siége devant Tours. A l'approche de cet ennemi formidable, qui menaçait tout l'Occident, comme un nouvel Attila, les Francs réunirent leurs forces, et Charles Martel (nommé Caldoûs par les Arabes), qui gouvernait la nation sous le titre de maire du palais, s'avança, après sa jonction avec les Aquitains, à la rencontre d'Abdérame. Il l'atteignit sur les bords

de la Loire, au moment où celui-ci venait
733 de saccager Tours. Les deux armées se chargèrent avec fureur, et le combat, long-temps indécis, fut horriblement meurtrier. Les Arabes n'étaient déjà plus ces guerriers pauvres qui avaient vaincu à Xerez par leur ardeur et leur légèreté. Toujours braves, mais embarrassés d'immenses dépouilles, ils ne purent exécuter ces rapides mouvemens de cavalerie qui leur assuraient la victoire. Le désordre se mit dans leurs rangs, et, malgré des prodiges de valeur, ils furent enfin rompus et dispersés par des adversaires non moins intrépides et plus nombreux. Les faibles débris de l'armée d'Abdérame, échappés au carnage à la faveur de la nuit, furent poursuivis jusqu'à Narbonne, que Charles Martel essaya vainement d'enlever d'assaut. Cette victoire signalée sauva la France, et peut-être la chrétienté tout entière. Si le drapeau de l'islam, vainqueur des Grecs et menaçant déjà Constantinople, eût flotté sur les tours de Paris, et que la monarchie des Francs fût tombée comme celle des Goths, je ne sais quelle barrière assez puissante res-

tait en Europe pour arrêter le torrent de l'Arabie.

A la nouvelle de la déroute d'Abdérame, le gouverneur d'Afrique envoya quelques troupes sous les ordres d'Abdelmélic (A'bd-al-Malek, *serviteur du roi*), qu'il nomma provisoirement émyr d'Espagne, pour réparer le désastre de Tours. Abdelmélic défendit en effet les provinces gauloises occupées par les Arabes; mais à son retour, pendant la saison des pluies, il fut battu par les troupes françaises, qui l'avaient suivi. Le calife envoya pour le remplacer Ocba-ben-Alhegag (O'qbah-ben-al-Hhedjadj). Cet Ocba fut, de tous les émyrs d'Espagne, celui qui déploya la plus sévère justice, et fit le plus d'efforts pour ramener un peu d'ordre au milieu de la confusion qui s'accroissait chaque jour. Refusant toute espèce de dons, il punissait sans pitié les oppresseurs, quels que fussent leur rang et leurs richesses, et les opprimés n'invoquèrent jamais en vain sa protection pour leur défense, et sa justice pour la réparation de leurs griefs. C'est l'éloge que firent de lui les chrétiens eux-mêmes. Il si-

gnala les commencemens de son autorité en ordonnant une égale distribution des charges publiques, dans laquelle disparurent ces distinctions nées de la conquête, et devenues odieuses par leur origine autant qu'injustes par la succession des temps et la soumission commune. Il établit, dans les villes et bourgs, des écoles publiques et des juges ou *cadis* (qâdhys). Enfin il créa un corps de *kas-chefs* (*découvreurs*), espèce de maréchaussée ou de cavalerie permanente, destinée à la poursuite des malfaiteurs. Ocba se disposait à porter de nouveau la guerre dans les Gaules, lorsqu'il apprit à Sarragosse que les Berbères s'étaient révoltés, après avoir embrassé le schisme des Morabites (Morâbeths, *voués* (à Dieu), et que, fiers de quelques avantages, ils menaçaient l'émyr arabe dans Tanger. Il revint précipitamment à Cordoue, descendit le fleuve avec un corps d'élite, et passa en Afrique, où il parvint, après de longs efforts, à réprimer les rebelles.

Ce ne fut qu'au bout de quatre ans qu'Ocba revint en Espagne, et il mourut presque à son retour. Sa longue absence avait été fu-

neste à l'administration. Les gouverneurs de provinces, devenus, loin de leur chef, égaux entre eux, agirent sans union, sans concert, et s'habituèrent à se considérer comme les maîtres, chacun dans son gouvernement. Cependant les Berbères, profitant à leur tour du départ d'Ocba, reprirent aussitôt les armes. On envoya contre eux des troupes arabes de l'Egypte, commandées par Baleg et Thaalaba (Baledj et Tsalebah), qui rencontrèrent les Mores rebelles sur les bords de la mer, et furent complétement défaits. Les généraux vaincus cherchèrent asile en Espagne, où leur arrivée alluma une longue et sanglante guerre civile. Ces nouveaux venus prétendirent y commander comme en Afrique; mais Abdelmélic, jaloux de ses droits d'émyr, que le calife lui avait rendus, s'opposa justement à leurs prétentions. Il fallut vider la querelle par les armes. Baleg et Thaalaba se divisèrent pour faire à la fois le siége de Cordoue et celui de Tolède. Abdelmélic les fit lever l'un et l'autre; mais les rebelles, s'étant réunis, défirent Abdelmélic, qui leur fut livré par les habitans de

Cordoue. Après la victoire, les troupes élurent Baleg pour émyr, et son collègue, jaloux de la préférence, l'abandonna. Le fils d'Ocba vint l'attaquer alors avec les troupes
742 fidèles, le tua de sa main, et dispersa son armée.

Tandis que la confusion, l'anarchie et la guerre civile désolaient l'Espagne, les Mores d'Afrique soutenaient leur révolte, que les victoires de l'Arabe Hantallah parvinrent avec peine à comprimer, et la querelle la plus sanglante s'était aussi allumée en Orient pour la possession du trône des califes. Ce fut dans ces circonstances que naquit et se développa ce long effort des Espagnols pour résister aux vainqueurs étrangers, et reconquérir leur patrie. Ils placent peu d'années après la conquête de Thariq et de Mouza (vers 718) la première apparition du roi Pélage, si célèbre dans leur histoire. « Il y avait alors, disent leurs anciennes légendes, une foule incroyable de peuple dans les montagnes escarpées des Asturies et de la Biscaye. » C'étaient des chrétiens goths et espagnols, oubliés par les vainqueurs dans

ce coin, le plus pauvre et le plus âpre de la Péninsule, qui avaient mieux aimé vivre en liberté, loin des villes, que de rester sous la domination des ennemis du Christ. Le départ de l'émyr Alhaour pour les Gaules ayant éloigné d'eux le danger, ils purent s'établir et se fortifier dans leur petit territoire. Le chef qu'ils choisirent fut don Pélayo, descendant de leurs anciens princes, qui, pendant un règne de dix-neuf ans qu'on lui attribue, remporta sur les musulmans plusieurs avantages miraculeux. Rien n'est plus incertain que ces commencemens de la monarchie espagnole, et l'existence même de Pélayo a été, comme celle de Romulus, vivement contestée. Le fait est qu'Isidore de Beja (el Pacense), seul écrivain contemporain, ne dit pas un mot de ce roi chrétien, et que les historiens postérieurs qui ont parlé de lui sont entièrement divisés sur l'origine, l'époque, la durée et les événemens de son règne. Pour concilier tant de doutes et de contradictions, quelques-uns se sont imaginé de confondre en une seule personne le roi des Asturies Pélayo, combattant les Ara-

bes, et le comte de Murcie, Théodomir, vassal des Arabes; puis de confondre encore en une autre personne don Favila, successeur du premier, et Athanaïlde, successeur du second. Ce fut le savant Marca (1) qui commit le premier cette confusion, et, sous l'autorité de son nom, s'est propagée une erreur où sont tombés la plupart des historiens étrangers, entre autres, parmi nous, le P. d'Orléans, et Voltaire ensuite, qui appelle Pelayo, Pélage-Theudomer. Je ne m'attacherai point à démontrer l'absurdité d'une telle supposition, qu'auraient dû prévenir la différence des noms et celle des situations géographiques et politiques. Théodomir est un personnage trop bien connu dans les annales des deux peuples pour qu'on puisse le confondre avec aucun autre. Quant à Pélage, quoique l'ouvrage de Conde n'en fasse aucune mention, il est certain que les historiens arabes ont parlé de lui aussi bien que les chroniqueurs espagnols. Abd-Allah-ben-

(1) Auteur du livre intitulé *Marca Hispanicà*, d'une *Histoire du Béarn* et de plusieurs dissertations.

Ahmet-al-Qaysy, qui fut le maître de Ahmet-ben-Ahmet-al-Dhoby, souvent cité par Conde, le mentionne expressément sous l'année 99 de l'hégire (721), et le nomme *Belay* (les Arabes n'ont point de P dans leur langue). Un historien bien antérieur, Abd-al-Rhaman-ben-Abd-Allah, dit qu'en l'année 97 (719), Belay-al-Roumy, c'est-à-dire le chrétien ou l'étranger, s'éleva contre les musulmans. Ce qu'on doit croire, en définitive, c'est qu'une poignée de fugitifs (car c'est à cela qu'il faut réduire cette *foule incroyable de peuples* qui vivaient cachés dans des montagnes incultes) se réfugia dans les seuls lieux qu'eussent négligés les armes musulmanes, et qu'elle servit de noyau, de ralliement aux mécontens et aux chrétiens zélés qui vinrent peu à peu l'accroître. On conçoit alors que les Arabes, occupés de vastes projets, les aient oubliés dans leur retraite. On conçoit aussi que des traditions populaires aient orné de fables le berceau de la résistance nationale. Après le mauvais succès de l'expédition d'Abdérame dans les Gaules, et à la faveur des guerres intestines qui divisaient continuellement les

vainqueurs, ces réfugiés des Asturies purent faire quelques excursions hors de leur asile. Ils se grossirent d'une foule de chrétiens qui fuyaient les persécutions et les pillages, et furent bientôt en état de tenter de petites entreprises. Alphonse-le-Catholique, qu'on dit avoir été gendre de Pélage, s'était avancé de la Galice aux bords du Duero, avait pénétré jusqu'à Salamanque, et se trouvait, vers l'année 750, souverain d'un petit royaume composé de la Biscaye, des Asturies, de la Galice presque entière, et d'une partie de la province de Léon.

Effrayés de l'état de faiblesse et d'anarchie où les jetaient leurs discordes, les Arabes, après la défaite des deux chefs égyptiens, s'adressèrent au wali d'Afrique pour qu'il leur donnât un émyr capable de réprimer les factions et de pacifier le pays. Hantallah fit partir en cette qualité Houzam (Hhosâm Ben Dhirâr) avec une armée composée des Berbères qui s'étaient soumis. Ce fut alors, pour la première fois, que les Mores proprement dits entrèrent en nombre dans la Péninsule. Houzam arrêta les principaux rebelles, et, pour

prévenir de nouvelles discordes, assigna des terres séparées aux différentes nations musulmanes d'Asie et d'Afrique qui se trouvaient réunies en Espagne, s'efforçant de régler ce partage de manière à ce que chacun trouvât, autant que possible, dans son domaine, le climat, les productions et les habitudes de son pays (1). Il leur assigna également un tiers du produit des terres cultivées par les serfs des *agémis* (a'djemys, *étrangers*, les Goths dépossédés), laissant toutefois aux premiers arabes les biens dont ils étaient déjà en possession.

Les efforts de Houzam ne purent assurer une longue tranquillité. Deux chefs de tri-

(1) Voici les attributions de territoires citées par Conde : Les Egyptiens et une partie des Arabes-Wélêdis (Beladys) furent répartis dans les districts d'Ocnosoba et de Beja ; le reste des Wélédis, dans la terre de Tadmir (Murcie) ; les gens d'Hémesse, dans les districts de Séville et de Libla ; les gens de la Palestine, dans ceux de Sidonia et d'Algéziras ; les gens d'Alordania, dans les environs de Rayata ; les gens de Damas dans le territoire d'Elvira ; les gens de Quinsarina, dans celui de Jaen ; les gens de Wacita, dans les dépendances de Cabra ; enfin les gens des Iraques et de Cairwan, dans les provinces plus éloignées.

bus, Samaïl et Thouéba (Zamayl et Tsouâbah), mécontens de leur partage, levèrent de nouveau l'étendard de la révolte. Ils firent tomber l'émyr dans une embuscade, et l'emprisonnèrent à Cordoue. Houzam parvint à s'échapper avec le secours de quelques amis, mais il fut tué dans un combat livré sous les murs de la ville. Les rebelles vainqueurs se partagèrent l'Espagne. Thouéba demeura à Cordoue avec le titre d'émyr; Samaïl alla
745 gouverner Sarragosse.

La faiblesse du pouvoir ainsi divisé, l'insubordination qui naît des dissentions civiles, et le besoin qu'ont les chefs de s'assurer l'affection de leurs troupes, amenèrent un tel relâchement dans la discipline militaire, que les soldats se livraient impunément à tous les excès, n'épargnant pas plus les musulmans que les chrétiens, et que les peuples d'Espagne, jusqu'alors tranquilles et respectés, se trouvaient livrés à tous les maux de la conquête. Les hommes sages sentirent qu'un tel état de choses exigeait un prompt remède. N'espérant rien de l'Orient, que désolaient aussi des guerres intéstines, ils convinrent

de former une assemblée générale des chefs de l'armée et des tribus pour choisir un émyr et prendre toutes les mesures nécessaires au bien public. L'assemblée se réunit, malgré l'opposition des plus séditieux; et l'on nomma, d'une voix unanime, Youzouf al Fehry. C'était un homme de bien, estimé de toutes les factions parce qu'il n'avait pris parti pour aucune d'elles, et que les chrétiens respectaient à l'égal des musulmans. Youzouf parcourut toutes les provinces, écouta les plaintes, rendit justice à chacun, changea la plupart des gouverneurs, et rétablit pour un moment l'ordre et la paix. Par ses nouvelles dispositions, l'empire arabe d'Europe fut alors divisé en cinq grandes provinces : Cordoue, ou l'Andalousie; Tolède, ou les Castilles et le pays de Valence; Mérida, ou l'Estremadure et le Portugal; Sarragosse, ou la Celtibérie; Narbonne, ou la Gaule gothique. 746

Les sages dispositions de Youzouf donnèrent à l'Espagne un repos de quatre années. Au bout de cette trève, Amer ben Amrou, qui était émyr de la mer (Amyr-al-Bahhr,

750 *amiral*), se révolta, prit Saragosse d'assaut, et marcha sur Tolède, où Youzouf assemblait des forces pour le punir. La guerre entre eux fut longue et meurtrière; cependant, après des succès divers, Youzouf, vainqueur des rebelles, enferma leur chef Amer dans Saragosse, et le prit au bout d'un siége de
755 quelques mois. Ce fut alors que l'arrivée d'un étranger en Espagne y causa une révolution complète, et rétablit sur de nouvelles bases la puissance arabe qui s'écroulait dans les déchiremens d'une interminable anarchie.

CHAPITRE II.

Califat de Cordoue. — Dynastie Ommyade. — Second établissement (de 756 à 1001).

Les Abâsydes (Beny-al-Abâs) venaient de renverser du trône de Damas, après de longues et sanglantes guerres, l'antique famille des Ommyades (Beny-Ommyah) (1). Un jeune homme de vingt ans, Abd-al-Rahhmân ben Ma'óuyah, échappé seul au cruel massacre de ses proches, parvint à se réfugier parmi les Berbères de l'Atlas, après

(1) La famille des Ommyades était très-nombreuse, et périt tout entière dans les plus cruels tourmens. Quatre-vingt-dix jeunes gens de cette famille ayant été livrés à Abdallah, oncle du calife Aséfah (Al-Ssefah), ce barbare les fit battre de verges jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés de douleurs. On les couvrit alors de tapis, et les bourreaux prirent un repas sur les corps de leurs victimes palpitantes, dont ils entendaient les gémissemens et l'agonie.

avoir erré quelque temps dans l'empire, au milieu des plus grands dangers. C'était pendant le feu de la guerre que se livraient Amer et Youzouf pour la possession de l'Espagne. A la même époque, plusieurs nobles arabes se réunirent secrètement à Cordoue, pour conférer sur les moyens de délivrer leur pays du fléau sans cesse renaissant de l'anarchie, et de lui donner un gouvernement stable, fort, respecté. Ils convinrent que la rivalité et l'impunité des chefs, dans l'éloignement du siége de l'empire, étant la première cause de tous leurs maux, il fallait, pour les faire cesser, créer en Espagne un empire indépendant des califes. La récente usurpation des Abâsydes devait servir à colorer cette sage mesure aux yeux de ceux que ne toucherait pas suffisamment la nécessité. Restait la difficulté d'élever une dynastie. Quelqu'un proposa le jeune Abdérame, ce dernier rejeton de la race vénérée des Ommiyades, dont il connaissait la retraite, et ce choix, qui devait rallier les fidèles musulmans, fut approuvé par tous les membres de l'assemblée. Deux d'entre eux

se rendirent en Afrique pour offrir la couronne d'Espagne au jeune proscrit qui vivait, sous un nom supposé, dans une tribu du désert. Abdérame accepta sa haute destinée; il partit aussitôt, conduit par les deux envoyés de Cordoue, traversa heureusement la Mauritanie, et vint débarquer à Almuñecar avec quelques centaines de cavaliers de la tribu qui lui avait donné asile. Son arrivée et son nom furent bientôt connus dans la province, et les peuples, charmés de sa bonne mine autant que de sa haute naissance, l'accueillirent partout avec les acclamations de la plus vive allégresse. Alméria, Malaga, Xerez, lui ouvrirent leurs portes, et Séville le reçut en triomphe à la tête de vingt mille guerriers.

Youzouf, qui venait d'achever le siége de Sarragosse, apprit les succès d'Abdérame en même temps que son arrivée. Il fit aussitôt partir son fils avec quelques troupes pour couvrir Cordoue, et rassembla toutes celles qui occupaient l'est et le nord de l'Espagne. Cependant Abdérame poursuivait rapidement sa marche. Il battit le fils de Youzouf,

qui était venu à sa rencontre, et l'enferma dans Cordoue. Youzouf s'avançait avec une armée nombreuse pour délivrer sa capitale. Abdérame détacha de son camp dix mille cavaliers, se mit à leur tête, et vint attaquer l'émyr, malgré l'extrême disproportion du nombre. Sa témérité fut couronnée du plus glorieux succès. Youzouf, complètement défait, s'enfuit jusqu'en Portugal, et Cordoue se rendit au vain-
756 queur.

Cette victoire assura le succès d'Abdérame, en lui livrant le siége de l'empire. Mais son trône naissant n'était pas encore à l'abri des orages. L'émyr déchu essaya de relever son parti en s'unissant à Samaïl, qui occupait le pays de Murcie. Ces deux alliés, vaincus et pris dans un combat sanglant, implorèrent la clémence d'Abdérame, qui leur laissa la vie et la liberté. Mais, ne pouvant se résoudre à obéir après avoir commandé, Youzouf reprit encore les armes. Il fut tué dans une rencontre. Ses fils et ses parens, ayant soutenu après lui sa révolte, furent aussi battus et faits prisonniers. Abdérame,

malgré les conseils de ses officiers, leur fit à tous grâce de la vie.

Un plus grand obstacle lui restait à vaincre. Il venait de soumettre Tolède, où s'étaient retranchés les débris du parti de Youzouf, lorsqu'il apprit que le wali d'Afrique avait débarqué sur les côtes de Portugal, envoyé par le calife d'Orient pour lui ôter le trône et la vie. Cet ennemi, dont les forces s'augmentaient des mécontens et des fanatiques, s'efforçait de rallier aussi les peuples contre celui qu'il appelait un rebelle, un usurpateur, un indigne rejeton d'une famille vouée à la mort et maudite par tous les imâms de l'empire. Abdérame partit aussitôt pour faire tête à ce nouvel orage; mais à peine avait-il quitté Tolède, que cette ville se souleva de rechef, excitée par les mêmes hommes auxquels il venait de pardonner. Ce double péril ne l'effraya point. Il détacha quelques troupes sous les ordres de son lieutenant Bédré (Bedr), pour reprendre la ville révoltée, et, suivi du reste de l'armée, s'avança contre les Africains. Il les rencontra près de Séville, leur livra bataille, et remporta une victoire

complète. Le wali fut tué dans l'action. Une partie de ses troupes s'enferma dans le fort de Sidonia, qui se rendit après quelques jours de siége; le reste s'enfuit jusqu'en
763 Afrique.

Ce n'était pas encore le terme des épreuves et des succès d'Abdérame. Les fugitifs ne tardèrent pas à reparaître, après avoir choisi pour chef un jeune wali de la tribu de Meknâsah, qui passait pour descendant de Fatime (Fathimah), fille unique du prophète. Ces nouvelles bandes, grossies sans cesse d'Africains vagabonds, firent quelques progrès, et parvinrent même à s'emparer de Séville. Mais Abdérame, que la victoire suivait
772 partout, les atteignit et les écrasa. Pour mettre l'Espagne à l'abri de nouvelles entreprises des Africains, qu'y attirait sans cesse l'amour du pillage, il envoya croiser dans le détroit la flotte arabe demeurée sur les rivages de Catalogne, et fit construire dans tous les ports d'Andalousie un grand nombre de vaisseaux destinés à protéger les côtes. Cette mesure eut un plein succès; les Mores n'osèrent plus tenter d'incursions.

Vainqueur des dissidens d'Espagne et délivré des attaques de l'Orient, Abdérame n'avait plus, pour consolider son trône, qu'à se faire respecter des ennemis de sa foi. En même temps qu'il repoussait les Africains, et mettait son pays à l'abri de leurs descentes, il avait envoyé quelques troupes contre les chrétiens des Asturies pour réprimer leurs excursions et les contenir dans les montagnes. Il fallut aussi arrêter, sur un autre point, les attaques d'un plus formidable ennemi. Pendant la guerre d'Abdérame et de Youzouf, la Gaule narbonnaise, dégarnie de troupes musulmanes, avait été prise par Pépin, fondateur de la dynastie carlovingienne. Cette province fut ainsi réunie à la couronne de France, après avoir appartenu trois siècles à l'Espagne, et quarante ans aux Arabes. Depuis ce moment, la limite naturelle des Pyrénées a toujours séparé les deux peuples. A la suite d'une irruption des Francs dans la Catalogne, la paix avait été faite entre Abdérame et Pépin. Quelques années plus tard, Charlemagne, appelé par les walis de Sarragosse et de Huesca, qui lui offraient la suze-

raineté de leurs provinces, dirigea une expé-
778 dition contre l'Espagne. Les Français prirent quelques places de l'Aragon et de la Navarre; mais ils furent contraints de les abandonner presque aussitôt et de repasser les monts. C'est pendant cette retraite qu'une partie de leur armée fut écrasée à Roncevaux. Mais ce désastre n'eut pour cause ni la trahison des chrétiens espagnols, comme on l'a toujours répété, ni même une attaque des Arabes. Des paysans vascons et navarrais, demeurés, avec leurs seigneurs, fidèles aux Mérovingiens, se réunirent pour piller l'armée française, qui revenait chargée de butin. Ils l'attendirent dans une gorge étroite, et massacrèrent toutes les troupes de l'arrière-garde, en faisant rouler sur elles des éclats de rochers. Roland, neveu de l'empereur, et le plus célèbre des paladins, périt en cette rencontre; non pas étouffé dans les bras de Bernard del Carpio, mais enseveli sous les débris des montagnes.

Après cette destruction de l'armée de Charlemagne, et la défaite d'un fils de Youzouf, qui s'était fait un parti dans la province

de Jaen, Abdérame, délivré de tout ennemi au dedans et au dehors, et jouissant enfin de la paix qu'il avait si laborieusement acquise, se livra tout entier aux soins de son empire et aux devoirs d'une royauté nouvelle.

De ce prince datent le second établissement des Arabes en Espagne, et leur histoire comme peuple civilisateur. Depuis la conquête de Mouza, l'Espagne musulmane avait dépendu non seulement du califat de Damas, mais même du gouvernement d'Afrique, dont elle était une annexe. L'émyr d'Espagne, comme ceux de Tanger ou de Caïrvan (Thandjah et Cayrouân), relevait immédiatement du wali d'Afrique, espèce de vice-roi qui n'avait de supérieur que le calife. C'était d'ordinaire un membre de la famille régnante qui occupait cette importante place. En fondant le califat de Cordoue, comme fils d'Ommyah, et en opposition au califat de Syrie, occupé par les fils d'Al-Abâs, Abdérame rendit l'Espagne indépendante. Parmi les avantages importans que lui procura cette forme nouvelle, il en est deux sur-

tout qui eurent d'immenses résultats. Délivrée des caprices de maîtres éloignés, de la rapacité de chefs transitoires et des entreprises de tous les ambitieux, elle fut également affranchie d'un tribut étranger, toujours perdu pour le pays qui le supporte, et n'eut plus à payer d'impôts qu'au gouvernement intérieur, qui les rendait de mille manières à la nation.

Abdérame prit sur l'Espagne le pouvoir qu'avaient eu sur tout l'empire arabe les successeurs de Mahomet. Son gouvernement fut celui que ses ancêtres avaient exercé dans l'Orient, celui que les Abàsydes exerçaient à Damas. J'en ferai connaître plus tard la nature, les formes et les défauts essentiels ; ce sera l'un des objets de la seconde partie de cet ouvrage.

Appelé par le vœu du pays, et plus grand prince encore que grand guerrier, Abdérame conquit l'empire plutôt par ses vertus que par ses armes. Il avait pris, à l'école de l'adversité, des leçons de modération dans la fortune, et le spectacle des cruautés dont sa famille fut victime l'avait rendu

doux et clément. Il n'ordonna le supplice de personne, et ne versa le sang qu'avec son cimeterre. Si quelques-uns de ses rivaux périrent, ils périrent les armes à la main ou par les ordres de ses généraux. Mais tous ceux qui tombèrent en sa puissance reçurent leur pardon et souvent des faveurs. Il se défit d'eux en se les attachant.

Abdérame régla le sort des nations, diverses par le culte et l'origine, qui composaient la population de son empire. L'Espagne fut divisée en six gouvernemens, outre celui de la capitale, qui relevait directement du calife, savoir : Tolède, Mérida, Sarragosse, Valence, Grenade et Murcie, et chaque gouvernement fut divisé en quatre districts. Le tribut imposé sur tous les chrétiens d'Espagne fut fixé, de concert avec eux, à dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cuirasses, mille lances et mille épées. Sous la condition du paiement de ces subsides annuels, il leur octroya une charte de protection et de sûreté (1), où furent

(1) *Les otorgo una carta de proteccion y seguridad.* J. Conde.

conservés et ratifiés les priviléges qu'ils possédaient, aux termes des anciennes capitulations, à savoir, de s'administrer par leurs lois civiles et religieuses, et d'obtenir du gouvernement liberté pour leurs personnes, sécurité pour leurs biens, et tolérance pour leur culte.

Les années de paix qui suivirent l'avénement d'Abdérame au trône furent consacrées à des établissemens d'utilité publique. On construisit des ports, des routes, des canaux, des bains, des fontaines. Les villes furent assainies et embellies de monumens. Le commerce maritime, déjà fort actif entre les Arabes d'Espagne et les Grecs de Constanstinople, prit un prodigieux accroissement, et l'agriculture, encouragée, honorée, devint une science où les Arabes passent pour n'avoir point eu de rivaux. Leurs mains industrieuses avaient converti en plaines fertiles, en jardins délicieux, des campagnes jadis incultes et désertes, qui, en changeant de maîtres, ont repris leur ancien aspect.

Abdérame aimait avec passion les arts, les sciences, la poésie, et les cultivait avec éclat.

Ce fut lui qui fit construire cette admirable *Aljama* (Al-Djâmi, mosquée principale) de Cordoue, qui surpassa en magnificence tous les monumens anciens, et que j'aurai plus tard occasion de décrire. On assure qu'il en traça lui-même le plan, et qu'il consacrait une heure de chaque journée à en diriger les travaux. Le premier soin des Arabes, en occupant une ville, était d'y élever une mosquée et d'y ouvrir une école gratuite. Abdérame favorisa de tout son pouvoir l'instruction du peuple. Il fonda, dans les principales cités de l'empire, des bibliothèques publiques, et, dans sa capitale, ou plutôt dans son palais, une espèce d'académie où étaient appelés tous les savans illustres, au milieu desquels il se plaisait à vivre. On peut juger du soin qu'il apportait à l'éducation générale par le soin qu'il mit à celle de ses fils. Les plus célèbres maîtres leur donnaient des leçons sous ses yeux, et il les faisait assister régulièrement aux audiences des cadis et aux séances du divan, pour qu'ils apprissent l'art difficile de rendre la justice aux hommes, et l'art plus difficile encore de les gouverner.

Cet illustre fondateur du califat de Cor-
787 doue mourut en 787, après avoir régné trente-deux ans. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il convoqua dans son palais les *walis* des six provinces, leurs vingt-quatre *wazirs* (ouézir), ou lieutenans de district, le *grand cadi*, le *hagib* ou premier ministre (hhadjeb *chambellan*), et les conseillers du divan. Il leur déclara, devant toute sa famille, qu'il choisissait pour successeur Hischem (Heschâm), le plus jeune de ses fils, auquel il adressa publiquement ses derniers conseils(1). Aussitôt tous les membres de l'assemblée baisèrent la main du jeune prince en signe d'obéissance et de fidélité. Les belles qualités

(1) « Rappelle-toi, mon fils, lui dit-il, que les royaumes » sont à Dieu, qu'il les donne et les ôte à qui lui plaît. » Rendons grâce à sa bonté divine de ce qu'il a déposé en » nos mains l'autorité royale, et faisons sa sainte volonté, » ce qui veut dire : faisons le bien de tous les hommes, et » particulièrement de ceux qu'il nous a confiés..... Rends » une justice égale aux pauvres et aux riches, car l'injus- » tice est le chemin de la perdition ; mais, en même temps, » sois doux et clément avec ceux qui dépendent de toi, » car ils sont tous créatures de Dieu..... Confie le gouver- » nement des provinces à des hommes sages et expérimen- » tés ; châtie sans pitié les ministres qui oppriment le peu-

d'Hischem, et peut-être aussi l'amour qu'Abdérame avait toujours porté à la sultane Houârah, sa mère, déterminèrent la préféférence qu'il obtint sur ses aînés.

Hischem fut à peine monté sur le trône, que la guerre civile, apaisée pendant les dernières années d'Abdérame, se ralluma. La succession à l'empire, disputée par les héritiers du calife, en devint dès lors la cause et le but, comme l'avait été précédemment, entre les walis de province, la possession du titre d'émyr. Les frères aînés d'Hischem, Solyman et Abdallah, auxquels il avait donné les gouvernemens de Mérida et de Tolède, cherchèrent d'abord à se rendre indépendans,

» ple.... Traite tes soldats avec douceur et fermeté; qu'ils » soient les défenseurs de l'état et non ses dévastateurs.... » Encourage et protége les laboureurs; ce sont eux qui » nous donnent notre subsistance.... Ne cesse jamais de » mériter l'affection de tes peuples: dans leur bienveillance » est la sûreté de l'état; dans leur frayeur, son danger; » dans leur haine, sa ruine certaine..... Fais enfin que les » peuples te bénissent, qu'ils vivent heureux et tranquil- » les à l'ombre de ta protection; c'est là qu'est la gloire » et le bonheur d'un roi. » En lisant ce fragment, littéralement traduit des historiens d'Abdérame, ne croirait-on pas lire une page de Fénélon?

puis se réunirent pour lui ôter la couronne. Hischem les défit l'un et l'autre. Abdallah lui rendit Tolède, et reçut le plus généreux pardon. Solyman, moins traitable, se retira dans le pays de Murcie pour continuer la guerre ; mais, battu dans toutes les rencontres, et abandonné de ses partisans, il fut contraint d'humilier son orgueil aux pieds du vainqueur. Pour toute vengeance, Hischem l'exila d'Espagne, dont sa présence pouvait troubler le repos, et, afin d'adoucir encore ce léger châtiment, il lui fit don de soixante mille dinars et d'un palais à Tanger.

L'année suivante, après avoir comprimé la révolte d'un wali de Catalogne, Hischem fit publier l'*Algihed* (Al-Djihêd) ou guerre sainte, c'est-à-dire, la guerre contre les infidèles. Les troupes réunies pour cet objet se divisèrent en deux corps. L'un fut envoyé contre les chrétiens des Asturies, sur lesquels régnait alors Alphonse-le-Chaste (1), succes-

(1) Alphonse II fut surnommé *le Chaste*, parce qu'il vécut dans le célibat, et non parce qu'il affranchit son petit domaine du tribut de cent jeunes filles que ses prédécesseurs envoyaient, dit-on, chaque année au harem de

seur de Bermudo I[er], et qui faisaient sans cesse de petites conquêtes autour de leur premier établissement. L'armée arabe les resserra dans les montagnes et fit quelques prisonniers ; mais, au retour de l'expédition, elle donna dans une embuscade où les Espagnols l'enveloppèrent et en firent un grand carnage. C'est le premier avantage important qu'ils aient obtenu sur les Arabes. 796

L'autre corps pénétra dans la Gaule gothique, pilla plusieurs villes, et rentra chargé de butin. La part du calife, qui était le cinquième, s'éleva, dit-on, à plus de quarante-cinq mille dinars. Il la consacra à l'achèvement de la mosquée et à des œuvres de bienfaisance.

Dans l'administration intérieure, Hischem suivit les traces de son père. Il fut appelé *Al-Radhy* ou le bon, et *Al-Adel* ou le juste, et

Cordoue. Le paiement de ce tribut est une fable absurde de tous points, qu'ont adoptée pourtant les historiens les plus accrédités, en la fondant sur je ne sais quelle ancienne coutume de l'Orient conservée par les Arabes en Europe. J'aurais presque honte de réfuter sérieusement ce conte puéril.

mérita ces titres honorables, traitant tous ses sujets avec une égale impartialité, sans distinction de rang ou de croyance, et consacrant ses richesses à secourir les pauvres, à racheter les captifs, à nourir les veuves et les enfans de ses soldats, ou à récompenser le mérite et la vertu. Il mourut très jeune encore,
796 en 796, après avoir désigné pour successeur son fils Alhakem (Al-Hhakem, *le savant*).

A son avénement, le nouveau calife fut menacé d'un double péril. Ses oncles renouvelèrent leurs prétentions au trône, et, Solyman ayant quitté l'Afrique, où il était exilé, pour se réunir à son frère Abdallah, il fallut prendre les armes contre eux. Dans le même temps, les Français passaient les Pyrénées, et se répandaient dans la Catalogne, la Navarre et l'Aragon. Charlemagne, irrité de la récente irruption des Arabes dans la Gaule narbonnaise, avait envoyé les comtes de la frontière pour user de représailles. Alhakem marcha d'abord contre eux, les rejeta de l'autre côté des monts, puis revint attaquer ses oncles, dont le parti s'était fortifié pendant
799 son absence. Il leur livra bataille au pied des

montagnes de Murcie. Solyman périt, Abdallah s'enfuit à Tanger. Alhakem lui envoya son pardon, qu'il étendit à tous les rebelles, exigeant pour ôtages les fils de son oncle, qu'il fit élever avec beaucoup de soin, et à l'aîné desquels il accorda même la main de sa sœur. Cette double expédition lui valut le surnom d'*Al-Modhaffer*, vainqueur. Les premiers conquérans arabes n'avaient point reçu de titres de leurs soldats ; on voit que les courtisans s'étaient élevés autour du nouveau trône.

Cependant le fils de Charlemagne, Louis, roi d'Aquitaine, appelé par le roi des Asturies et le wali mahométan de Huesca, qui lui livra passage par cette place, entra de nouveau sur les terres d'Espagne, où il prit Gironne, Tortose et Barcelonne. Alhakem accourut aux frontières et repoussa l'ennemi. Cette guerre de pillage continua de la même manière, et avec des succès divers, pendant plusieurs années, chaque parti se jetant à l'improviste sur les terres voisines, pour y faire du butin, jusqu'à ce qu'un parti plus

fort l'en chassât (1). Enfin les deux nations, également fatiguées des ravages qu'elles souffraient tour-à-tour, convinrent de respecter mutuellement leur territoire. La paix
810 fut signée à Aix-la-Chapelle en 810.

Peu de temps avant cette époque, et à la suite de quelques engagemens sans résultat, Alhakem avait conclu, par ses généraux, une trève avec Alphonse-le-Chaste, que les Arabes nommaient Alanfoùs. Ce traité faillit lui devenir funeste : des mahométans zélés lui firent un crime d'avoir transigé avec les ennemis de la loi, et, son caractère dur et impérieux aigrissant chaque jour leur mécontentement, ils en vinrent à tramer une conspiration contre sa vie. Un des conjurés la découvrit presqu'au moment du signal, et trois cents têtes des principaux complices furent aussitôt attachées aux portes du palais.

Cette sévérité, inouïe parmi les Arabes, laissa dans le peuple de Cordoue une sourde

(1) Les Arabes appelaient *algarades* (al ghârah) ces irruptions soudaines et rapides. Ce mot est resté dans les langues de l'Europe, avec une acception semblable, non au propre, mais au figuré.

fermentation qui n'attendait que l'occasion d'éclater. Elle se trouva bientôt. Un nouvel octroi imposé sur certaines denrées fit naître des plaintes, et, quelques habitans du principal faubourg ayant tenté d'introduire par force leurs marchandises dans la ville, dix d'entr'eux furent pris et condamnés à mort par le calife. Leurs concitoyens accoururent en foule au palais pour demander leur grâce; mais Alhakem, dont la maxime était qu'il faut que le peuple craigne pour qu'il ne se fasse pas craindre, resta inflexible et commanda que les coupables fussent envoyés au supplice. Le peuple s'arme, délivre les condamnés, et disperse les troupes de leur escorte, qu'il poursuit jusqu'au palais impérial. Furieux de cette insulte, Alhakem se met à la tête d'une garde nombreuse dont il était toujours entouré, et fond sur la multitude qui fuyait en désordre. Beaucoup d'hommes périrent sous les coups des cimeterres ou les pieds des chevaux. Ceux qu'on prit vivans furent attachés à des pieux sur le bord du fleuve. La vengeance de l'impitoyable calife ne s'arrêta pas à cette

sanglante expédition. Il bannit de ses états tous les habitans du faubourg insurgé, et fit raser leurs demeures, qu'il livra d'abord au pillage de ses soldats. Les malheureux proscrits passèrent en Afrique, au nombre d'environ vingt mille. Quelques-uns s'établirent dans le royaume de Fez (Fês), qui s'était élevé par une rebellion dans le même temps que le califat de Cordoue. D'autres, auxquels se joignirent quelques tribus berbéres, allèrent piller Alexandrie et l'île de Crète, où ils formèrent un établissement. Le reste
815 enfin se mit à exercer la piraterie.

Alhakem ne survécut pas long-temps à cet acte d'odieuse rigueur. Dévoré de remords, il tomba dans une sombre mélancolie, et bientôt dans une démence furieuse qui le conduisit en peu d'années au tom-
820 beau.

On proclama son fils Abdérame, jeune prince adoré de la nation pour ses belles qualités, et qui gouvernait l'état depuis la maladie d'Alhakem. Les commencemens de son règne furent aussi agités que ceux des régnes précédens. Le vieil Abdallah, tou-

jours tourmenté de l'ambition du trône, essaya de nouveau la fortune contre son petit-
neveu. Il fut encore battu et pardonné. Les 821
villes, ou plutôt les gouverneurs de Mérida et de Tolède, se soulevèrent ensuite. Il fallut plusieurs années avant que le calife, qui refusa constamment d'employer la rigueur pour les soumettre, parvînt à les faire
rentrer dans le devoir. Abdérame, enfin dé- 835
livré des divisions intestines, ordonna une expédition maritime, qui explora militairement la Sardaigne, la Corse, les côtes de Marseille, et jusqu'à l'île de Candie. Mais, pendant que sa flotte s'occupait au pillage dans la Méditerranée, les Normands, qui commençaient à désoler l'Allemagne, l'Angleterre et la France, descendirent en Portugal avec cinquante-quatre vaisseaux. Ces nouveaux Vandales, aussi terribles que leurs devanciers, suivirent le rivage, le fer et la flamme à la main, et pénétrèrent dans la Basse-Andalousie, où ils pillèrent Cadix, Sidonia, et même un faubourg de Séville, qu'ils vinrent attaquer en remontant le Guadalquivir (Al-Ouâd-al-Kébyr, *le Grand*

fleuve). Ce ne fut qu'après plusieurs combats meurtriers que les Arabes parvinrent à chas-
843 ser ces audacieux brigands.

La guerre avec les chrétiens des Asturiès fut languissante pendant le règne d'Abdérame II. Il n'y eut entre les deux peuples que des rencontres de peu d'importance, où chaque parti se donna l'avantage, mais qui n'amenèrent aucun changement dans leur situation réciproque. C'est au règne de ce prince qu'appartiennent les commencemens des royaumes de Navarre et d'Aragon et de la principauté de Catalogne. Les Français s'étaient emparés de ces provinces pendant les expéditions de Charlemagne. Deux descendans des ducs de Gascogne, Iñigo Ariza et son frère Aznar, ayant eu quelques démêlés avec Pépin, roi d'Aquitaine, se retirèrent au-delà des Pyrénées, et se firent des états indépendans, l'un de la Navarre espagnole, l'autre d'une partie de l'Aragon (vers 831). Une autre famille française gouvernait à la fois la Gaule narbonnaise et la Catalogne, sous les titres de ducs de Septimanie, marquis de Gothie et comtes de Barcelonne

(vers 850). Les chrétiens occupaient ainsi toute la lisière du Nord, depuis les bouches du Duero jusqu'à celles de l'Ebre.

Abdérame second mourut en 852. Ce 852 prince, dont le grand savoir, la douceur et l'excessive générosité sont célébrés par tous les historiens, occupa les loisirs de son règne à de nombreux travaux d'utilité publique. Il fit paver les rues des principales villes d'Espagne, ouvrit de nouveaux chemins, éleva des aqueducs, fit bâtir des mosquées et des *alcazars* (al-Qassr, *château*), et dota de ses propres revenus les *madrisas* (médresah), ou écoles gratuites. Il faisait élever à ses frais trois cents orphelins dans celle de la mosquée impériale de Cordoue.

Les écrivains espagnols l'accusent d'avoir persécuté les chrétiens. Ce reproche, que dément son caractère humain, n'est pas fondé. Il est vrai qu'on réprima, sous son régne, quelques enthousiastes qui causaient du désordre en faisant, contre les stipulations expresses, observance publique des cérémonies de leur culte. Mais, pour qu'on ne pût l'ac-

cuser d'injustice ou d'intolérance, Abdérame fit assembler à Cordoue un concile d'évêques, qui ordonnèrent eux-mêmes aux chrétiens de modérer leur zèle, et les empêchèrent de troubler l'état pour mériter la palme du martyre.

Muhamad (Mohhammed), l'un des quarante-cinq fils d'Abdérame II, lui succéda. Au règne de ce calife, apparaît déjà d'une manière distincte l'accroissement progressif des chrétiens espagnols, en même temps que l'affaiblissement des Arabes, au point que la lutte commence à s'établir presque égale entre eux. Dans le premier feu de la conquête, lorsque les Arabes s'emparaient de l'Espagne à la course de leurs chevaux, et pénétraient au cœur de la France, les fugitifs des Asturies furent oubliés. Trop faibles pour donner de l'ombrage, trop pauvres pour donner de l'envie, ils restèrent paisiblement en possession d'un pays âpre et peu fertile, où jamais les vainqueurs, maîtres des belles campagnes de l'est et du midi, ne pensèrent à s'établir. On ne s'aperçut d'eux que lorsqu'ils quittèrent leur retraite pour faire

des excursions sur les champs voisins. Mais les Arabes se contentèrent alors de les y repousser, sans songer à les détruire. On ne leur fit qu'une guerre défensive, comme on la ferait à des pirates qui viennent piller les côtes, et qu'on ne peut atteindre dans leur fuite. Par un usage immémorial, commun à tous les peuples de l'Orient, les Arabes n'entreprenaient la guerre que pour s'établir dans des contrées nouvelles, ou pour faire du butin dans celles qu'ils ne voulaient pas conserver. Or, ni les provinces montueuses des Asturies et de la Galice, ni les dépouilles de pauvres montagnards, sans arts, sans commerce, vivant dans les cavernes des rochers, ne pouvaient tenter les riches possesseurs de l'Andalousie, les voluptueux habitans des palais de Cordoue. Les Espagnols libres ne leur inspiraient que du mépris et de la pitié. Plus tard, quand des divisions intestines éclatèrent parmi les vainqueurs, les réfugiés des montagnes, qui s'augmentaient incessamment de tous ceux de leurs frères que le désordre ou une foi vive portaient à s'expatrier, mirent ces divisions à profit pour s'é-

tendre. Si, dans les momens de paix, les musulmans réunis s'avançaient contre eux, ils se repliaient aussitôt dans leurs montagnes inaccessibles à la cavalerie, prêts, au départ de l'ennemi, à reparaître dans la plaine, où les habitans, chrétiens comme eux pour la plupart, les recevaient avec empressement. Ce fut par ces manœuvres, sans cesse répétées, qu'ils se maintinrent et s'agrandirent.

Les événemens du règne de Muhamad aidèrent beaucoup à leurs succès. Mouza, wali de Sarragosse, goth de naissance et chrétien renégat, accusé de s'être laissé battre par trahison dans une rencontre avec les Espagnols, fut déposé de son emploi. Il se mit aussitôt en révolte ouverte, et son fils, wali de Tolède, suivit son exemple. Pour soutenir la colère du calife, les rebelles, s'al-
853 lièrent aux chrétiens des Asturies, qui leur envoyèrent dans Tolède, dont les murailles servaient toujours d'asile aux révoltes, un puissant secours de troupes. Le siége de cette ville, ou plutôt la guerre entre le calife et les walis rebelles, dura plusieurs an-

nées. Ce ne fut qu'en 871 que Muhamad, après la mort de Mouza, tué devant Sarragosse, reprit possession des deux places. Pendant cet intervalle, une nouvelle descente des Normands en Andalousie, où ils commirent d'épouvantables ravages, et la guerre avec Wifred II (Guifredo), comte de Barcelone, occupèrent successivement les armes arabes.

Une diversion bien plus puissante vint encore favoriser les chrétiens. Les querelles de races, un peu comprimées par l'érection du califat de Cordoue, se réveillèrent de nouveau, et la domination des Arabes fut une première fois sérieusement menacée par les populations étrangères qu'ils avaient vaincues et converties. Il y avait alors, disent leurs historiens, dans les montagnes de Ronda, un chef de bandits nommé Hafsun (Hafssoun), homme de la plus basse extraction et d'origine païenne, qui, étant parvenu à rassembler une troupe nombreuse qu'il conduisait avec habileté, brava long-temps la poursuite des kaschefs de l'empire. On le chassa pourtant de sa retraite, et il se retira

sur la frontière de l'Aragon, où toute sa troupe le rejoignit par différens chemins. Là, réunissant autour de lui tous ceux que la guerre civile avait habitués au pillage, et qui étaient pour la plupart Berbères ou juifs d'Afrique, Hafsun se trouva bientôt à la tête d'une véritable armée. Il trompa quelque temps le calife, en lui faisant croire qu'il armait pour son service contre les chrétiens; mais on reconnut enfin le but de ses projets, et l'un des fils de Muhamad, le vaillant Almondhir (Al-Moundhir), marcha contre lui. Hafsun fut défait, et ses troupes taillées en pièces dans le fort de Rotalyehud (Routhat-al-Yehoud, *Rota des Juifs*). Mais il s'échappa à travers les rochers, et s'enfuit en France. Un nouveau parti s'y forma. Le traître Hafsun, qui se donnait le titre de roi, ayant offert au duc d'Aquitaine de lui livrer les places de la frontière, et au roi de Navarre de reconnaître sa suzeraineté, entraîna ces deux princes. Le premier lui confia quelques troupes, l'autre marcha en personne à la tête des siennes. Leur armée pénétra sans obstacle en Espagne. Mais le calife et son fils

rassemblèrent aussitôt l'élite de leurs guerriers, et vinrent à la rencontre de l'ennemi. Une bataille sanglante s'engagea. Hafsun et le roi de Navarre, Garcia Iñignez, périrent tous deux dans la mêlée, etl es Arabes firent un horrible carnage de leurs soldats. 852

Ces différentes expéditions, où toutes les forces du calife étaient employées et suffisaient à peine, permirent aux Espagnols une défense plus ferme et des entreprises plus étendues. Ils commencèrent à soutenir le choc de l'ennemi en pleine campagne ; à livrer des combats où l'avantage leur demeura souvent, à se maintenir dans des villes où jusqu'alors ils n'avaient fait que des irruptions. Les élémens parurent aussi les protéger et combattre pour eux. Muhamad ayant envoyé toute sa flotte avec des troupes de débarquement, pour descendre en Galice et pénétrer au sein de leurs possessions, cette flotte fut assaillie, à l'embouchure du Minho, par une affreuse tempête qui jeta tous les vaisseaux à la côte. Ce 865
naufrage, où périt presque en entier l'armée arabe, et qui détruisit leur marine, fut plus

utile aux chrétiens qu'aucune de leurs victoires, et je m'étonne qu'ils n'aient pas songé à y découvrir la protection du ciel, bien plus que dans l'apparition miraculeuse, au milieu des batailles, de leur saint Jacques-tue-Mores (Santiago Matamoros).

A la mort d'Ordoño Ier (866), et à l'avénement de son fils Alphonse III, qu'on a surnommé le Grand, les Espagnols possédaient, outre les provinces des Asturies, de la Biscaye, de la Galice et de Léon, plusieurs places importantes en Castille, Toro, Zamora, Salamanque et Burgos. Cet Alphonse, après avoir épousé doña Ximena, fille des rois de Navarre, et conclu une ligue offensive et défensive entre les deux états, porta ses armes en Portugal, prit Coïmbre et Porto, pénétra jusqu'en Estremadure, et vint même
876 insulter Mérida.

Chargé des dépouilles de cette heureuse expédition, il revint précipitamment couvrir sa frontière de Castille, qu'attaquait Almondhir. Après quelques engagemens très vifs, mais sans résultat, l'on convint d'une
883 tréve. Elle fut signée à Cordoue par un pré-

lat espagnol, nommé Dulcidio, qu'Alphonse envoya comme ambassadeur à Muhamad, et qui lui fut mené par une escorte de cavaliers musulmans. Cette ambassade au calife montre que les chrétiens reconnaissaient toutefois sa supériorité, et ne traitaient pas encore d'égal à égal. Cependant leur puissance s'était considérablement accrue : on trouve, dès les premiers temps du règne d'Alphonse, un Froïla, comte de Galice, un Vela-Ximenez, comte d'Alava, un Diego Rodriguez, comte de Castille, vassaux du roi, mais ayant dans leurs fiefs la juridiction seigneuriale, le ban des arrière-vassaux, enfin toute l'indépendance féodale dont jouissaient à la même époque, en France, les ducs d'Aquitaine ou les comtes de Flandre.

Les dernières années de Muhamad, en paix avec les Espagnols et l'empereur Charles-le-Chauve, furent encore troublées par les entreprises des Hafsoun sur la frontière.
Il mourut en 886, après avoir associé son fils 886
à l'empire. Il semble qu'aucun règne ne pût commencer sans réveiller d'anciennes révoltes, ou exciter quelque prétention nou-

velle, sans produire enfin une espèce de crise où le sort de l'empire était mis en question. A la nouvelle de la mort de Muhamad, Calib (Kaleb) ben Hafssoun et les autres fils du rebelle rassemblèrent tous leurs partisans, c'est-à-dire les tribus ennemies des Arabes orientaux, descendirent l'Ebre, prirent Sarragosse, et s'avancèrent victorieusement jusqu'à Tolède, qui leur fut livrée par leurs intelligences avec les chrétiens et les juifs dont se composait presque toute la population de cette place importante. Ils se trouvaient ainsi maîtres du nord de l'empire, et confinaient aux Espagnols des Asturies, dont ils pouvaient, comme précédemment, attendre des secours ou un asile. Almondhir envoya contre eux les escadrons d'Andalousie sous les ordres de son hagib, Hischem ben Abdelaziz. A l'approche des troupes impériales, Calib feignit du repentir et offrit sa soumission. Il demandait, pour seule condition de la remise de Tolède, qu'on lui fournît des mulets pour transporter jusqu'à la frontière ses blessés et ses provisions, afin, disait-il, de ne pas être obligé d'en exiger sur son pas-

sage. Ravi de terminer la guerre sans effusion de sang, le hagib accepta ces propositions avec joie; il fournit les transports demandés, entra dans Tolède, dont les clés lui furent rendues, et revint auprès du calife, après avoir en apparence pacifié la contrée. Mais Calib, plus rusé que le loyal Hischem, n'avait fait que lui tendre un piége. Un grand nombre de ses soldats étaient demeurés à Tolède, cachés dans les maisons des chrétiens et des juifs. Aussitôt que le hagib se fut éloigné, ils sortirent de leurs retraites et massacrèrent la faible garnison qu'il avait laissée. De son côté, Calib se défit des conducteurs de ses mulets, et revint triomphant à Tolède, s'étant, par sa perfide adresse, délivré d'une attaque formidable
et procuré des transports dont il manquait. 885

Quand Almondhir apprit ces nouvelles, furieux de la trahison des Hafssoun, il fit trancher la tête au ministre qu'ils avaient trompé, et marcha lui-même sur Tolède. Calib se garda bien d'accepter une bataille; tantôt renfermé dans les murs de la place, tantôt conduisant des partis dans les montagnes d'alentour, il

s'efforçait de faire traîner la guerre en longueur. Impatient d'en venir aux mains, et n'écoutant que son bouillant courage, le calife fondit un jour, à la tête de quelques cavaliers d'escorte, sur un fort détachement des rebelles, et, dans ce combat inégal, tomba, percé de plusieurs lances, sur un monceau
888 d'ennemis qu'il avait abattus.

La mort de ce prince causa parmi les Arabes un deuil général. On fondait de grandes espérances sur sa brillante valeur et ses belles qualités, qui ne furent ternies que par un emportement injuste contre un ministre chéri du peuple. Son frère, Abdallah (A'bd-Allah, *serviteur de Dieu*), fut proclamé. A l'avénement de ce nouveau calife, la monarchie arabe parut près de se dissoudre, et l'on put voir à quel degré d'affaiblissement l'avaient déjà réduite la désunion de ses parties et les défauts de sa constitution. Abdallah se mit en devoir de continuer la guerre contre les Hafssoun, maîtres de la Castille et de l'Aragon. Mais il avait à peine quitté Cordoue pour se rendre au camp, que ses oncles, Alcasim et Alasbag (Al-Qâsem

et Al-Asbagh), s'unirent avec son propre fils Muhamad pour lui faire la guerre, et s'emparèrent de Sidonia, de Xerez et de Séville. En même temps la ville de Mérida se soulevait; le wali de Lisbonne se mettait en pleine insurrection; le pays de Jaen, berceau de la révolte des Hafssoun, prenait parti pour le rebelle Calib, et chassait les officiers impériaux; enfin, tandis que le midi comme le nord, l'orient comme l'occident, étaient livrés à la révolte, le peuple même de Cordoue s'agitait et faisait craindre un soulèvement au centre de l'empire. Abdallah divisa ses forces pour faire face à tant d'ennemis. Tandis que ses ministres calmaient, par leur prudence, le peuple de Cordoue, il marcha sur Mérida, qu'il fit rentrer dans le devoir, et dirigea sur Lisbonne un de ses généraux qui parvint à prendre le wali rebelle; puis il se porta dans les montagnes de Jaen, d'où il chassa les bandes d'insurgés qui s'y étaient réfugiées. Pendant ces expéditions, son jeune fils Abdérame, qui fut surnommé Almudafar (Al-Modhaffer) ou le victorieux, s'avançait contre son frère aîné, campé près de

Séville avec ses oncles. Après quelques escarmouches, les deux partis en vinrent aux mains, et la victoire demeura aux troupes impériales. Muhamad, pris dans l'action, mourut quelques jours après de ses blessu-
895 res.

Heureusement pour son trône, le calife était alors en paix avec les Espagnols, qui ne tentèrent contre lui aucune entreprise. Des divisions intestines détournaient aussi leurs forces du but ordinaire, et, comme Abdallah, Alphonse III était assez occupé d'étouffer les soulèvemens dans son royaume. Calib, favorisé par les mouvemens d'Andalousie et de Portugal, s'était fortifié dans la Castille. Un de ses collègues de révolte, le wali Aboulcasim (Abou-'l-Qâsem), profitant de la la trève qui tenait les Espagnols en sécurité, fondit tout à coup dans les campagnes de Léon, menaçant le roi des chrétiens de mettre tous ses états à feu et à sang, s'il ne venait lui rendre hommage de vassalité. Alphonse appela ses barons, et marcha contre l'ennemi, qui serrait étroitement Zamora. Le combat, dit-on, dura

quatre jours ; enfin, les Espagnols enfoncèrent l'armée musulmane et en firent un horrible massacre. Aboulcasim périt avec la plupart des chefs. Cette victoire des chré- 900
tiens fut surtout utile au calife. Elle affaiblit beaucoup le parti des Hafsoun, qui éprouvèrent aussi des revers du côté de Jaen, et furent contraints de se resserrer autour de Tolède.

Dès qu'Abdallah, qui mettait sa gloire à garder religieusement la foi des traités, eut connaissance de l'attaque d'Aboulcasim, il dépêcha un de ses wazirs auprès d'Alphonse, pour l'assurer qu'il n'avait pris aucune part à cette agression déloyale, et pour renouveler alliance avec lui contre le rebelle, devenu leur ennemi commun. Cette démarche d'Abdallah fut blâmée avec aigreur par un grand nombre de musulmans rigides : les uns y voyaient un acte de faiblesse politique ; les autres, d'impiété. Les imâms de plusieurs mosquées, et notamment de celle de Séville, allèrent jusqu'à omettre, dans la *khotbah* (1)

(1) La *khotbah* était une prière pour le calife que réci-

(prône), le nom d'Abdâllah qu'ils remplaçaient par celui du calife d'Orient, et à conseiller, dans leurs prédications, de ne point acquitter l'*azaque* (al-zakâh) ou dîme du calife. Abdallah fut obligé de bannir les plus audacieux de ces prédicateurs, et de faire
905 périr le prince Alcasim, son oncle, qui excitait leurs clameurs séditieuses. On voit que les prêtres musulmans tentaient d'imiter les prêtres chrétiens qui, alors, excommuniaient les rois et mettaient les états en interdit; mais comme ceux-là n'avaient point de maître étranger, et que le calife était chef de la religion comme du gouvernement, on pouvait les châtier sans causer de trouble dans l'empire.

La rebellion des Hafssoun et les désordes qu'elle excitait dans les autres provinces affligèrent le règne entier d'Abdallah, qui mou-
911 rut en 911. Par une étrange préférence, il avait désigné pour successeur, non son fils Abdérame-Almudafar, mais son petit-fils Abdérame,

tait publiquement, aux jours de fête, le *khathyb*, ou prédicateur principal de chaque mosquée. C'était le premier privilége de la souveraineté chez les Arabes.

seul enfant de ce Muhamad que l'on a vu périr en portant les armes contre le calife son père. Ce jeune prince, encore dans la plus tendre enfance, avait été pris et conduit à la cour de son aïeul, qui lui fit donner la plus brillante éducation. Les agrémens de sa personne, son affabilité, l'étendue de son esprit et la fermeté de son caractère, le faisaient chérir et respecter de tout le monde. Son avénement fut salué par une allégresse universelle. On lui donna le surnom de *Anasir-Ledinallah* (Al-Nasser-le-Dyn-Ellah), ou défenseur de la loi de Dieu, celui de *Emyr-Almouménin* (Amyr-al-Moumenyn), ou commandeur des croyans, que portaient les califes de Bagdad, et le prince Almudafar, qui l'aimait comme un fils, loin de s'irriter de la préférence qu'il avait obtenue, fut le premier à lui prêter serment d'obéissance.

Le jeune calife dirigea aussitôt tous ses efforts contre la révolte des Hafssoun, qui désolaient depuis si long-temps l'empire. Il fit publier la guerre, et tant de volontaires accoururent à son appel, que, pour ne pas laisser les champs sans culture, on fut obligé

de fixer le contingent de chaque province. Abdérame s'avança dans la Castille, à la tête d'une armée choisie de quarante mille hommes. Désespérant de lui tenir tête, Calib ben Hafssoun laissa son fils à Tolède avec une forte garnison, et se retira dans le nord de l'Espagne pour y chercher des renforts. Le calife soumit facilement toute la province, dont les habitans accouraient se ranger sous sa protection; puis, laissant quelques troupes autour de Tolède, il se mit à la poursuite du rebelle, l'atteignit, le défit complètement, et l'obligea de se cacher avec les débris de son armée dans les gorges des montagnes.

Laissant Almudafar poursuivre cette en-
914 treprise, Abdérame revint au midi de l'Es-
pagne pour détruire les nombreuses bandes
d'insurgés qui, retirées dans les montagnes
de Jaen, d'Elvira et de Ronda, désolaient
incessamment ces provinces par leurs brigandages. Sa générosité fit, pour les soumettre, plus encore que ses victoires : tous les chefs vinrent se livrer à sa merci, et la plupart d'entre eux s'engagèrent avec leurs partisans dans l'armée impériale. De re-

tour à Cordoue, le calife ordonna de construire dans tous ses ports un grand nombre de vaisseaux pour protéger le commerce du 917
Levant, et défendre les côtes d'Andalousie, que les Berbères d'Afrique infestaient de leurs fréquentes incursions. Après ces soins de sûreté extérieure, après avoir pourvu à tous les besoins de l'administration, Abdérame reprit avec ardeur le grand œuvre de la pacification générale de l'empire. Son oncle remportait de fréquens avantages sur les rebelles; mais la coutume militaire des Arabes s'opposait toujours à ce qu'ils fussent décisifs. Cette coutume, introduite par Aly (A'Iy), cousin de Mahomet, et qui portait son nom, défendait que, dans la guerre entre musulmans, on poursuivît l'ennemi au-delà d'un canton, qu'on le tuât hors du champ de bataille, et qu'enfin on bloquât les places plus de quelques jours. De cette manière, les vaincus pouvaient aisément échapper ou réparer leurs pertes, et la guerre était éternelle. Sur l'avis du divan et des imans de l'*Aljama*, le calife résolut de violer cette coutume à l'égard de perfides qui ne méritaient point les

ménagemens que se devaient entre eux les enfans du prophète, et de poursuivre à outrance ces éternels ennemis de la paix publique. L'histoire des Arabes n'offre pas un autre exemple de la violation de la coutume d'Aly. Cette circonstance unique prouve quelle était la gravité de cette insurrection des Hafssoun, et prouve aussi que leur parti se recrutait principalement parmi les dissidens de l'Islam..

Afin d'assurer son expédition et de la rendre complète, Abdérame, au sortir de Cordoue, se dirigea d'abord avec ses troupes par les provinces orientales. Il traversa Grenade, Murcie, Valence, et vint, en remontant l'Ebre, mettre le siége devant Sarragosse, que lui livrèrent les habitans. Calib se retira dans les Pyrénées. Il ne restait plus aux révoltés que la ville de Tolède; mais ses hautes murailles et sa forte position la rendaient imprenable. Le calife la fit bloquer étroitement, et, pendant deux années, on ravagea toutes les campagnes d'alentour, pour que les assiégés ne recueillissent aucune provision. Abdérame revint ensuite au camp avec des

troupes fraîches, et pressa vivement les travaux du siége. Le fils de Calib, manquant de vivres, voyant l'ennemi maître de toutes les approches de la place, s'échappa pendant la nuit avec quelques-uns des siens, et les habitans ouvrirent aussitôt leurs portes aux troupes impériales. Ainsi fut étouffée, après 927
soixante ans de combats, la plus opiniâtre révolte qui eût encore menacé l'empire arabe, et qui présageait dès lors par quelles mains il serait détruit.

Pendant cette longue guerre civile, les chrétiens avaient pu presqu'impunément poursuivre leur agrandissement successif. Le petit domaine de Pélage était devenu un royaume. A la consécration de la métropole de Saint-Jacques, en 899, on avait vu figurer, à côté d'Alphonse III, les comtes de Léon, de Castille, d'Alava, d'Astorga, de Tuy, d'Orense, de Bragance, de Lugo, de Burgos. En 914, Ordoño II avait porté le siége du gouvernement, d'Oviedo, vieille capitale du royaume des Asturies, à Léon, qui donnait son nom au nouveau royaume, et il poussait des expéditions jusqu'au fond du

Portugal et de l'Estremadure. En 916, le roi de Navarre avait ajouté à ses petits états toute la province de la Rioja et quelques places de l'Aragon.

Une trève, conclue à cette époque, suspendit les hostilités pendant quelques années. Dès qu'elle fut expirée, les chrétiens reprirent les armes. Abdérame, maître de Sarragosse, assiégeant Tolède, et délivré des embarras intérieurs, était prêt à la guerre. Il envoya contre les agresseurs son oncle Almudafar, qui rencontra et battit au val de Junquera l'armée combinée des rois de Na-
921 varre et de Léon. L'un s'enferma dans Pampelune, l'autre s'enfuit en Castille. Almudafar ne profita point de sa victoire. Content d'avoir vengé l'honneur du croissant, il revint en Andalousie licencier son armée, et les Espagnols rentrèrent presque aussitôt
923 dans les places d'où il les avait chassés. C'est à peu près l'histoire de toutes les premières guerres entre les deux nations. Un effort passager des Arabes détruisait en un instant tous les succès des chrétiens; mais ceux-ci

réparaient insensiblement leurs désastres par la patience et l'opiniâtreté.

Un de ces événemens, si fréquens parmi les Arabes, leur offrit, après quelques années de repos, l'occasion de reprendre les armes. Le wali de Santarin, Aben Isâhc (Ebn-Ishhaq), irrité du supplice de son frère, que le calife avait condamné à mort pour ses exactions, fit hommage de sa province au roi de Léon, Ramiro II, et lui offrit le secours de ses troupes. Encouragés par ce renfort inattendu, les Espagnols recommencèrent aussitôt leurs algarades. Ils pénétrèrent dans le Portugal jusqu'à Lisbonne, puis se dirigèrent à travers la Vieille-Castille, passèrent les monts de Guadarrama, et vinrent piller Madrid, petite ville alors, dont l'histoire fait mention pour la première fois. 935

Le calife, irrité de la trahison de son wali et des audacieuses hostilités des chrétiens, fit publier un *algihed* général, dans le dessein de les anéantir, et s'avança, par les champs de Salamanque, à la tête de cent mille combattans. C'était la plus formidable armée qui eût jusqu'alors menacé les enfans de Pélage.

Sa marche, d'abord rapide, fut arrêtée par la ville de Zamora, qu'Alphonse-le-Grand avait entourée d'un triple rang de murailles, et où s'étaient enfermés tous les guerriers castillans. Ramiro accourait au secours de cette place, menant toutes les forces de son royaume et celles des Navarrais, ses alliés. A la nouvelle de son approche, Abdérame, laissant une partie de son armée devant Zamora, marcha à sa rencontre, et le trouva campé sur les bords du Duero. Après s'être observés pendant deux jours, on s'attaqua de part et d'autre le troisième au matin, et le combat se soutint jusqu'à la nuit avec un égal avantage. Les cavaliers chrétiens, bardés de fer, rompaient tout l'effort des Arabes, qui, malgré l'inégalité des armes, se jetaient impétueusement sur leurs escadrons serrés. Chaque souverain combattait au plus épais de la mêlée, animant ses guerriers de la voix et de l'exemple. Enfin, l'obscurité suspendit le combat, et les Espagnols repassèrent le fleuve durant la nuit, laissant à l'ennemi le champ de bataille. Au lieu de les poursuivre, Abdérame revint sur Zamora,

qu'il finit par emporter d'assaut. Mais la résistance des assiégés fut telle, que, s'il faut en croire leur propre aveu, les Arabes perdirent dans ces deux affaires près de cinquante mille hommes. Après ce succès, si chèrement acheté, le calife retourna à Cordoue, et licencia ses troupes. 938

Dès l'année suivante, Ramiro descendit des montagnes, traversa le Duero, et reprit Zamora, dont il passa la garnison au fil de l'épée. Abdallah, wali de Tolède, fut envoyé contre lui, et les deux armées se livrèrent encore, auprès de San-Estevan de Gormas, un combat meurtrier dont chaque parti se donna la gloire. Il paraît cependant que l'avantage demeura réellement aux Arabes : car, après l'action, Aben-Isâhc fit sa soumission au calife, qui lui pardonna. Ramiro, de son côté, envoya des ambassadeurs à Cordoue pour négocier la paix. Abdérame les reçut avec de grands honneurs, et, après avoir accepté la trêve proposée, fit partir avec eux un de ses wazirs pour complimenter le roi des chétiens. La trêve fut

conclue pour dix ans, et religieusement gar-
940 dée des deux parts.

Pendant cet intervalle de paix dont jouit l'Espagne entière, le calife put achever en Afrique une entreprise importante. La secte de Schyayah (en Berbérie, celle d'Aly) avait renversé du trône de Fez la famille d'Edrys, qui régnait sur le maghrêb (la Mauritanie), depuis la fondation du califat de Cordoue. Rétablis par les troupes d'Abdérame, les Edrysytes lui firent hommage de leur état. Le nom du calife d'Espagne remplaça, dans les actes religieux et civils, le nom du calife d'Orient. A cette époque, Abdérame, déjà vieux, s'associa son fils, Alhakem, pour se reposer sur lui du poids de la couronne. Mais son plus jeune fils, Abdallah, poussé par un ambitieux qui comptait régner sous son nom, tenta de s'assurer en secret des partisans. Le calife, instruit de ses menées, le fit arrêter avec son conseiller, qui s'étrangla dans sa prison, et, pour donner un exemple capable de prévenir les querelles si fréquentes de succession, il fit trancher la tête au jeune prince, malgré les prières de ses

autres enfans, et malgré sa propre douleur.

En général, si les commencemens de règne, chez les Arabes, étaient toujours troublés par des révoltes et des gucrres civiles, les dernières années de chaque prince étaient exemptes d'agitations. C'est ce qui explique comment, à l'aide de ces repos, la civilisation put grandir et s'étendre. Toute la fin du long règne d'Abdérame fut paisible et fortunée. Un seul événement de cette période mérite d'être rapporté. Le roi de Léon, Sancho, qui monta sur le trône en 955, se trouvant atteint d'une hydropisie, et n'ayant dans ses états aucun moyen d'obtenir sa guérison, demanda au calife Abdérame la permission d'aller se faire traiter à Cordoue. Abdérame s'empressa de lui envoyer une escorte, et le roi des chrétiens vint à sa cour, où 960
les médecins arabes le guérirent avec des simples. Pendant son absence, Fernan-Gonzalez, qui érigea la Castille en état indépendant, avait mis son beau-frère Ordoño-le-Méchant sur le trône de Léon. Toujours généreux, Abdérame confia une armée musulmane au prince dépossédé, avec l'aide de la-

quelle Sancho chassa l'usurpateur et reprit
960 sa couronnne (1).

Cet Abdérame III, que les chrétiens ont nommé le Magnanime, mourut en 961, après un règne de cinquante années. Il avait conservé intact son empire d'Espagne et acquis en Afrique un nouvel état. Le commerce était alors très actif et très florissant entre l'Espagne et la Grèce. Abdérame reçut, en 949, une ambassade solennelle de l'empereur de Constantinople, qui lui demandait de renouveler alliance contre les musulmans d'Asie, et sa marine soutint avec avantage une guerre navale dans les mers du Levant, contre celle du sultan (solthân) d'Égypte. On construisit par ses ordres un grand nombre d'édifices publics pour l'embellissement des villes ou l'utilité des habitans. C'est à lui qu'est dû le plus célèbre monument de la

(1) Je dois avouer que ce voyage de Sancho à Cordoue, et l'assistance que lui donna le calife pour remonter sur le trône, racontés d'une manière uniforme par toutes les chroniques espagnoles, ne se trouvent pas mentionnés par les historiens arabes qu'a recueillis J. Condc. Mais une lacune dans des fragmens de manuscrits incomplets se peut expliquer facilement.

magnificence arabe, le palais de Medina-Azaràh (Medynat-al-Zohrah), dont la description sera donnée plus tard avec celle de la mosquée de Cordoue. Abdérame passa la fin de sa vie dans les délices de ce séjour enchanté, au milieu d'une foule de poètes et de savans, attirés à sa cour de tous les pays soumis à l'Islam.

Son successeur, Alhakem II, avait quarante-sept ans lorsqu'il resta seul maître du trône auquel son père l'avait associé. Quelques excursions du comte de Castille l'obligèrent, dans les premières années de son règne, à des représailles où ses armes furent victorieuses. Il prit Zamora, et fit raser les murailles de cette ville, qui était comme une tête de pont ouverte aux Espagnols sur ses états. Le roi Sancho lui demanda, par ses 965
ambassadeurs, une nouvelle trêve, qui fut acceptée, et pendant toute la vie du calife l'Espagne goûta la paix la plus profonde. Cet excellent prince, dont on pourrait dire avec exactitude, en employant une formule surannée, qu'il fut adoré de ses sujets, porta au plus haut degré la prospérité intérieure

de l'empire. Il changea, disent les historiens de sa vie, les lances et les épées en socs de charrue, et ses indomptables guerriers en paisibles laboureurs. Pendant le repos d'une longue paix, tous les Arabes, suivant son exemple et ses avis, se livrèrent aux professions utiles. Les grands de la cour, les chefs de l'armée, les commandans des provinces et des villes, les imams, les cadis, cultivaient de leurs mains leurs jardins et leurs champs. Toute la nation les imitait. De ceux que le commerce n'appelait point hors du pays, les uns labouraient la terre, plantaient la vigne, l'olivier, le murier, le riz, le maïs, le coton, la canne à sucre; les autres, reprenant la vie errante du Hedjaz, conduisaient leurs troupeaux le long des chaînes de montagnes, émigrant, suivant les saisons, des pâturages du nord dans ceux du midi (1). Outre l'agriculture et le commerce, une au-

(1) C'est des Arabes sans doute qu'est venu cet usage, encore pratiqué de nos jours, de faire voyager les troupeaux de la *mesta* à travers l'Espagne entière, et le droit exorbitant de *vaine-pâture* qu'a cette corporation sur tous les lieux de leur passage.

tre source était encore ouverte à la fortune publique, et remplissait les caisses de l'état, sans charger le peuple du poids des impôts. Les Arabes avaient imité les anciens conquérans de l'Espagne; ils y exploitaient avec succès des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de pierres précieuses, et pêchaient sur ses côtes les perles et le corail.

Dans l'impuissance de rien désirer, pour l'agrément et la magnificence, au delà du palais d'Azarâh, Alhakem n'ordonna que des établissemens utiles. Il fit percer de nouveaux chemins et réparer les anciens. Il y fit construire des fontaines de distance en distance, et multiplia le nombre des auberges publiques, appelées *mencils*, où les voyageurs étaient reçus gratuitement. C'est ainsi que le calife exerçait dans tout l'empire l'hospitalité, tant recommandée par la loi de Mahomet, et si sacrée pour tous les Arabes. Alhakem fut aussi le protecteur le plus zélé qu'eussent encore eu les lettres et les arts. Aucun soin, aucun sacrifice ne lui coûtait pour accroître ses richesses scientifiques. Il entretenait, dans tous les pays où se parlait la

langue arabe, des envoyés dont l'unique fonction était de lui transmettre les ouvrages qui venaient au jour. Il avait ainsi prodigieusement accru la collection formé par ses ancêtres. Le palais Merwan (Mérouân), à Cordoue, était devenu une vaste bibliothèque à la tête de laquelle était placé le propre frère du calife. La somptueuse munificence avec laquelle il récompensait le mérite et les talents avait augmenté, dans la même proportion, la société d'hommes illustres réunie par son père, et dans laquelle un grand nombre de femmes tenaient un rang distingué. L'époque d'Alhakem est une espèce de siècle d'Auguste, qui marque le point le plus élevé de la civilisation des Arabes.

976 Ce fut en 976 qu'ils perdirent ce sage et bienfaisant monarque. Son fils unique, Hischem II, n'avait encore que dix ans. Néanmoins il fut solennellement proclamé, et la sultane Sobeïâh (SSobyhha), sa mère, qui dirigeait depuis quelques années les affaires publiques par l'influence qu'elle avait prise sur le vieux calife, nomma le hagib, ou premier ministre du jeune prince. Cette impor-

tante fonction devenait, par la minorité d'Hischem, celle de régent de l'empire. Au lieu du hagib en place, elle choisit, pour la remplir, son secrétaire Mohhammed-ben-Aby-A'mer, célèbre sous le nom d'Almanzor (al-Manssoûr, *l'invincible*), que lui valurent dans la suite ses nombreux triomphes. Les bons ministres ne sont guère moins rares que les bons rois. Almanzor est du petit nombre de ceux qu'on peut citer pour modèle, et, peut-être, le seul homme qui, placé par la faveur au timon de l'état, ait consacré sa toute-puissance au bien général, le seul favori qui ait fait chérir son nom.

La fin du règne d'Abdérame III et celui d'Alhakem II avaient été une ère de paix et de bonheur public; le gouvernement d'Almanzor fut une ère de grandeur et de gloire. Il avait l'esprit guerrier, le goût des entreprises, la passion des grandes choses et de la célébrité. Poursuivant avec constance un but unique, il tenta l'asservissement total des chrétiens, et peut-être aurait-il réussi, sans la double nature de son pouvoir, qui l'o-

bligeait à n'être pas seulement un général, et sans les habitudes militaires des Arabes, qui contrariaient ses vastes desseins. Dès la première année de son ministère, Almanzor parcourut les diverses provinces de l'empire, visita les places fortes des frontières, fit exercer les troupes, puis publia l'*Algihed*,
978 et se mit en campagne. Le trône de Léon était alors disputé par deux compétiteurs, Ramiro III et Bermudo II; le comte de Castille se trouva seul d'abord aux prises avec les forces de l'empire. Cette circonstance favorisa l'attaque d'Almanzor, qui pénétra sans peine au cœur des états chrétiens. Je ne puis le suivre pas à pas dans le cours de ses succès, ni décrire en détail les innombrables combats qui furent livrés. Il suffit de dire qu'après trois campagnes entreprises jusqu'à l'année 984, il s'était rendu maître de presque tout le comté de Castille, de Salamanque, de Zamora, d'Astorga, et enfin de Léon, capitale du royaume chrétien. Ni les efforts de Bermudo, demeuré seul roi, ni la force de ces villes, ni l'opiniâtre défense des assiégés, n'avaient pu arrêter ses armes. Il avait

vaincu dans toutes les rencontres, et emporté d'assaut toutes les places.

Pour conduire avec ensemble et succès son vaste projet, Almanzor, au printemps suivant, se dirigea sur la Catalogne. Le comte 985
Borel, qui gouvernait cette principauté, essaya de lui en disputer l'entrée; il fut défait et rejeté dans les montagnes; Barcelone se rendit au vainqueur. Mais, après le départ d'Almanzor, Borel, aidé du secours que lui envoya Hugues Capet, qui régnait en France pour Louis IV, reprit sa capitale et le reste de ses états.

La guerre entre Almanzor et les Espagnols continua sans interruption jusqu'à la fin du dixième siècle. Il y a, dans les événemens dont il me reste à parler, un point obscur, comme la plupart de ceux de cette époque, mais qu'il est utile d'éclaircir. Les Arabes placent au temps où je l'indique, c'est-à-dire avant 985, la prise de Salamanque, d'Astorga et de Léon. Les Espagnols, au contraire, ne placent la perte de ces villes que dans les années 995, 96 et 97. Il est difficile qu'il n'y ait entre eux qu'une simple

différence chronologique ; car ils sont parfaitement d'accord sur le commencement et la durée du gouvernement d'Almanzor. Je crois donc devoir expliquer autrement cette contradiction dans les dates. La coutume des Arabes, comme on le sait déjà, étant de se réunir au printemps pour entrer en campagne, et de regagner leurs foyers dès qu'approchait la mauvaise saison, Almanzor ; qui devait partager son temps entre la direction des opérations militaires et l'administration civile de l'empire, était obligé de suivre exactement cette coutume. Aussi le voit-on, après chaque victoire, au lieu de poursuivre vivement ses avantages, revenir à Cordoue et licencier ses troupes, ne laissant que des garnisons pour conserver ses conquêtes, jusqu'à ce que la campagne suivante lui permît d'en reprendre le cours. Cet usage, qui laissait aux vaincus le temps et les moyens de réparer leurs pertes, ne pouvait s'allier avec le dessein d'une conquête générale. Aussi tant de revers ne purent vaincre la patience espagnole. Almanzor retrouvait chaque année l'ennemi qu'il avait défait l'année

précédente, et ses nombreux triomphes ne lui procurèrent que le pillage des villes et la possession temporaire du pays. Je crois donc, pour expliquer la contradiction signalée, que, pendant qu'Almanzor occupait la Catalogne, les chrétiens des Asturies avaient repris, en son absence, leurs villes de Castille et de Léon, comme le comte Borel reprit Barcelone après son départ; et que le général arabe en fit deux fois la conquête. Quoi qu'il en soit, il était maître, en 997, de toutes les possessions des rois chrétiens jusqu'à l'Ebre et au Duero, après avoir livré sous les murs de Léon, qu'il assiégeait, une sanglante bataille aux armées réunies de Bermudo et du comte de Castille, Garcia-Fernandez, où ces deux souverains furent encore vaincus. 997

Outre la guerre si activement poursuivie contre les chrétiens, l'empire avait à soutenir une lutte très vive en Afrique, où les tribus berbères, toujours volages et sans foi, toujours impatientes du joug des Arabes, s'étaient soulevées encore contre la domination des Edrysytes, vassaux du calife de Cor-

doue. Ce ne fut qu'en 997, et après des succès divers, que leur révolte fut étouffée par une grande victoire que remporta sur elles Abdelmelik, fils aîné d'Almanzor. Cette victoire lui ouvrit les portes de Fez, où l'autorité des califes Ommyades fut de nouveau reconnue.

Almanzor, tranquille de ce côté et renforcé de ses troupes d'Afrique, marcha de nouveau contre les chrétiens. Il ouvrit la campagne par le Portugal, prit successivement Coïmbre, Lamégo, Braga, Tuy, pénétra dans la Galice, et emporta d'assaut la ville sainte de Santyago (saint Jacques de Compostelle). Les monumens de Cordoue se parèrent des dépouilles enlevées à cette riche métropole, dont les cloches furent suspendues, renversées, aux voûtes de la mosquée impériale, et devinrent d'énormes lampes destinées à éclairer les prières de nuit.

Resserrés dans les montagnes des Asturies, et réduits au berceau de leur indépendance, les chrétiens, au lieu de plier sous des désastres si multipliés, si rapides, firent de nouveaux efforts pour défendre leur culte et

leur liberté. Les Castillans et les Navarrais vinrent en foule se réunir à ceux des Asturies, de la Galice et de Léon. Tout homme en âge de porter les armes était tenu de se rendre au ban de son seigneur. Bientôt une armée formidable, composée des guerriers des trois nations, descendit à la rencontre d'Almanzor. Celui-ci traversait déjà la Castille, et trouva les chrétiens campés auprès de Calatañazor (Qala't-Al-Nosour, *fort des Aigles*). L'impétueux hagib, accoutumé à la victoire, donna aussitôt le signal de l'attaque, et la bataille s'engagea. L'infanterie espagnole, formée en bataillons serrés, soutint le choc de la cavalerie arabe, qui venait sans cesse, comme les flots de la mer, se briser contre ces masses immobiles. Tout le jour se passa en attaques meurtrières et infructueuses. Quand la nuit eut séparé les combattans, Almanzor, qui s'était jeté en soldat au milieu de la mêlée, et revenait couvert de blessures, attendit dans sa tente les principaux officiers de l'armée, lesquels avaient coutume de s'y rendre après comme avant l'action. La plupart étaient restés sur le champ de bataille, les autres fai-

saient panser leurs blessures ; un très petit
nombre était venu prendre ses ordres. Ef-
frayé de la perte immense que lui faisait en-
trevoir cette solitude, désespéré de n'avoir
pas vaincu, il ordonna la retraite, puis dé-
chira les appareils qui retenaient son sang,
1001 et se laissa mourir (1). Ainsi périt, dans l'amer-
tume du premier revers, l'un des plus grands
capitaines dont se glorifie la nation arabe. On
réunit, pour l'ensevelir, de la terre prise
à tous les champs de bataille où il avait
combattu, et, par une exception qui n'eut
pas un second exemple chez les musulmans,
on grava pour épitaphe, sur son tombeau,
les noms des cinquante victoires qu'il avait
remportées.

Il est rare qu'en étudiant l'histoire d'un peuple, on ne rencontre quelque grande et saillante figure qui soit comme le type de toute la nation. Chez les Arabes, c'est Almanzor. Vaillant, généreux, éclairé, juste,

(1 Le souvenir de sa défaite s'est conservé en Espagne dans ce dicton populaire : « *En Calatañazor perdiò Almanzor el atambor.* A Calatañazor, Almanzor perdit le tambour. »

esclave de sa foi, austère dans ses mœurs, avide de toutes les gloires, il réunit les différens traits de ce beau caractère qu'on prête aux fils du Yémen, portant, après la conquête, la civilisation. Une foule de belles actions honorèrent sa vie. Un jour, il enferme dans un défilé une troupe nombreuse d'Espagnols, et les fait sommer de mettre bas les armes; mais, les voyant s'agenouiller, résolus de périr plutôt que de se rendre, il fait ouvrir les rangs de ses soldats, et les laisse rejoindre l'armée chrétienne, aimant mieux envoyer ce renfort à l'ennemi que d'ordonner le massacre de tant d'hommes. Quand il apprend la victoire de son fils en Afrique, ce n'est point par un vain et stérile éclat qu'il témoigne sa joie de ce triomphe; c'est en affranchissant deux mille esclaves chrétiens, en payant les dettes de pauvres honnêtes, en répandant sur les malheureux d'abondantes aumônes; et quand il célèbre les noces de ce fils bien-aimé, c'est en versant ses dons sur les hospices, sur les écoles, et en dotant une foule d'orphelines. Les Espagnols eux-mêmes ont rendu justice à sa mémoire.

« Pour un mahométan, dit Ferreras, il eut de grandes vertus morales.... Les chrétiens qui combattaient sous ses drapeaux recevaient une double paie, et s'il s'élevait quelque contestation entre un chrétien et un musulman, il favorisait toujours le chrétien. »

« Ce fut, ajoute Masdeu, un grand politique et un grand guerrier..... Il calma, dès le principe, les inquiétudes qui agitaient l'empire, et s'attacha à gagner les cœurs de toutes les classes de la nation, en allégeant les charges des pauvres, en honorant les grands et les riches, en assistant lui-même aux leçons des savans, dont il fréquentait les académies et les écoles, et dont il récompensait les travaux... Il fut supérieur à la plupart des capitaines, par le mélange si difficile de la sévérité et de la clémence. Il détruisait avec le fer et le feu les villes qui résistaient à ses armes, mais il ne permit jamais qu'on fît le moindre mal à celles qui se rendaient volontairement. De tout le butin, il faisait toujours deux parts, cédant l'une à ses soldats, et employant l'autre au bien du public, sans garder jamais pour lui que la gloire, qu'il con-

sidérait comme un prix suffisant de ses travaux. »

Quoique éminemment guerrier, Almanzor honora et protégea les sciences, auxquelles il avait, avant son élévation, destiné sa vie. Plusieurs savans illustres, appelés par sa renommée et retenus par ses bienfaits, vinrent, non seulement des pays de l'Islam, mais de de Grèce et d'Italie, se fixer à sa cour. Il se plaisait dans leur compagnie, se faisait toujours suivre de quelques-uns d'entre eux dans ses expéditions militaires, et cultivait les lettres jusque sous la tente.

Almanzor n'avait qu'un défaut : c'était une extrême jalousie de son autorité. Cette passion lui fit commettre deux grandes fautes, l'une, en cherchant de vains prétextes pour faire ordonner la mort de son compétiteur, le précédent hagib ; l'autre, bien plus fatale par ses résultats, en réduisant le jeune calife à la plus complète nullité. Hischem, enfermé dans le sérail dès l'âge de dix ans, livré aux femmes et aux esclaves, éloigné des affaires, séparé du reste du monde, était encore occupé, dans l'âge mûr, des jeux et des plaisirs

du premier âge, et passa sa vie dans une continuelle enfance. C'était un roi fainéant dont Almanzor s'était fait le maire du palais. Mais ce ministre tout-puissant ne voulut pas du moins se rendre usurpateur. Adoré de l'armée et de tout l'empire, il pouvait aisément prendre la couronne; elle lui fut même offerte plusieurs fois. Il refusa de la recevoir, et c'est une modération bien rare et bien digne d'éloges. La puissance souveraine, il est vrai, résidait en ses mains; mais le titre lui manquait pour l'exercer, et l'ambition humaine, qui ne se rasssasie jamais, veut encore le nom quand elle a la chose. Almanzor dirigea d'une main ferme tous les ressorts du gouvernement. On ne vit pas sous son ministère s'allumer la moindre étincelle de sédition, ni régner le moindre désordre; et, pendant vingt-cinq années, l'état lui dut la gloire au dehors et la paix au dedans.

Sa mort répandit un deuil universel, et ce fut avec justice que les Arabes le pleurèrent. Son règne (car c'est le nom qui convient au ministère d'Almanzor) avait marqué le plus haut point de leur grandeur. Il en fut aussi

le terme, et l'empire, échappé de ses mains, tomba, sans intervalle, à sa décadence, à sa ruine.

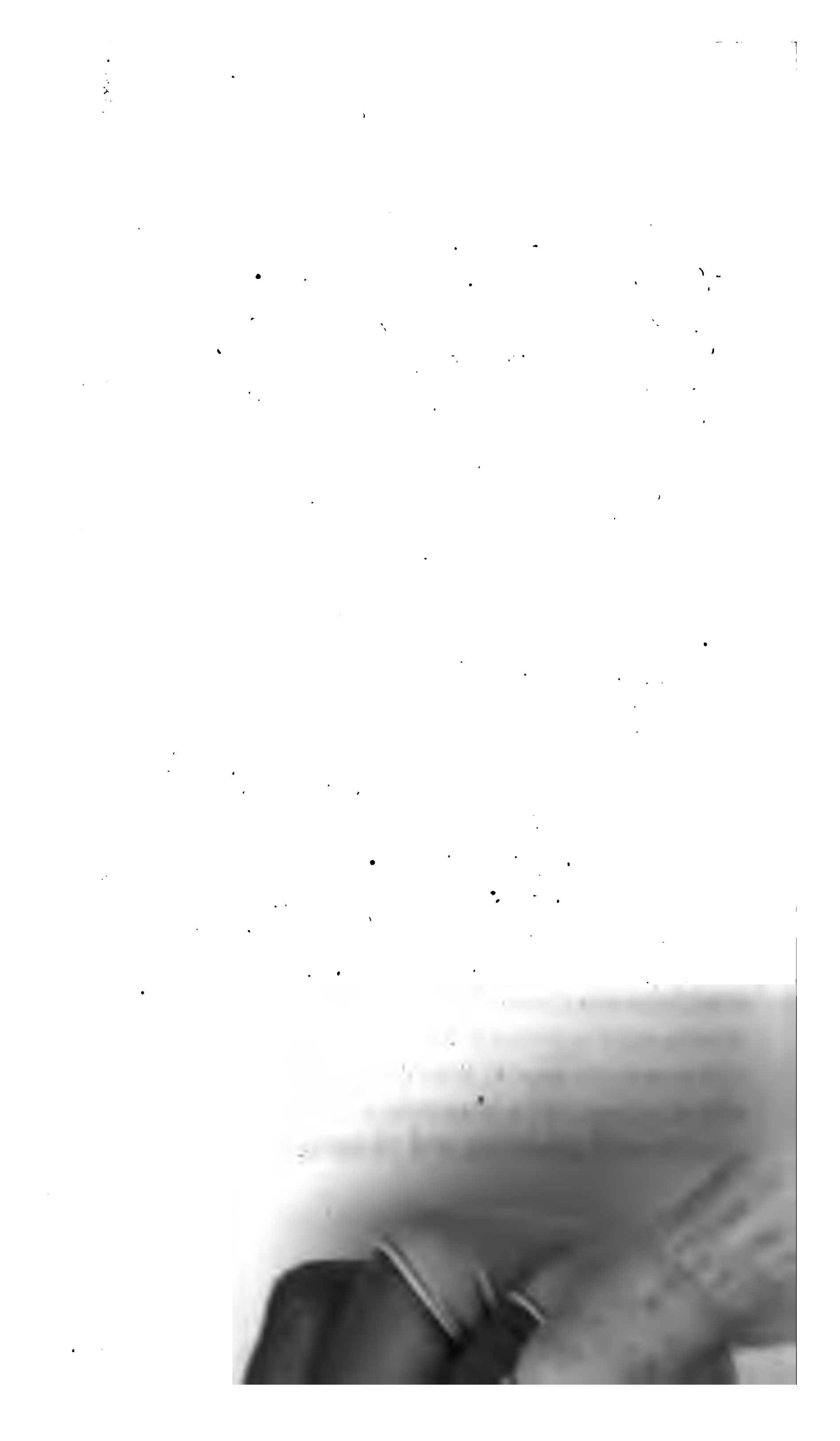
****

CHAPITRE III.

Déchirement de l'empire. — Chute des Ommyades et du califat de Cordoue. — Conquête des Almorravides. — Troisième établissement. — Fin de l'histoire des Arabes et commencement de celle des Mores (de 1001 à 1094).

L'autorité souveraine passa, avec la charge de hagib, d'Almanzor à son fils Abdelmelik, qui la conserva jusqu'à sa mort, en 1008. Les Arabes et les Espaguols, également fatigués de vingt années de guerre, ne tentèrent aucune entreprise considérable. L'empire fut en paix, et les chrétiens attendirent de meilleures circonstances pour réparer leurs longs désastres.

A la mort du hagib, le calife Hischem II, 1008
toujours enseveli dans sa longue enfance, toujours incapable de tenir le sceptre de ses



sur la route, il gagna, par des marches forcées, la capitale dégarnie, qu'il enleva facilement. Maître de la personne du calife, il le contraignit à déposer son hagib, et se fit revêtir de cette dignité. Abdérame, furieux à ces nouvelles, revint précipitamment sur ses pas, et les deux rivaux se livrèrent bataille dans les murs de Cordoue. Le peuple, toujours volage dans ses affections, prit parti contre le fils d'Almanzor, dont les troupes furent repoussées par la multitude. Lui-même tomba de cheval, couvert de blessures, et fut livré vivant à Muhamad, qui le fit crucifier.

Le vainqueur, prenant aussitôt les rênes de l'état, déposa la plupart des grands de l'empire, pour donner leurs emplois à ses partisans, et pensa bientôt à occuper lui-même la première place. Pour sonder les dispositions du peuple, il fit courir le bruit que le calife était gravement malade, et, voyant que cette nouvelle était reçue avec indifférence, il résolut de lui ôter la vie. Cependant, cédant aux prières d'un fidèle serviteur d'Hischem, il se contenta de l'enfermer dans un lieu secret, et fit périr à sa place un homme

qui avait le malheur de lui ressembler, et auquel on fit de magnifiques funérailles. Muhamad fut aussitôt proclamé sous le nom de
1008 *Mahdi bi'llah* (dirigé par Allah).

Les événemens furent loin de répondre au surnom qu'il avait choisi. Imbu des aversions de races qui divisaient les deux principales nations de l'empire, il commença son règne par ordonner le renvoi de la garde africaine, à laquelle avait été confié jusqu'alors le service du palais des califes, et que les Arabes voyaient d'un œil jaloux à ce poste d'honneur. Les chefs berbères, offensés de cet ordre, et surtout de la rigueur qu'on déployait dans son exécution, résolurent de résister les armes à la main; ils vinrent attaquer, jusque dans son palais, celui qu'ils appelaient l'usurpateur du trône et l'assassin de leur roi. Muhamad, avec l'aide des troupes arabes et du peuple entier de Cordoue, parvint, après un sanglant combat, à chasser les Africains des murs de sa capitale; et ceux-ci, trop faibles pour en former le siége, se retirèrent aux environs de Tolède. Solyman, qu'ils avaient choisi pour général, rechercha l'al-

liance de Sancho, comte de Castille, auquel il promit de grands avantages s'il parvenait, avec son secours, à venger l'injure faite à sa nation. Sancho n'hésita point à accepter ces offres, et conduisit à l'armée berbère l'élite de ses chevaliers. Instruit de leur ligue, Muhamad assembla ses troupes et vint à leur rencontre. La bataille s'engagea près de Quintos; mais, après quelques heures de combat, l'armée du calife fut enfoncée par les Mores et les chrétiens réunis. Muhamad s'enfuit dans les montagnes de Calatrava avec les débris des troupes arabes, et Solyman vint occuper Cordoue, accompagné des Castillans, lesquels ne tardèrent pas à regagner leur pays, comblés de richesses et maîtres de plusieurs places qui leur furent livrées.

Le fugitif Muhamad imita son vainqueur: il s'allia au comte de Barcelone, Raymond, qui lui envoya des troupes sous les ordres de son frère, Ermengaud, comte d'Urgel. Aussitôt que les Catalans se furent réunis aux soldats arabes que son ministre Wadha (Ouadhab) rassemblait dans la province de Valence, Muhamad s'avança sur Cordoue à la

tête de sa nouvelle armée. Solyman ne l'attendit point dans les murs de cette ville ; il accourut l'attaquer avec ses Africains ; mais, trop inférieur en nombre, il fut contraint de lui céder le champ de bataille, après un combat long-temps disputé. Le général berbère, échappant aux troupes victorieuses à la faveur de la nuit, s'enfuit jusqu'au palais d'Azarah, dévasta et pilla cette royale demeure, dans l'intention de passer en Afrique avec les dépouilles qu'il en aurait enlevées. Mais Muhamad, salué de nouveau par les acclamations du peuple de Cordoue, ne fit que traverser sa capitale, et se mit à la poursuite des Africains qu'il atteignit à peu de distance. Ceux-ci, arrêtés dans leur retraite, se défendirent avec le courage du désespoir, et mirent en fuite les troupes du calife, qui revint précipitamment s'enfermer dans Cordoue. Ce fut le terme de cette alternative de succès et de revers dont la carrière de l'ambitieux Muhamad avait été semée. Les Catalans, qui faisaient sa principale force, l'abandonnèrent, parce qu'il ne pouvait remplir les promesses qu'il leur avait faites, au moment du besoin,

pour les attacher à sa cause. D'un autre côté, le peuple de Cordoue, maudissant l'idole qu'il avait adorée la veille, quitta brusquement le travail des fortifications, auquel il s'était jusqu'alors occupé, et voulut ouvrir les portes à l'ennemi. Dans cette situation désespérée, le hagib Wadha tenta la dernière ressource; il alla tirer de sa prison l'imbécille Hischem, et offrit tout à coup, à la vue du peuple assemblé dans la grande mosquée, le souverain légitime, que l'on croyait depuis quatre ans au cercueil. Cette apparition inattendue excita l'enthousiasme autant que la surprise, et le calife dépossédé remonta sur le trône aux acclamations de la multitude. Muhamad, qui l'en avait précipité, s'efforça de conjurer son courroux par d'humbles prières; mais Hischem ordonna sur-le-champ son supplice. Le corps de l'usurpateur fut livré au peuple, et sa tête portée au bout d'une lance au Berbère Solyman, pour que cet exemple de la punition d'un traître le fît rentrer dans le devoir. 1010

Solyman, peu intimidé de cette menace, la fit tourner à son profit. Il connaissait les

préparatifs qu'Obéidallah (O'bayd-Allah), fils de Muhamad et wali de Tolède, faisait dans sa province pour amener des renforts à son père. Il lui envoya la tête de Muhamad, embaumée dans du camphre, avec un présent de dix mille mitcales d'or (metsqâls), et ce peu de mots : « Voilà la tête de ton » père. Tu vois quelle récompense l'ingrat » Hischem réserve à ceux qui lui rendent le » trône. Solyman t'offre, avec son alliance, » une vengeance assurée. » Obéidallah, plein de douleur et d'indignation, marcha aussitôt à la tête de ses troupes pour se joindre à lui.

Afin de conjurer cette ligue nouvelle, Wadha, auquel Hischem avait conservé la charge de hagib, sortit de Cordoue avec une partie de l'armée arabe, gagna les frontières de Castille, obtint du comte Sancho un secours de troupes, en lui livrant six forteresses importantes, et, avec l'aide de ces alliés, défit Obéidallah, qui fut pris et mis à mort.

Ce succès ne releva que pour un moment les affaires d'Hischem. Solyman et les Berbères s'étaient retirés dans le midi de l'Anda-

lousie, qu'ils ravageaient comme un pays conquis, et, maîtres des riches provinces qui alimentaient la capitale, ils réduisirent cette grande ville à la plus horrible disette. La peste succéda bientôt à la famine, dont elle accrut les ravages. Pour échapper à ce double fléau, les habitans quittaient la ville en foule, et se dispersaient dans les villages d'alentour. Hischem, qui n'avait appris dans ses malheurs qu'à se méfier de tous les hommes, éloignait, sur d'injustes soupçons, ses plus fidèles serviteurs. Il prêta même l'oreille à de mensongères suggestions contre son hagib, le loyal Wadha, et fit périr du supplice des traîtres le seul homme capable de soutenir son trône chancelant. Solyman connaissait l'état des choses. Il saisit le moment favorable, et, après s'être assuré des walis de quelques provinces, en leur promettant l'hérédité de leurs emplois s'il parvenait à l'empire, il vint, avec toutes ses forces, mettre le siége devant Cordoue. Cette malheureuse cité, dépeuplée et affamée, n'était point en état d'opposer une longue résistance; elle fut emportée au premier assaut. La garde du

calife, commandée par le hagib Haïran (Khayrân), défendit seule avec une héroïque valeur le poste qui lui était confié, et périt tout entière sur les marches du palais. Haïran, couvert de blessures, tomba sur les cadavres de ses soldats; mais il fut sauvé pendant la nuit par un pauvre habitant, qui le cacha dans sa maison. Hischem disparut dans le désordre de ce combat, sans qu'on sache comment il termina sa vie. Maître de la ville, de l'alcazar et du palais, Solyman livra Cordoue au pillage, et, pendant trois jours, ses Berbères s'y rassasièrent de rapi-
1012 nes et de cruautés.

Après s'être fait proclamer calife, Solyman déposa la plupart des gouverneurs de provinces et des commandans de forteresses, pour donner leurs emplois à ses officiers. Il distribua également des domaines aux six principales tribus berbères qui s'étaient réunies sous ses ordres. Ces dispositions, qui mettaient toute la puissance aux mains des Africains, aigrirent encore la haine que lui portaient les Arabes, obligés d'obéir à des mercenaires étrangers. Tandis qu'il s'aliénait

ainsi de plus en plus la nation, le hagib Haïran, guéri de ses blessures, parvint à sortir d'Espagne, et se rendit auprès d'Aly ben Hamoud, wali de Ceuta, en Afrique. Il lui fit part du mécontentement universel que les Berbères avaient soulevé contre eux, et le conjura de venir à la fois délivrer le peuple d'un joug insupportable, et briser les fers du calife Hischem, qu'on croyait encore vivant dans les cachots de l'alcazar. Aly se laissa facilement persuader. Il réunit les troupes de son gouvernement, alla débarquer sur la côte d'Alméria, et s'empara de cette ville, dans laquelle Haïran s'était ménagé des intelligences. A la nouvelle de son arrivée et du dessein qu'il annonçait, plusieurs autres places lui ouvrirent leurs portes, et une foule de volontaires arabes accoururent sous ses drapeaux.

Solyman ne voulut point attendre, dans les murs d'une ville indisposée contre lui, l'approche d'un ennemi que la faveur publique rendait si redoutable. Il sortit de Cordoue à la tête de ses Africains, et alla porter le siége de la guerre en Andalousie. Il espé-

rait parvenir à jeter la discorde entre les deux chefs ennemis, pour les vaincre ensuite séparément. Son attente fut trompée. Toujours unis, Aly et le hagib Haïran conduisirent avec vigueur et habileté les opérations de leur armée. Bientôt Solyman, réduit à la défensive, fut contraint d'éviter toute espèce de rencontre; mais les alliés l'atteignirent enfin près de Séville, et le forcèrent au combat. Vaincus dès le commencement de l'action, par la défection des Andaloux de leur armée, lesquels tournèrent leurs armes contre eux, les Berbères se défendirent avec la plus opiniâtre constance. Leur chef Solyman, abattu de son cheval, fut pris mourant au milieu de la mêlée. On le conduisit, avec son père et son jeune frère, en présence du vainqueur, qui, après leur avoir amèrement reproché le sang d'Hischem et les maux de l'Espagne, saisit son cimeterre et leur fit voler la tête. Aly marcha aussitôt sur Cordoue, entra triomphant dans cette ville, et monta sur le trône des califes, où l'élevait la chute
1017 de l'usurpateur étranger.

L'intérêt, qui rapproche les hommes tant

que le danger dure, les divise aussitôt qu'il est passé, et l'union la plus intime pendant l'entreprise survit rarement au succès. Aly devait sa couronne au hagib Haïran; mais il craignait l'influence de ce ministre sur le peuple de Cordoue, et l'un des premiers actes de son règne fut de l'envoyer au gouvernement d'Alméria, dont il avait été précédemment wali. Indigné de sa disgrâce et de l'ingratitude du calife parvenu, Haïran se ligua contre lui avec d'autres chefs mécontens, lesquels, pour colorer leur dessein et s'assurer la faveur du peuple, annoncèrent qu'ils voulaient rendre aux Ommyades le trône qui leur appartenait légitimement. Ils proclamèrent en effet, à Jaen, sous le nom d'Abdérame IV, un arrière-petit-fils du magnanime Abdérame III. Le nom seul du nouveau calife lui fit un parti puissant, et la plupart des villes d'Espagne le reconnurent d'un commun accord. Cependant Aly, maître des troupes, qu'il s'attachait par des largesses, commença la guerre avec succès. Tandis que son général Gilfeya contenait Abdérame au milieu des Alpuxarres, il alla

1021

lui-même attaquer Haïran dans Alméria, prit cette ville, et tua de sa main son ancien allié, fait prisonnier dans l'attaque. Mais cette victoire ne put le sauver de l'enthousiasme qu'avait réveillé le nom des Ommyades. De retour à Cordoue, il fut étouffé dans un bain par quelques anciens serviteurs du dernier calife.

Ses soldats proclamèrent aussitôt son frère Alcasim, wali d'Algeziras, qui vint en toute hâte prendre les rênes de l'état. Il commença par faire périr les meurtriers d'Aly, et sa vengeance s'étendit sur tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir pris part au crime, c'est-à-dire sur les chefs des plus illustres familles, dont les biens furent confisqués. Cette proscription, aussi contraire à la politique qu'à la justice, lui aliéna tous les grands, qui sortirent en foule de Cordoue pour se réunir au calife Abdérame, dont le parti s'accroissait et de l'affection qu'on portait à sa personne, et de la haine qu'on portait à ses rivaux.

Une nouvelle circonstance vint encore compliquer les embarras et augmenter le

désordre. En partant d'Afrique pour renverser du trône le Berbère Solyman, Aly avait laissé le gouvernement de Ceuta à son fils Yahye (Yahhyay). Dès que celui-ci eut appris la mort de son père, il passa en Espagne avec toutes les forces qu'il put rassembler, pour réclamer son héritage. Alcasim, dont les troupes avaient essuyé plusieurs échecs dans les Alpuxarres, n'étant pas en état de résister à l'armée africaine que conduisait son neveu, vint à sa rencontre, et lui proposa un traité qui fut conclu. Ils convinrent qu'Yahye gouvernerait à Cordoue, tandis qu'Alcasim, avec leurs forces réunies, ferait la guerre à Abdérame, et qu'après la victoire, ils se diviseraient l'empire. En vertu de cet accord, Yahye vint occuper la capitale. Son oncle y était si détesté, qu'on le reçut avec les démonstrations de la joie la plus vive; et, cet accueil lui rendant ses premières prétentions, il déclara publiquement qu'il ne partagerait point le trône que lui avait légué son père. Alcasim se trouvait à la tête des troupes; dès qu'il apprit que son neveu rompait ainsi leur traité, il marcha

de nouveau sur Cordoue, qu'il occupa militairement, tandis qu'Yahye, contraint d'abandonner cette ville à son approche, alla s'enfermer dans Algeziras, pour attendre des renforts d'Afrique. Le vainqueur crut pacifier sa capitale par quelques exécutions, et, prenant pour de la soumission le premier silence de l'effroi, il fit marcher contre Abdérame, qui se fortifiait à Jaen, l'armée qu'il avait sous ses ordres. Mais le peuple de Cordoue ne vit pas plus tôt ce prince détesté réduit à une faible garde, qu'il se souleva contre lui et l'assiégea dans son palais. Alcasim parvint à s'échapper par le dévouement de quelques soldats; mais il fut livré à son neveu, qui le fit enfermer dans un fort d'Afri-
1022 que, où il mourut peu de temps après.

Tandis que la vengeance populaire renversait du trône un prince indigne de l'occuper, ses troupes s'avançaient contre Abdérame, qu'appelaient à ce trône les vœux de la nation entière. Le calife cherchait lui-même l'occasion de finir la guerre d'un seul coup, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Celle d'Alcasim, attaquée

avec ardeur, fut mise en déroute ; mais, à la fin de l'action, une flèche, lancée au hasard, atteignit Abdérame, qui combattait aux premiers rangs, et ce prince, sur qui reposait l'espoir de la paix publique, périt au milieu des champs de victoire de ses soldats. Sa mort jeta la consternation parmi tous les hommes ennemis du trouble. On essaya pour-
tant de réparer sa perte en élisant à Cordoue 1023
un autre Abdérame, frère de ce Muhamad surnommé Mahdi-Bi'llah, que l'on a vu disputer le trône à Hischem II et à Solyman. Le premier soin du nouveau calife, jeune homme de grande espérance, fut de réprimer, par des édits sévères, la licence des soldats, et de protéger les citoyens contre leurs excès. Les gardes du palais, qui, pendant cette époque d'anarchie, jouissaient, plus encore que les autres troupes, d'une impunité complète, s'offensèrent d'être rappelés à la discipline, et jurèrent la mort du souverain auquel ils venaient de jurer fidélité. Une troupe de conjurés, ayant à leur tête un Muhamad, cousin du calife, pénétra dans son appartement, au lever du soleil, après avoir

massacré quelques esclaves qui en gardaient l'entrée. Abdérame se défendit seul quelques momens avec son épée, et tomba sous les coups des conjurés, après un règne de quarante-sept jours, qui promettait à l'empire de meilleures destinées. Les conjurés se répandirent aussitôt dans Cordoue, les armes à la main, et proclamèrent tumultueusement l'assassin Muhamad, dont il célébrèrent l'avénement par le meurtre de quelques riches
1023 et le pillage de leurs maisons.

La sédition et la violence avaient élevé Muhamad sur le trône; il ne pouvait s'y maintenir qu'à la faveur de ses complices. Il essaya de s'attacher, par d'immenses largesses, ces nouveaux gardes prétoriens, devenus aussi avides, aussi insolens, aussi parjures, que ceux qui mirent jadis à l'enchère la couronne impériale de Rome. Mais leurs prétentions croissaient avec la facilité d'être satisfaites. On prodigua d'abord, en folles libéralités, le trésor du divan réservé pour les récompenses nationales, et, comme les walis des provinces éloignées, devenus tout-puissans par la faiblesse du gouvernement

central, cessaient d'envoyer les impôts levés dans leurs districts, le trésor public lui-même fut bientôt épuisé. Pour suppléer aux ressources taries, on chargea les peuples d'Andalousie d'exactions nouvelles, en augmentant sans cesse les taxes anciennes. Cependant les soldats de Muhamad, insatiables dans leurs exigences, accusaient le calife d'avarice et d'ingratitude, tandis que le peuple opprimé l'accusait, avec plus de raison, d'être avide et prodigue. Le mécontentement devint extrême des deux côtés; mais les soldats, habitués à la sédition, éclatèrent plus tôt que le peuple, moins impatient dans ses maux. Ils demandèrent d'abord la tête des ministres, et bientôt celle du calife. Muhamad, sans défense contre leur fureur, s'enfuit d'Azarah pendant la nuit, et se réfugia dans le fort d'Uclès, près de Tolède, où il mourut empoisonné. 1024

Cependant le fils d'Aly, Yahye, depuis sa retraite sur le rivage de l'Océan, s'était formé, de la province de Ceuta et de celle d'Algéziras, un petit royaume qu'il gouvernait avec beaucoup de justice et de modération.

Le peuple de cette contrée lui portait une affection sincère, et, quand on fut instruit des nouveaux troubles qui agitaient la capitale, ses courtisans le pressèrent de reprendre la couronne qu'il avait un moment portée. Poussé par leur ambition, plus que par la sienne propre, Yahye s'avança sur Cordoue, et cette ville, livrée à la plus horrible anarchie depuis la fuite de Muhamad, le reçut comme un libérateur. Après y avoir rétabli l'ordre, Yahye s'occupa de rendre quelque consistance à l'empire, en resserrant ses parties désunies. A cet effet, il convoqua les walis des provinces pour que, suivant l'ancien usage, ils vinssent lui jurer obéisance à la cérémonie du couronnement. Un très petit nombre d'entre eux se rendit à cet appel; la plupart s'excusèrent sous différens prétextes, et plusieurs ne daignèrent pas même répondre aux lettres du calife. De ce nombre était le wali de Séville, Muhamad Aboulcasim (Mohhamed Abou'l Qâsem), homme d'une grande naissance et d'une immense fortune, qui, parvenu pendant les troubles au gouvernement de sa province, affectait

une indépendance absolue. Yahye résolut de faire un exemple en châtiant ce rebelle orgueilleux, et marcha sur lui à la tête de ses troupes. Le wali, de son côté, rassembla les siennes; mais, dans l'impuissancc de tenir la campagne contre le calife, il prépara une embuscade où il eut l'adresse de l'attirer, en feignant de fuir devant lui. Emporté par son ardeur, Yahye donna dans le piége, et périt avec les chevaliers qui l'avaient suivi. 1026

Il semblait qu'un destin fatal précipitât du trône, aussitôt qu'ils y étaient montés, tous ceux dont les talens et les vertus pouvaient apporter quelque remède aux calamités qui déchiraient l'empire. Comme les deux Abdérame, Yahye emporta les regrets universels. A la nouvelle de sa mort, le divan s'assembla pour lui donner un successeur, et les choix se réunirent sur l'Ommyade Hischem, second fils de Muhamad Mahdy Bi'llah. Cet Hischem, après la triste fin de son père, avait fui les discordes civiles, et vivait presque ignoré dans un château de la Castille. Quand les envoyés de Cordoue vinrent lui annoncer l'élection du conseil et du peuple,

loin d'en témoigner de la joie, il refusa d'abord cette couronne, objet de tant d'envie, et ne consentit qu'après une longue résistance à quitter la paix des champs pour les périlleux honneurs qui lui étaient décernés. Les appréhensions que lui causait le séjour du palais étaient si grandes, qu'il demeura plus de deux ans sur les confins de la Castille, au milieu des *rabits* (rabyth), ou gardiens des frontières, pour arrêter les progrès des Espagnols, qui pénétraient de ce côté dans l'empire arabe. Enfin les prières du divan le décidèrent à se rendre dans la capitale, où l'absence prolongée du monarque laissait fermenter de nouvelles séditions. Par sa présence et par ses actes, Hischem rendit le calme à cette ville agitée. Sa justice, sa douceur, son affabilité, les soins paternels qu'il prenait des malheureux, lui concilièrent l'affection de tous les habitans. Mais la bonté, cette vertu qui suffit à un roi dans les temps paisibles, ne convenait point à ce moment de crise, où la vigueur du gouvernement pouvait seule prévenir sa chute. Les walis devenaient chaque jour plus indépen-

dans de la couronne. Ils méconnaissaient ouvertement l'autorité du calife, s'arrogeaient dans leurs gouvernemens tous les droits régaliens, et l'exemple contagieux donné par les chefs des grandes provinces fut bientôt suivi par les wazirs des villes et les alcaïdes (al-Qayd) des forteresses. La chaîne hiérarchique était partout rompue. Hischem tenta de les ramener au devoir par la persuasion et la douceur. Il écrivit aux plus influens pour leur représenter que la force n'était que dans l'union, et que la concorde entre les chefs pouvait seule assurer la tranquillité publique, et sauver l'empire musulman de l'attaque des chrétiens. Mais, sans déclarer ouvertement leur désobéissance, les walis n'en continuèrent pas moins, sous différens prétextes, à refuser le service de guerre et le versement des impôts.

Après une longue patience, Hischem comprit qu'il ne restait plus à employer que des remèdes violens, et qu'il fallait recourir à la force. Il donna le commandement de l'armée à Obéidallah, avec l'ordre de réduire tous les rebelles. Ce général s'empara de quel-

ques petites places ; mais il éprouva constamment des revers quand il voulut s'attaquer aux walis des grandes provinces, plus puissans pour la plupart que le calife lui-même. Le mauvais succès de ses armes ramenant alors Hischem à ses premières idées, il tenta de nouveau la voie des négociations, qui n'était plus que celle des conseils et des prières. Cette modération déplut au peuple de Cordoue, indisposé déjà par ses défaites. On imputa à la faiblesse du calife et les revers de l'armée et les maux de la nation. Ces plaintes devinrent bientôt arrogantes et tumultueuses. Enfin, tandis qu'un ministre dévoué pressait Hischem de conjurer l'orage populaire en se retirant au palais d'Azarah, le peuple attroupé demanda la déposition du calife. Hischem rendit grâce au ciel, d'un cœur résigné, se dépouilla des ornemens impériaux,
1031 quitta sur-le-champ le palais avec sa famille, et regagna la retraite qu'il avait quittée à regret.

Ce fut en lui que s'éteignit la dynastie des Ommyades qui régnaient sur l'Espagne depuis près de trois siècles. Mais leur empire,

autrefois rival de celui de Charlemagne, et qui avait compris, outre la Péninsule presque entière, une grande province des Gaules, et plusieurs provinces d'Afrique, était réduit alors à une capitale sans état. Cet empire s'était déchiré avec effort dans les convulsions d'une sanglante anarchie. La révolution avait été complète aussi bien que rapide; elle avait pénétré dans la société comme dans le gouvernement; elle avait atteint les mœurs populaires comme les formes politiques. Le respect religieux pour la personne du prince, l'obéissance aux lois, la fidélité dans les engagemens, la justice des chefs, l'austérité des mœurs privées, la bonne foi, l'humanité, la tolérance, toutes ces vertus si vantées des anciens Arabes, s'étaient relâchées et corrompues dans les discordes perpétuelles, dans la confusion générale. Comme toutes les habitudes, celle de la révolte et du désordre se contracte aisément et se perd avec peine. Elle plaît à la partie du peuple la plus pauvre et la moins éclairée, qui est toujours la plus nombreuse, et qui, d'abord instrument des chefs qu'une aveugle ambition porte à la

soulever, en fait bientôt à son tour ses instrumens. Les bons et les mauvais citoyens semblaient également coupables, ceux-ci par l'audace et l'activité de leurs entreprises, ceux-là par leur indolence et leur timidité ; ce qui faisait dire au dernier Hischem que « dans cette génération il ne se trouvait plus personne ni pour gouverner, ni pour être gouverné. » Aussi la nation était-elle rapidement descendue au dernier degré de la décadence, celui où le pouvoir tombe aux mains des soldats et de la populace.

Tandis que le trône jadis si révéré des califes s'abaissait devant cette vile puissance, les chefs des provinces, forts de la faiblesse du gouvernement, favorisés par le désordre général, excusés même par cette rapide succession de souverains et de dynasties, s'élevaient sur les ruines de l'empire, et une foule de petits royaumes sortaient de ses débris.

Voici quel était l'état des provinces à la chute du dernier Ommyade. Dans le midi, le wali Muhamad Aboulcasim, depuis sa vic-

toire sur le calife Yahye, était resté maître absolu de Séville. A son exemple, le wali de Carmona et d'Écija s'était fait de ces deux districts un état indépendant, et un troisième état, formé des provinces de Malaga, d'Algeziras et de Ceuta, par Yahye, avant son second avénement au trône de Cordoue, était passé paisiblement aux mains de son frère Edrys. A l'orient, s'était élevée la principauté de Grenade, alors possédée par le Berbère Hhabous-ben Maksan de Ssanhadjah, et toutes les provinces maritimes de cette contrée appartenaient, depuis le gouvernement d'Almanzor, à la famille des Al-Amérys dont il était membre. L'un d'eux, Zohayr, wali de Denia, s'était emparé d'Almeria et de Murcie, qu'il gouvernait par des lieutenans, tandis qu'il résidait dans les îles Baléares, dont il avait aussi fait la conquête. Un autre A'méry, Abdelaziz, régnait à Valence, et finit par hériter de tous les domaines de Zohayr, qui, réunis aux siens, formèrent un état assez puissant. Au nord, le wali de Sarragosse, Almondhar, et celui de Tolède, Ismayl, s'étaient emparés de la souveraine

puissance dans ces deux grandes provinces. Enfin, au couchant, le wali de Badajoz, Abdallah-Ben-Moslemah, gouvernait les deux Estremadures et les Algarves. Ces différens souverains, tout-à-fait indépendans du calife, avaient leurs cours et leurs armées, levaient les impôts, faisaient battre monnaie, et prenaient le titre d'émyrs ou de rois. Ils avaient en outre des espèces de vassaux relevant de leur couronne, car une foule d'autres petits princes, qui ne possédaient pour états qu'un canton, une ville, un fort, cherchaient leur sûreté dans l'appui des grands rebelles. Ainsi l'empire arabe, si fortement constitué sous le sceptre d'Abdérame ou sous l'épée d'Almanzor, était morcelé, coupé en lambeaux sans lien, sans union, étrangers l'un à l'autre, sinon ennemis. Cette division, et la crise qui l'avait produite, atteignaient, il est vrai, le corps politique plutôt que les individus : car, hors de l'enceinte de Cordoue, théâtre des discordes, arène des factions, la tranquillité régnait encore. Chaque nouveau souverain, monté sans effort sur son trône, puisqu'il n'avait fait

que changer le nom de sa dignité, sentait le besoin de gagner l'affection de ses sujets, et s'attachait à l'acquérir. Mais le mal, encore inaperçu pour les particuliers, était déjà sans remède pour la nation : elle avait cessé d'être.

Si les Espagnols, après la faute irréparable qu'avaient faite les Arabes de rechercher, d'acheter leurs services, et de leur montrer deux fois le chemin de la capitale, si les Espagnols, dis-je, avaient su profiter de l'immense avantage que leur offrait la situation de l'ennemi, peut-être auraient-ils avancé de plusieurs siècles l'affranchissement de leur pays. C'est une chose digne d'étonnement que la facilité avec laquelle les chrétiens de Castille et de Catalogne s'enrôlèrent dans les rangs arabes, malgré la double horreur que leur inspiraient les conquérans de l'Islam ; mais c'est une chose non moins étrange que l'inaction qu'ils gardèrent ensuite. Après avoir tenu les armes avec une invincible constance, pendant les règnes des puissans Ommyades, ils les déposent dans un moment où la victoire est facile et certaine.

Un homme manquait à la nation espagnole pour l'éveiller, pour la conduire. Il fallait un Alphonse III sur le trône, ou un Cid à la tête des guerriers ; ni l'un ni l'autre ne se trouva. Pendant la longue crise du démembrement de l'empire, la Castille et la Navarre mirent seules à profit les circonstances pour étendre un peu leurs frontières. Mais aucune entreprise considérable ne fut tentée. Lorsqu'Alphonse V, roi de Léon, mourut après vingt-huit années d'un règne obscur passé à fonder des églises et des monastères (1027), loin de tourner leur épée contre les Arabes ; les princes chrétiens commencèrent à la tirer entre eux. Le résultat de leurs querelles fut l'avénement au trône de la maison française de Navarre. Le royaume de Castille, composé du comté de ce nom, de l'ancien royaume de Léon, des Asturies et de la Galice, se forma entre les mains de Ferdinand Ier, gendre d'Alphonse V, tandis que son frère Ramiro Ier fondait le royaume d'Aragon (1038). L'Espagne chrétienne ne se composa plus alors que de trois états possédés par les trois frères de la maison de Navarre, fils de San-

cho-le-Grand (Sancho-el-Mayor). Cette réunion des provinces chrétiennes, tandis que l'empire musulman se démembrait, doit être regardée comme la première cause des grands succès que les Espagnols remportèrent depuis cette époque sur les Arabes (1).

Après la retraite d'Hischem III, le divan s'était assemblé pour lui donner un successeur. Comme il ne restait plus aucun autre descendant d'Ommyah, le choix général se fixa sur le wazir Gehwar Ben Muhamad (Djeoûar Ben Mohhammed), homme d'une vertu ri-

(1) On peut faire, sur l'histoire de l'Espagne, une remarque générale fort curieuse: c'est que ce pays a toujours obéi à des souverains d'origine étrangère. Aux Carthaginois ont succédé les Romains, aux Romains les Goths, aux Goths les Arabes. Pélage et ses successeurs immédiats étaient de race gothique, et lorsque, après les premiers efforts de ces réfugiés des Asturies, des royaumes chrétiens se forment dans l'Espagne reconquise, ce sont des souverains de race française qui fondent des dynasties, en Navarre, en Aragon, en Catalogne, en Castille et en Portugal. Leurs descendans héritent sans interruption de ces couronnes qui viennent se réunir sur la tête des rois catholiques, Isabelle et Ferdinand. Après eux, Charles-Quint met sur le trône la maison d'Autriche, et le testament de Charles II le donne au petit-fils de Louis XIV, dont la famille règne depuis lors en Espagne.

gide, et dont la conduite, toujours sage au milieu des circonstances les plus difficiles, lui avait mérité l'affection du dernier monarque et le respect de tous les partis. Gehwar comprit sa position, et ne vit de salut, pour l'état et pour lui, que dans un remède extrême. A peine fut-il proclamé, qu'il appela au divan les principaux citoyens de Cordoue, et ne se réserva, de la toute-puissance attachée au califat, que la présidence de cette assemblée, en qui résida le gouvernement. Cette forme aristocratique, substituée au pouvoir absolu, lui fit trouver à la fois les deux moyens nécessaires pour se soutenir sur le trône : celui de s'attacher tous les hommes influens par le partage de l'autorité, et celui de résister sans péril aux exigences que n'avaient pu satisfaire ses prédécesseurs. Cette adroite politique eut tout le succès qu'il en devait attendre, et le reste de sa conduite fut conséquent avec ce début. Il réduisit d'abord les énormes dépenses du palais, chassa l'armée de valets dont il était encombré, et proscrivit toute espèce de faste royal autour de sa personne. Ces réformes

privées furent suivies d'une foule de réformes publiques. Il bannit les délateurs de la cour et des tribunaux ; nomma un petit nombre de procureurs, payés, comme les juges, pour suivre gratuitement les procès ; assujétit les percepteurs des impôts à rendre chaque année leurs comptes devant le conseil souverain ; pourvut abondamment les greniers publics; facilita l'arrivée des provisions ; plaça des inspecteurs aux différens marchés pour surveiller les transactions commerciales, et rendit enfin la sûreté à la capitale, en faisant attacher des portes aux rues pour éloigner les malfaiteurs nocturnes, et surtout en confiant la police intérieure aux citoyens eux-mêmes, auxquels on distribua des armes. Ces sages dispositions rétablirent la tranquillité depuis si long-temps bannie, rappelèrent les étrangers qu'avait éloignés le désordre, et Cordoue fut encore un moment le centre des états arabes et la première ville d'Espagne pour le commerce et les arts.

Restait le grand ouvrage de la pacification générale de l'empire et de la soumission des

walis indépendans. Gehwar n'osa pas même le tenter; il essaya seulement de s'établir comme médiateur entre eux, et de former en quelque sorte le centre d'une confédération. Mais ses conseils furent aussi méprisés que les ordres des derniers califes. L'ambitieux émyr de Séville ralluma le premier les feux de la guerre civile en s'emparant de vive force de la province de Carmona; l'émyr dépossédé s'unit à ceux de Grenade et de Malaga pour soutenir la guerre, et d'autres chefs prirent part à la querelle, suivant leurs intérêts. Ces événemens détruisant les espérances de paix et de concorde qu'avait conçues Gehwar, et la voix de la raison ne pouvant plus se faire entendre au milieu du bruit des armes, il résolut, de son côté, de soumettre par la force quelques petits chefs indépendans, les plus voisins de Cordoue. Mais aussitôt que les troupes qu'il avait envoyées contre eux eurent occupé leurs domaines, l'émyr de Tolède, Ismayl, les prit sous sa protection, et fit marcher à leur secours une armée qui parvint à les rétablir, après avoir battu plusieurs fois celle du calife.

Gehwar mourut pendant cette malheureuse expédition. Son fils Muhamad, qui lui suc- 1044
céda, n'avait hérité d'aucune de ses vertus, et détruisit par ses fautes l'ouvrage qu'avait commencé son père. Pour tenir tête au puissant Ismayl, auquel s'était uni l'émyr de Valence, et qui s'attacha plus tard ceux de Grenade et de Malaga, Muhamad rechercha l'alliance des émyrs de Séville et de Badajoz. Ils conclurent en effet une ligue offensive et défensive; mais, dans cet accord, le calife de Cordoue descendit d'abord au niveau des émyrs, ses alliés, puis au-dessous de celui de Séville, qui devint bientôt l'âme et le chef de leur parti. Une conflagration générale suivit la formation de ces ligues ennemies, et toutes les parties de l'empire arabe, d'abord violemment séparées, s'occupaient à s'entre-déchirer. La mort des chefs des deux partis ne put même faire cesser la lutte; leurs fils, Aben-Abed (Ebn-Abâd), à Séville, et Al-Mamoum, à Tolède, continuèrent à tenir aux prises entre elles toutes les provinces musulmanes. Après quelques succès importans, Al-Mamoun pénétra jusque dans le pays de Cordoue,

et défit les troupes du calife dans une grande bataille. Effrayé de l'imminent danger qu'il courait, Muhamad, retenu dans son palais par une maladie grave, envoya son fils Abdelmelik implorer le secours de l'émyr de Séville, en qui résidait son dernier espoir. L'adroit Aben-Abed amusa quelque temps le jeune prince par des fêtes, et quand il s'avança au secours de Cordoue, cette ville était déjà assiégée par l'armée victorieuse d'Al-Mamoun. Aben-Abed attaqua sur-le-champ l'émyr de Tolède, et, favorisé par une sortie que firent à propos les guerriers de Cordoue, il le mit en pleine déroute. Mais, tandis que les troupes du calife s'occupaient à piller le camp ennemi, Aben-Abed entra dans Cordoue, ferma les portes, fit occuper les murailles par ses soldats, saisit Muhamad, qui gisait mourant dans l'Alcazar, et se trouva maître de la capitale. Abdelmelik, au retour du combat, voulut en vain chasser de Cordoue l'infidèle allié de son père; ce jeune prince fut tué devant une des portes, par laquelle il s'efforçait de s'ouvrir passage, et les habitans se soumirent au nouveau maître, qui leur fit oublier dans de

somptueuses réjouissances sa perfidie et leur dégradation. Telle fut la fin du califat de Cor- 1060
doue. De ce glorieux empire, écroulé dans les discordes civiles, il ne restait que le nom; la trahison emporta ce dernier débris.

Pendant cette triste époque de luttes intestines, les Espagnols avaient pu poursuivre avec succès l'œuvre nationale, interrompue quelquefois, mais jamais abandonnée, de la reprise successive du pays. Ferdinand Ier, après la réunion sur sa tête des couronnes de Castille et de Léon, et à la suite de plusieurs excursions heureuses, avait étendu ses frontières jusqu'à l'embouchure du Mendego, en Portugal, et jusqu'à la chaîne du Guadarrama, dans la Castille-Neuve. Les chroniqueurs espagnols assurent qu'il recevait également un tribut des émyrs de Séville, de Tolède et de Sarragosse. Mais cette circonstance, dont nul historien arabe ne fait mention, manque absolument de vraisemblance, puisque Ferdinand leur fit la guerre jusqu'à sa mort, et qu'un tel tribut ne pouvait être que le prix de la paix.

La mort de Ferdinand Ier (1065), qui, mal-

gré l'opposition des grands vassaux de la couronne, fit le partage de ses états entre ses enfans, fut l'origine d'une longue guerre de succession. L'aîné, Sancho-le-Fort, auquel était échu le royaume de Castille, enleva celui de Léon à son frère Alphonse; et celui-ci, d'abord enfermé dans un cloître, s'enfuit chez l'émyr de Tolède, Al-Mamoun, qui, sans craindre le ressentiment du roi de Castille, lui accorda la plus généreuse hospitalité, et le combla des bienfaits les plus délicats. Il lui fit présent d'un beau château de plaisance, où n'entraient que des chrétiens, pour qu'Alphonse pût se livrer en paix aux plaisirs de la chasse et aux exercices de son culte. Sancho-le-Fort périt assassiné devant Zamora, qu'il voulait enlever également aux infantes ses sœurs. Comme il ne laissait point d'enfans, Alphonse, rappelé dans ses états, reçut la couronne de Castille, dépouilla de la Galice son frère Garcia; et se trouva, en 1073, seul possesseur de tous les domaines de son père
1073 Ferdinand Ier.

L'élévation d'Alphonse VI ôtant à son hôte, l'émyr de Tolède, la crainte des armes chré-

tiennes, et lui faisant d'un ennemi redoutable un allié puissant, réveilla ses désirs d'agrandissement et de vengeance. Il obtint un fort secours de troupes castillanes, et, traversant le royaume de Valence, dont il s'était précédemment emparé, il attaqua l'émyr de Murcie, allié d'Aben-Abed, contre lequel était dirigée son entreprise. Celui-ci soutenait toujours sa longue querelle avec les émyrs de Grenade et de Malaga. Il envoya au secours du Murcien son ministre Aben-Omar (Ebn-O'mar), qui enrôla des Catalans pour les opposer aux guerriers de Castille. Mais Al-Mamoun le battit, s'empara de Murcie, et, tandis qu'Aben-Abed rassemblait dans les Alpuxarres ses forces dispersées, il pénétra sans obstacle dans la province de Cordoue. Son général Hariz, à la tête de la cavalerie arabe, enleva cette capitale, prit au passage le palais d'Azarah, et, faisant une incroyable diligence, arriva dans les murs de Séville avant que les habitans fussent même avertis de son approche. Al-Mamoun l'y suivit, descendit à l'Alcazar, et se trouva, presque sans coup férir, maître de tous les états d'Aben-Abed.

Celui-ci rassemblait son armée à Jaen ; il reprit en un instant tout l'avantage contre l'émyr de Tolède, dont les troupes étaient dispersées sur les points principaux de sa conquête. Al-Mamoun, d'ailleurs, était tombé malade à Séville, et mourut le jour même qu'Aben-Abed vint l'assiéger dans cette capitale. Ses soldats s'échappèrent en faisant une sortie, et s'enfuirent jusqu'à Tolède, où fut élu pour émyr le jeune Yahyé, que son père Al-Mamoun avait choisi pour succes-
1075 seur, en le confiant à la protection de son allié le roi de Castille. Ces succès d'Aben-Abed, aussi rapides que l'avaient été ses désastres, lui rendirent plus qu'il n'avait perdu. Delivré d'Al-Mamoun, son ennemi mortel, et tournant contre ses autres rivaux toutes les forces que donne la victoire, il éleva, comme disent les Arabes, les hautes tours de son ambition sur les ruines des autres princes musulmans. En peu d'années il s'empara de la province de Murcie, et de celle de Malaga, dont l'émyr
1079 fut contraint de se retirer en Afrique, après avoir perdu son royaume pièce à pièce.

Maître d'une grande partie de l'Espagne

musulmane, et dominant sur le reste des provinces, dont les émyrs, qui s'appelaient ses alliés, n'étaient en quelque sorte que ses vassaux, Aben-Abed ne trouvait plus d'autre obstacle à la souveraineté générale que le seul royaume de Tolède. Il en jura la ruine. Pour la consommer sans danger, il expédia son ministre Aben-Omar auprès des rois chrétiens, dont l'alliance était nécessaire à ses projets. Cet Aben-Omar, le plus adroit des politiques de son temps, en semant la division parmi les princes arabes, qui pouvaient s'unir contre son maître, lui avait rendu plus de services que l'armée même qui les avait vaincus séparément. Il passa d'abord à la cour de Barcelone, pour resserrer les nœuds de son ancienne liaison avec les Catalans, et se rendit ensuite à celle d'Alphonse VI, qu'il détermina sans peine à se liguer secrètement avec Aben-Abed pour la destruction de Tolède. A peine ce traité fut-il conclu, qu'Alphonse, oubliant les bienfaits d'Al-Mamoun et la protection promise à son fils, l'ingrat et perfide Alphonse se jette, sans déclaration de guerre, dans les campagnes de Tolède,

portant le ravage et la désolation sur cette terre qui lui servit d'asile. Le jeune Yahye, sans talens, sans énergie, livré seul aux coups des chrétiens, ne pouvait leur opposer une longue résistance. Pendant quatre années de continuelles excursions à travers la Castille-Neuve, Alphonse désola cette province, et s'empara de toutes les places fortes qui avoisinaient la capitale. Enfin, au commencement de 1085, déjà maître de Madrid, de Guadalajara, d'Olmos, où il avait laissé des garnisons, Alphonse arriva jusqu'aux murs de Tolède, et forma le siége de cette ville. Yahye ne pouvait plus espérer de secours. Aben-Abed refusait le passage aux troupes de l'émyr de Badajoz, et celui de Sarragosse, pressé par les Aragonais et les Catalans, défendait avec peine ses frontières. Réduit à lui seul, Yahye offrit au roi de Castille la suzeraineté de ses états et le paiement d'un tribut annuel; l'impitoyable Alphonse rejeta avec hauteur ces offres, et demanda que la place lui fût remise sans conditions. Alors le petit nombre de guerriers qu'elle renfermait résolurent de s'y défendre jusqu'à la mort. Pendant plusieurs mois d'un

siége opiniâtre, ils repoussèrent avec une héroïque valeur les nombreux assauts que leur livra l'armée chrétienne. Alphonse fit cesser ces attaques infructueuses, et se contenta de serrer étroitement la place pour la réduire par le manque de vivres. La famine, en effet, se fit bientôt sentir avec toutes ses horreurs dans l'étroite enceinte où s'était amoncelée la population des campagnes. Les murmures d'un peuple réduit à périr de faim, l'abandon des autres Arabes, et la crainte du soulèvement des chrétiens qui résidaient en grand nombre dans Tolède, ôtèrent à ses défenseurs tout espoir de résistance. Une capitulation fut proposée : on offrit de rendre la ville aux chrétiens, sous la condition que tous les musulmans auraient le droit d'en sortir pour se retirer où bon leur semblerait, ou d'y rester en conservant leurs propriétés; que ceux d'entre eux qui prendraient ce dernier parti conserveraient en outre le libre exercice de leur religion, l'usage de la principale mosquée, le droit de nommer leurs cadis et d'être jugés par eux seuls; qu'enfin ils ne seraient soumis qu'aux tri-

buts qu'ils avaient payés jusqu'alors à leur propre souverain. Alphonse souscrivit à ces conventions, qui furent solennellement jurées de part et d'autre. En conséquence, l'émyr, ses troupes et beaucoup d'habitans, se retirèrent dans la province de Valence, tan-
1085 dis que le roi de Castille prenait possession de Tolède, dont il fit aussitôt la capitale de ses états. Comme on le voit, les conditions obtenues par les Arabes étaient absolument les mêmes que celles qu'ils avaient accordées quand ils firent la conquête de l'Espagne. Ce qui prouve quelle fidélité religieuse ils avaient mise à les observer, c'est qu'Alphonse trouva la moitié de la population de Tolède composée de chrétiens qui, depuis la prise de cette ville par Mouza, vivaient librement dans le culte de leurs pères. On verra bientôt comment les Espagnols, vainqueurs des Arabes, imitèrent la bonne foi des Arabes conquérans de l'Espagne.

La prise de Tolède, cette ancienne capitale des Goths, le centre et la plus forte place de la Péninsule, était un événement de la plus haute importance dans la lutte mortelle que

se livraient les deux peuples. Elle assurait au roi de Castille une supériorité décidée, et la nouvelle de sa victoire répandit l'effroi parmi tous les Arabes. Aben-Abed lui-même reconnut bientôt sa faute, quand il vit Alphonse s'emparer, au mépris de leur traité et sans l'appeler au partage, non de la seule ville de Tolède, mais de toute la province, et que cet allié sans foi, se déclarant ennemi, fut devenu son voisin immédiat. Le premier effet du réveil des musulmans tomba sur le conseiller perfide dont les intrigues avaient divisé les princes arabes et livré la clef de l'empire aux chrétiens. Aben-Omar, qui s'était enfui à Sarragosse, y fut arrêté par les émissaires de l'émyr de Séville, et ramené dans cette capitale au milieu des insultes du peuple. Aben-Abed le fit jeter en prison, et, pour donner plus d'éclat au désaveu qu'il publiait des actes de son ministre, il exécuta de sa main l'arrêt de mort porté contre lui.

Le danger commun fit sentir pour un moment aux Arabes le besoin si long-temps méconnu de la concorde et de l'union. Ils con-

vinrent de réunir une assemblée nationale, où chaque émyr enverrait un cadi pour le représenter, s'il ne pouvait s'y rendre en personne, et où se tiendrait un conseil général sur les moyens de sauver la patrie. Ce divan s'ouvrit à Séville sous la présidence d'Aben-Abed. On y proposa d'appeler les Almorravides d'Afrique au secours de l'Islam menacé par les armes chrétiennes, et cet avis fut accueilli par d'unanimes applaudissemens. Un seul membre de l'assemblée, Zagout, wali de Malaga, eut la prudence et la fermeté de s'opposer au sentiment général : « Soyons unis, disait-il, et nous sommes assez forts pour vaincre seuls les chrétiens; mais n'appelons point les hordes africaines dans les campagnes d'Andalousie; ces libérateurs ne nous affranchiront des chaînes d'Alphonse que pour nous donner leurs chaînes. » Zagout ne fut point écouté; on le traita de mauvais musulman, d'ennemi de la foi; on décréta même son excommunication, et l'émyr de Badajoz fut chargé de l'ambassade auprès de Youzef ben Tasehfyn, prince des Almorravides.

Il faut ici faire connaître en peu de mots

ces étrangers puissans que les Arabes d'Espagne appelaient à leur aide. Comme la plupart de ceux-ci, les Almorravides étaient originaires du Yémen; leur tribu, qui se nommait Lamtounah, chassée de ce pays par des tribus rivales, avait quitté le continent d'Asie, et s'était venue fixer, après plusieurs émigrations, dans le désert de l'Afrique occidentale, au-delà des monts Daren, où elle vivait à la manière des anciens Scénites. Vers l'année 1050, un imâm de Fez, nommé Abdallah, vint en missionnaire au milieu de cette tribu demi-sauvage, pour y prêcher la loi de Mahomet, défigurée par leur ignorance, et les ramener au culte orthodoxe du Coran (Al-Qorân). Cet imâm, qui avait passé sa jeunesse dans les écoles de l'Andalousie, devint bientôt, par la supériorité de ses lumières, l'arbitre du prince et de la nation. Sa parole était écoutée comme un oracle, ses avis reçus comme des ordres divins. Il n'eut pas de peine à convertir en conquérans des hommes belliqueux devenus enthousiastes. Ce nouveau Mahomet leur donna le nom d'Almorravides (Al-Morabethyn, le même mot que Morabites, *voués à*

Dieu). Il se mit à leur tête, et le désert entier fut en un moment réduit sous son obéissance. Abdallah périt lorsqu'il passait les monts pour entrer en Mauritanie. Mais le mouvement était donné : la mort du prophète n'arrêta point ses disciples. Abou-Beckr, chef de la tribu, força les Berbères du Mâghreb à lui concéder un vaste terrain, au centre duquel il fonda la ville de Maroc, et, rappelé dans le désert par la révolte de quelques tribus soumises, il laissa à la tête de la colonie son cousin Youzef ben Taschfyn. Ce Youzef avait toutes les qualités d'un homme réservé aux grandes destinées : le corps robuste et l'âme indomptable, le maintien grave avec un esprit vif et pénétrant, des mœurs austères, une inaltérable équité, beaucoup de générosité pour les autres et de réserve pour lui-même, une grande valeur, une prudence égale, enfin la dignité qui impose et l'affabilité qui séduit. Youzef fortifia sa ville naissante, accrut son armée, étendit peu à peu les frontières de son petit royaume, et finit par conquérir tous les états voisins. Elu en 1062, il était, vingt ans après, et malgré la résistance

opiniâtre des Berbères, maître des villes de Fez, de Tanger, de Ceuta, de Tunez, d'Alger (Fès, Tandjah, Sebthah, Tounis, Al-Djezayr), et chef absolu de toute cette partie de l'Afrique comprise entre la côte de Nigritie et le rivage de l'ancienne Carthage. Youzef se délassait de ses victoires dans le palais de Fez, quand l'ambassadeur arabe vint lui apporter une lettre signée des treize émyrs d'Espagne, dans laquelle ils imploraient le secours de ses armes pour protéger et venger le croissant.

Le vainqueur de l'Afrique accueillit avec joie cette prière, qui était pour lui l'offre d'une nouvelle conquête, et promit de marcher à la défense de ses frères les musulmans d'Espagne, sous la seule condition qu'on lui remettrait l'île Verte (Algeziras), pour assurer son entrée et sa sortie. C'était demander la clé de la Péninsule; mais les princes arabes, préoccupés de l'effroi des chrétiens et de l'espoir de son assistance, consentirent, sans voir le péril, à la lui livrer. Youzef assembla aussitôt les nombreuses cohortes d'Almorravides, de Berbères et de

nègres qui suivaient ses drapeaux, franchit le détroit, fut reçu par Aben-Abed sur la plage, et vint camper autour des murs de
1086 Séville.

Il était temps qu'un tel secours arrivât aux Arabes. Ivre de ses succès, Alphonse avait ouvertement rompu avec l'émyr de Séville (1), et, divisant ses légions victorieuses, il menaçait l'Estremadure par le Portugal, en même temps qu'il resserrait les musulmans d'Aragon dans les murs de Sarragosse, dont il commençait à faire le siége. Ce fut devant cette ville qu'il apprit l'arrivée de Youzef en Espagne, et les apprêts que faisaient de tous côtés les autres émyrs pour venir mêler leurs troupes à son armée. Alphonse leva aussitôt le siége de Sarragosse, appela ses alliés de Navarre et d'Aragon, rassembla tous les guerriers de ses états, même les musulmans de la Castille-Neuve, et vint réunir toutes ces forces à son armée

(1) On trouvera, à la fin du second volume (note 1re), les lettres d'Alphonse VI et d'Aben-Abed relatives à la rupture de leur traité. Je les donne comme un curieux exemple des notes diplomatiques du temps.

de Portugal. Youzef, auquel s'étaient joints les émyrs arabes sous les murs de Séville, marcha du même côté, et rencontra les chrétiens dans la plaine de Zalaca (Al-Zalaqâh), près de Badajoz. Il semblait, à voir de part et d'autre cette multitude de combattans, que tous les champions des deux cultes qui se disputaient la possession de l'Espagne se fussent donné rendez-vous en cet endroit pour vider leur querelle, et qu'un grand duel allait décider de l'empire entre la croix et le croissant. Les deux armées demeurèrent plusieurs jours en présence, et leurs chefs, avant d'en venir aux mains, échangèrent quelques messages menaçans portés par des hérauts. Si l'on en croit les historiens arabes, la dernière ambassade d'Alphonse exposait que, le lendemain vendredi étant le jour saint des musulmans, le samedi celui des juifs, en grand nombre dans l'une et l'autre armée, et le dimanche celui des chrétiens, il convenait de retarder le combat jusqu'au lundi suivant. Youzef répondit qu'il acceptait cet armistice; mais, peu confiant dans la foi des chrétiens, il mit son

camp en état de défense. L'avant-garde espagnole vint en effet l'attaquer au milieu de la nuit, et la bataille s'engagea dans les ténèbres. Elle dura, sans interruption, jusqu'au coucher du soleil. Les deux partis, également animés, également opiniâtres, soutinrent toute la journée la lutte la plus meurtrière. Le lendemain, après des chances diverses, une manœuvre de Youzef, qui alla brûler le camp des chrétiens, et les prit en flanc sur le champ de bataille, décida la victoire en sa faveur. Alphonse, blessé grièvement, s'enfuit avec une poignée de cavaliers ; les débris de l'armée espagnole, presque détruite par le grand nombre de morts et de prisonniers, se retirèrent en désordre
1086 jusqu'aux frontières de la Castille.

Cette victoire ouvrait à Youzef la carrière d'Almanzor, et donnait l'espoir de réparer tous les désastres qu'avaient essuyés les Arabes depuis la mort de ce grand capitaine. Mais, pendant qu'ils étaient encore occupés à partager les dépouilles des vaincus, Youzef apprit la mort de son fils, qui gouvernait, en son absence, l'empire de Maroc, et le com-

mencement de quelques troubles que cette mort avait fait éclater. Il partit aussitôt pour les apaiser par sa présence, laissant en Espagne une portion de son armée sous les ordres de son lieutenant Syr ben Aby-Beckr. Youzef avait été le centre de la ligue formée contre le roi de Castille; son départ la rompit. La désunion se mit de nouveau entre les alliés; chaque émyr retourna dans sa province, et les Almorravides demeurèrent seuls à piller les frontières du Portugal et de la Galice. Ainsi fut laissée sans résultat une grande entreprise suivie d'un grand succès, et les Arabes dûrent encore l'inutilité de leur victoire à la même cause que tous leurs revers passés.

De retour à Tolède après sa défaite, Alphonse s'était empressé d'en conjurer les suites, en mettant à l'abri d'une invasion son nouveau royaume de la Castille-Neuve. Il avait demandé des secours au roi de France, Philippe Ier, qui lui envoya en même temps une troupe de guerriers sous les ordres de Raymond, comte de Bourgogne, auquel Alphonse maria sa fille Urraque, et une troupe

d'ecclésiastiques pour peupler les églises de la province récemment rendue au christianisme. Alphonse chargea son gendre de relever les villes que la guerre avait détruites, telles que Salamanque, Avila, Ségovie, et d'y appeler des habitans par la distribution des terres; lui-même se réserva le soin de recruter son armée. Ce fut pendant qu'il préparait ainsi paisiblement les moyens de rallumer la guerre, qu'il se passa, dans ses états, un événement plus fait que toutes les batailles livrées jusqu'à ce jour pour apprendre aux Arabes qu'ils n'avaient plus de paix, plus de trève à espérer des chrétiens. Peu après la prise de Tolède, Alphonse avait érigé cette ville en siége archiépiscopal (1). Le nouveau prélat, Bernard de Sahagun, ancien moine de Cluny, mécontent d'avoir une métropole inférieure à la mosquée principale, qu'une clause de la capitulation réservait aux musulmans, se concerta avec la

(1) Depuis cette époque, Tolède est demeurée la métropole du royaume. L'archevêque de cette villle a le titre de primat des Espagnes, et Madrid même n'est qu'une succursale enclavée dans son diocèse.

reine pour s'en emparer. Pendant une nuit, on força, par leurs ordres, les portes de cette mosquée, on détruisit tous les objets du culte de l'Islam, on éleva des autels chré-
tiens, et l'on prit enfin militairement posses- 1087
sion du temple. Les Arabes portèrent vainement leurs plaintes au roi, lequel feignit quelque colère, mais n'osa point reprendre à Dieu une église qui venait de lui être donnée, et vint même présider à la consécration solennelle qui en fut faite quelques jours après. Ainsi, dès la seconde année de la conquête, la capitulation fut ouvertement violée, et les vaincus dépouillés du droit le plus sacré, du droit que, dans leur temps de gloire, ils avaient toujours respecté chez leurs sujets chrétiens.

Les princes espagnols, revenus de la terreur que leur avait causée la bataille de Zalaca, reprenaient sur tous les points l'offensive. Le comte de Catalogne et le roi d'Aragon attaquaient à la fois l'émyr de Sarragosse : l'un achevait de reprendre le comté de Tarragone, l'autre enlevait la ville de Huesca. D'un autre côté, Aben-Abed s'était

vainement opposé aux progrès des Castillans, qui s'étaient avancés jusqu'aux confins du royaume de Murcie, coupant ainsi la communication des provinces du midi avec Sarragosse et Valence ; il avait été défait. Cet échec, la situation désespérée des musulmans d'Aragon, et l'inaction des Africains demeurés en Espagne, le décidèrent à recourir une seconde fois au protectorat de You-
1088 zef. Il alla lui-même le trouver à Maroc, et le vainqueur de Zalaca, déterminé par ses prières, passa de nouveau le détroit avec quelques troupes. Cette seconde arrivée des Almorravides resta sans effet. Youzef convoqua les chefs arabes dans son camp, pour y tenir conseil sur les opérations qu'il fallait entreprendre ; mais ceux-ci, guidés par leurs intérêts rivaux, loin de se réunir à un avis commun, se livrèrent, sous ses yeux, aux querelles les plus animées et les plus vaines. Fatigué de leurs disputes, Youzef les congédia brusquement, et regagna l'Afrique. Mais ce n'était pas pour abandonner l'Espagne aux armes chrétiennes; c'était, au contraire, dans le dessein d'enlever cette

belle contrée à des mains qu'il jugeait incapables de la défendre, et de joindre, comme Mouza, la province d'Espagne au gouvernement d'Afrique. Youzef rassembla donc sur le rivage de Tanger les guerriers des diverses tribus berbères, et, toujours possesseur d'Algeziras, il reparut tout-à-coup dans la Péninsule, non plus appelé par les vœux des princes arabes, mais en maître, et se souciant aussi peu de leur ressentiment que de leur alliance. Il marcha droit à Grenade, se saisit de l'émyr, ainsi que des principaux habitans, et, après avoir fortifié cette place, dont il fit le centre de ses conquêtes, il revint, avec ses prisonniers, à Ceuta, d'où il dirigea les opérations de son armée en Espagne, en même temps qu'il maintenait ses possessions d'Afrique.

Les Almorravides se divisèrent en quatre corps pour agir simultanément à l'est et à l'ouest de Grenade. Syr ben Aby-Beckr, leur général, marcha lui-même avec la plus forte division contre l'émyr de Séville, comme le plus redoutable ennemi. Quoique inférieur en forces, et, par les ressources de son esprit

plus que par celles de son épée, Aben-Abed lui opposa une longue et vive résistance. Mais il perdit peu à peu toutes les places de son royame, et se vit enfin réduit aux seules murailles de Séville, où il fut bientôt enfermé par l'armée berbère. Dans cette situation désespérée, il implora le secours de ce même Alphonse, contre lequel il avait précédemment appelé d'Afrique Youzef et les Almorravides. Le roi de Castille, déjà veuf d'Agueda de Normandie, d'Inès de Guienne, de Constance et de Berthe de Bourgogne, venait d'épouser la fille d'Aben-Abed, Zaïda, qui reçut le baptême sous le nom de Maria-Isabel (1). Cette union récente, et plus encore les avantages que promettait l'émyr, décidèrent Alphonse à lui donner du secours. Il envoya une armée espagnole sous les ordres du Cid, pour opérer une diversion en sa faveur, et délivrer Séville. Mais Syr ben Aby-Bekir, sans lever le siége, fit marcher une partie de son armée contre les Castillans, qu'elle battit dans une rencontre sanglante.

(1) Alphonse eut pour sixième femme Beatrix d'Est, qu'il épousa en 1105.

Après ce revers, qui lui ôtait la dernière espérance, Aben-Abed entama des négociations et livra sa capitale au général almorravide. Il avait stipulé, pour ses sujets, la con- 1091
servation de la vie et des biens; lui-même fut conduit, avec toute sa famille, au fort d'Agmât, en Afrique, où il mourut quatre ans après, dans un état misérable, triste jouet des caprices de la fortune.

Aussitôt que Séville fut rendue, Syr ben Aby Beckr, conduisant ses troupes victorieuses dans les lieux où les Arabes luttaient encore contre les armes de Youzef, acheva rapidement la conquête de l'Espagne musulmane. Une ancienne prophétie, fort répandue chez le peuple arabe, et qui annonçait l'inévitable destruction de l'empire d'Espagne par un prince d'Afrique, avait paralysé l'énergie populaire, tandis que la chute du puissant Aben-Abed épouvantait le reste des émyrs. Cette prophétie n'était, comme on voit, qu'une juste prévision du sort que réservait aux Arabes, faibles en nombre, la longue et constante inimitié des Berbères, qui s'étaient incessamment fortifiés par les émigrations

d'Afrique en Espagne. Les divers états à l'orient et à l'occident de la Péninsule tombèrent presque sans résistance au pouvoir des Amorravides, qui expédièrent une flotte pour ranger aussi les îles Baléares sous leur obéissance. L'émyr de Sarragosse, Ahmed-Abu-Giafar (Abou-Djafar-Ahhmed), fut seul épargné; Youzef lui laissa ses domaines, pour en faire une sorte de barrière entre les
1094 chrétiens et lui (1).

(1) Dans cette même année 1094, qui les vit maîtres de tous les états mahométans de la Péninsule, les Almorravides perdirent momentanément une de leurs principales conquêtes. Valence était tombée entre leurs mains, malgré le secours qu'avait vendu à l'émyr de cette province une troupe de chrétiens commandée par le Cid. Après la défaite, celui-ci s'était retiré, avec ses *campeadores*, dans un château fort appelé depuis la *peña del Cid* (la roche du Cid), et dès que les Almorravides eurent quitté Valence, n'y laissant qu'une faible garnison, il revint assiéger cette place, qu'il réduisit promptement à l'extrémité. Le cadi Ahhmed-Ben-Djahhaf, qui commandait pour Youzef, la rendit, par capitulation, à des conditions si avantageuses qu'il devait même y conserver son emploi. Mais, à peine maître de la place, Rodrigue fit arrêter ce malheureux vieillard pour le contraindre à découvrir des trésors imaginaires qu'on croyait cachés dans l'Alcazar, et, n'ayant obtenu de révélations, ni par les menaces, ni par

Là finit, avec leur domination, l'histoire des Arabes, ou Asiatiques, et commence l'histoire des Mores, ou Africains. C'est une erreur bien commune que celle qui confond en un seul peuple les divers peuples d'une même religion. Aussi ne fait-on pas généralement la distinction si nécessaire entre les deux nations musulmanes qui régnèrent successivement sur la Péninsule. *Les Arabes*,

les tourmens, il le fit brûler au milieu de la place publique. Valence resta au pouvoir du Cid, qui y mourut en 1099. Ce paladin célèbre, dont le nom réveille tous les souvenirs de la chevalerie, est le héros de plus de fables que les Hercule et les Thésée. Mais, quelque pénible qu'il soit de dépouiller un grand nom de l'éclat dont les siècles l'ont environné, l'histoire n'est pas tenue de sanctionner les jugemens des romanciers et des poètes. Rodrigue ou Ruy Diaz de Vivar n'eut que les vertus d'un soldat. Digne chef d'une bande de mercenaires, il fut dur, avare, vindicatif, hardi dans le discours comme dans l'action, plein d'une fierté sauvage, et se piquant peu de justice et de loyauté. Il fit ses premières armes contre les chrétiens d'Aragon, et à la solde des musulmans, qui lui donnèrent le surnom moresque (*Syd*, seigneur, monsieur), sous lequel il est connu. Plus tard, il prêta son épée à Sancho-le-Fort pour l'aider à dépouiller ses frères de leurs états; puis il promena d'alliance en alliance sa valeur vénale, et ternit enfin son plus beau triomphe par un trait de perfidie et de cruauté.

qu'on appela Maures, dit Voltaire après les historiens qui l'ont précédé. Les Mores, en Espagne, ne furent pas plus les Arabes, que les Turcs ne le furent en Syrie ; c'est-à-dire pas plus que les Goths, les Francs, les Bourguignons et les Lombards, qui embrassèrent la religion des Romains, ne furent les Romains eux-mêmes. Au contraire, comme l'empire de Constantin, qui fut détruit par les barbares devenus chrétiens, l'empire temporel de Mahomet fut détruit par les Mores et les Turcs, devenus musulmans (1).

(1) Pour indiquer la grande division des deux races mahométanes qui se disputèrent la possession de l'Espagne, je me suis servi des noms d'Arabes et de Mores, ou d'Asiatiques et d'Africains, employés dans toutes les langues européennes. Chez les musulmans, et dans la langue arabe, on appelait les premiers *Scharqyyn* ou Orientaux (de *Scharqyah*, Levant), et les autres *Maghrebyn* ou Occidentaux (de *Maghrêb*, Couchant). C'est du mot Scharqyyn qu'est venu celui de *Sarrasins*, qu'on a pris pour une injure en le traduisant par voleurs (de *saraq*, voler), mais qui signifie simplement levantins.

****

CHAPITRE IV.

Conquête des Almohades. — Nouveau déchirement. — Conquête des Espagnols (de 1094 à 1252.)

Tandis que la puissance des Arabes, dès long-temps ébranlée par leurs discordes civiles, achevait de s'écrouler sous l'envahissement des Mores, et que les hordes africaines, victorieuses de leurs anciens vainqueurs, inondaient l'Espagne musulmane, les rois de la chrétienté se liguèrent pour chasser les ennemis de leur foi, non des plus belles campagnes de l'Europe, mais de la plus misérable bourgade d'Asie. Ce fut dans la même année 1094 que le pape Urbain II convoqua le concile de Clermont, où l'ermite Pierre, secouant les torches de sa belliqueuse éloquence, alluma le délire universel des croi-

sades. L'archevêque de Tolède, et quelques autres prélats des états d'Alphonse VI, assistèrent à ce concile; mais les Espagnols étaient trop occupés à reprendre leur pays aux musulmans, pour s'occuper encore à les chasser de la Judée. Au milieu de cette foule innombrable de guerriers qui, la croix sur l'épaule, se précipitèrent dans l'Orient de toutes les parties de l'Europe, l'Espagne seule n'avait point de bannière : à peine quelques volontaires isolés de Castille et de Catalogne parurent à la prise de Jérusalem, par Godefroy de Bouillon, en 1099.

Au commencement du douzième siècle,
1103 Youzef vint visiter ses possessions d'Espagne, et régler l'administration de ce pays. Il ne fit point de changement notable, et n'imposa aux diverses nations arabes aucune charge nouvelle, sauf toutefois celle d'entretenir à leurs frais un corps permanent de dix-sept mille cavaliers almorravides (1), répartis dans les places principales. Les chré-

(1) Je suppose qu'il en est de ces *cavaliers* comme de nos anciennes *lances*, et qu'il faut compter, avec chaque homme à cheval, un nombre proportionné de fantassins.

tiens de ses états conservèrent la situation paisible dont ils avaient joui jusqu'alors. Pendant ce voyage, Youzef déclara pour unique héritier de ses vastes domaines le jeune Aly, son second fils, né d'une chrétienne. Il revint peu de temps après à Maroc, où il mourut à l'âge de cent ans. Ce fut à une exces- 1107
sive tempérance que Youzef dut sa longue et robuste vieillesse. Toujours vêtu de laine commune, il ne prenait que de l'eau pour toute boisson, et, pour toute nourriture, qu'un peu de pain d'orge et de chair de chameau. Pendant cette longue vie, et quarante années d'expéditions militaires, ce puissant prince, pour qui l'on faisait chaque jour des prières publiques dans trois cent mille chaires, ne condamna jamais personne à mort : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un conquérant (1).

La courte domination des Almorravides en

(1) Quoique chef des sauvages peuplades de l'Atlas, Youzef avait pris des Arabes leur goût pour les lettres et la société des savans. Il se faisait toujours accompagner par le célèbre Aben-Zoar (Ebn-Zohar), médecin-poète, né à Damas. On raconte qu'un jour il entra dans sa tente

Espagne ne fut marquée par aucun événement de grande importance. Les expéditions qu'ils dirigèrent contre les Espagnols ne furent guères que des algarades et des excursions de pillage. En 1108, Témym, frère d'Aly, alla ravager la Catalogne, après avoir remporté, sous les murs d'Uclès, la bataille dite *des sept comtes*, parce que tous les chefs des chrétiens y périrent avec le jeune infant don Sancho, fils unique d'Alphonse VI.

1110 Deux ans après, Aly dirigea lui-même une irruption dans la Castille. Il pilla Madrid, Olmos, Guadalajara, Talavera, mais donna vainement l'assaut à Tolède, que défendit avec succès un vieux compagnon du Cid, nommé Alvar Fañez. Enfin, en 1114, son vice-roi Mezdely tenta de nouveau le siége de Tolède, et fut également repoussé. Les rois chrétiens étaient alors engagés dans des querelles de famille. A la mort d'Alphonse VI (1109), la couronne de Castille s'était de nouveau démembrée.

et vit des vers où celui-ci exprimait le regret d'être séparé de sa famille. Youzef la fit venir secrètement à Maroc et l'établit dans une riche maison, où il envoya son médecin, comme à une visite de malade.

La partie chrétienne du Portugal, échue à sa fille naturelle Thérèse, femme de Henri de Bourgogne, petit-fils du roi de France Robert-l'Excommunié, allait devenir un état indépendant, gouverné par une autre dynastie, également d'origine française. Urraque, fille d'Alphonse VI et héritière des royaumes de Castille et de Léon, avait épousé en secondes noces le roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur* à cause du nombre infini de combats qu'il livra dans le cours de sa vie aventureuse. Ce mariage pouvait avancer d'environ quatre siècles la réunion des deux monarchies, qui s'opéra sous les rois catholiques Isabelle et Ferdinand; il fut, au contraire, l'origine de longues guerres civiles. D'un caractère altier, turbulent, opiniâtre, Urraque voulut exercer sur son mari l'empire que devait lui donner le titre de reine, qu'elle joignait à celui d'épouse. Mais le *Batailleur*, non moins altier, non moins intraitable qu'elle, et qui portait comme elle une couronne, n'était pas d'humeur à souffrir ses caprices, ni à s'effrayer de ses emportemens. La discussion passa bientôt de la couche nuptiale dans l'état, et

les deux pays furent en guerre. Enfin, un légat du pape Pascal II vint de Rome pour terminer la querelle, et, s'étant aperçu que les époux étaient cousins au septième degré, fit prononcer leur divorce par un concile (1114).

Privé des états de Castille, mais libre de toute entrave, le *Batailleur* tourna son ardeur guerrière à l'agrandissement de l'Aragon. La province de Sarragosse, objet constant de l'ambition de ses pères, avait toujours été le but de ses attaques. A la tête d'une armée nombreuse qu'il avait aguerrie par une foule d'expéditions, et qu'avaient grossie plusieurs chevaliers venus du midi de la France pour accomplir leurs vœux de combattre les infidèles, il entra sur les terres de l'émyr, et parvint, après plusieurs avantages, à l'enfermer dans sa capitale. Les Almorravides, accourus de Valence au secours de l'émyr, obligèrent Alphonse à se retirer jusqu'à sa frontière; mais ces alliés arrogans agirent bientôt en maîtres dans la ville qu'ils avient défendue, et l'émyr Amad - Dollah (Amâd-al-Daoulah), obligé de fuir avec ses troupes, sollicita l'alliance d'Alphonse pour

recouvrer ses domaines. L'Aragonais, avec l'aide des Arabes, défit en effet les Almorravides, qui abandonnèrent la place et retournèrent à Valence. Mais à peine le faible émyr était-il rentré dans Sarragosse, qu'Alphonse, au mépris du traité qu'ils avaient conclu, vint, après la poursuite des Mores, le sommer de lui livrer sa capitale, et le menacer d'un assaut. Privé du seul secours qu'il pût implorer, et deux fois dépouillé par ses défenseurs, le malheureux Amad-Dollah se soumit aux lois d'une capitulation qui lui fut offerte. Le 1117
Batailleur accorda aux musulmans de Sarragosse les mêmes priviléges qu'Alphonse VI avait accordés à ceux de Tolède; mais la plupart d'entre eux, craignant la même infidélité dans l'exécution du contrat, se retirèrent à Valence et à Murcie. Alphonse ne conserva guère d'autres habitans que les vieux chrétiens. Maître de la ville importante où sa cour fut aussitôt transférée, le vainqueur n'eut point de peine à chasser les Arabes du reste de la province. En 1120, il régnait sur toute la contrée qu'on nomme aujourd'hui l'Aragon.

A la nouvelle de la perte de Sarragosse, Aly avait quitté Maroc pour amener des troupes en Espagne, et garnir ses frontières. Il était à peine de retour en Afrique, que de nouveaux embarras le rappelèrent dans la Péninsule. Les habitans de Cordoue, fatigués de l'insolence des Almorravides, qui commettaient impunément les excès les plus odieux, se révoltèrent contre ces maîtres étrangers, en massacrèrent un grand nombre, et chassèrent le reste de la garnison. Aly revint aussitôt sur ses pas pour soumettre cette ville insurgée, dont l'exemple pouvait être suivi par toutes les autres. Après quelques mois d'un siége rigoureux, les Arabes déposèrent les armes et se rendirent à discrétion. L'émyr se contenta de faire restituer à ses Almorravides ce qu'ils avaient perdu pendant la révolte, et les soumit à une discipline plus sévère. La paix ainsi rétablie, il retourna promptement en Afrique, où de plus grands dangers réclamaient sa présence et menaçaient son trône.

Vers l'an 1116, un Berbère de Maroc, nommé Muhamad ben Abdallah, après avoir

passé plusieurs années de sa jeunesse aux écoles de Cordoue et de Bagdad, revint dans sa patrie, où l'austérité de sa vie et la singularité de ses actions ne tardèrent pas à attirer les regards de la multitude. Il se mit alors à prêcher dans les places publiques, censurant avec amertume les voluptés des riches, les injustices des grands et les vices des prêtres, et enseignant au peuple une doctrine aussi simple à comprendre que sévère à pratiquer (1). Pressé par les imams, Aly, qui s'était long-temps refusé à le punir, exila de Maroc cet inspiré, qui ameutait la populace et troublait même les exercices du culte. Muhamad se retira dans des tombeaux, non loin de la ville, y bâtit une cabane, et recommença ses prédications devant une foule immense, qui se rendait de toutes parts à son ermitage. Ce concours prodigieux, et l'effer-

(1) Il n'enseignait à ses disciples que cette unique prière : « O seigneur Allah, le plus miséricordieux des miséricordieux, tu connais nos péchés, pardonne-les; tu connais nos besoins, satisfais-les; tu connais nos ennemis, éloi[illegible]al qu'ils peuvent nous faire. C'en est assez [illegible]s notre seigneur, notre créateur et notre

vescence qu'allumaient dans le peuple ses discours hardis, effrayèrent enfin l'émyr, qui ordonna qu'on le mît à mort. Muhamad s'enfuit au désert avec ses plus chauds partisans, et réunit à sa parole les tribus sauvages, comme il avait assemblé le peuple de Maroc. Se parant alors du titre de *Mahdy*, ou prophète (1), que lui avaient décerné ses disciples, et s'adjoignant dix compagnons ou apôtres, il résolut d'éclairer à la pointe de l'épée ceux qui avaient refusé les lumières de sa parole. Comme le fondateur de l'empire des Almorravides, il descendit tout-à-coup des montagnes, à la tête d'une troupe de sauvages
1121 fanatiques. Aly venait d'apaiser l'insurrection de Cordoue, quand il apprit l'apparition du Mahdy dans ses états. De retour à Maroc, il envoya contre lui quelques troupes, qui furent exterminées à la première rencontre. Un second corps, plus considérable, éprouva le même sort; et enfin, une armée entière, commandée par le frère d'Aly, fut encore battue complètement. Après leur triple vic-

(1) Littéralement : *dirigé* (par Allah).

toire, le Mahdy et ses soldats, auxquels il donna le nom d'*Almohades* (Al-Mouahhedyn, *unitaires*), s'établirent sur le revers des montagnes de Daren, et bâtirent une ville, nommée Tinmâl, au sommet d'un roc inexpugnable, d'où ils faisaient dans la plaine de continuelles irruptions. Au bout de trois années, qu'ils employèrent à accroître leurs forces, les Almohades descendirent de Tinmâl, au nombre de trente mille, et marchèrent droit à Maroc, dans l'intention d'emporter cette ville. Aly vint à leur rencontre à la tête de toutes ses troupes, et, malgré l'immense supériorité du nombre, fut encore vaincu par les disciples du prophète, qui l'enfermèrent dans sa capitale. Mais les Almohades, plus braves au combat qu'habiles en stratégie, se laissèrent surprendre pendant la nuit, et furent taillés en pièces dans leur camp. Un petit nombre d'entre eux, qui ne durent leur salut qu'à la prudence et à la valeur d'Abdelmoumen (A'bd-al-Moumen, *serviteur du croyant*), l'un des apôtres du Mahdy, regagnèrent en fuyant leur fort de Tinmâl. 1125

Tandis que les Almorravides se voyaient menacés, en Afrique, par ces rivaux, nés, comme eux, à la parole d'un réformateur, leur puissance encore nouvelle courait d'autres périls en Espagne. Cette fois ce n'était pas la Castille, effroi des musulmans, qui causait leurs alarmes. Le sceptre, tombé aux mains d'une femme, n'était plus l'épée toujours agissante des successeurs de Pélage. Urraque occupait toute l'activité de son humeur remuante à fomenter des querelles de parti contre son fils, contre sa sœur la reine de Portugal, ou contre les seigneurs de son royaume. C'était l'Aragon, gouverné par un prince belliqueux, qui marchait alors à la tête des états chrétiens. La prise de Saragosse avait étendu dans la Péninsule entière la renommée du *Batailleur*. Il paraît que les chrétiens qui habitaient l'Andalousie orientale l'engagèrent à tenter la conquête de leur pays, lui promettant des secours efficaces et un succès certain. Alphonse écouta facilement leurs instances, et se jeta, en aventurier, à travers le pays ennemi, avec une troupe d'élite, un grand nombre de volon-

taires français, et quelques milliers de chrétiens *mozarabes* (mosta'rabes) (1) qui vinrent joindre ses drapeaux. Les Almorravides se contentèrent de fermer leurs places fortes et de le harceler dans sa marche. Après être descendus jusqu'aux rivages de la Méditerranée, près de Malaga, en traversant les provinces de Valence, de Murcie et de Grenade, les Aragonais retournèrent sur leurs pas, et regagnèrent les rives de l'Ebre, sans avoir pu se maintenir dans aucune position. Aly, pour prévenir de nouvelles trahisons des chrétiens de ses états, fit rétrograder dans le centre de l'Andalousie tous ceux qui habitaient la frontière, et les plus mutins ou les plus puissans furent même exportés en Afrique. Tel fut l'unique résultat de l'expédition chevaleresque d'Alphonse. 1125

Ce prince continua quelque temps encore la vie d'un chevalier errant. Il fit une campagne en France, pour ses alliés les comtes de Bigorre, contre Guillaume, dernier duc

(1) On appelait ainsi les chrétiens qui vivaient sous la domination des musulmans. La signification de ce mot sera expliquée plus longuement ailleurs.

d'Aquitaine ; puis il repassa les Pyrénées, et reprit ses expéditions contre les Mores. Mais, ayant été battu devant Fraga, il alla s'enfermer dans un monastère, et s'y laissa mou-
1134 rir de tristesse.

La mort d'Urraque avait précédé de quelques années celle du *Batailleur*, qui ne laissait point d'enfans, et dont les états furent divisés. Cette circonstance rendit au jeune roi de Castille, Alphonse VIII, la suprématie parmi les autres princes chrétiens. Il fut couronné aux cortès de Léon, en 1135, sous le titre d'empereur. Les Arabes l'appellent aussi *al Embalatoûr*, du mot espagnol *el emperador*.

L'émyr des Almorravides, ayant rappelé toutes ses troupes en Afrique, laissait ses provinces d'Espagne ouvertes aux attaques des chrétiens. Le premier roi de Portugal,
1139 Alphonse Enriquez, après sa victoire d'Orique, si célèbre dans les annales portugaises, augmentait ses états de toute la province d'Alentejo, et le roi de Castille pouvait renouveler impunément les courses aventureuses du *Batailleur*. Après avoir fait une

ligue avec les républiques de Gênes et de Pise, qui lui prêtèrent leurs vaisseaux, il alla, en traversant toute l'Espagne, prendre la ville d'Alméria, située en face de l'Afrique, 1147
et refuge ordinaire des pirates musulmans qui infestaient la Méditerranée. Il ne restait, dans l'ancien empire arabe, aucune puissance qui pût lui disputer le passage. Les Almorravides luttaient avec peine, en Mauritanie, contre les belliqueux disciples du *Mahdy*, depuis que ce chef de secte était mort, laissant le commandement à son lieutenant Abdelmoumen; et l'Espagne leur échappait aussi. Un paysan de la province d'Algarve (*al-Garb*), nommé Aben-Cosay (*Ebn-Qossâ'i*), après avoir passé quelques années à l'école d'un imâm d'Alméria, revint dans son pays, et se mit à prêcher la doctrine du *Mahdy*, condamnée comme hérétique par les prêtres musulmans. Il ameuta les villages d'alentour et, sa troupe, se grossissant des anciennes populations qui détestaient la domination africaine, il fut bientôt en état de chasser les Almorravides de la province, et de les rejeter au-delà de

la Guadiana. La nouvelle de sa révolte fit éclater chez les Arabes le désir et l'espoir de secouer le joug des Africains, dont la conduite hautaine et violente avait exaspéré tous les esprits. Le peuple de Cordoue s'agita le premier, massacra ses chefs et se donna des magistrats nouveaux. Valence suivit cet exemple, puis Murcie, Grenade et Ronda. Retirés dans les forteresses, les Almorravides se défendirent vaillamment contre les populations insurgées. Une affreuse anarchie succéda à la rebellion générale. On voyait, dans chaque ville, tomber et s'élever de nouveaux chefs, selon les caprices ordinaires à la multitude qui s'est emparée de l'autorité. Les combats acharnés que se livraient les Arabes et les Almorravides, les attaques des chrétiens de la Castille et du Portugal, enfin la guerre civile qui désolait chaque canton, faisaient de l'antique empire des Ommyades une triste arène de désordres et de calamités. Les Espagnols eurent encore un moment, comme avant l'arrivée de Youzef, l'occasion d'anéantir la puissance du Croissant. Une circonstance sem-

blable à la venue des Almorravides suspendit de nouveau l'affranchissement de la Péninsule. Les Almohades triomphaient en Afrique. L'émyr Taschfyn, après avoir essuyé de nombreuses défaites, périt dans le fort de Ouahrân (Oran). Délivré de son rival, Abdelmoumen se rendit en peu de temps maître de tout l'empire du Maghrêb. Telencen, Fez, Salé, Tanger, Ceuta tombèrent en son pouvoir, et Maroc enfin fut emportée après un long siége, où toute la population de cette grande cité périt dans les horreurs de la famine ou sous le cimeterre d'un vainqueur implacable. 1148

A peine maître de l'Afrique, Abdelmoumen, imitant Yousef dans toutes ses conquêtes, envoya l'un de ses lieutenans en Espagne, pour soumettre cette importante province de l'empire almorravide. Ses troupes, débarquées à Gibraltar, s'emparèrent facilement de l'Andalousie entière. Le chef des Almorravides, Ebn-Gania, sans moyens de défense au milieu d'un peuple en révolte, essaya de faire alliance avec les chrétiens contre ces nouveaux conquérans, comme autrefois l'Arabe Aben-Abed contre l'Africain

Youzef. Cette alliance ne fut ni plus durable ni plus utile à sa cause. L'empereur Alphonse lui amena le secours d'une armée, l'aida même à reprendre Cordoue sur les Arabes insurgés; mais il l'abandonna dès qu'il eut reçu la ville de Baeza pour prix de ce service. Retirés à Grenade, les Almorravides soutinrent la guerre encore quelques années contre la secte ennemie; mais, leur chef ayant été tué dans un combat, et le fils d'Abdelmoumen ayant amené d'Afrique des renforts aux assiégeans, Grenade fut rendue. Une partie des Almorravides se réfugia dans l'île Mayorque; les autres, demeurés dans les montagnes des Alpuxarres, se soulevèrent peu de temps après, et furent extermi-
1157 nés. Au milieu de l'année 1157, les Almohades, maîtres de l'Espagne musulmane, possédaient en entier le vaste empire de Youzef.

Ce changement de domination ne changea point le sort des populations arabes. Toujours soumises aux races berbères, toujours tributaires de l'Afrique, elles souffrirent les maux d'une seconde conquête, et passèrent

sous un joug plus dur et plus avilissant. Les successeurs de Youzef, dont les ancêtres étaient venus du Yémen, se rappelant leur origine, conservaient pour les Arabes les égards d'une ancienne fraternité. Plus incultes, plus féroces, les Almohades, Africains purs, les traitèrent sans ménagement et sans pitié. Ces Arabes, jadis si fiers de leur naissance, cachaient avec soin cet ancien titre d'honneur, devenu un titre de proscription. Ils disparurent ainsi peu à peu dans la nation nouvelle, et, depuis cette époque, on ne doit plus nommer que *Mores* (1) les habitans de l'Espagne musulmane.

Abdelmoumen avait pris le titre oriental d'*Emyr-al-Moumenyn* (émyr ou commandeur des croyans), d'où sont venus les noms de Miramolin, ou Miramamolin, qu'on a long-temps donnés en France et en Espagne aux souverains de Maroc. Il mourut en 1163,

(1) J'ai conservé, pour ce mot, l'orthographe espagnole, qui est aussi celle de l'Académie française. Cependant, si on le fait dériver, soit de l'ancien nom de Mauritanie, soit du nom arabe *Maghrêb*, l'écrire *Maures* serait plus conforme à l'étymologie.

lorsqu'après avoir relevé la ville impériale, il se disposait à passer en Espagne à la tête de toutes ses troupes, rassemblées sur le rivage. Son successeur, Youzef-Abou-Yacoub (Yousef-Abou-Ya'qoub), consacra plusieurs années à l'administration intérieure des nombreux états que la force avait réunis en un seul corps. Son inaction forcée, et les dissentions prolongées qui accompagnèrent, chez les chrétiens, la minorité d'Alphonse IX, laissèrent subsister comme une espèce de trève entre les deux peuples. Il est vrai que des irruptions venaient fondre presque annuellement sur les pays soumis à l'islam, du Portugal, de la Castille, ou de l'Aragon; mais, de part ni d'autre, aucune grande entreprise n'était tentée. Ce ne fut qu'en 1195 que l'émyr Yacoub ben Youzef, furieux de la mort de son père, tué dans un combat en Portugal, et d'une algarade dirigée jusqu'au sein de l'Adalousie par l'archevêque de Tolède, Martin de Pisuerga, fit publier la *Gazua* (Ghazyâ), qu'on pourrait nommer la croisade des musulmans, et franchit le détroit, suivi d'innombrables bandes africaines.

Alphonse IX, que menaçait le premier cet orage, marcha le premier à la rencontre de Yacoub, sans attendre que les rois de Léon et de Navarre eussent réuni leurs forces aux siennes. Les Almohades et les Castillans se rencontrèrent devant le fort d'Alarcos. Les chefs espagnols demandaient avec raison qu'on évitât d'en venir aux mains jusqu'à l'arrivée de leurs alliés; mais l'orgueilleux Alphonse, qui voulait ne partager avec personne un triomphe qu'il croyait certain, accepta la bataille. Ses forces étaient trop inférieures pour que l'issue du combat fût longtemps douteuse. Malgré la valeur et la constance de ses guerriers, tous leurs escadrons furent rompus et dispersés. Ceux qui présentaient le plus de résistance, tels que les corps des chevaliers et des ordres religieux, demeurèrent presque tous sur le champ de bataille, victimes de la présomption de leur roi. Le reste tomba dans les mains des cavaliers mores. Au sortir du combat, l'on amena plusieurs milliers de captifs chrétiens devant l'émyr, qui, dans l'ivresse de générosité que donne le succès, leur rendit volontaire-

1195 ment la liberté. Après cette victoire, la plus considérable qu'eussent remportée lès musulmans depuis celle de Youzef à Zalaca, Yacoub parcourut la Manche, l'Estremadure et la Castille, puis accorda aux rois chrétiens
1197 une trève de douze ans, et revint à Maroc élever une magnifique *aljama* (al-djami, mosquée principale) pour perpétuer le souvenir de son triomphe. Chaque période de cette lutte implacable entre les musulmans et les Espagnols fournit une même remarque : c'est que les premiers, en réalité plus puissans, mais aussi plus pacifiques, et d'habitude sur la défensive, étaient presque assurés du succès dans les grandes occasions, lorsqu'ils faisaient quelque effort pour se délivrer d'un ennemi qui les attaquait sans relâche ; mais les Espagnols, plus actifs, plus patiens, plus opiniâtres, réparant peu à peu leurs désastres et remportant chaque année de petits avantages, triomphaient à la longue par l'audace et la persévérance.

Au long armistice qui suivit la bataille d'Alarcos devait succéder quelque grande rencontre entre les deux peuples. Dès que

la trève fut expirée, les Espagnols firent leurs 1208
préparatifs pour reprendre d'un commun accord la guerre nationale. Ils éteignirent les querelles qui divisaient leurs états, et cette union, si rarement observée, permettait de commencer la campagne sous d'heureux auspices. Ce furent les chevaliers de Calatrava qui l'ouvrirent par une irruption dans le pays de Valence; Alphonse IX y pénétra à leur suite, et ravagea plusieurs cantons de l'Andalousie. A la nouvelle de cette agression, l'émyr des Almohades se mit en devoir de venir défendre ses possessions d'Espagne. Muhamad, fils de Yacoub, régnait alors à Maroc. Ce jeune monarque, énervé dans les plaisirs du sérail, s'était entièrement livré à son vizir Ebn-Gamea, homme inhabile, faux, cruel et généralement détesté, qui, fier d'avoir conquis récemment les îles Baléares, dernier refuge des Almorravides, et présomptueux comme tous les favoris des rois, jura la destruction de la puissance espagnole. La *Gazua* fut publiée dans tout l'empire, et Muhamad fran- 1210
chit le détroit à la tête de la plus formidable

armée que l'Afrique eût jusqu'alors envoyée contre l'Europe. Les historiens arabes assurent eux-mêmes qu'elle se montait, lorsque les guerriers d'Andalousie s'y furent réunis, à plus de quatre cent cinquante mille combattans.

Cette terrible croisade jeta l'épouvante parmi les rois chrétiens, et leur fit chercher des appuis étrangers. Alphonse s'adressa d'abord au pape, qui ordonna un jeûne général de trois jours pour appeler la protection du ciel sur la chrétienté menacée, et, ce qui n'était pas moins utile aux intérêts de l'Espagne, recommanda sa cause à tous les princes de l'Europe. En même temps, les cinq rois de la Péninsule s'assemblaient à Tolède pour délibérer sur les moyens de résistance. Cette ville fut indiquée pour le rendez-vous général des troupes chrétiennes, et chaque prince alla rassembler en toute hâte les forces de ses états. Cependant les seuls rois de Navarre et d'Aragon revinrent joindre celui de Castille avec tous leurs vassaux et la plupart de leurs évêques; ceux de Portugal et de Léon demeurèrent en observa-

tion sur leurs frontières. L'armée confédérée, qui s'était grossie d'un grand nombre de volontaires étrangers, venus presque tous du midi de la France, et dans laquelle on comptait environ trente mille chevaux, se mit alors en marche. Elle s'avança d'abord contre la ville de Calatrava, qui était restée aux mains des musulmans depuis la victoire de Yacoub, et qui traita de sa reddition après quelques mois d'une défense opiniâtre. Cette prise faillit devenir funeste aux vainqueurs : les volontaires étrangers, mécontens d'une capitulation qui les privait du pillage de la ville, quittèrent en grand nombre l'armée espagnole, et reprirent le chemin des Pyrénées. Mais cette défection n'ôta point au reste des troupes la confiance que donne un premier succès ; et elles marchèrent à la rencontre de l'ennemi.

Par l'inconcevable inhabileté de leur général, les Almohades avaient laissé aux Espagnols le temps de préparer leur défense, de recevoir des secours extérieurs, et même de prendre l'offensive. Au lieu de fondre sur la Castille avec son immense armée, Muha-

mad s'était consumé deux ans devant Salvatierra, forteresse bâtie sur un roc escarpé, et qui ne se rendit que lorsque les chrétiens eurent enlevé Calatrava. Il avait perdu, dans ce siége, tout l'avantage de sa position, en épuisant la première ardeur des troupes, que le manque de vivres avait encore affaiblies. Une autre faute acheva de le perdre. Le favori Ebn Gamea fit périr, sans consulter son maître, les chefs de la garnison de Calatrava, qui étaient venus rejoindre l'armée de l'émyr après leur capitulation. Cette sévérité féroce excita tellement l'indignation des guerriers d'Andalousie, auxquels appartenaient les condamnés, qu'ils s'éloignèrent de l'armée africaine, et firent un camp séparé.
1212 Ce fut dans ces circonstances que, le 12 juillet 1212, les chrétiens et les musulmans se rencontrèrent sur un plateau de la Sierra-Morena, dans un endroit appelé *las navas de Tolosa*, et qui reçut depuis le nom de *Puerto-Réal* (1). Je ne rapporterai point ici les

(1) Port-Royal. En Espagne, on appelle *puertos* les passages des montagnes qui se nomment également *ports* dans les Pyrénées et *cols* dans les Alpes. On voit encore

longs détails que les historiens nous ont transmis sur cette bataille célèbre; ils ont conservé jusqu'aux noms de tous les guerriers qui s'y distinguèrent. L'armée chrétienne était divisée en trois corps: les Castillans au centre, les Navarrais à droite, et les Aragonais à gauche. L'armée des Mores formait cinq divisions principales: la plus importante, celle des Almohades, où se trouvaient l'émyr et sa cour, était disposée en bataillon carré, dont les rangs, unis et serrés par des chaînes, devaient présenter une masse impénétrable. A peine l'avant-garde espagnole commençait-elle à s'ébranler, que les Arabes andaloux, qui lui faisaient face, pleins encore du ressentiment qu'avaient excité chez eux les hauteurs et la cruauté du favori, tournèrent bride sans combattre, et entraînèrent dans leur fuite les corps isolés qui les suivaient. La terreur et le désordre gagnèrent rapidement toute l'armée musulmane, qui céda la victoire avant de la dispu-

près du village de Santa-Helena la colone triomphale que les chrétiens élevèrent sur le champ de bataiile.

ter. Le bataillon des Almohades, que protégeaient, contre l'envie de fuir, les chaînes dont il était entouré, opposa seul quelque résistance; mais il fut bientôt enfoncé par la chevalerie espagnole, qui pénétra de plusieurs côtés au milieu des rangs (1). La déroute fut alors générale, et l'émyr n'échappa lui-même qu'à force de vitesse aux cavaliers chrétiens, qui poursuivirent loin du champ de bataille les débris de l'armée vaincue. Le carnage, dans cette journée, fut horrible, et la perte des musulmans immense. Quelques chartes d'Alphonse IX, où il rappelle les circonstances de sa victoire, portent le nombre des morts, du côté des Espagnols, seulement à vingt-cinq, et du côté des Africains, à deux cent mille. Sans doute l'exagération de l'un et de l'autre calculs est manifeste; mais si l'on se figure une multitude d'hommes légèrement vêtus, selon l'usage des Mores,

(1) Ce furent les Navarrais qui enfoncèrent les premiers le bataillon des Almohades. En mémoire de cette action, le roi Sancho fit graver des chaînes sur son écu. Elles ont formé depuis les armes de la Navarre, avec cette devise : *Ex hostibus et in hostes.*

rompus et dispersés au milieu de guerriers couverts de fer, qui n'accordaient aucun quartier, l'on concevra quel prodigieux nombre de victimes dut joncher le champ de bataille. Muhamad alla cacher sa honte dans le sérail de Maroc, où il mourut l'année suivante, emportant le mépris et les malédictions du peuple entier. Les rois chrétiens, sans profiter de ce grand succès, qui leur promettait pourtant de faciles conquêtes, revinrent goûter l'orgueil du triomphe au milieu des longues réjouissances que leur offrit la ville de Tolède (1), et, pour perpétuer le souvenir de leur mémorable victoire, une fête annuelle fut instituée sous le nom du *triomphe de la croix*.

On ne voit pas, sans surprise, le peu de résultat qu'eurent pour les Espagnols la défaite

(1) On a conservé le détail de ces réjouissances. Après les danses, après les courses de bagues et de taureaux, on lâcha, dans des barrières, un cochon au milieu d'une troupe d'aveugles, pour qu'ils le tuassent avec leurs bâtons, et les coups que se donnaient ces malheureux firent le plus vif amusement des augustes spectateurs de ces jeux délicats. Cela ne ressemble guère aux élégans tournois que donnaient les califes arabes dans le palais d'Azarah.

et la fuite de Muhamad. Le danger les avait réunis; le succès rompit leur ligue momentanée. La mort presque immédiate d'Alphonse IX, et celle de Pierre d'Aragon, qui alla se faire tuer dans le Languedoc, en défendant, contre les croisés qui venaient extirper l'hérésie des Albigeois, le comte de Toulouse dont il était suzerain, livrèrent les deux royaumes aux embarras inséparables des minorités. En Castille, le jeune Ferdinand III, depuis saint Ferdinand, n'échappa qu'avec peine aux mains des Lara et des Haro, qui se disputaient le droit de régner en son nom, et les Aragonais eurent besoin d'un décret du pape pour se faire rendre leur jeune roi, Jacques I[er] (Jayme I[o]), né en France, et resté prisonnier de Simon
1224 de Montfort. Ce ne fut qu'en 1224, que St-Ferdinand et Jacques I[er], affermis sur leurs trônes, résolurent, pour terminer la guerre civile, se former une armée nationale, et occuper tous les partis loin du théâtre de leurs dissentions, d'attaquer simultanément les Mores. Mais, avant d'entamer le récit de leurs succès, il faut jeter un coup-d'œil sur

l'état où se trouvait réduit l'empire musulman.

Muhamad, comme on l'a vu, n'avait survécu que d'une année à sa défaite de *las Navas*. Son fils unique, Youzef, qui lui succéda à l'âge de 11 ans, ne fit que passer sur le trône des Almohades, et finit, encore enfant, une carrière écoulée dans l'ombre du sérail. Pendant la faible administration 1223
qu'exerçait en son nom le divan, les walis des provinces, et surtout des provinces de l'Espagne plus éloignées du centre de l'empire, s'étaient arrogé l'autorité la plus absolue et la plus indépendante. Après la mort du jeune émyr, au milieu des guerres acharnées que se livraient ses proches parens pour arriver au trône, les walis se confirmèrent davantage dans cette indépendance, et l'on vit encore, comme au moment de la chute des Ommyades, l'empire musulman se déchirer en lambeaux. Les principaux chefs qui s'élevèrent en Espagne furent ceux de Valence, de Baeza, de Murcie et de Séville. Ce dernier, Cid Almémoun ben Yacoub (Sydy-al-Mamoun Ben Ya'qoub), de la

famille royale des Almohades, après s'être affermi dans son gouvernement d'Andalousie, passa en Afrique avec quelques troupes, et les Mores de Maroc, fatigués des combats et des meurtres qui ensanglantaient le trône encore inoccupé, mirent fin à cet affreux in-
1226 terrègne, en le proclamant émyr. Il eut néanmoins à défendre long-temps sa couronne contre un nouveau prétendant qui vint l'attaquer jusqu'à Séville, où l'avaient rappelé les progrès des chrétiens. Almémoun le battit, le poursuivit en Afrique, et détruisit son parti par le supplice de tous les
1227 chefs.

Ce fut pendant l'horrible anarchie qu'amenèrent ces querelles de succession, pendant les désordres sanglans que l'ambition du pouvoir faisait naître dans les plus petites provinces, comme dans la capitale de l'empire, que les Espagnols, sinon unis, du moins en paix les uns avec les autres, et forts de leurs succès passés, commencèrent l'attaque générale des provinces musulmanes. Avant de se mettre en campagne, le premier soin de saint Ferdinand fut de rappeler à

l'armée un célèbre capitaine, nommé Alvaro Perez de Castro, qu'avaient éloigné des brigues de cour, et qui vivait en Andalousie. C'était alors l'usage, pour tous les chrétiens mécontens, d'aller servir les Mores, ou du moins de se retirer dans leur pays. Il fallait même que cet usage fût bien fréquent, car on voit, à la même époque, un Ferdinand, frère du roi de Léon, un Pedro, frère du roi de Portugal, un Gonzalo Nuñez de Lara, et d'autres seigneurs, attachés au service de l'émyr de Maroc. Mais on ne voit pas, en retour, de princes ou de guerriers mores se réfugier chez les chrétiens, ce qui fournit une nouvelle preuve que ceux-ci n'imitaient point la tolérance religieuse des musulmans.

Saint Ferdinand partit de Tolède, au printemps de l'année 1224, accompagné d'Alvaro Perez et de l'archevêque Rodrigue Ximenez, auteur de la célèbre chronique qui porte son nom. Il se jeta d'abord, sans projet fixe, à travers l'Andalousie centrale, ravagea les campagnes, et démolit plusieurs places après les avoir pillées. Les pays atta-

qués ne pouvaient attendre ni secours de l'Afrique, ni assistance des pays voisins, et chaque province était réduite à ses propres forces. Le wali de Baeza, Muhamad, exposé plus spécialement aux attaques des chrétiens, prit le parti de la soumission. Il offrit au roi de Castille la suzeraineté de ses états, avec le quart des revenus, ainsi que l'assistance de ses troupes, et, pour garantie de cet engagement, il lui livra, avec quelques ôtages, ses villes principales, Andujar et Baeza. En 1226, la province entière était occupée par des garnisons espagnoles. Muhamad se retira à Cordoue, qui, ne s'étant donné aucun chef particulier, lui était à peu près soumise. Almémoun venait d'être élevé au trône de Maroc. A la nouvelle de la reddition du wali de Baeza, tremblant pour le sort de Cordoue, que ce dernier pouvait livrer encore aux mains des chrétiens, il se hâta de quitter l'Afrique, et marcha contre lui. Mais les habitans de Cordoue prévinrent sa vengeance, et lui présentèrent la tête de l'infidèle wali, quand il parut devant leurs murs.
1227 Almémoun mit une forte garnison dans

cette ville importante, autrefois capitale d'un puissant empire, et devenue la frontière d'un empire écroulé.

De leur côté, les Aragonais et les Catalans étaient entrés en vainqueurs dans le royaume de Valence. Abou-Abdallah, wali de cette province, imita la prudence de celui de Baeza, et, pour épargner à son pays les ravages de la conquête, il en fit hommage au roi d'Aragon, dont il se reconnut vassal, et s'obligea, par traité, à lui remettre chaque année le cinquième des revenus. Satisfait de 1225
cet accord avantageux, Jacques revint en Aragon apaiser quelques troubles, et céder aux injonctions d'un légat du pape, qui cassa son mariage avec Léonor de Castille, à cause de leur parenté en degré défendu (1). Mais, libre, en 1229, de reprendre les expéditions militaires auxquelles l'entraînait son esprit entreprenant et belliqueux, Jacques

(1) En voyant, dans l'histoire de cette époque, tous ces mariages imprudemment contractés, pour être cassés ensuite, on est frappé de l'embarras où les lois de l'église mettaient les divers princes de la Péninsule. A peu près étrangers au reste de l'Europe, et forcés de resserrer par

tourna ses armes contre les îles Baléares, d'où sortaient de nombreux corsaires pour infester les côtes de Catalogne. Le besoin de se défendre contre leurs entreprises, ainsi que la facilité des relations commerciales avec la France et les républiques italiennes, avaient fait de cette province une petite puissance maritime, tandis que les autres états espagnols ne possédaient pas un seul vaisseau. Jacques partit de Barcelone à la tête de sa flotte, débarqua sur le rivage de Mayorque, et, en deux campagnes, s'empara des trois Baléares. Les Mores obtinrent, par
1230 capitulation, de se retirer en Afrique.

La mort d'Alphonse IX de Léon, arrivée à la même époque, opéra, pour la seconde fois, la réunion de cette couronne à celle de Castille. Elles ne furent plus désormais séparées. Cette coutume, que les rois avaient jusqu'alors conservée, de diviser leurs états

des liens de famille leur amitié si fréquemment troublée, ils s'étaient bientôt trouvés tous, par l'effet de ces alliances successives, parens à des degrés assez proches, et dans la nécessité d'enfreindre les lois canoniques pour former d'utiles établissemens.

comme un patrimoine, cesse à l'avénement de saint Ferdinand. Seul héritier, parmi ses frères, des royaumes de Castille et de Léon, il les transmit, sans partage, au premier né de ses six fils, et l'indivisibilité de la couronne s'établit à la fois avec le droit d'aînesse. Tandis qu'il parcourait les provinces de son nouvel état, et que son général Alvaro Perez continuait la guerre des frontières, les Mores, menacés par une puissance devenue doublement formidable, usaient eux-mêmes le reste de leurs forces dans de nouvelles dissentions. Les Arabes de Valence, soulevés par un chef nommé Abou-Zeyan, chassèrent, après plusieurs combats, le wali qui les avait faits tributaires des chrétiens. Celui-ci se réfugia chez le roi d'Aragon, qui le fit servir plus tard à ses projets de conquête. Dans le même temps, le wali de Murcie, Aben-Houd, se révolte contre l'émyr Almémoun, lui résiste avec succès, et s'empare de Grenade. Pour réduire le rebelle, Almémoun passe en Afrique, dans le dessein d'y lever des troupes, et meurt en arrivant à Maroc. La mort de ce prince, que 1232

les chrétiens ont appelé juste et vertueux, amena la dissolution complète d'un empire dont sa main seule avait un instant retardé la chute. Le trône de Maroc, d'abord occupé par son jeune fils Abdelwahid, (A'bd-al-Ouahhed, *serviteur de l'unique*), qui fut presque aussitôt assassiné, devint l'arène sanglante où des partis, toujours renaissans, se détruisaient sans pouvoir se vaincre. L'anarchie se prolongea si long-temps, que ce ne fut qu'en 1270, après trente-huit ans de combats, de meurtres et d'affreux désordres, que la famille des Beny-Merines (Beny-Merynys), descendue de l'Atlas, chassa les autres concurrens, et commença une dynastie nouvelle. Déjà les Almorravides et les Almohades, sortis du désert avec leurs tribus sauvages, avaient détruit successivement les heureux effets de la domination des Arabes, et ramené les Berbères à leurs mœurs primitives, celles des anciens Numides; les Beny-Mérines, plus sauvages encore que eurs devanciers, achevèrent de replonger l'Afrique dans cet état de barbarie stationnaire où nous la voyons encore aujourd'hui.

Arrachée au joug de l'Afrique, l'Espagne musulmane pouvait encore, par une étroite union, former une puissance égale à celle des chrétiens, divisés en plusieurs états. Mais ses diverses parties, loin de se fondre dans une ligue fraternelle dont l'imminence du péril leur faisait une loi pressante, se séparèrent plus violemment que jamais. Ce ne furent plus des provinces gouvernées isolément par leurs walis; ce furent des villes, des forteresses, de simples hameaux, où le cadi, l'alcayde, le premier venu, s'il en avait l'audace, s'érigeait en maître, et cherchait à fonder, aux dépens de ses voisins, son empire éphémère. Au milieu de ce bouleversement universel, apparurent seuls trois chefs dignes de ce nom : Abou-Zeyan à Valence, Aben-Houd à Murcie, et Aben-Alahmar à Jaen. Mais cette égalité de puissance établissant entre eux une inévitable rivalité, ils employaient leur voisinage, non point à former une étroite alliance, mais à s'attaquer sans relâche comme d'irréconciliables ennemis.

Ce fut dans ces circonstances que les rois

de Castille et d'Aragon reprirent les hostilités un moment suspendues, d'un côté, par la succession à la couronne de Léon, de l'autre, par la prise des Baléares. En 1235, saint Ferdinand ayant achevé la conquête de l'Estremadure, s'étendit encore dans la Manche et l'Andalousie. Comme la ville d'Andujar se trouvait le point le plus avancé de sa frontière, il y laissa quelques troupes, lorsqu'il revint prendre ses quartiers d'hiver en Castille. Le commandant de cette place, Domingo Muñoz, ayant appris, par des prisonniers faits dans les environs, que les habitans de Cordoue, qui comptaient sur l'inaction des Espagnols après le départ du roi, négligeaient de veiller à la garde de la ville, tenta un coup de main aussi hardi qu'heureusement exécuté. Il s'avance, avec sa petite troupe, jusqu'aux approches de
1236 cette capitale, et, profitant d'une nuit d'hiver sombre et pluvieuse, il escalade les murs du faubourg d'Orient, égorge les postes endormis, puis, fermant à la hâte les rues qui aboutissaient à la ville, il se fortifie dans ce faubourg, et s'y maintient malgré les efforts

des habitans de Cordoue pour l'en déloger. Alvaro Perez, qui commandait l'armée des frontières (1), averti par un courrier des succès de Muñoz, accourt avec tout ce qu'il peut rassembler de soldats et de vivres, et s'enferme lui-même dans le faubourg conquis. Un autre courrier rencontre le roi de Castille à Benavente. Ferdinand fait aussitôt expédier à tous ses vassaux l'ordre de le joindre en Andalousie, puis, sans attendre que les soldats eussent pu se réunir sous leurs bannières, il part avec une trentaine de cavaliers qui lui servaient d'escorte, et vient former, sous les murs de Cordoue, le noyau d'un camp où ses troupes se rendaient par petits détachemens, des divers points du royaume.

Aben-Houd, averti par les habitans de Cordoue du danger qu'ils couraient, arriva devant cette ville avec son armée presque aussitôt que le roi de Castille; mais il ne pouvait croire, malgré les avis des assiégés, que

(1) On donnait alors à ces généraux le titre d'*adelantado*, avancé.

ce prince eût entrepris avec une poignée d'hommes le siége d'une grande capitale, et, dans cette pensée, il n'osa se décider à lui livrer bataille sans s'être assuré d'abord de sa force véritable. Un chevalier chrétien, chassé de Castille pour ses crimes, et qui servait dans l'armée musulmane, s'offrit à remplir cette mission; mais, trahissant, pour obtenir sa grâce, les intérêts de son bienfaiteur, il alla se concerter avec Ferdinand, et revint dissuader Aben-Houd d'attaquer les Espagnols, dont il exagéra les forces, et qu'il sauva par ce stratagème d'une perte inévitable. Tandis que le wali de Murcie balançait, intimidé par le rapport de son espion, il reçut un messager de Valence que lui envoyait Abou-Zeyan pour implorer son assistance contre les Aragonais, et lui offrir la suzeraineté de cette province s'il parvenait à la délivrer. Ces nouvelles décidèrent Aben-Houd à porter le secours de ses armes au pays le plus voisin de ses propres domaines, et, laissant Cordoue seule aux prises avec les chrétiens, il gagna le port d'Alméria pour s'y embarquer; mais il y fut assassiné par un af-

fidé du wali de Jaen, son ennemi, et l'armée qu'il commandait se dispersa.

Cependant les Espagnols accouraient avec ardeur au camp du roi; et, tandis qu'Aben-Houd abandonnait la défense de Cordoue, Ferdinand se trouvait en état d'en ouvrir le siége. Cette grande ville, manquant de vivres, de garnison, et surtout d'un chef, livrée à l'agitation, au désordre, aux souffrances de la faim, ne pouvait tenir longtemps contre une armée qui s'accroissait sans cesse. Au bout de quelques mois de blocus, car les Espagnols se contentèrent de serrer étroitement la place sans lui livrer d'assaut, on demanda une capitulation. Ferdinand la dicta, et les conditions qu'il imposa furent d'une excessive rigueur. Il exigea que tous les habitans musulmans quittassent la ville, sans pouvoir enlever autre chose de leurs propriétés que ce qu'ils porteraient eux-mêmes. La famine, ne laissant d'alternative que la mort ou l'esclavage, fit accepter cette loi cruelle. Chassés sans pitié de leurs demeures, les malheureux habitans abandonnèrent leur patrie, pour se répandre dans les

pays musulmans les plus voisins, et l'armée espagnole prit possession de l'ancienne capi-
1236 tale des califes.

Saint Ferdinand se rendit d'abord à la grande mosquée, et ce magnifique ouvrage d'Abdérame, consacré au culte chrétien par les purifications d'usage, rètentit des actions de grâce et des chants de triomphe de l'armée victorieuse. Il périssait sans cette cérémonie; une messe et quelques aspersions nous ont conservé ce noble souvenir d'un grand peuple qui n'est plus. Mais les autres monumens, que nul caractère sacré ne protégeait contre une avidité barbare et fanatique, ont disparu dans les pillages et les destructions de la conquête. Il ne reste rien ni des riches abords de la mosquée, ni du palais Mérouân et de sa précieuse bibliothèque, ni du merveilleux palais d'Azarah, séjour enchanté des califes Ommyades. On cherche en vain la place qu'ils occupèrent, et, parmi des édifices tout modernes, la mosquée arabe apparaît aujourd'hui comme une de ces colonnes solitaires des plaines de l'Orient, qui attestent seules que des peuples accu-

paient jadis le vide inanimé des déserts (1).

La prise de Cordoue livra aux chrétiens toutes les places qui dépendaient de son territoire; Almodovar, Astapa, Ecija même, à peine éloignée de Séville de trois journées de marche, se rendirent à des détachemens de l'armée espagnole. Il faut que les ravages commis par les vainqueurs dans les belles campagnes du Guadalquivir aient été sans mesure comme sans prudence, et que la population des champs ait été chassée comme celle de la ville; car, lorsque Ferdinand, à son départ, eut laissé quelques troupes pour garder sa frontière et protéger les nouveaux habitans qu'il y avait appelés de toutes les parties de l'Espagne chrétienne, on fut obligé, pendant plusieurs années, d'envoyer de Castille à Cordoue des vivres de toute espèce, pour apaiser l'horrible disette qu'on y souffrait.

(1) Les cloches de Saint-Jacques-de-Compostelle, qu'Almanzor avait suspendues, comme un trophée, parmi les lampes de la mosquée impériale, furent reportées dans le temple de l'apôtre d'Espagne sur les épaules des prisonniers musulmans.

A cette époque, si fatale au Croissant, les Mores, qui perdaient leur ancienne capitale au centre de l'Andalousie, perdaient encore leur plus belle province à l'orient de l'Espagne. Abou-Abdallah, chassé de Valence par ses propres sujets, avait cherché, comme je l'ai dit précédemment, un asile chez le roi d'Aragon. Au retour des Baléares, Jacques reçut les plaintes du wali détrôné, et saisit avec empressement ce prétexte pour effectuer la conquête d'une province dont il voulait, non l'hommage et le tribut, mais l'entière possession. Après avoir préparé un plan de campagne où brille le talent d'un habile capitaine, dans un temps où la force faisait à peu près tout l'art de la guerre, il
1233 assembla ses troupes, et, sans s'arrêter à piller les campagnes, marcha droit à Buriana, alors place forte sur les bords de la mer, non loin de Segorbe, qu'il fit capituler après un siége opiniâtre. La prise de cette ville lui assurait deux grands avantages pour le succès de son entreprise : il faisait approvisionner son armée par sa flotte, et coupait entièrement la communication des diverses

places du nord de la province avec leur métropole. Ces places, en effet, privées des secours et des nouvelles de Valence, se rendirent successivement aux Aragonais.

Le mariage de Jacques avec la fille d'André, roi de Hongrie, l'éloigna quelque temps du théâtre de la guerre; mais le bruit de la chute de Cordoue réveilla son émulation de gloire et son ardeur de conquête. Aidé par une foule de volontaires qui étaient venus, au retour des croisades, de France, d'Angleterre et d'Italie, il s'avança jusqu'aux portes de Valence, y 1236
resserra les troupes du wali, fit élever une forteresse pour protéger son camp, et forma le siége régulier de la place. Zeyan, privé de tout appui en Espagne depuis l'assassinat d'Aben-Houd, tourna son dernier espoir du côté de l'Afrique. Le seul wali de Tunis envoya quelques vaisseaux pour jeter du secours dans la place; mais la flotte catalane les empêcha d'aborder, et ferma l'entrée du port. En se voyant pressé par terre et par mer dans une ville où les vivres manquaient pour la multitude qui s'y était enfermée, et dont le bélier avait ouvert les murailles, Zeyan

fit demander une capitulation. Le roi d'Aragon imposa des conditions moins dures que saint Ferdinand ne l'avait fait à Cordoue. Il laissa aux habitans de Valence le choix de se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter, ou de rester dans la ville sans perdre la liberté de religion, et sans souffrir plus de charges que les habitans chrétiens. Il fut, en outre, convenu que Zeyan se retirerait au-delà de la rivière Xucar, qui servirait de limite aux deux peuples, et l'on signa de plus
1238 une trêve de sept ans. Le 28 septembre 1238, Jacques entra triomphalement dans la ville que le Cid avait un instant possédée un siècle et demi auparavant, et dont les champs fertiles, encore cultivés à la manière des Arabes, ont reçu dans tous les temps le nom de *Jardin de Valence* (Huerta de Valencia). La plupart des mosquées de cette ville furent aussitôt converties en temples chrétiens, et les dépouilles des habitans qui s'éloignèrent furent réparties entre les ordres militaires et les nouvelles églises.

Pressé d'occuper Valence, Jacques avait admis avec facilité, et même avec une cer-

taine grandeur d'âme, les conditions proposées ; mais il se fatigua bientôt de l'inaction gênante où l'enchaînait la trève, et se repentit de l'avoir jurée. Pour colorer la violation de ses engagemens, il feignit d'être appelé dans ses possessions de France, et partit pour Montpellier. Ses généraux passèrent aussitôt 1239
le Xucar, et fondirent inopinément sur les terres laissées au wali par les traités. Au retour du roi, les chefs musulmans se plaignirent des violences qu'ils avaient essuyées, et en demandèrent la réparation. Jacques, en présence des envoyés mores, blâma ses officiers, mais il garda leurs prises, et, l'année suivante, sans employer même de prétexte, 1240
il se mit en personne à la tête de ses troupes, s'empara des riches vallées de Bayren et de Villena, et vint assiéger la ville de Xativa, dont l'alcayde fut obligé de se déclarer son vassal. Ce n'était point encore assez pour l'ambitieux monarque. Il envoya quelques escadrons faire du butin jusque sous les murs de la place, puis il fit un crime à l'alcayde d'avoir mis ces pillards en fuite, l'accusa de révolte contre son suzerain, et le somma de

lui livrer la ville qu'il commandait. Le gouverneur opposa vainement de bonnes raisons ; l'armée aragonaise était prête, et Xativa fut assiégée ; mais ce ne fut qu'après un an de combats que la famine obligea les ha-
1244 bitans de se rendre. Jacques occupa ensuite la ville de Denia (l'ancien Dianium ou Artemisium), et se trouva maître de toute la province dont la capitulation de Valence assu-
1245 rait au wali la paisible possession.

Cette indigne violation de la foi jurée n'était que le prélude d'une plus grande iniquité. Lorsque la prise des pays au-delà du Xucar eut ôté aux musulmans de Valence toute espèce de recours et d'appui, un édit
1248 royal leur enjoignit de quitter la province dans le délai d'un mois. Ces malheureux bannis tentèrent, en quelques endroits des campagnes, de résister à l'ordre inhumain qui les chassait de leurs foyers ; mais, dispersés au milieu d'une armée, sans places fortes, sans moyen de ralliement, ils ne purent donner à ce mouvement l'ordre et l'unanimité nécessaires. Il fallut céder partout à la force, et la population exilée se répandit

dans les royaumes de Murcie et de Grenade.

Ces deux provinces, qui avaient formé le gouvernement d'Aben-Houd, s'étaient encore divisées à sa mort. Son fils Aly n'avait pu garder que la capitale; l'alcayde de Lorca s'était emparé de Carthagène, et le wali de Jaen, Aben-Alahmar (Ebn-al-Ahhmar, *fils du Rouge*), avait pris Grenade. De tous les chefs musulmans, ce wali était alors le seul qui eût conservé quelque puissance et quelque dignité. Tandis que saint Ferdinand laissait un moment reposer ses armes victorieuses, occupé de partager entre ses guerriers les terres de Cordoue, qu'il fallait repeupler d'habitans nouveaux, Aben-Alahmar, dans le dessein de réunir sous son autorité le reste des provinces que l'épée chrétienne n'avait point encore arrachées au Croissant, serrait étroitement dans Murcie le fils d'Aben-Houd. Celui-ci, près de tomber entre les mains du rival de son père, fit hommage de ses états au roi de Castille, et le pressa d'en venir prendre possession. Aussitôt l'infant Alphonse traversa la Manche à la tête d'une armée castillane, passa les monts

d'Alcaraz, se fit livrer Murcie, prit Carthagène et Lorca, et couvrit la province entière
1244 de garnisons espagnoles. Cette expédition, qui livrait aux chrétiens toute la partie orientale de la Péninsule, puisque Jacques d'Aragon avait étendu sa conquête jusqu'aux lieux où celle d'Alphonse commençait, mettait ainsi le wali de Grenade dans une position désespérée, en l'enfermant entre les domaines du roi de Castille. Un des généraux espagnols crut n'avoir qu'à l'attaquer pour le détruire; mais Aben-Alahmar le battit et le rejeta sur le territoire de Cordoue. Ferdinand parut alors à la tête de ses troupes. Il pénétra dans les campagnes du gouvernement d'Alahmar, et le tint même quelques jours assiégé dans Grenade. Mais la saison avancée, et surtout la résistance des Mores, qui venaient l'attaquer dans son camp, l'obligèrent d'abandonner cette entreprise, dont le succès aurait nécessairement avancé de deux siècles l'expulsion totale des musulmans.

1245 L'année suivante, dès que le printemps fut venu, Ferdinand mit le siége devant

Jaen, qu'il avait déjà deux fois attaquée dans les campagnes précédentes. Ce nouveau siége fut l'un des plus terribles et des plus meurtriers de cette époque. Les citoyens, habitués à se défendre, et secondés par l'armée d'Alahmar, qui ne cessait d'inquiéter celle des Castillans, repoussèrent pendant plus d'une année tous les efforts des vainqueurs de Cordoue. Cependant leurs murailles tombaient en ruines, et la faim, plus puissante que les machines de guerre, exerçait déjà ses ravages. Alahmar prit alors un parti désespéré comme sa situation, mais seul capable de prévenir la ruine totale de l'Islam. Il se rendit, sans aucune suite, au camp du roi de Castille, se fit conduire à sa tente, et lui baisa la main en signe de vassalité. Cette entrevue produisit un arrangement entre
les deux souverains. Il fut convenu que Jaen 1246
serait remise aux Espagnols ; qu'Alahmar conserverait le royaume de Grenade sous la suzeraineté et la protection de Ferdinand; qu'il paierait un tribut annuel de cent cinquante mille doblas (1), et fournirait, comme

(1) Les *doblas*, monnaie introduite en Espagne par les

tous les vassaux du roi, son contingent de troupes quand il en serait requis.

Cet accord ne fut guère moins avantageux au roi de Castille qu'au wali de Grenade. Si l'un y trouvait son salut, l'autre acquérait un précieux auxiliaire pour la grande entreprise qu'il méditait depuis la reddition de Cordoue, l'attaque de Séville. Alahmar renvoya ses troupes à Grenade, et resta au camp des chrétiens avec cinq cents chevaux d'élite. Il voulut offrir sur-le-champ un gage de fidélité à son seigneur suzerain. Profitant des avantages que lui donnaient sa connais-

Arabes, n'avaient point de valeur propre; elles servaient à exprimer le décuple d'autres monnaies d'or ou d'argent qui variaient presque sous chaque prince, de manière qu'elles avaient, suivant l'époque, une valeur très-disproportionnée. Je n'ai pu trouver aucune indication de leur valeur sous les califes Ommyades. Les *doblas juzefinas*, qui furent introduites par l'Almorravide Youzef, à la fin du 11[e] siècle, ne passaient, dans les états chrétiens, que pour quatre sous royaux (*cuatro sueldos reàles*, ou *reales de plata*, aujourd'hui 2 fr. 12 c.). Au contraire, les *doblas* prises dans le camp du roi de Fez Abou-al-Hassan, vaincu à Tarifa, en 1340, pesaient presque une livre d'or. Les *doblas juzefinas* pouvaient encore avoir cours lors du traité d'Alahmar et de saint-Ferdinand.

sance du pays, son langage et son costume, il surprit le fort d'Alcala de Guadaïra, à deux lieues de Séville, fort qui servait d'avant-poste à cette grande cité, et dont la position, la solidité, l'étendue, en faisaient l'un des points de défense les plus importans (1). Cet avantage décida saint Ferdinand à presser son expédition. Il revint en Castille ordonner de nouvelles levées, et fit partir des ports de la Biscaye une flotte destinée à seconder les opérations des troupes. Ces préparatifs achevés, il rejoignit l'armée, et vint, sans trouver de résistance, camper devant les murs de Séville.

Depuis la chute des Ommyades, pendant le règne des deux Aben-Abed et la domination des Africains, Séville était devenue la capitale de l'empire musulman d'Espagne, et la plus importante, comme la plus riche et la plus populeuse de ses cités. Les ré-

(1) Les ruines de ce fort, encore assez bien conservées, sont, je crois, le plus précieux reste des ouvrages militaires des Mores. Il est formé d'un double rang de hautes murailles, flanquées de neuf grosses tours carrées, et qui ceignent tout le sommet d'une colline.

centes victoires de saint Ferdinand avaient encore accru sa population de presque toute celle de Cordoue, et la plupart des habitans de la campagne s'étaient également réfugiés dans ses murs. Mais cette multitude était plus propre à dévorer les ressources des habitans qu'à contribuer utilement à leur défense. Un chef manquait aussi pour la diriger. Séville obéissait encore à un vieillard de la famille des Almohades qu'avaient respecté les dernières révolutions, mais que son grand âge rendait incapable des fatigues et et de l'activité d'un général. Ce fut le wali de Niebla, réfugié dans Séville, qui prit le commandement de la garnison. Il fit distribuer des armes à tous ceux qui pouvaient en faire usage, et les guerriers des deux cultes commencèrent à se livrer, sous les murs de la place, de fréquentes escarmouches, que faisaient naître des défis mutuels. Au milieu de ces combats chevaleresques, un événement important prépara le succès des chrétiens. La flotte espagnole, sous les ordres de Ramon Bonifaz, força l'entrée du Guadalquivir, défendue par les vaisseaux de Séville, qui

furent tous pris ou coulés à fond. Cette victoire navale priva les assiégés de toute communication avec la mer et l'Afrique, et porta l'abondance dans le camp des chrétiens. En même temps, un général espagnol détruisait des partis de Mores qui s'étaient réunis dans les montagnes voisines, et Carmona, laissée sur les derrières, se rendait par capitulation. Séville était réduite à elle seule. Ferdinand l'enveloppa tout entière, en établissant sur les deux rives du fleuve son camp, où l'armée passa l'hiver, contre l'habitude générale de cette époque. Chaque jour de nouvelles troupes, parties du nord de l'Espagne, venaient accroître ses forces. Tous les seigneurs accouraient, avec leurs vassaux, prendre part à l'honneur et aux profits de l'entreprise; les évêques quittaient aussi leurs diocèses pour assister à cette croisade, et des communautés entières de moines venaient partager les travaux des soldats.

Séville est située sur la rive gauche du Guadalquivir; mais elle a, sur la rive droite, deux faubourgs importans, ceux de Triana et

d'Alfarache (Al-Faradj). Les fortifications, coupées par le fleuve, entouraient les deux parties de la ville, qui communiquaient entre elles par un pont de bateaux. Sur le conseil d'Alahmar, l'amiral Bonifaz fit charger lourdement deux gros vaisseaux de la flotte, et ces masses, poussées par la marée et par un vent violent, furent dirigées contre le pont, que rompit en effet la violence du choc. La communication ainsi coupée entre les deux parties de la ville, les E.pagnols réunirent toutes leurs forces contre les faubourgs de Triana et d'Alfarache, qu'ils enlevèrent l'épée à la main, malgré la défense la plus meurtrière. Il y avait alors dix-huit mois que durait le siége. La garnison était décimée par une foule de combats, les vivres s'épuisaient, des maladies contagieuses moissonnaient la multitude entassée dans les maisons et sur les places de la ville; il ne restait nul espoir de délivrance ou de secours. La prise des faubourgs vint ajouter à tous les maux qu'on souffrait la crainte d'être emporté d'assaut et livré à la fureur du soldat. Le peuple s'agita et demanda qu'on rendît la

place. Quelques-uns des principaux citoyens furent envoyés en parlementaires au camp des Espagnols pour proposer diverses conditions ; mais aucune ne fut admise par Ferdinand, qui ne voulut accorder d'autre capitulation que celle qu'avait subie Cordoue. Il fallut se soumettre à son inflexible volonté, et cette capitulation fut signée le 23 novembre 1248. Le roi de Castille donna un mois aux habitans pour quitter le pays et emporter leurs richesses mobilières. Trois cent mille personnes sortirent de Séville, et se réfugièrent, les unes en Afrique, d'autres dans les Algarves, et le plus grand nombre dans le royaume de Grenade. Quand toute cette population proscrite eut abandonné la ville, l'armée espagnole, conduite en procession par ses prêtres, suivit le roi de son camp à la grande mosquée, qui est devenue l'une des plus belles cathédrales du monde, et l'étendart de Castille fut planté sur la haute tour de la Giralda. 1248

Etabli dans l'alcazar des rois arabes, saint Ferdinand présida lui-même au partage des terres et des maisons de Séville entre ses

chevaliers, qui furent tous récompensés magnifiquement, les églises et les monastères nouveaux, qui reçurent de riches dotations, et les habitans qu'on attira par ces largesses, du reste de l'Espagne (1). En meme temps, il continuait à diriger les opérations de son armée. Pendant les années 1249 et 1250, ses généraux occupèrent les villes de Xerez, Arcos, Medina-Sidonia,
1250 Rota, San-Lucar et Cadiz. Ebloui par tant de gloire et de prospérité, et n'ayant plus d'ennemis à vaincre autour de lui, Ferdinand conçut le projet de passer en Afrique pour y poursuivre jusque dans leur berceau les anciens dominateurs de l'Espagne. Après une

(1) Ferdinand donna à Séville les *fueros* de Tolède. Ce mot, qui n'a point d'équivalent complet en français (le mot *for* n'étant usité que dans les provinces pyrénéennes), signifie les immunités, les priviléges, les coutumes, la juridiction, la forme administrative d'une province ou d'une ville : c'est sa constitution particulière. Pendant les conquêtes successives des Espagnols, quand une ville était prise, ou capitulait, ou était repeuplée, ses habitans obtenaient des *fueros*, soit qu'ils les reçussent du roi, soit qu'ils les exigeassent pour se rendre ou pour changer de demeures. C'est ce qui explique le grand nombre et la diversité des *fueros* qui gouvernèrent l'Espagne.

nouvelle victoire navale remportée par son amiral Bonifaz sur la flotte africaine, en 1251, il se disposait à opérer une descente au-delà du détroit, quand la mort vint le surprendre, et dissipa l'orage qui menaçait l'Afrique. Une hydropisie termina, le 30 mai 1252, le plus glorieux règne du moyen âge (1).

Là se termine aussi la première période de l'œuvre nationale commencée par Pélage, cinq siècles auparavant. L'Espagne était reconquise sur les enfans du Yémen et du Maghrêb. Ils habitaient encore, à l'avénement d'Alphonse X, les provinces de Murcie et de Grenade, à l'orient, et l'extrémité occidentale de l'Andalousie; mais ils étaient partout vassaux et tributaires des chrétiens. Ces débris d'un empire qui s'était naguère étendu de la Garonne à l'Atlas ne leur restèrent même pas tout entiers. A la suite de quelques révoltes partielles témérairement tentées, les Algarves furent réunies au Portugal en 1254, et le roi de Castille incorpora dans ses domaines, en 1259, le comté

(1) Voir la note 2, à la fin du second volume.

de Niébla, et en 1266, la province de Murcie, dont les habitans furent expulsés comme l'avaient été ceux de Cordoue et de Séville. Les musulmans se trouvèrent réduits alors aux étroites limites de la province de Grenade, dont le wali, moins aveuglé sur ses forces que les autres chefs, refusa prudemment de prendre part aux révoltes, et demanda au fils de saint Ferdinand le renou-
1264 vellement de son traité d'alliance.

****

CHAPITRE V.

Royaume de Grenade. — Quatrième établissement. — Sa fondation, sa durée, sa chute (de 1252 à 1492).

APRÈS la reddition de Séville, et tandis que l'armée espagnole faisait son entrée triomphale dans cette cité, vide de ses habitans, Aben-Alahmar (Ebn-al-Ahhmâr) avait pris congé de saint Ferdinand pour retourner dans ses états. Quoique vassal et tributaire du roi de Castille, ce prince jeta les fondemens du royaume de Grenade, dernier débris et dernière forme de l'empire arabe en Espagne. Les historiens s'accordent à louer sa prudence, sa modération, sa justice, ses mœurs austères, et les efforts constans qu'il fit pour la prospérité de son pays. Lorsque des circonstances extrêmes l'obli-

gèrent à prêter aux Castillans le secours de ses armes, il sut faire servir au bien de ses compatriotes cette nécessité cruelle. Pendant la guerre qu'il fit au service des chrétiens, il conjurait le roi de Castille de réprimer la licence de ses soldats, de respecter les propriétés et les personnes; il lui faisait comprendre qu'une conduite modérée servirait mieux ses projets de conquête que des exactions qui poussaient les vaincus au désespoir. Ce fut par son intervention continuelle entre les Espagnols et les musulmans, dont il était le médiateur, que le territoire de Séville fut préservé des affreux ravages qu'avait soufferts celui de Cordoue. Lorsque, plus tard, les Mores de Niébla et de Murcie tentèrent un soulèvement contre Alphonse X, Aben-Alahmar sut se tirer avec habileté d'une position critique, en alléguant aux walis révoltés son traité d'alliance avec le roi de Castille, qui l'empêchait d'entrer dans leur ligue, et au roi de Castille ses scrupules religieux, qui ne lui permettaient point de s'unir aux autres vassaux de la couronne pour châtier les rebelles. Il échappa de cette

manière à la vengeance d'Alphonse et aux reproches des musulmans.

Cette coutume des princes espagnols de chasser tous les habitans d'une contrée conquise n'était pas seulement inhumaine ; elle n'était pas moins impolitique. Pour peupler des campagnes entièrement désertes, il fallait dépeupler d'autres campagnes où le nombre des habitans ne fut jamais excessif, et les nations vaincues, dont on perdait les bras, ces nations qu'on aurait aisément tenues sous le joug, se recomposaient ailleurs, et s'y fortifiaient par leur union. C'est ainsi que le royaume de Grenade, si médiocre en étendue, acquit de l'importance et de la force. Les populations expulsées de Cordoue et de Séville, d'un côté, de Valence et de Murcie, d'un autre, s'étaient agglomérées dans cet asile commun, sous la paternelle administration d'Aben-Alahmar. Celui-ci distribua ces nouveaux venus sur toutes les parties d'un territoire étroit, mais prodigieusement fertile, pour qu'ils aidassent à l'agriculture, et trouvassent leur subsistance dans leurs travaux. Il institua des récompen-

ses pour les laboureurs, pour les bergers, pour les artisans ; il établit de nombreuses manufactures, éleva des hospices pour les malades et les vieillards, créa partout des écoles, étendit les fortifications de sa capitale, et, joignant l'amour des beaux-arts au goût des établissemens utiles, il fit construire, pour la résidence royale, le magnifique alcazar de l'Alhamrâ (qassr-al-hhamrâ, *le palais rouge*). La paix absolue dont jouit Grenade jusqu'à sa mort lui permit de constituer assez solidement le royaume dont il fut fondateur.

On a droit de s'étonner que les rois de Castille et d'Aragon, jusque-là si persévérans dans leur double entreprise, et maîtres, par la victoire, des deux flancs du royaume de Grenade, au lieu d'accorder la paix à ces débris amoncelés des populations musulmanes, n'aient pas réuni leurs forces pour les chasser de ce dernier asile, et en purger le sol de l'Espagne. Peut-être l'Aragonais, effrayé ou jaloux de l'immense agrandissement de la Castille, voyait-il subsister avec plaisir un moyen de neutraliser

la supériorité de son rival. Peut-être les deux rois ne furent-ils guidés alors que par le désir de se délivrer au plus vite d'un embarras qui contrariait chez eux d'autres projets. A cette époque, en effet, l'Espagne chrétienne semble oublier la présence des Mores, dont l'expulsion l'avait jusqu'alors absorbée, pour se jeter dans les affaires générales de l'Europe. Jacques, déjà surnommé le Conquérant (*Jayme-el-Conquistador*), toujours actif malgré son grand âge, voulut s'enrôler dans la croisade dirigée par saint Louis contre l'Egypte. Mais la tempête, qui jeta sa flotte sur les côtes de Provence, l'empêcha d'aller aussi mourir de la peste au milieu des ruines de Carthage (1269). Plus tard, son fils Pierre III, ayant accepté la couronne de Sicile, que lui offrirent Procida et ses conjurés, après les vêpres siciliennes, engagea l'Aragon dans une longue lutte contre le pape et Charles d'Anjou (1281).

Quant au roi de Castille, Alphonse X, il se laissait imprudemment entraîner dans des entreprises aventureuses qui l'éloignaient sans cesse du but constant qu'avait pour-

suivi son père. Il imagina d'abord de faire revivre quelques droits douteux qu'il tenait de son bisaïeul Alphonse IX sur la Gascogne, et de reprendre cette province aux Anglais ; mais les comtes de Béarn et de Limoges, auxquels il fournit des troupes et de l'argent, furent battus par Henri III d'Angleterre. La querelle se termina, en 1254, par le mariage de l'infante Léonor avec le prince Edouard. Sur ces entrefaites, le trône impérial d'Allemagne vint à vaquer par la mort de Guillaume, comte de Hollande. Alphonse se mit aussitôt sur les rangs pour briguer le choix des électeurs. Il envoya des émissaires en Allemagne, répandit d'énormes largesses, et parvint à partager les voix avec Richard de Cornouailles, à l'assemblée électorale de Francfort, en 1257. Cette double élection, à laquelle succédèrent les efforts mutuels des deux prétendans pour être confirmés, mit l'Europe en feu. Il fallut qu'Alphonse plaidât devant le saint-siége, arbitre ordinaire de ces débats, c'est-à-dire qu'il soutînt ses prétentions à la cour de Rome par les mêmes moyens qu'à la diète de Franc-

fort; puis, quand le pape eut prononcé contre lui, qu'il achetât l'alliance des chefs gibelins pour résister à la décision du Vatican. Tant de prodigalités versées hors de l'Espagne réduisirent Alphonse au honteux et funeste expédient de l'altération des monnaies. Cette opération eut son effet ordinaire : elle fit tout enchérir, et augmenta la misère au lieu de doubler la richesse. Un mécontentement général la suivit. Les chefs des principales familles du royaume, les Lara, les Castro, les Haro, les Mendoza, ayant à leur tête un des frères du roi, formèrent une ligue contre lui, non pour le renverser du trône, mais pour l'obliger à changer de conduite, en le réduisant à l'impuissance par le refus de leurs services. Ils quittèrent la Castille (1), et se rendirent à Grenade, où Aben-Alahmar les

(1) Il existait alors, dans les états chrétiens d'Espagne, une singulière coutume. C'était le *bénéfice de dénaturalisation*, ou droit que possédait tout vassal du roi de sortir librement du royaume, en renonçant à sa naturalité, à à sa qualité de Castillan *(desnaturalizarse)*. Cette renonciation, qui rendait le roi maître des biens de son sujet, lui ôtait toute espèce de droit sur sa personne. Si je ne me trompe, ce bénéfice dérivait très-naturellement des lois

accueillit avec distinction. Cependant ni l'insuccès de ses tentatives, ni l'abandon de ses grands vassaux, ni même l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, à la seconde diète de Francfort, en 1273, ne purent faire abandonner au roi de Castille la poursuite de sa chimère. L'année suivante, il se rendit à Lyon, où le pape tenait un concile, après avoir décidé son beau-père, Jacques d'Aragon, à venir appuyer ses prétentions à l'empire. Ce furent ces diverses circonstances qui, en dirigeant hors de la Péninsule tous les efforts des souverains espagnols, protégèrent la naissance du royaume de Grenade, et laissèrent croître librement ce rejeton poussé sur le tronc abattu de l'empire arabe.

1273 Le sage et pacifique Muhamad-Aben-Alahmar était mort en 1273. Son fils, Muha-

féodales: en abandonnant le fief au suzerain, le vassal ne lui devait plus ni obéissance, ni fidélité, et reprenait toute sa liberté naturelle. Cette coutume, qui, je crois, n'a jamais existé qu'en Espagne, prouverait que le droit féodal s'y était conservé plus pur, plus conséquent au principe de son institution que dans le reste de l'Europe.

mad II, monté paisiblement sur le trône, avec l'assistance des réfugiés espagnols lesquels rentrèrent ensuite dans leur patrie, avait été renouveler le traité d'alliance à la cour d'Alphonse, qui voulut l'armer lui-même chevalier. L'absence simultanée des deux rois chrétiens, partis pour le concile de Lyon, vint donner au nouveau roi de Grenade l'espoir de recouvrer l'Andalousie entière. Néanmoins, cette entreprise lui semblant au-dessus de ses forces, il engagea l'émyr de Maroc à la tenter de concert avec lui. Youzef, chef de la famille des Bény-Merines, qui régnait depuis quelques années sur le Maghreb, accepta l'offre de Muhamad, et vint le joindre sur le rivage d'Algeziras à la tête de sa 1275
cavalerie. Leur plan était de pénétrer dans les états d'Alphonse, par la province de Jaen, pour séparer l'Andalousie de la Castille. L'*Adelantado*, disputant le passage aux Africains, périt avec toute sa troupe, mais après une résistance si opiniâtre que l'émyr effrayé revint sur ses pas. Un fils de Jacques d'Aragon, archevêque titulaire de Grenade, s'était aussi jeté au-devant des Mores. Mu-

hamad le battit et le fit prisonnier; mais le prélat captif faillit devenir la cause d'un nouveau combat entre les vainqueurs, les uns voulant l'envoyer à Youzef, les autres le conserver à Muhamad. On était près d'en venir aux mains lorsqu'un des chefs arabes le perça de sa lance, disant qu'il ne fallait pas que tant de braves guerriers s'entretuassent pour un chien.

En apprenant à Lyon l'irruption des Mores, Alphonse fut obligé de renoncer à la couronne impériale pour défendre la sienne. Il revint en Castille, et conclut une trève
1276 de deux années avec les rois musulmans. Une seconde trève suivit le siége d'Algesiras, qu'il voulut entreprendre en 1279, pour enlever aux Mores d'Afrique le point ordinaire de leurs descentes, et à ceux de Grenade la facilité des secours extérieurs, mais qui, mal dirigé, se termina par la dispersion de la flotte et de l'armée espagnoles. Cet échec détermina la révolte qui menaçait depuis long-temps Alphonse. Une ligue puissante se forma contre lui, dans laquelle entrèrent la reine, les infans, les hauts barons, et qui

eut pour chef son propre fils Sancho, qu'il avait fait récemment déclarer son successeur au trône, au risque d'une guerre avec la France (1). Sancho eut bientôt pour lui l'armée, la plupart des prélats et des nobles (*ricos-homes*), et se fit nommer gouverneur du royaume par les cortès de Valladolid. (1282).

Le malheureux Alphonse, abandonné de ses vassaux, de ses soldats, de sa famille entière, sollicita successivement les secours des rois de Portugal, d'Aragon et de France;

(1) Sancho, second fils d'Alphonse, fut déclaré héritier de la couronne par les cortès de Ségovie, en 1276, à l'exclusion des enfans de son frère aîné, Ferdinand, petit-fils de saint Louis par leur mère Blanche. Les historiens français ont unanimement flétri, comme la sanction d'une usurpation, cette sentence des cortè espagnoles; ils ont également accusé Alphonse d'avoir tyranniquement dépouillé ses petits-enfans de sa succession pour en revêtir un fils ingrat qui fit le tourment de sa vieillesse. C'est une erreur, et la décision d'Alphonse et des cortès était parfaitement conforme à la législation du pays. C'étaient en effet les lois gothiques et non les lois romaines qui gouvernaient alors l'Espagne. Or, la loi des Goths (liv. 2 tit. 9 et 10) admettait, pour l'hérédité au trône, le droit d'*immédiation*, et non celui de *représentation*. Ainsi Sancho, immédiat à son père, devait être préféré au petit-fils, qui ne venait que par représentation du fils aîné.

tous trois s'excusèrent sous de frivoles prétextes, et le pape, auquel il s'était également adressé, se contenta de l'exhorter à la patience. Se voyant ainsi repoussé par tous ceux auxquels l'attachaient les liens de la religion, du voisinage et de la parenté, Alphonse, dans son désespoir, implora l'appui de l'émyr de Maroc, et ce chef de barbares donna aux princes chrétiens une grande leçon du respect qu'on doit à l'infortune. Il s'occupait à rebâtir la ville d'Algeziras sur le terrain qu'elle occupe aujourd'hui, lorsqu'il reçut l'envoyé du roi de Castille. Au lieu de profiter des dissentions qui affligeaient ce royaume ennemi, pour accomplir ses projets de conquête, il prit sur-le-champ la route de Séville, où se trouvait Alphonse. On dit qu'en recevant au milieu de son armée le prince détrôné, Youzef lui céda la place d'honneur, en lui adressant ces paroles mémorables : « Je vous traite ainsi parce que » vous êtes malheureux, et je ne m'unis à » vous que pour venger la cause commune » de tous les rois et de tous les pères. » Avec
1283 ce puissant renfort, Alphonse commença la

guerre contre Sancho; mais ils tombèrent tous deux malades, et le fils obtint, en s'humiliant, le pardon du père, qui mourut, en 1284, emportant le titre, non de *Sage* que l'histoire n'aurait point ratifié, si l'adulation le lui eût donné pendant sa vie, mais de *Savant*, que jamais aucun roi d'aucun pays et d'aucune époque n'a mérité autant que lui (1).

Les événemens qui suivirent sa mort furent encore plus favorables que ceux de sa vie au solide établissement du royaume de Grenade. L'Aragon, en guerre avec la France pour la possession de la Sicile, eut à repousser une invasion de Philippe-le-Bel, devenu roi de Navarre par son mariage avec Jeanne, héritière de cette couronne (1285). La Castille était entrée, par la révolte de Sancho IV contre son père, dans une longue carrière de

(1) Les anciens, auxquels il semblait que la sagesse devait toujours accompagner la science, n'avaient qu'une seule expression pour désigner la possession de ces deux qualités. Le mot espagnol *el sabio* (*sapiens* dans sa double acception) a trompé les traducteurs étrangers. Comme Alphonse fut un élève des Arabes, il sera plus tard question de lui, non plus comme roi, mais comme savant.

révoltes, dont tout le règne de celui-ci fut agité, et qui s'étendit bien loin dans les règnes suivans. Les partages de dépouilles et de territoire, qui furent la suite des conquêtes de saint Ferdinand, avaient singulièrement accru le pouvoir des grands vassaux de la couronne, pouvoir auquel la faiblesse et l'irrésolution d'Alphonse ne surent pas imposer des bornes. La rebellion de Sancho acheva d'humilier le trône, et d'élever à son niveau d'orgueilleux sujets. Il fut puni par la loi du talion, obligé de lutter sans cesse, les armes à la main, contre ses hauts barons, soulevés, tantôt par les Lara, tantôt par les Haro, tantôt par son propre frère. La mort de ce prince (1295), qui ne laissait qu'un enfant en bas âge sous la tutelle de sa mère Marie de Molina, commença une ère de troubles si nombreux, si violens, si prolongés, qu'il sembla que la jeune monarchie espagnole allait s'écrouler, comme l'empire arabe, sous les dissentions publiques. Les fils du frère aîné de Sancho, qu'on appelait les infans de la Cerda, appuyés par la France et l'Aragon, disputèrent long-temps la couronne. Ce ne

fut qu'en 1305 que des arbitres, choisis par l'Aragon et la Castille pour terminer tous les différends, affermirent par leur décision l'autorité du jeune Ferdinand IV.

Pendant ces longues querelles, le royaume de Grenade prospérait sous les successeurs d'Aben-Alahmar, dont les deux premiers portèrent aussi le nom de Muhamad (Mohammed). Sauf quelques rares et courtes algarades, les Mores de Grenade restèrent en paix avec les Espagnols. L'émyr de Maroc, excité par un frère révolté de Sancho, tenta seul, en 1294, une entreprise un 1294
peu considérable; mais, voyant ses troupes repoussées devant Tarifa (1), il les rappela

(1) Le siége de Tarifa est célèbre dans les annales espagnoles par une action qui rappelle et surpasse peut-être celle de l'ancien Brutus. L'infant don Juan, qui commandait l'armée musulmane, apprit qu'un jeune fils d'Alonzo Perez de Guzman, gouverneur de la ville, était en nourrice dans un village voisin. Il l'envoya prendre, le porta au pied des murailles, fit appeler Guzman et le menaça de faire périr son fils à ses yeux s'il n'ouvrait sur-le-champ ses portes. Le père, pour toute réponse, détacha son épée et la jeta au prince, qui eut la barbarie d'en percer l'enfant.

en Afrique, et vendit même au roi de Grenade la place d'Algeziras, la seule qui lui restât dans la Péninsule. Ce fut le terme de la domination des Africains en Espagne.

Depuis la fondation du royaume de Grenade sur les ruines de l'empire arabe, les événemens, quoique mieux détaillés et mieux connus, n'ont plus la même grandeur, la même importance, la même généralité. Tant que le trône des califes de Cordoue, ou même des émyrs de Maroc, fut debout, l'histoire des musulmans était celle de la Péninsule presque entière; l'histoire des chrétiens était, comme leur puissance, bornée aux limites de quelques provinces. Maintenant, les rôles sont changés : depuis saint Ferdinand et Jacques d'Aragon, l'histoire des royaumes espagnols est devenue celle de la Péninsule; l'histoire de Grenade n'en est plus qu'un épisode. Je puis donc, sans rien enlever d'essentiel au sujet, et sans nuire à la vue de l'ensemble, resserrer encore ce sommaire des événemens.

Dès que le jeune Ferdinand IV fut dégagé des liens de sa tutelle, il dirigea une attaque

contre les Mores, pour apaiser les querelles intestines en occupant ses barons à la guerre. Tandis que le roi d'Aragon, avec qui cette campagne était concertée, venait assiéger par mer Alméria, lui-même attaquait successivement Algeziras, qu'il ne put prendre, et Gibraltar, qui lui fut rendu. La perte du 1309
mont de Thâriq (*Gebal-Thâriq*) fut vivement sentie par les Mores de Grenade. Une sédition populaire, suscitée contre Muhamad III, qu'on accusait de ne pouvoir diriger le gouvernement, parce qu'il était presque aveugle, obligea ce prince à déposer la couronne. Son frère Nazar (Al-Nasser, *le* 1309
Défenseur) fut proclamé. Celui-ci, après avoir vainement sollicité une trève des rois espagnols (1), força les Aragonais à se rembarquer, et acheta des Castillans, moyennant cinq mille doblas d'or, la levée du siége d'Al-

(1) L'historien more fait à ce sujet une réflexion naïve, mais qui prouve une fois de plus combien étaient différentes chez les deux peuples les idées d'honneur et de loyauté : « Les chrétiens, dit-il, étaient très-altiers et très-exigeans quand la paix leur était demandée ; très-doux et très-humbles, quand ils la demandaient : condition d'ennemis peu généreux. »

geziras. Le fameux procès des Templiers, qui s'instruisait alors en Espagne comme dans le reste de l'Europe, préserva Grenade
1312 d'une nouvelle coalition; puis la mort de Ferdinand IV, qui ne laissait pour héritier qu'un fils de deux ans (depuis Alphonse XI, *le Justicier*), jeta la Castille dans les débats intérieurs dont elle sortait à peine, la mère, l'aieule et les oncles du jeune roi se disputant la régence pendant sa minorité. Nazar, d'une humeur pacifique, ne chercha point à troubler par ses attaques le repos où le laissaient les Espagnols; mais ses sujets, toujours turbulens et volages, se lassèrent de son administration, et demandèrent le supplice de son wazir (1). Ismayl-Aboul-Walid (Ismayl-Abou'l-Oualyd), neveu du roi, se mit à la tête des mécontens, vint assiéger Grenade, et força Nazar, qu'il tint quelques jours enfermé dans l'Alhamra, à lui résigner
1314 la couronne.

(1) *Ouezyr*, c'est le *vizyr* des Turcs. A Grenade, on donna ce nom au ministre précédemment appelé *hagib*, c'est-à-dire qu'il fut *lieutenant* du roi, au lieu d'être *chambellan* du calife.

Peu d'années après l'avénement d'Ismayl, les infans Don Pedro et Don Juan, déboutés de leurs prétentions à la tutelle d'Alphonse, occupèrent leurs loisirs à diriger des courses sur le territoire de Grenade. Ils s'avancèrent même, après quelques succès, jusque sous les murs de la capitale; mais Ismayl attaqua et dispersa leur petite armée; les deux princes espagnols périrent dans le combat. A 1319
cette agression succéda une trève de trois ans. Quand elle fut expirée, Ismayl prit l'initiative, et s'empara, dans une campagne, des villes de Baeza et de Martos. Parmi le 1325
butin, se trouvait une captive chrétienne de la plus rare beauté; elle était tombée en partage à l'un des cousins du roi; mais Ismayl la fit enlever et conduire à son harem. Cette violence lui coûta la vie : son cousin le poignarda dans l'Alhamra, au milieu des fêtes données à l'occasion de ses victoires. 1325

Muhamad IV, fils aîné d'Ismayl, n'avait alors que douze ans, et son wazir, Almahruc, régna d'abord pour lui. Mais, la hauteur et l'avarice du ministre ayant excité les plaintes du peuple, Muhamad lui fit trancher la tête, 1328

au retour d'une expédition mal dirigée sur la frontière de Castille, et prit, à quinze ans, les rênes de l'état. Ses premières armes furent heureuses. Il enleva aux chrétiens la ville de Baena (1), et leur reprit ensuite Gibral-
1330 tar. Mais cette place importante tomba presque aussitôt au pouvoir de l'émyr de Fez, Aboul-Hassan (Abou-al-Hhasan, *père du Beau*). Muhamad aima mieux contracter alliance avec celui-ci, que de lui disputer sa conquête; et les Espagnols, étant venus assiéger de nouveau Gibraltar, qu'ils pressaient vivement par terre et par mer, Muhamad accourut au secours de la garnison, qu'il parvint à dégager. Entré dans la place, il fit sentir aux chefs africains, par des plaisanteries injurieuses, le service qu'il leur avait rendu, et ceux-ci l'assassinèrent lorsqu'il s'embar-

(1) On raconte que, dans un combat livré devant cette ville, Muhamad, qui combattait au premier rang, perça de sa lance enrichie d'or et de pierreries un soldat chrétien qui l'emportait en fuyant. Des cavaliers mores voulurent aussitôt le poursuivre pour reprendre la lance du roi: « Laissez, leur dit Muhamad, laissez ce malheureux; s'il revient de sa blessure, qu'il ait au moins de quoi la faire panser. »

quait pour aller visiter à Fez l'émyr son allié. L'armée proclama son frère Youzef-Aboul-Hagiag (Youzef-Abou'l-Hhedjadj), qui alla prendre possession du trône à Grenade. 1333

Le nouveau roi entama aussitôt des négociations, qui firent conclure une trêve de quatre ans entre Alphonse XI, Aboul-Hassan et lui. Cette paix passagère fut remplie par des soins d'administration intérieure. Youzef rendit plusieurs décrets pour fixer le sens des lois et coutumes civiles, obscurcies par les subtilités des imâms et des *alchatibs* (al-khathyb, *prédicateurs*); il rédigea des formules brèves et simples pour les actes publics ou privés; il créa diverses distinctions pour récompenser les services rendus à l'état, et fit élever plusieurs monumens dont il était lui-même l'architecte.

Peu après l'expiration de la trêve, l'émyr 1339
de Fez envoya son fils en algarade sur les terres d'Andalousie. Le jeune prince y périt avec une partie de ses troupes. Aboul-Hassan jura de venger sa mort, et de reprendre sur ses meurtriers l'ancien empire des Almorravides. Il publia la guerre sainte, réunit sur

le rivage de Ceuta toutes les forces de son puissant empire, et traversa le détroit sur
1340 une flotte de deux cents voiles. Le roi de Grenade étant venu le joindre à l'île Verte, leur armée combinée s'avança contre Tarifa, dont elle ouvrit aussitôt le siége. Cette armée s'élevait, au dire, à la vérité fort suspect, des chroniqueurs espagnols, à quatre cent mille fantassins et soixante mille chevaux. A sa suite, disent les mêmes historiens, avait émigré une population de six cent mille personnes, attirées par le désir de s'établir en Espagne à la faveur de ses conquêtes.

Ce grand effort de l'Afrique, en menaçant de nouveau la Péninsule du joug des Berbères, jeta l'effroi dans les états chrétiens. Alphonse XI invita les rois de Portugal et d'Aragon à se joindre à lui pour la défense commune, et appela tous ses vassaux sous sa bannière. C'était comme une croisade : les archevêques de Tolède et de Saint-Jacques, ainsi qu'un grand nombre d'autres prélats, étaient accourus au camp, de même que les barons et les chevaliers des divers ordres. Le roi de Portugal réunit ses troupes à celles

d'Alphonse, et tous deux marchèrent aussitôt au secours de Tarifa, qu'un chevalier castillan, nommé Juan Alonzo de Benavidès, défendait depuis cinq mois avec une admirable constance. L'armée espagnole comptait, selon les historiens du temps, quarante mille hommes de pied et dix-huit mille chevaux. Le 29 octobre 1340, elle rencontra les Mores au passage du Guadacelito (Ouad-al-Salato, *El Rio Salado*). Après un jour d'observation et d'escarmouches, les chrétiens franchirent la rivière, et la bataille s'engagea. Aussitôt les assiégés dirigèrent habilement une sortie sur le camp de l'émyr, demeuré sans gardiens. Ce mouvement décida la victoire. Les Africains abandonnèrent le champ de bataille pour défendre leur camp, et les Grenadins, restés seuls aux prises avec l'armée chrétienne, ne firent qu'une faible résistance. La déroute fut générale, et le massacre horrible. Deux cent mille cadavres musulmans, disent les chroniques, jonchèrent l'intervalle compris entre le Guadacelito et le rivage de la mer. Le harem d'Aboul-Hassan, sa sœur, son fils et un immense bu-

tin, tombèrent au pouvoir des Espagnols. Il n'échappa lui-même qu'avec peine, et s'enfuit en Afrique avec les misérables restes de la multitude armée qui l'avait suivi. Youzef, enfermé dans Algeziras par les vainqueurs, ne put retourner à Grenade qu'en s'embarquant pour le port d'Almuñecar.

Une autre perte, plus sensible encore aux Mores de Grenade, suivit de près celle de la bataille de Tarifa. Pour empêcher à l'avenir les invasions des Berbères, Alphonse résolut de s'emparer de l'île Verte, qui avait toujours été pour eux la clé de l'Espagne. Après
1341 une victoire navale, remportée sur la flotte d'Aboul-Hassan, l'armée castillane vint assiéger Algeziras par terre et par mer. Cette ville forte fit une longue résistance. Pour la vaincre, Alphonse fut contraint de l'entourer d'un camp retranché, presque d'une autre ville, où son armée passa l'hiver. Youzef fit de nombreux efforts pour dégager cette place importante, et le roi de Castille eut souvent à repousser de ses propres retranchemens les chevaliers de Grenade. Enfin, après vingt mois d'attaques et de combats divers, Alge-

ziras, manquant de vivres, dut céder à l'opiniâtre persévérance des assiégeans. Youzef proposa de la rendre au roi de Castille, s'il en laissait librement sortir tous les habitans avec leurs richesses, et sous la condition d'une trève de dix ans. Alphonse ac- 1343
cepta. Les chroniques espagnoles disent qu'à cette occasion, le roi de Grenade renouvela l'hommage de vassalité et la promesse du tribut annuel de douze mille doblas d'or, stipulés entre Aben-Alhamar et saint Ferdinand. Bien que les historiens arabes ne fassent pas mention de cette circonstance, elle est trop probable pour ne pas être admise.

La concession de cette longue trève le rendant à ses goûts pacifiques, Youzef se voua tout entier aux travaux de gouvernement civil, qu'il avait déjà entrepris durant la trève précédente. Il éleva de nombreuses écoles, et fixa pour toutes celles de l'empire une instruction uniforme. Il embellit de mosquées et de fontaines sa ville de Grenade, dont il rendit les habitations plus saines et plus commodes, en faisant imiter par

chaque citoyen, dans sa demeure, les améliorations introduites dans son palais. Enfin, il fit ou renouvela, sur les divers objets d'administration, un grand nombre de réglemens qui ont gardé son nom, et qui sont demeurés, tant qu'a subsisté le royaume, la loi du pays (1).

La guerre civile s'étant allumée en Afrique, entre Aboul-Hassan et l'un de ses fils, vers 1349, Alphonse XI résolut, bien que la trève de dix ans ne fût pas encore expirée, de mettre à profit cette circonstance pour s'emparer de Gibraltar, qu'il convoitait encore davantage
1349 depuis la prise d'Algeziras. Il attaqua vivement la place; mais, après quelques assauts repoussés, il se borna à l'enfermer dans un étroit blocus. La peste se mit alors dans son armée; lui-même fut atteint et mourut. Comme la victoire de Tarifa lui avait donné, chez ses amis et ses ennemis, une immense

(1) Comme les monumens de la législation arabe sont fort rares, et qu'ils servent singulièrement à l'étude des mœurs, j'ai cru devoir faire connaître sommairement les réglemens de Youzef. On les trouvera (note 5) à la fin du second volume.

renommée, les musulmans eux-mêmes prirent le deuil en apprenant sa mort, et les troupes du roi de Grenade, qui le harcelaient dans son camp, laissèrent traverser leurs rangs à l'armée chrétienne, lorsque, formée en un vaste convoi, elle emportait le corps d'Alphonse à Séville. 1350

Quatre ans après, un fou assassina Youzef, tandis qu'il était en prières dans la mosquée.
Son fils aîné, Muhamad, cinquième de ce 1354
nom, après avoir renouvelé la paix avec les chrétiens et l'émyr de Fez, commençait un règne que son caractère doux et studieux promettait de rendre prospère, lorsque des ambitions de famille vinrent le troubler dès son début. Il avait comblé de bienfaits son frère Ismayl, né d'un autre lit, et la sultane, mère de ce prince. Mais celle-ci, non contente d'habiter le palais du Généralife (Djeneh-al-arife, *jardin agréable*), voulait que son fils occupât l'Alhamrâ et le trône. Une conjuration les lui livra. Muhamad, attaqué de nuit dans le palais, où périt son wazir, ne put échapper aux coups des assassins que sous les vêtemens d'une esclave du harem.

1350 Ismayl fut proclamé. Mais le chef du complot qui lui avait livré le trône, Abou-Saïd (Abou-Ssa'yd), non content de régner en son nom, ourdit bientôt une nouvelle trame. Ismayl, battu et pris par les conjurés, périt en prison avec son jeune frère, et Abou-Saïd se
1361 fit proclamer à son tour.

Cependant Muhamad, après avoir obtenu d'abord de l'émyr de Fez une armée que la mort subite de celui-ci retint en Afrique, avait imploré le secours de son suzerain, le roi de Castille. Pierre Ier, dit le Cruel, héritier d'Alphonse XI, lui confia, en effet, un corps de troupes qui, réunies à ses partisans, mirent Muhamad en état de disputer sa couronne à l'usurpateur. Il entra aussitôt sur les terres de Grenade; mais, effrayé des horribles dégâts que ses alliés, les Castillans, commettaient sur leur passage, ce prince prit la noble résolution de renoncer à ses droits et aux succès qui lui étaient promis, plutôt que de porter la désolation dans sa patrie. Il congédia l'armée espagnole, et se retira lui-même à Ronda, avec le dessein d'y vivre dans le repos et l'obscurité. Mais

son apparition avait donné le mouvement aux populations, fatiguées de la tyrannie d'Abou-Saïd. La ville de Malaga se souleva en son nom, et d'autres places suivirent cet exemple. Craignant un abandon général, Abou-Saïd prit le parti d'aller trouver le roi de Castille, et de l'attacher à sa cause par des présens. Il se rendit à Séville, accompagné d'une suite nombreuse, et conduisant avec lui des chevaux de noble race, des armes précieuses, de riches étoffes, des pierreries et de l'or. Pierre le reçut à l'Alcázar avec toutes les cérémonies de l'hospitalité royale ; mais, la nuit même, il s'empara des trésors de son hôte, et le fit arrêter avec toute sa suite. Abou-Saïd, et trente-six chevaliers mores qui l'accompagnaient, furent conduits sur des ânes, hors de Séville, attachés à des arbres, et tués à coups de lance par les satellites du roi de Castille. Le cruel Pierre se chargea d'être lui-même le bourreau d'Abou-Saïd, qui lui reprocha son crime, et lui prédit une fin funeste. Grenade ouvrit alors ses portes à Muhamad, qui obtint, sans combats, la soumission de tout le

royaume, renvoya les prisonniers chrétiens,
1362 et signa la paix avec le roi de Castille.

Ce fut presque à cette époque du retour de Muhamad, que commencèrent les longues querelles de Pierre-le-Cruel et de son frère Henri de Trastamare, fils naturel d'Alphonse XI. Le bâtard avait pour lui la haine du peuple contre son frère, l'Aragon et la France, qui lui donna une armée et Duguesclin. Pierre était défendu par les Anglais et le prince de Galles. Après des chances diverses, et des succès long-temps balancés, Pierre fut enfermé dans le château de Montiel par l'armée victorieuse de Henri, et celui-ci, attirant son frère dans un piége sous une fausse promesse, le poignarda de sa main. Le trône de Castille fut le prix de ce
1369 crime.

Muhamad avait fourni quelques secours à Pierre, plus par devoir de vassal que par attachement. Il rappela aussitôt ses troupes, et, profitant des agitations qui suivirent la catastrophe de Montiel, il s'empara d'Algeziras, qu'il détruisit de fond en comble, n'espérant point en conserver la possession.

Une trève fut ensuite solennellement con- 1370
clue avec le nouveau roi de Castille, et, pendant plus de vingt années, rien ne troubla la paix entre les deux peuples.

Ce long repos dont jouit Grenade, sous la sage et paternelle administration du cinquième Muhamad, forme l'époque la plus brillante et la plus heureuse de l'histoire du royaume d'Alahmar. Alors florissaient l'agriculture et les arts; alors un immense commerce se faisait entre l'Espagne musulmane et la Syrie, l'Afrique et l'Italie. Les négocians de toutes les nations trouvaient dans l'empire protection et sécurité. Les Génois avaient un comptoir à Grenade même, et le port d'Alméria, ouvert à tous les étrangers, était la plus célèbre *échelle* de l'Occident. Des fêtes élégantes, de brillans tournois, une bienveillante et somptueuse hospitalité, attiraient à la cour de Grenade, comme au centre de la chevalerie, toute la noblesse des nations voisines, musulmanes ou chrétiennes. Aux réjouissances qui accompagnèrent le mariage et le sacre du fils aîné de Muhamad, Abou-Abdallah Yousef, assistaient une

foule de chevaliers et de curieux venus d'Afrique, d'Espagne, de France et d'Italie. Cette situation tranquille et florissante dura autant que le règne de Muhamad, qui mou-
1391 rut en 1391, dans un âge très-avancé. Il avait renouvelé avec le roi de Castille, Jean Ier, le traité de paix et d'alliance conclu avec Henri de Trastamare. Lorsque ce dernier mourut, en 1379, on accusa Muhamad de l'avoir fait périr en lui envoyant des brodequins empoisonnés. Cette accusation, recueillie par les chroniques, mais rejetée par tous les historiens graves, n'a pu reposer que sur cette circonstance fortuite, que Henri tomba malade le jour même où il reçut le présent de son allié.

Abou-Abdallah Youzef voulut continuer le règne tranquille de son père, et reçut du roi de Castille, Henri III, dit le Malade (*el enfermo*), la confirmation de la paix. Cette circonstance, et l'accueil qu'il faisait aux étrangers, servirent de prétextes à son second fils, Muhamad, pour l'accuser d'être un mauvais musulman et un ami secret des chrétiens. Une sédition que souleva ce jeune

ambitieux contre son père, ne fut apaisée que par l'intervention de l'ambassadeur de Fez. Mais elle obligea Youzef, accusé d'intelligences avec les chrétiens, à quelques attaques de frontières, qui furent repoussées et suivies d'une nouvelle trève. Youzef étant mort peu de temps après, ce Muhamad lui succéda, avec l'appui du peuple de Grenade,
au lieu de son frère aîné, Youzef, qu'il fit 1396
enfermer dans le château fort de Schalobanyah (Salobreña). Bien que Muhamad fût allé lui-même à Tolède renouveler le pacte d'alliance avec le roi de Castille, quelques algarades des commandans de frontières allumèrent entre eux une guerre assez vive,
que continua, après la mort de Henri III, 1406
l'infant don Ferdinand, tuteur du jeune Jean II. Durant une trève de quelques mois,
convenue en 1408, Muhamad mourut, et 1408
son frère aîné, dont il venait d'ordonner le supplice, fut tiré de sa prison pour monter au trône (1).

(1) Cette circonstance mérite d'être rapportée en détail. Lorsque Muhamad se sentit mourant, il écrivit au commandant de la forteresse où languissait son frère : « Qayd

Youzef, troisième du nom, fut pour Grenade un second Muhamad V. Deux ans après son avénement, le refus qu'il fit de reconnaître la suzeraineté du roi de Castille, et de payer l'ancien tribut amena la guerre entre eux, et la prise d'Antequera par les chrétiens. Mais une trève fut conclue en 1410, et successivement renouvelée, moyennant la remise de quelques captifs, jusqu'à la mort de Youzef, mort dont la date précise ne se trouve dans aucun historien arabe ou espagnol, mais qui doit être placée vers l'an 1425.

de Schalobanyah, mon serviteur, dès que tu recevras cette lettre des mains de mon messager, tu ôteras la vie à Sydy-Youzef, mon frère, et tu m'enverras sa tête par le porteur. J'espère que tu ne manqueras pas à mon service. » L'alcayde reçut cette lettre tandis qu'il jouait aux échecs avec le prince son prisonnier. En le voyant muet et troublé, Youzef prévit son sort. « Qu'ordonne le roi, dit-il? il demande ma tête? » L'alcayde lui présenta la dépêche. « Eh bien, reprit Youzef, finissons au moins notre partie. » Et il se remit paisiblement à jouer. L'alcayde, frappé de stupeur, mêlait toutes les pièces; le prince lui indiquait et corrigeait ses fautes En ce moment, deux chevaliers arrivaient de Grenade, à toute bride, pour lui annoncer que son frère était mort, et que le trône l'attendait.

Jusqu'à cette époque, l'empire musulman goûta la paix la plus profonde, et Grenade fut encore un lieu de plaisirs que les étrangers fréquentaient à l'envi. Une circonstance singulière les y amenait en grand nombre : non seulement tous les chevaliers mécontens de la Castille et de l'Aragon allaient se réfugier à la cour de Youzef, mais ceux qui avaient quelque querelle à vider venaient lui demander, ou le champ clos, ou une sentence d'arbitre ; car il s'était acquis, par ses jugemens comme médiateur, une grande renommée de sagesse et d'équité. La reine-mère de Castille, doña Catalina, régente pour son fils Jean II, entretenait avec lui une correspondance régulière, et le consultait sur tous les sujets importans.

La mort de Youzef troisième, en marquant la fin de cette heureuse et brillante période de l'histoire moresque, ouvre une ère de dissentions, de désordres et de guerres civiles, qui ne se termine qu'à la chute de Grenade.

Le fils de Youzef, Muley-Muhamad, surnommé *Al-Hayzari*, ou le Gauche (Moulay-

Mohammed-Al-Aysery), ne conserva point l'affection populaire que son père s'était acquise. Humble avec les chrétiens et les Africains, qu'il redoutait également, il était arrogant et capricieux avec ses sujets, dont il excita les plaintes, en leur interdisant les fêtes et les tournois qu'ils aimaient passionnément, et en leur refusant, des mois entiers, les audiences personnelles qu'avaient toujours accordées les souverains musulmans.
1427 Une émeute éclata, et son cousin, Muhamad, surnommé Al-Zaquyr (Al-Ssaghir, *le petit, le cadet*), fut proclamé. Al-Hayzari se réfugia à la cour de son allié, le roi de Tunis.

Pour s'affermir sur le trône, al Zaquir persécuta tous les hommes qui avaient servi son prédécesseur, entre autres le wizir Youzef-Ebn-Seradj. Cette politique lui réussit mal. Les proscrits, réfugiés à la cour de Castille, obtinrent du roi Jean II qu'il embrassât la cause d'Al-Hayzari, et ce dernier, également soutenu par le roi de Tunis, vint débarquer à Alméria, à la tête d'une petite armée africaine. Al-Zaquir voulût vainement

lui disputer l'entrée de Grenade; il fut livré au vainqueur par ses propres soldats, et décapité. 1429

Al-Hayzari, peu reconnaissant de l'assistance du roi de Castille, et profitant des troubles que commençaient à exciter dans les états chrétiens les faiblesses de Jean II pour son favori le connétable Don Alvaro de Luna, refusa l'hommage de vassalité qu'il avait promis. Ce refus alluma la guerre, et des irruptions réciproques ensanglantèrent les frontières des deux états. Dans ces circonstances, un parent d'Al-Hayzari, nommé Youzef-Aben-Alahmar, vint proposer à Jean II de se reconnaître pour vassal de la Castille, s'il voulait lui conférer la souveraineté de Grenade. Jean II accepta l'offre; en qualité de seigneur suzerain, il déclara roi de Grenade Aben-Alahmar, qui s'engagea, en retour, à lui payer les anciens tributs, à l'assister, à toute réquisition, d'un secours de quinze cents chevaux, et à se présenter, comme son vassal, aux cortès de Castille, toutes les fois qu'elles s'assembleraient en deçà des montagnes de Tolède. Ayant réuni à ses

partisans une troupe espagnole, Aben Alahmar
1431 défit Al-Hayzari, et entra victorieux à Gre-
1432 nade, où il mourut après un règne de six mois. Al-Hayzari, qui s'était retiré à Malaga, vint alors reprendre le trône dont il avait été déjà deux fois dépossédé.

Après une trève de deux ans conclue avec les chrétiens, la guerre s'engagea de nouveau, et continua sans interruption jusqu'en 1438. Mais c'était simplement un état d'hostilité qui autorisait de part et d'autre les algarades, et qui n'offre d'important, pendant cette période, que la prise de Huescar par les chrétiens, et une victoire signalée remportée sur eux par le wizir Abdelbar. A
1438 cette époque, des troubles violens agitaient la Castille, et les rois de Navarre et d'Aragon, qui soutenaient les mécontens, faisaient à Jean II la guerre la plus vive. Loin de goûter, à la faveur de ces circonstances, le repos et la sécurité, Grenade était agitée des mêmes désordres. Un grand nombre de chevaliers, ayant à leur tête un des neveux du roi, Aben-Ismayl, avaient abandonné la cour d'Al-Hayzari pour se retirer en Castille. Un

autre de ses neveux, Aben-Ozmin (Ebn-O'tsmân), quittant le gouvernement d'une province, se rend secrètement à Grenade, y excite une sédition, enferme son oncle dans l'Alhamrâ et s'empare de la couronne. 1445

Quoique maître du palais dont la possession donnait l'autorité souveraine, le nouveau monarque ne fut pas unanimement reconnu. Plusieurs dissidens, entre autres le wizir Abdelbar, appelèrent à régner Aben-Ismayl, le réfugié de Castille, qui vint, avec leur secours, établir à Montefrio une cour rivale de celle de Grenade. Il avait pour lui le roi de Castille, auquel Aben-Ozmin, qui s'était allié aux rois de Navarre et d'Aragon, faisait une rude guerre de frontières. Dès que Jean II, après le supplice de 1453
son favori, eut signé la paix avec ces princes, il envoya son armée au secours d'Aben-Ismayl, qui vainquit Aben-Ozmin, le chassa de Grenade, et fut proclamé. 1454

Jean II mourut dans cette même année, laissant le trône de Castille à son fils Henri IV, dit l'Impuissant (*el impotente*). Aben-Ismayl, qui n'avait point renouvelé la trêve avec ce-

lui-ci, et qu'encourageait la prise récente de Constantinople par les Turcs, recommença presque aussitôt ces excursions soudaines et rapides où les guerriers mores, habitués aux coups de main, trouvaient un attrait irrésistible. Le roi de Castille, pour protéger ses frontières, rassembla une armée avec laquelle il pénétra sans résistance sur le territoire et jusqu'aux murailles de Grenade. Mais les Mores, sans oser livrer une bataille rangée, et seulement par des escarmouches, genre de combats dans lequel ils excellaient, obligèrent l'armée espagnole à rentrer en Castille. De continuelles hostilités succédèrent à cette expédition, et durèrent jusqu'à la
1462 prise de Gibraltar, livré aux Espagnols par un des chefs de la garnison, qui embrassa le christianisme. Abd-Ismayl demanda la paix, qui fut signée, en 1463, dans une entrevue des deux rois, et dura sans interruption jusqu'en 1470. Pendant cette période, les communications entre les deux peuples redevinrent libres et fréquentes. Un grand nombre de chevaliers espagnols venaient visiter Grenade, et les Mores étaient également admis

avec distinction dans les villes chrétiennes. De grands événemens occupaient la Castille, et détournaient ses forces de leur but ordinaire. Alors s'était formée cette fameuse ligue de seigneurs, de prélats, de députés des communes, qui, ayant proclamé la déchéance d'Henri-l'Impuissant, aux cortès d'Avila, en 1465, élut à sa place l'infant don Alonzo, son frère, et plus tard, lorsque ce dernier mourut, proclama pour héritière du trône leur sœur Isabelle, au mépris des droits de l'infante Jeanne Henriquez (1).

Aben-Ismayl était mort en 1466, laissant le trône à l'aîné de ses fils, Haboul-Hacen ('Abou'l-Hhasan). Celui-ci, déjà vieux, avait, à son avénement, un fils en âge d'homme, cet Abou-Abdallah, surnommé depuis Al-Zaquir (al-Ssaghyr), que nous appelons, d'après les chroniqueurs espagnols, Boabdil. Al-Zaquir avait pour mère la sultane Zoraya (2), née de sang chrétien, femme d'un

(1) On appelait cette princesse la *Bertrañeja*, parce qu'on la disait fille de Bertran de la Cueva, favori du roi et amant de la reine.

(2) Les auteurs espagnols font, au contraire, de Zoraya

caractère altier et d'une ardente ambition. Les premières années du règne d'Aboul-Hacen, comme la fin de celui d'Ismayl, furent tranquilles et prospères. En 1470, une révolte de l'alcayde de Malaga, soutenue par les Castillans, donna au roi de Grenade l'occasion de représailles, et fit naître une guerre de frontières, qui continua jusqu'à la mort d'Henri IV, en 1474.

Ce fut alors que s'accomplit, dans les états chrétiens, l'événement qui décida du sort de Grenade. L'on a vu qu'après les conquêtes de saint Ferdinand et de Jacques Ier,

une renégate chrétienne qu'Aboul-Hacen épousa dans sa vieillesse. Mais si elle n'eût été que la marâtre du Zaquir, comment expliquer les efforts qu'elle fit pour lui donner le trône, et le dévouement qu'elle lui montra toute sa vie? Sa conduite n'est pas seulement celle d'une ambitieuse, c'est aussi celle d'une mère. La même confusion règne dans les auteurs arabes compilés par Condé. Il fait d'abord de cette Zoraya la mère des deux infans Sydy-Yahie et Sydy-Alnayar, qui seraient ainsi fils d'Aboul-Hacen; puis, il la fait mère d'Abou-Abdallah, et donne pour père aux deux infans le prince Selym, frère cadet d'Aboul-Hacen et d'Abdallah-al-Zagal. Condé, qui est mort sans avoir mis la dernière main à la troisième partie de son ouvrage, n'a pu faire concorder ces relations contradictoires.

le royaume d'Aben - Alahmar ne put être fondé et se soutenir durant deux siècles que par la rivalité constante des deux principaux royaumes chrétiens ; la Castille et l'Aragon, qui, loin de s'unir pour achever l'œuvre des conquérans de Cordoue et de Valence, semblèrent voir avec plaisir subsister un ennemi commun, dont ils se faisaient au besoin, et l'un contre l'autre, un allié. A la mort d'Henri IV, le sceptre de Castille et celui d'Aragon se trouvèrent réunis dans les mains des rois catholiques. C'est le nom qu'on donne d'habitude à Isabelle et Ferdinand, mariés en 1467 ; l'une, héritière de la Castille, comme successeur de son frère Henri, par décision des cortès nationales ; l'autre, héritier de l'Aragon, comme fils aîné du roi Jean II. Isabelle avait alors dix-huit ans, et Ferdinand, qui portait le titre de roi de Sicile, n'en avait que dix-sept. Ce fut seulement en 1479, à la mort de Jean II d'Aragon, que s'opéra positivement la réunion des deux couronnes.

Les conséquences inévitables de cette réunion sur le sort du royaume de Grenade ne

se firent pas immédiatement sentir. Des embarras longs et nombreux accompagnèrent l'avénement d'Isabelle et le réglement des droits de son mari sur ses états héréditaires. Ensuite, la guerre qu'ils eurent à soutenir contre le roi de Portugal, Alphonse V, qui défendait, avec l'aide de la France, les droits de sa fiancée Jeanne Henriquez, ne leur permit pas d'abord d'autres entreprises extérieures. Aussi, lorsqu'en 1476, à l'expiration d'une trève de deux ans, les rois catholiques demandèrent au roi de Grenade l'hommage et le tribut, Aboul-Hacen put impunément répondre aux envoyés castillans: «Dites » à vos maîtres que ceux qui payaient le tribut » sont morts, et qu'on ne fabrique plus à Gre» nade que des lances et des cimeterres.» Mais peu d'années après, les choses avaient changé de face. Battu dans plusieurs rencontres, le roi de Portugal avait demandé la paix; sa fiancée Jeanne avait pris le voile dans le monastère de Sainte-Claire, à Coïmbre, et l'Aragon appartenait en propre à l'époux d'Isabelle. Ce fut donc une impardonnable témérité qui mit les armes aux mains d'A-

boul-Hacen, et lui fit provoquer les puissans monarques de la Péninsule. Ainsi en jugea le peuple musulman, lorsqu'en 1479 1479
Aboul-Hacen fit, sans provocation, une irruption dans l'Andalousie. Les imâms et les alfaquis de Grenade prédirent alors publiquement la ruine de l'empire. Ces funestes pressentimens se répandirent dans le peuple, lorsqu'en 1482, une troupe de maraudeurs chrétiens, sous les ordres du marquis de Cadiz, enlevèrent, par un audacieux coup de main, la forteresse d'Alahma, située seulement à huit lieues de Grenade. En vain Aboul-Hacen essaya de la reprendre; toutes ses attaques furent repoussées, et les Castillans conservèrent ce poste avancé, cette tête de pont qui leur donnait accès au sein des possessions de l'ennemi. De là ils pouvaient sans cesse troubler ses travaux et ravager ses récoltes. La perte de cette place, et le siége de Loxa, qui la suivit de près, excitèrent le mécontentement et l'effroi. L'ambitieuse Zoraya, voulant mettre à profit l'agitation qui régnait à Grenade, et porter au trône son fils Abdallah-al-Zaquir, Aboul-Hacen, pour

déjouer leurs trames, fut contraint de les enfermer tous deux ; mais ils parvinrent, avec l'aide de leurs nombreux partisans, à s'évader de la prison, et la guerre civile, éclatant aussitôt entre le fils et le père, vint ajouter ses dangers aux dangers de l'invasion étrangère. Al-Zaquir s'était établi dans le palais d'Albayoin (Qassr-al-Bayezyn, *château des gens de Baeza*), tandis qu'Aboul-Hacen occupait encore l'Alhamrâ, et les rues de Grenade étaient devenues le théâtre des combats continuels que se livraient les deux factions rivales. Enfin la médiation des imâms et la vue du péril commun amenèrent une trève pendant laquelle chacun des prétendans au trône, conservant ses prétentions, devait conserver aussi sa situation présente. Dès que cette trève fut signée, le vieil Aboul-Hacen sortit de Grenade avec ses troupes, pour secourir la ville de Loxa, que les chrétiens serraient étroitement. Il parvint à leur faire lever le siége ; mais lorsqu'après cette utile expédition, il ramenait ses soldats à Grenade, il trouva fermées les portes de cette capitale. Violant en son absence la conven-

tion jurée, son fils s'était emparé de l'Alhamrâ et de l'autorité royale, Aboul-Haçen 1482
fut obligé de se retirer à Malaga, où commandait son frère Abdallah, surnommé Al-Zagal (al-Ssaghâr, *le jeune*.)

L'année suivante, les chrétiens firent une irruption dans cette province; mais ils furent repoussés et battus par Abdallah-al-Zagal, auquel cette victoire acquit une grande célébrité. Al-Zaquir, pressé par sa mère, se crut dans la nécessité d'illustrer aussi son nom par quelque haut fait d'armes. Il rassembla les chevaliers de Grenade, dont il se composa une troupe d'élite, et dirigea une algarade sur la ville de Lucena. Les *fronteros* (1) espagnols, prévenus de son dessein, l'attendaient au passage, rangés en bataille. A leur rencontre, Al-Zaquir tourna bride; mais il fut atteint dans sa retraite, et sa troupe taillée en pièces presque sans résistance. Lui-même, renversé

(1) Gardiens des frontières. Parmi eux se trouvait le jeune Gonzalo de Cordova (Gonzalve de Cordoue), si célèbre depuis sous le nom du *grand capitaine*, qu'il acquit dans les guerres d'Italie.

1483 de cheval, tomba au pouvoir des vainqueurs.
Cette expédition désastreuse, où avait péri la fleur de la chevalerie musulmane, et qui laissait un roi prisonnier, répandit dans Grenade le deuil et la consternation. Le vieil Aboul-Hacen revint occuper l'Alhamrâ; mais sa présence, loin de rendre la confiance ou l'espoir, ne fit qu'attirer de nouveaux malheurs et précipiter la ruine de l'empire. Al-Zaquir avait traité de sa rançon avec les rois catholiques; il offrait de renouveler l'hommage de vassalité à la Castille, de payer l'ancien tribut annuel de douze mille doblas d'or, et de délivrer trois cents prisonniers chrétiens; il proposait, enfin, de laisser son fils en ôtage pour garantie de ces conditions. Les offres du roi captif furent soumises au conseil de Castille, où les avis se trouvèrent d'abord divisés; mais l'observation que le retour du Zaquir à Grenade, loin de réunir les partis, ne ferait qu'y rallumer la guerre civile, entraîna la décision de Ferdinand et d'Isabelle. Al-Zaquir, après avoir baisé la main du roi, fut reconduit par une escorte de cavaliers chrétiens jusqu'aux approches

de Grenade, où sa mère et ses partisans parvinrent à l'introduire en secret. Les rois catholiques avaient bien calculé. En apprenant, par les acclamations de la populace, que son fils était de retour, et occupait le palais fortifié d'Albaycin, Aboul-Hacen assembla les chefs des familles qui suivaient son parti, et résolut, d'accord avec eux, de lui livrer immédiatement un assaut. Les partisans du Zaquir, réunis par sa mère, étaient préparés à la défense; et les habitans de Grenade, divisés entre le père et le fils, ensanglantèrent pendant tout un jour, par mille combats acharnés, les rues et les places de cette malheureuse ville. Après une nuit passée en apprêts d'attaque et de défense, la bataille, encore indécise, allait s'engager de nouveau, lorsqu'un des principaux citoyens, dont la longue et vertueuse vie commandait le respect aux deux partis, put se faire entendre de leurs chefs. L'histoire a conservé ses paroles : « Pour qui, leur dit-il, combattez-vous, les uns et les autres? Pour qui répandez-vous de vos propres mains un sang qui ne doit couler que pour la défense

de la patrie et de la religion menacées? Vous, pour un vieillard incapable de tenir désormais une épée, et de vous conduire contre l'ennemi commun; vous, pour un jeune efféminé sans courage, sans vertus, qu'une femme domine, et qui s'est fait l'esclave des chrétiens. Abandonnez-les l'un et l'autre, et cherchez s'il n'est point, parmi nos guerriers, quelque héros auquel nous puissions remettre le pouvoir, et confier le salut de l'empire. » Alors il nomma Abdallah-al-Zagal, et les acclamations unanimes qui accueillirent le nom de ce wali annoncèrent que les partis déposaient les armes.

Le vieil Aboul-Hacen se soumit sans ré-
1484 sistance, et remit à son frère le palais de l'Alhamrâ. Mais le Zaquir occupait toujours celui de l'Albaycin. Pour que la guerre civile ne s'allumât point de nouveau, et que toutes les forces musulmanes pussent se réunir contre les chrétiens, qui pénétraient alors sur plusieurs points du territoire, le Zagal proposa au Zaquir le partage de la royauté. Chacun d'eux continuerait à occuper le palais dont il était en possession; les provinces,

les revenus et les levées d'hommes seraient également partagés entre eux, et leurs moyens seraient mis en commun pour la défense du pays. Le fils de Zoraya parut d'abord consentir à cet arrangement; mais c'était pour gagner du temps, et recourir à son suzerain, le roi de Castille, qui lui envoya quelques secours et grossit son parti d'une troupe espagnole. La guerre civile se ralluma donc entre l'oncle et le neveu, qui se disputaient, par de continuels combats, la possession de la capitale, laissant les provinces sans gouvernement, sans direction, abandonnées aux querelles des chefs subalternes, et aux invasions de l'ennemi. Les principales familles de Grenade suivaient généralement le parti du Zagal; la populace, au contraire, gagnée par les largesses de Zoraya, formait celui du Zaquir, de manière qu'à la querelle pour la possession du trône se joignait encore celle des pauvres et des riches, et que les pillages succédaient aux combats (1).

(1) Je ne rapporte point ici les circonstances qui passent généralement pour avoir accompagné la chute de Grenade, telles que le procès de la reine, femme du Zaquir (Boab-

Cependant les rois catholiques, délivrés de tout embarras intérieur, bien d'accord entre eux, et disposant de toutes les forces des états chrétiens, avaient résolu la destruction totale de l'Islam en Espagne. Réunir le royaume de Grenade à leur vaste monarchie, et terminer la grande œuvre commencée depuis sept siècles par Pélage, n'était pas seulement pour eux un objet d'ambition politique; ce sentiment religieux, qui poussait naguère aux croisades, leur montrait dans la victoire un devoir accompli, une œuvre sainte. Avec celle de Grenade, la conquête du ciel leur était promise (1). On a vu, par leur

dil), la dispute des Zegris (*al Zeyrys*) et des Abencerrages (*Beny-Seradj*), le massacre de ces derniers dans la cour des Lions, etc. Toutes ces traditions appartiennent au roman, et non à l'histoire. Elles ont été recueillies ou inventées par les auteurs des nombreux *romances moriscos* et par quelques écrivains contemporains, tels que Perez de Hita, dans son *Historia de las guerras civiles de Granada*, ouvrage curieux par ses détails de mœurs et d'usages, mais dont le titre est éminemment mensonger.

(1) Le moine Ferdinand de Talavera, confesseur d'Isabelle, était auprès d'elle un vrai prédicateur de croisades. Cette princesse ayant voulu lui donner le siége épiscopal

conduite avec le Zaquir prisonnier, et disputant ensuite, sous leur protection, la royauté de Grenade à son père et à son oncle, que leur entreprise était conduite avec politique, avec prudence, avec cette lenteur qui compte sur l'avenir, et prouve une résolution persévérante. Leurs préparatifs militaires n'annonçaient pas moins qu'il ne s'agissait plus, entre les deux peuples, de ces algarades, de ces escarmouches de frontières, où l'audace et la légèreté l'emportaient souvent sur la force véritable, mais qu'une lutte sérieuse, mortelle, allait s'engager, et que le plus puissant devait écraser le plus faible. Les rois catho- 1484
liques avaient obtenu des cortès de Castille et d'Aragon tous les subsides nécessaires à leur entreprise; une flotte nombreuse, construite dans les ports de Biscaye, croisait devant les côtes de la Méditerranée, pour empêcher que les musulmans d'Afrique envoyassent à leurs frères d'Espagne aucun

de Salamanque, il lui répondit qu'il ne serait point évêque avant de l'être à Grenade. (*Señora, no tengo de ser obispo, hasta que lo sea de Granada*). Il fut en effet le premier archevêque de cette ville, après sa reddition.

secours de troupes, de vivres ou de munitions; enfin, l'armée espagnole s'était assemblée sous les ordres de Ferdinand. Tous les hommes importans des deux royaumes s'y trouvaient réunis, et, comme au camp de saint Ferdinand devant Séville, la plupart des prélats espagnols avaient accompagné les hauts barons et les grands-maîtres des ordres militaires. A dix mille chevaux, quarante mille fantassins, et une artillerie nombreuse pour le temps, se joignait un corps de trente mille pionniers ou fourrageurs (*gastadores* ou *taladores*), qui ne servaient point seulement à ouvrir passage à l'armée et à l'approvisionner, mais dont l'occupation principale était de détruire les villages, les fermes, les maisons, d'enlever les bestiaux, de brûler les moulins, de couper les arbres, d'arracher les oliviers et les vignes, de porter enfin la désolation dans les campagnes, et la famine dans les cités.

Je ne peux suivre pas à pas l'armée chrétienne dans le cours de ses expéditions; j'en indiquerai seulement les résultats. La campagne s'était ouverte en 1484. Deux ans

après, les Espagnols étaient maîtres d'Alora, de Setenil, de Coïn, deCartama; ils avaient fait rendre à discrétion l'importante place de Ronda, dont tous les habitans s'étaient enfuis à Grenade ou en Afrique. Partout, aux approches de l'armée chrétienne, disparaissait la population musulmane. Les habitans des champs ou des villes étaient chassés devant elle, les mosquées se convertissaient en églises, et de nouveaux colons, venus de l'Andalousie chrétienne, repeuplaient peu à peu ces provinces désertes. En 1486, les Espagnols assiégeaient à la fois Loxa et Velez-Malaga. Le péril devenait tellement imminent pour Grenade, que les deux partis, qui continuaient à s'entre-déchirer dans cette ville infortunée, et laissaient les autres places de l'empire abandonnées à leurs propres forces, convinrent d'un moment de trève. Le Zaquir marcha au secours de Loxa, le Zagal, au secours de Velez. Ni l'un ni l'autre ne fut heureux. N'osant pas même aborder le camp chrétien, le Zaquir vit enlever la ville qu'il était venu défendre, envoya d'humbles excuses au roi de Castille, et, de retour au palais de sa mère,

laissa encore prendre Illora et Moclin, qu'on appelait les *deux yeux* de Grenade. Le Zagal, qui avait sollicité vainement les secours du sultan d'Egypte et des rois de Tunis et de Fez, tenta du moins la fortune des armes. Il attaqua les Espagnols qui assiégeaient Velez, remporta même quelques avantages, mais fut ensuite complètement battu. Il ramenait les débris de son armée pour s'enfermer avec eux à Grenade, lorsqu'il trouva fermées les portes de cette ville. Toujours lâche et sans foi, le Zaquir avait mis à profit l'absence de son compétiteur au trône, pour s'emparer de l'Alhamrâ, et se déclarer seul roi de Grenade. Le Zagal n'essaya point de punir cette trahison; il se retira à Guadix, et se fit, du district de cette ville et de celui d'Alméria, un petit état particulier.

Cependant les divers corps de l'armée espagnole s'étaient réunis devant Malaga, et cette cité, la seconde de l'empire, était étroitement serrée par terre et par mer. Le gouverneur, qui prévoyait depuis long-temps l'attaque des chrétiens, et ne recevait aucun secours de la métropole, avait pris à sa solde

une troupe d'Africains. Ces mercenaires, s'étant bientôt arrogé un pouvoir sans bornes, dépouillaient les habitans et voulaient étouffer par la force les plaintes qu'arrachaient à ceux-ci une détresse et des besoins qu'ils ne partageaient pas. Leur défense fut opiniâtre; mais plusieurs citoyens, poussés par la faim, s'entendirent pour livrer la ville aux Espagnols. Elle fut mise au pillage, et ses habitans quittèrent la contrée. 1487
A l'occasion de cette conquête, le Zaquir envoya de magnifiques présens aux rois catholiques. Ferdinand reçut des chevaux et des armes précieuses; Isabelle, des étoffes d'or et de soie, et des caisses de parfums. Une négociation suivit cette ignominieuse courtoisie, et le Zaquir promit par serment, non seulement de combattre le Zagal, qui inquiétait sans cesse l'armée espagnole par des escarmouches bien dirigées, mais encore, dès que les rois ses suzerains se seraient rendus maîtres des districts occupés par ce prince, de leur livrer Grenade. Il devait alors résigner à leur profit la souveraineté, moyen-

nant l'abandon qui lui serait fait d'un fief considérable dans les Alpuxarres.

1488 Après une année, consacrée tout entière à des soins d'administration intérieure et à de nouvelles convocations de cortès, les rois catholiques ouvrirent, au printemps de 1489, une nouvelle campagne, avec l'intention de ne plus déposer les armes qu'après un succès complet. Les Espagnols, qui détruisaient pièce à pièce le royaume de Grenade, et dont le plan était de n'en attaquer le cœur qu'après en avoir enlevé toutes les autres parties, vinrent investir la ville de Baza. C'était une place très forte, pourvue d'une suffisante garnison, et commandée par l'infant Cidi Yahie (Sydy Yahhyay), neveu du Zagal. Sa résistance fut longue et brillante : six mois d'investissement et d'assauts n'avaient pas lassé sa constance, et l'armée chrétienne se montrait si découragée, que la reine Isabelle, qui avait assisté précédemment à la prise de Malaga, crut devoir amener elle-même des renforts au camp. Les attaques recommencèrent plus vives, et Yahie résolut enfin de
1489 proposer une capitulation. Loin de lui faire

payer par des duretés son opiniâtre défense, les rois catholiques, usant toujours d'une politique adroite, comblèrent le jeune prince d'honneurs et de caresses. Il fut séduit et gagné. Après la remise de la place, Yahie se rendit auprès de son oncle le Zagal, pour l'exhorter à faire également sa soumission au roi de Castille. Il lui représenta l'impossibilité de résister avec succès, les maux infinis d'une défense sans espoir, et les avantages qu'offrirait à ses sujets, comme à lui-même, non la soumission d'un vaincu qui se livre à merci, mais un traité conclu, avant la défaite, avec des souverains généreux. Le Zagal se laissa convaincre. Il se rendit avec son neveu au camp des chrétiens, où l'attendait un brillant accueil, et l'arrangement fut aussitôt conclu. On convint que le Zagal ferait remise aux rois catholiques des deux provinces de Guadix et d'Alméria; que les villes et forteresses seraient ouvertes aux troupes espagnoles; que les habitans deviendraient sujets du roi de Castille, auquel ils paieraient les tributs qu'ils payaient précédemment à leurs souverains, et qu'ils conserveraient, à ces

conditions, leur liberté et la possession paisible de leurs biens. Le Zagal se réserva la propriété des salines de Maleha, et de vingt-trois bourgs ou villages. Ce traité, qui s'exécuta sur-le-champ, livrait aux Espagnols tout le littoral du royaume musulman, et complétait la conquête des provinces.

1490 Grenade seule subsistait encore. Une multitude immense, composée des populations qu'avait chassées devant elle l'armée espagnole, emplissait les maisons de cette capitale et campait dans ses rues. Quand on reçut coup sur coup les nouvelles de la prise de Baza, et de la reddition des provinces occupées par le Zagal, quand on vit qu'il ne restait plus aux Espagnols aucune barrière à franchir, l'effroi et les fureurs qui l'accompagnent s'emparèrent de cette multitude. Des plaintes amères, des injures sanglantes, étaient poussées contre le Zaquir ; on l'accusait d'avoir vendu aux chrétiens son empire et sa foi. Le peuple ameuté, que ses chefs et ses imâms retenaient à peine, menaçait l'Alhamrâ d'un assaut. Ce fut au milieu de cette agitation furieuse que le Zaquir reçut des

rois catholiques un message par lequel ils le sommaient, la soumission du Zagal étant accomplie, de remplir sa promesse, c'est-à-dire de résigner le trône, et de leur livrer immédiatement Grenade. Pressé entre la crainte de leur colère et celle de la sédition menaçante, le Zaquir essaya d'obtenir un ajournement, en représentant aux rois catholiques que sa capitale était occupée par des populations nouvelles, qui ne souffriraient pas qu'elle fût livrée comme venaient de l'être les villes de Guadix et d'Alméria. Isabelle et son époux ne cherchaient qu'un prétexte : ils envoyèrent pour réponse, au roi de Grenade, une déclaration de guerre. 1491

On était au printemps de l'année 1491. L'armée espagnole, forte de cinquante mille fantassins et de douze mille chevaux, pourvue d'une artillerie considérable, et précédée de nombreuses troupes de *gastadores*, après avoir complètement ravagé la riche *Vega* (plaine) qui entoure Grenade, était venue asseoir son camp aux sources du Guetar, à deux lieues de cette ville. Saint Ferdinand avait été très-utilement secondé, au

siège de Séville, par Aben-Alahmar ; les rois catholiques comptaient aussi, dans les rangs de leur armée, un corps auxiliaire musulman : c'était une partie des troupes du Zagal, que leur avait amenées l'infant Cidi-Yahie. Cependant Grenade se préparait à une résistance désespérée. Entraîné par le mouvement populaire et la résolution des chefs qui formaient son conseil, le Zaquir avait appelé aux armes tous les musulmans, en proclamant la *guerre sainte*. On avait fait un recensement général de la population mâle, et tous les hommes étaient répartis en deux corps, dont l'un, composé des guerriers de profession, était destiné aux sorties, aux combats extérieurs, tandis que l'autre devait servir à la garde des murailles. Le wazir Aboul-Casim Abdelmelic (Abou'l-Qasem Abd-al-Malek) était chargé des levées d'hommes et des approvisionnemens ; l'un des plus vaillans chevaliers mores, Mouza-Aben-Abil-Gazan (Mousay-Ebn-Aby'l Gasan), commandait les opérations militaires.

Pendant les premiers mois du siége, la situation des deux partis se soutint presque

égale. Des convois de vivres, expédiés périodiquement de la *Serrania* (pays de montagnes), qui borde au nord et au levant le territoire de Grenade, fournissaient à la consommation de la ville assiégée; comme d'autres convois, venus d'Andalousie et de Castille, approvisionnaient l'armée chrétienne. Chaque jour des défis étaient portés de la ville au camp; les chevaliers des deux nations se livraient des combats singuliers, à la manière des héros de l'Illiade; et, dans ses sorties fréquentes, le vaillant Mouza pénétrait quelquefois, avec sa cavalerie légère, jusqu'au milieu des tentes espagnoles. Pour mettre leurs ouvrages et leurs provisions à l'abri de ces coups de main; les chrétiens élevèrent, non pas un camp retranché, mais une véritable ville, avec ses maisons, ses rues, ses tours et ses fossés, à laquelle ils donnèrent le nom de Santa-Fé (sainte-foi). La reine Isabelle, accompagnée d'une nombreuse suite de dames espagnoles, vint s'y réunir à son mari, et, dans ce poste militaire, devenu le siége de la monarchie castillane, les fêtes et les divertissemens se suc-

cédaient comme à la cour de Tolède. Ces dispositions annonçaient, de la part des chrétiens, une résolution inébranlable, et les assiégés virent bien alors qu'il ne s'agissait plus d'un moment d'efforts et de courage, et que la lutte ne serait pas bornée à l'espace d'une saison. Le découragement augmenta, lorsque des partis de troupes espagnoles, jetés dans la *Serrania,* coupèrent les convois de vivres, et détruisirent, par leurs ravages, les dernières ressources qu'offrissent les pays musulmans. On prit alors une résolution désespérée, celle d'attaquer, dans une sortie générale, la ville de Santa-Fé. Mais ce dernier effort d'un courage réduit à la témérité par le désespoir eut la plus fatale issue. Repoussés dans leur attaque et poursuivis dans leur retraite, les Mores laissèrent au pouvoir de l'ennemi un grand nombre de prisonniers, toute leur artillerie de campagne, et jusqu'aux tours des *Atalayas* (al-Thalaya'h) (1), qu'occupèrent aussi-

(1) On appelait ainsi des sentinelles placées en avant d'une armée ou d'une ville, et chargées de faire connaître, par des signaux de feu, les mouvemens de l'ennemi.

tôt les avant-postes ennemis. Dès ce moment la ville fut complètement investie, et les chrétiens, parvenus au pied des murailles, commencèrent à les battre en brèche sur plusieurs points. Quand elle se vit menacée de la famine et d'une prise d'assaut, la multitude, enfermée dans Grenade, demanda tumultueusement à ses chefs qu'ils la délivrassent de tant de maux. Le Zaquir assembla de nouveau son conseil. Mouza seul soutint qu'on pouvait encore se défendre, et qu'il ne fallait chercher de salut que dans le courage de ses guerriers; tout le reste fut d'avis d'implorer une capitulation. Les rois catholiques accordèrent d'abord une suspension d'armes, qu'assurèrent des ôtages livrés de part et d'autre, et pendant laquelle s'ouvrit, sur un terrain neutre, une conférence pour traiter de la reddition de Grenade. Le wazir Aboul-Casim fut chargé de diriger les négociations pour la ville assiégée; Gonzalo de Cordova, pour la Castille. On convint que si, dans l'espace de deux mois, la place n'était pas secourue, le roi Zaquir remettrait aux Espagnols les deux palais ou forteresses,

l'Alhamrâ et l'Albaycin, les tours et les portes; que lui et les autres chefs de la nation musulmane jureraient foi et hommage au roi de Castille, qui deviendrait roi et seigneur de Grenade; que tous les captifs chrétiens seraient mis en liberté sans rançon; que le roi Zaquir recevrait une dotation en terres dans les Alpuxarres; que les habitans de Grenade conserveraient la possession entière de leurs biens, leurs maisons, leurs chevaux et leurs armes; qu'ils conserveraient aussi leurs coutumes, usages, habillemens et langue, ainsi que la jouissance de leurs mosquées, et la liberté absolue de leur culte, sans empêchemens publics ou secrets; qu'ils seraient gouvernés par leurs lois, et jugés par leurs cadis, lesquels serviraient de conseillers aux gouverneurs espagnols; qu'ils paieraient au roi de Castille les impôts et taxes qu'ils payaient actuellement au roi de Grenade, et qu'ils en seraient même exempts pendant les trois premières années. Cette convention fut signée par les plénipotentiaires, le 25 novembre 1491.

Quand elle fut connue à Grenade, une

tristesse inexprimable, universelle, se répandit dans cette malheureuse cité. A cette époque, et surtout parmi les races orientales, il y avait encore des deuils de nation. On n'entendait de toutes parts que les pleurs des femmes, les lamentations des vieillards, les imprécations des guerriers, et cette même foule, qui exigeait naguère qu'on la délivrât des tourmens de la faim et des horreurs d'une prise d'assaut, accusant ses chefs de trahison, d'apostasie, voulait s'ensevelir sous les ruines de ses temples et de ses remparts. Le vaillant Mouza profita de cette disposition du peuple pour renouveler, dans le conseil, ses belliqueuses exhortations. « Laissez, lui font dire les derniers historiens de Grenade, laissez les regrets aux enfans et aux femmes. Montrons-nous hommes, en versant, non des larmes, mais notre sang jusqu'à la dernière goutte. Je me mets à votre tête pour aller chercher sur le champ de bataille, ou notre indépendance, ou une mort glorieuse : ne vaut-il pas mieux être compté parmi ceux qui moururent en défendant leur patrie, que

parmi ceux qui assistèrent à sa dernière heure?..... Si vous pensez que les chrétiens seront fidèles à leurs promesses, et que vous trouverez dans leur roi un vainqueur aussi généreux que favorisé de la fortune, détrompez-vous. Ils ont soif de notre sang, et s'en abreuveront. Toutefois la mort est le moindre des maux qui nous menacent. Le pillage de nos demeures, la profanation de nos mosquées, les violences exercées sur nos femmes et nos filles, l'oppression, l'injustice, l'intolérance cruelle et ses brasiers ardens, voilà le sort promis aux lâches qui craignent un trépas glorieux, car pour moi, j'en jure par Allah, je saurai bien m'y soustraire. » Loin de s'échauffer à ces nobles conseils, le Zaquir, redoutant une émeute et la vengeance populaire, fit aussitôt avertir les rois catholiques qu'il renonçait au bénéfice du délai fixé, et qu'il offrait la remise immédiate de Grenade. En même temps, il fit partir sa famille et ses trésors pour ses domaines des Alpuxarres, et, dès le lendemain, il se rendit lui-même au camp des chrétiens pour présenter au roi de Castille les clés de sa ca-

pitale. Ferdinand s'était avancé à sa rencontre ; le Zaquir, dont l'escorte avait mis pied à terre, lui baisa la main droite, en disant : « Nous sommes à toi, roi puissant et glorieux; nous te livrons cette ville et ce royaume, puisqu'Allah le veut ainsi, dans la confiance que tu n'useras de ton triomphe qu'avec clémence et générosité. » Après cette entrevue, le roi dépossédé prit le chemin des montagnes, sans vouloir retourner à la ville qui ne lui appartenait plus. On dit qu'arrivé sur une éminence, appelée depuis *le Soupir du More*, d'où il voyait pour la dernière fois sa chère Grenade, il versa des larmes amères : « Pleure-la comme une femme, lui dit l'altière Zoraya, puisque tu n'as pas su la défendre en homme. (1) »

(1) Plus d'un an avant cette époque, le Zagal, après avoir vendu ses propriétés au roi de Castille, moyennant cinq millions de maravédis, était passé en Afrique. Le Zaquir fit de même; peu après la remise de Grenade, il vendit à Ferdinand la ville de Purchena et ses autres domaines, pour quatre-vingt mille ducats d'or, et se retira à la cour de Fez. Il y périt dans une bataille, en défendant le trône de l'émyr Muley-Ahmed-Ben-Mériny, lui qui n'avait pas su mourir sur les tours de son Alhamrâ.

Les Espagnols avaient occupé sur le champ les remparts et les forts ; le jour des rois, 6 janvier 1492, tandis que les musulmans, loin d'apporter aux vainqueurs d'avilissans hommages, pleuraient, enfermés dans leurs maisons, le dernier jour de Grenade, l'armée chrétienne y fit son entrée triomphale. Entourés d'une grande pompe militaire, mais au milieu d'une solitude complète, les rois catholiques allèrent prendre possession du palais de l'Alhamrâ, où fut arboré l'étendart royal de Castille. C'est là qu'ils reçurent, peu de jonrs après, le Génois Christophe Colomb, qui allait, dans la même année, donner à l'Espagne un nouveau
1492 monde.

On dit que les Espagnols luttèrent huit cents ans contre les Mores ; il faudrait dire que les Mores luttèrent huit cents ans contre les Espagnols. Les Arabes avaient fait la conquête de l'Espagne en deux années ; il fallut huit siècles pour la leur reprendre (1).

(1) J'aurais voulu, dans le cours de cette histoire, joindre le millésime de l'hégire à celui de l'ère chrétienne. Mais, d'une part, les musulmans se sont obstinés à comp-

ter par années lunaires, pour obéir à ce verset du Coran : « .... Il a réglé les phases de la lune ; elles servent à partager le temps et à compter les années » ; d'une autre part, leur année commence au milieu de l'été. Pour fixer la double date, il aurait donc fallu savoir, chose impossible, non seulement l'année, mais le mois et le jour où chaque événement s'était passé, afin d'établir ensuite la concordance entre les computs chrétien et musulman. Masdeu a consacré tout un volume à dresser une table de *réduction des hégires* (reduccion de las egiras) pour l'époque de l'occupation de l'Espagne par les Arabes et les Mores. On peut la consulter. Mais si l'on se contente d'un calcul approximatif, il suffit de retrancher du millésime chrétien les 622 années qui ont précédé l'hégire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

AUFFRAY, Imprimeur, passage du Caire.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES

MORES D'ESPAGNE.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES MORES D'ESPAGNE.

PAR

LOUIS VIARDOT.

TOME SECOND.

PARIS.

PAULIN, ÉDITEUR, PLACE DE LA BOURSE.

1833.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES MORES D'ESPAGNE.

****

PREMIÈRE PARTIE.

APPENDICE.

Histoire des Morisques (de 1492 à 1614.)

L'HISTOIRE des musulmans d'Espagne, comme nation indépendante et distincte, finit à la prise de Grenade. Cependant, pour

la rendre complète, il convient de l'étendre au-delà de la conquête, et de suivre le peuple vaincu dans sa fusion forcée avec le peuple vainqueur, jusqu'à son expulsion totale de la contrée.

La capitulation accordée à Grenade par les rois catholiques mettait les musulmans d'Espagne, devenus sujets des chrétiens, précisément dans la position où les capitulations accordées par Thâriq et Mouza, lors de la première conquête, avaient mis les Goths et les Ibères chrétiens, devenus sujets des Arabes. Les vaincus devaient aussi conserver indéfiniment, outre la paisible possession de leurs propriétés, l'entière liberté de leur culte, leurs lois, leurs juges, leurs coutumes, leurs costumes nationaux et leur langage. Mais le fanatisme des Espagnols ne promettait point, comme la tolérance des Arabes, que ces concessions seraient religieusement accomplies. On a déjà vu précédemment, qu'après la prise de Tolède, au mépris des plus formelles conventions, les Espagnols s'étaient violemment emparés des mosquées pour les convertir en temples chrétiens. Les

Mores de Grenade pouvaient-ils espérer plus de bonne foi, de justice et de modération des rois catholiques, de ces souverains que dirigeaient leurs confesseurs dans la politique comme dans la vie privée, et qui avaient un Torquemada pour grand inquisiteur? A peine établis dans l'Alhamrâ, leur premier acte (30 mars 1492) avait été de rendre un décret ordonnant l'expulsion totale des juifs, décret dont l'exécution rigoureuse enleva de leurs états plus de cinquante mille familles (1) industrieuses et opulentes. Ce n'était pas promettre une longue paix aux musulmans, plus détestés encore que les juifs, puisque la haine nationale s'unissait contre eux à la haine religieuse. Le zèle des rois catholiques s'exerça d'abord par les moyens ordinaires de prosélytisme. On envoya des prédicateurs parmi les Mores, comme on envoyait des missionnaires parmi les Indiens de l'Amérique; mais, les conversions n'étant ni plus nombreuses, ni plus sincères, les apôtres de Grenade, comme ceux du nouveau monde,

(1) Huit cent mille personnes, selon Mariana.

appelèrent bientôt à leur aide le bras séculier. 1499 Ce fut dans l'année 1499 que les persécutions commencèrent. Les archevêques de Tolède et de Grenade, qui s'étaient réunis pour triompher de l'obstination musulmane, n'obtenant pas plus de succès que de simples moines, et n'osant encore violer ouvertement la capitulation, imaginèrent un moyen détourné d'entrer dans la voie de la violence et des supplices. Ce fut de revendiquer, comme appartenant à l'église, tous ceux qui descendaient d'anciens chrétiens devenus musulmans, et qu'on nommait *elchès*. A ceux-là on voulut imposer, par force, le baptême. Leur refus de se soumettre à cette exigence, et les persécutions dont ils furent l'objet, excitèrent, dans le quartier de l'Albaycin, une violente émeute, que le comte de Tendilla, gouverneur de Grenade, ne put apaiser qu'avec des troupes et de l'artillerie. Les rois catholiques envoyèrent aussitôt des juges chargés de poursuivre les coupables avec la dernière rigueur, d'employer contre eux et leurs complices l'emprisonnement, la torture, le bûcher, et d'offrir en même temps

le pardon à tous ceux qui se feraient chrétiens. Des présens et certains avantages furent même offerts aux nouveaux prosélytes. Cette mesure réussit, du moins en apparence. Trop faibles pour résister ouvertement, les Mores de Grenade, auxquels on présentait l'alternative des supplices ou des récompenses, se soumirent à ces conversions forcées. Ils laissèrent changer leurs mosquées en églises, et reçurent, avec le baptême, des noms nouveaux empruntés au calendrier de Rome.

On put étendre aisément aux villages de la plaine la soumission et les conversions simulées ; mais les pays de montagnes ne montrèrent pas la même obéissance. Là, les colons chrétiens n'avaient point pénétré, et les Mores, qui s'y étaient réfugiés en grand nombre depuis la conquête, vivant sans communication avec les Espagnols, étaient restés à peu près insoumis. Les prédications ne furent point écoutées, et dès qu'on adjoignit aux missionnaires les familiers de l'inquisition, la résistance armée, que les Espagnols nommèrent révolte, éclata presque simultané-

ment sur plusieurs points. Elle prit nais-
1500 sance dans les Alpuxarres, où les insurgés se rendirent aisément maîtres des points fortifiés qu'occupaient de petites garnisons espagnoles disséminées dans le pays. Ce mouvement parut si grave, que, pour le réprimer dès son origine, le roi Ferdinand quitta la Castille, et marcha lui-même, à la tête d'une armée formidable, contre ces indociles catéchumènes. Quand ils se virent cernés dans leur asile, et sommés de se rendre, le courage leur manqua. Ils déposèrent les armes, rendirent les forts dont ils s'étaient emparés, s'engagèrent à payer au roi 50,000 ducats en deux ans, livrèrent un grand nombre d'ôtages, et, comme leurs frères de la plaine, se laissèrent imposer le baptême. Au moment où la révolte était ainsi comprimée dans les Alpuxarres, elle éclatait, pour les mêmes motifs, dans la *Serrania* de Ronda, et s'éten-
1501 dait rapidement à la *Sierra Bermeja* (1), (montagnes rouges). Un corps de troupes espagnoles, commandé par don Alonzo de Agui-

(1) On appelle *sierra* (scie) une chaîne de montagnes.

lar, frère aîné de Gonzalve de Cordoue, ayant voulu pénétrer à la poursuite des rebelles dans les rochers escarpés qui leur servaient de retraite, y fut presque entièrement anéanti. A la nouvelle de ce désastre, Ferdinand, de retour à Grenade, après la pacification des Alpuxarres, conduisit aussitôt son armée contre les montagnards de Ronda. L'attaque, dans ces âpres contrées, était si difficile, qu'il dut se borner à leur interdire l'approche des lieux cultivés. Après quelques mois de cette espèce de blocus, les Mores envoyèrent des députés au roi pour traiter de leur soumission. Il fut convenu que ceux d'entre eux qui voudraient passer en Afrique pourraient librement sortir du royaume, en payant une sorte de rançon de dix doblas par tête, et que les autres embrasseraient la foi chrétienne. Cette capitulation, qu'adoptèrent, un peu plus tard, les révoltés de la *Sierra-Bermeja*, fut exécutée fidèlement; mais, dans ces pays pauvres, le nombre des musulmans qui purent acheter leur expatriation fut très petit, et la masse feignit d'adopter la foi qui lui était imposée. Après

cette double expédition, les rois catholiques
1502 rendirent un décret qui expulsait tous les musulmans de leurs états de Castille et d'Andalousie, sous peine d'être déclarés esclaves, et traités comme tels; un délai de trois mois fut accordé à tous les Mores qui n'avaient point encore reçu le baptême, pour se décider entre l'abjuration et le départ. C'est à ces anciens disciples du Coran, convertis par les armes à l'Evangile, que fut donné le nom de *morisques* (moriscos), nom qu'ont aussi porté leurs descendans, en opposition à celui de *vieux chrétiens* (cristianos viejos), réservé aux Espagnols qui n'avaient point cette tache originelle.

A la mort d'Isabelle et de Ferdinand (1504 et 1516), il n'y avait plus de musulmans en Espagne, si ce n'est dans le royaume de Valence, dans la Catalogne et dans quelques parties de l'Aragon. Pendant les guerres civiles qui accompagnèrent les premières années du règne de Charles-Quint, et l'espèce d'interrègne où son absence laissa l'Espagne, tandis qu'il poursuivait la couronne impériale, les confédérés (hermanados) de

Valence voulurent obliger les Mores de cette 1522
province à embrasser le christianisme, en rendant contre eux des édits semblables à celui des rois catholiques. A son retour, Charles-Quint confirma ces édits par une
cédule du 4 avril 1525. Il ordonna que, 1525
dans le cours d'une année, tous les mahométans qui habitaient encore les provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne abjurasssènt leur croyance, ou sortissent de la Péninsule, et que ceux qui préféreraient l'exil au baptême fussent conduits, en chaine (*recua*), non sur le rivage de la Méditerranée, mais à l'extrémité de la Galice, pour être embarqués au port de la Corogne. Cette mesure rigoureuse avait été conseillée à Charles-Quint par son ancien précepteur, le pape Adrien, et lui fut instamment demandée par Clément VII. On accusait déjà les Mores de Valence d'entretenir de secrètes relations avec les musulmans d'Afrique et de Constantinople, pour les tenir au courant de tous les événemens qui se passaient, et de tous les projets qui se formaient dans la chrétienté. A l'expiration du délai, un grand

nombre de zélés sectateurs de l'Islam, réunis dans le royaume de Valence, où s'étaient réfugiés ceux d'Andalousie, essayèrent de résister aux exécuteurs du décret impérial, qui venaient les arracher de leurs foyers. Ils se défendirent quelque temps avec courage dans la Sierra de Espadan; mais, attaqués par des forces supérieures, qui leur faisaient une guerre à feu et à sang, ils furent défaits, poursuivis de retraite en retraite, obligés enfin de rendre les armes et de se livrer à discrétion. A la fin de l'année 1526, il n'y
156 avait plus un seul musulman dans la Péninsule entière.

Des hommes convertis par décrets royaux, et qui n'avaient eu le choix qu'entre le baptême du chrétien et la chaîne de l'esclave, ne pouvaient avoir embrassé leur nouveau culte avec une foi bien sincère. Les Morisques n'étaient chrétiens que de nom; demeurés musulmans dans le fond du cœur, ils pratiquaient en secret la religion de leurs pères. Vainement l'inquisition, qui avait atteint, par les progrès du protestantisme en Europe, et la nécessité d'en préserver l'Es-

pagne, sa plus redoutable puissance, exerçait-elle contre eux toute la vigilance de ses espions, toute la cruauté de ses bourreaux (1); elle n'obtenait que des démonstrations extérieures, avec plus de prudence et de discrétion pour les pratiques condamnées. Pressé par les importunités du clergé espagnol, Charles-Quint avait bien, en 1526, rendu contre les Morisques un édit général, confirmé par l'impératrice régente quatre ans plus tard; mais cet édit ne reçut jamais d'éxécution, et l'église ne put exercer, pendant le règne de l'empereur, que des persécutions individuelles. Lorsque Philippe II fut monté sur le trône, l'inquisition renouvela ses plaintes, et le roi, qu'elle dominait, se laissa facilement imposer l'accomplissement des mesures ordonnées déjà par son père. Une *junte*, composée de généraux, de prélats et de jurisconsultes, fut convoquée à 1566
Madrid, en 1566, pour proposer les moyens d'opérer la réforme des Morisques (*el remedio de los Moriscos*). Sa *consulte*, convertie

(1) Voir l'*Histoire critique de l'inquisition*, de Llorente. Tome Ier chap. 12.

en *pragmatique* par Philippe II, renfermait les dispositions suivantes : 1° Dans le délai de trois ans, tous les Morisques devront apprendre la langue castillane ; passé ce délai, aucun d'eux ne pourra parler, lire ou écrire en arabe, publiquement ou secrètement. Tous les contrats écrits en cette laugue seront nuls ; tous les livres arabes seront recueillis et brûlés. 2° Les Morisques devront quitter les vêtemens naguère en usage parmi les Mores, pour s'habiller comme les chrétiens, et leurs femmes devront sortir sans voiles, le visage découvert. 3°. Dans leurs mariages, veillées et fêtes de toute espèce, ils devront s'abstenir des cérémonies et réjouissances en usage chez leurs ancêtres, ainsi que des danses et chants nationaux (*leilas y zambras*). Les portes de leurs maisons resteront ouvertes les vendredis et jours de fêtes mahométanes. 4° Ils quitteront les noms et surnoms mores, pour prendre des noms chrétiens. Leurs femmes, ni personne de leur famille, ne pourront se baigner à l'avenir, et les bains seront détruits dans toutes les maisons. 5° Enfin, ils ne pourront plus avoir

d'esclaves nègres (*gacis*, esclaves baptisés); ceux-ci sortiront du royaume de Grenade.

La pragmatique de Philippe II, qui contenait ces dispositions tyranniques, avait été délibérée dans le plus grand secret. Lorsqu'elle fut tout à coup publiée à Grenade et dans toutes les provinces où les Morisques résidaient dispersés, la plus profonde consternation frappa ce malheureux peuple de vaincus. Blessés dans tout ce que les hommes ont de plus cher, condamnés à la plus dégradante humiliation, ils se voyaient arracher à la fois les souvenirs de leur patrie et de leur culte, leur langue, leurs noms, leurs costumes, leurs usages, et toute indépendance, même celle du foyer domestique. C'était trop exiger d'un seul coup. Après le premier moment de stupeur, les Morisques vivant dans les *sierras* ou hors de l'Andalousie envoyèrent secrètement des députés à Grenade pour se concerter avec ceux de cette ville sur le parti qu'ils avaient à prendre. On résolut d'employer en premier lieu le moyen des remontrances, qui avait suffi pour arrêter l'effet des édits de Charles-Quint. Elles

furent adressées d'abord aux autorités de Grenade, pour être transmises au roi, que devait éclairer en même temps les rapports de ses délégués (1). Cette première tentative étant restée sans succès, les Morisques envoyèrent directement leurs suppliques à Philippe II; mais ce monarque, inflexible autant que dévot, loin de rapporter son décret, ou de consentir à quelque adoucissement, à quelque délai, ordonna qu'il fût impitoyablement exécuté. Après les derniers avis donnés par les curés à leurs ouailles, l'inquisition commença ses poursuites, et requit l'autorité laïque de donner force aux ordres du roi. Les persécutions furent alors poussées avec la dernière rigueur. Les chefs des familles étaient jetés en prison, les maisons envahies, les bains détruits; les hommes ne pouvaient porter leurs habits nationaux; les femmes qui sortaient avec leurs voiles étaient insultées dans les rues; enfin, les enfans

(1) On trouvera, à la fin de ce volume (note 4), le curieux discours que don Diego Hurtado de Mendoza rapporte avoir été adressé par le vieillard Francisco Muley au président de Grenade. C'est un morceau plein d'intérêt.

étaient arrachés à leurs pères et conduits par force dans les écoles où la langue castillane leur était enseignée.

Les députés des diverses peuplades moresques se réunirent de nouveau, tant à Grenade que dans les Alpuxarres, et résolurent 1567
de se soustraire, par une résistance désespérée, à de si intolérables persécutions. La révolte de Flandres, qui venait d'éclater, devait, en occupant au loin les armes de Philippe, favoriser leur propre révolte, et les secours, que ne pouvaient manquer de leur fournir les musulmans d'Afrique, les mettraient peut-être à même de chasser de l'Alhamrâ des maîtres détestés. Dans cet espoir, tout se prépare, tout s'organise. On envoie secrètement des émissaires aux souverains de Fez et d'Alger; on visite tous les districts montagneux pour choisir les lieux les plus propres à la défense et à la retraite; on rassemble des provisions, on prépare des armes, et, pour que rien ne manque à l'heure du soulèvement, on désigne un chef à l'avance. Le choix des conjurés se porta sur un jeune homme que l'on appelait Don Fernando de Valor parmi les Espagnols,

Aben-Humeya (Ebn-Ommyah) parmi les siens, et qui passait pour descendant de la famille impériale des Ommyades. Son nom, sa grande fortune, son courage éprouvé, décidèrent son élection. Il fut sacré roi par un alfaqui (faqyh), dans une assemblée générale des chefs, avec les cérémonies usitées pour les couronnemens des anciens rois de Grenade. Tout s'était fait avec tant de mystère, et le secret avait été si merveilleusement gardé, que les Espagnols ne conçurent aucun soupçon du complot qui se tramait au milieu d'eux. Enfin, au moment fixé, pendant
1568 la nuit de Noël 1568, Aben-Humeya s'empara de la petite ville de Cadiar, située au cœur des Alpuxarres, entre Grenade et la mer. Ce point était le centre de l'insurrection, qui s'étendit aussitôt dans la *Serrania* tout entière. Partout les garnisons espagnoles furent égorgées, et les églises livrées aux flammes. Ce fut à la lueur de ces incendies que les chrétiens virent tout à coup renaître un peuple qui, après un siècle d'abaissement et de mutilation, retrouvait à la fois ses armes, ses costumes, son nom, son culte, ses

prêtres et ses rois. Peu s'en fallut qu'à la même heure sa capitale ne fût aussi recouvrée. Quelques braves, conduits par un certain Aben-Farax (Ebn-al-Faradj), pénétrèrent dans Grenade, pour soulever la population more et enlever l'Albaycin; mais la crue subite des neiges n'ayant point permis d'arriver aux renforts qu'ils attendaient, ce coup hardi manqua. Après avoir jeté l'épouvante parmi les Espagnols surpris, Aben-Farax fut contraint de regagner les montagnes.

Le marquis de Mondejar, gouverneur de la province, se hâta de réunir quelques troupes pour protéger Grenade et tenter la soumission des rebelles. De son côté, Aben-Humeya préparait, avec intelligence et activité, ses moyens de résistance. Il avait envoyé son frère en Afrique et à Constantinople, pour annoncer le soulèvement des Morisques et demander de prompts secours; il avait distribué les commandemens et les emplois de son petit royaume de manière à compromettre les plus influens de ses compatriotes, et pourvu à la défense des places fortes, que les Espagnols, pris à l'improviste, avaient par-

tout rendues. Je n'entrerai pas dans les détails de sa lutte avec le marquis de Mondejar, ni dans le récit des combats et des rencontres. Le pays était tout-à-fait favorable à une guerre défensive : aussi, les Espagnols pouvaient emporter et occuper les places ; leurs adversaires conservaient les rochers et les cavernes. Atteints dans leurs retraites, ils savaient échapper en se dispersant, pour se réunir aussitôt sur un autre point, et ils trouvaient fréquemment l'occasion d'écraser, presque sans péril, quelque troupe ennemie attirée dans une embuscade. Tout le peuple soulevé prenait part à cette guerre de *guerrillas* ; les femmes elles-mêmes, comme celles des premiers Arabes, combattaient vaillamment à côté de leurs maris. Mondejar, qui avait désapprouvé les rigueurs de la pragmatique, espérait toujours ramener les rebelles par la promesse du pardon. Il obtint même quelques soumissions partielles ; mais il ne put, ni par ses offres conciliantes, ni par ses opérations militaires, entamer sérieusement l'insurrection. Aben-Humeya étendait, au contraire, et fortifiait chaque

jour son parti. Les chrétiens de Grenade, mécontens de leur gouverneur, qu'ils accusaient de faiblesse et de générosité mal placée, demandèrent au roi qu'on lui substituât, pour général des troupes, le marquis de Velez, gouverneur de Murcie. Celui-ci venait récemment d'arrêter les Morisques au passage de la rivière d'Alméria, et les avait empêchés ainsi de pénétrer, d'une part, jusqu'au rivage de la mer pour donner entrée aux Africains, d'une autre part, dans le pays de Valence, pour soulever leurs frères de cette province. Philippe divisa le commandement entre les deux gouverneurs, pour qu'ils prissent les révoltés en face et en revers; mais leurs opérations, mal combinées entre elles, échouèrent également devant l'âpreté du terrain et l'obstination des assiégés.

Cette guerre traînait en longueur : la révolte, qu'une descente des Turcs ou des Berbères aurait rendue redoutable, pouvait s'étendre dans les autres provinces, et cet embarras, au sein de son royaume, gênait tous les projets de Philippe. Il chargea son frère naturel, Don Juan d'Autriche, que n'avait

point encore immortalisé la victoire de Lépante, du commandement de la province de Grenade et de la conduite de cette guerre difficile. Mais ce monarque ombrageux, qui portait au jeune prince plus d'envie que d'affection, semblait vouloir lui ôter en même temps tous les moyens de succès. Il lui confiait des pouvoirs illimités, mais Don Juan ne pouvait en user qu'avec l'approbation d'un conseil; et, pour les opérations militaires, Philippe ne mettait à sa disposition que les troupes de Mondejar et de Velez, déjà jugées insuffisantes. En arrivant à Grenade, Don Juan dut se borner à mettre cette ville en état de défense, et à prévenir, par une surveillance assidue, toute surprise et tout soulèvement. Cependant, les progrès d'Aben-Humeya, qui gagnait sans cesse du terrain sur les troupes royales et propageait l'insurrection devant lui, causaient les plus vives alarmes. On craignait surtout que les Morisques de Grenade ne tramassent quelque complot avec les émissaires d'Aben-Humeya, pour lui livrer le quartier de l'Albaycin, qu'ils habitaient. Afin de prévenir la possi-

bilité d'une trahison, Philippe II ordonna que toute cette population fût déportée en masse dans la Castille et l'Andalousie occidentale; et cet ordre tyrannique fut exécuté avec une incroyable barbarie. Les Morisques, appelés en assemblées de paroisses, comme pour recevoir communication de quelque avis du gouvernement, furent arrêtés dans les églises, attachés en chaîne, la corde au cou, et, sans plus de forme ni de délai, traînés, au milieu d'une haie de soldats, dans l'intérieur de l'Espagne. Ceux qui purent échapper à cet infâme guet-à-pens rejoignirent les révoltés des Alpuxarres; la plupart périrent en route de faim, de fatigues, de mauvais traitemens, et ceux, en petit nombre, qui survécurent, furent vendus comme esclaves par leurs gardiens. 1569

Cette horrible exécution jeta dans le parti de la révolte presque tous les villages de la plaine, dont les habitans s'enfuirent aux montagnes. Aben-Humeya reçut en même temps des renforts de l'Afrique: non que les rois d'Alger et de Tunis, qui se faisaient alors une guerre acharnée, eussent accompli

leurs promesses; mais des troupes de Berbères et de Turcs étaient venues servir en volontaires dans sa petite armée. Il recevait aussi, par des bateaux qui échappaient à la flotte espagnole, d'abondantes provisions de guerre et de bouche. Avec ces secours, il put prendre décidément l'offensive, et attaquer dans son camp le marquis de Velez, qui était venu se poster à Adra pour lui couper la communication avec la mer. Bloqué lui-même, et abandonné de ses soldats que les privations avaient fait mutiner, Velez dut quitter cette position, et laisser Aben-Humeya maître des montagnes et du rivage. De tels succès jetèrent, comme il arrive souvent, la dissention parmi les vainqueurs. Aben-Humeya, paré du titre de roi, traitait ses soldats en sujets; mais ceux-ci, ses égaux la veille, l'accusaient de tyrannie et d'avarice. On lui reprochait de donner tous les emplois à ses parens, de s'attribuer une trop large part dans le butin. A la faveur du mécontentement et des plaintes, une conjuration s'ourdit; Aben-Humeya, surpris, périt étranglé, et le chef de ses assassins, Aben-Abo, fut tumultueusement proclamé.

Toutefois, la perte de leur premier général n'arrêta point les succès des insurgés. Aben-Abo, entreprenant et brave, continua d'étendre leur domaine en allumant de proche en proche l'insurrection; il jeta dans la plaine des détachemens de maraudeurs qui allaient faire du butin jusqu'aux portes de Grenade, et s'empara de la ville de Galera, place forte, qui devint aussitôt le centre de ses opérations, et que le marquis de Velez essaya vainement de reprendre à l'assaut.

Toutes ces circonstances rendirent de plus en plus vives les remontrances que Don Juan ne cessait d'adresser à Philippe II. Il lui reprocha même d'avoir voulu le sacrifier en lui confiant une guerre sans gloire et sans espoir de succès. Philippe, qui venait d'assembler les cortès à Cordoue pour leur demander des troupes et de l'argent, se rendit enfin aux sollicitations de son frère, ou plutôt à la nécessité d'étouffer une rebellion si opiniâtre. Il envoya successivement des renforts à Grenade, où de nombreux volontaires se rendaient aussi comme à la croisade, et vint lui-même habiter Séville, pour hâter

par sa présence et ses avis, la soumission des révoltés. Dès qu'il se vit à la tête de forces respectables, Don Juan commença l'attaque avec vivacité; il chassa les Morisques devant lui, déblaya la plaine, emporta Guejar, Galera, toutes les places qu'avait occupées l'insurrection, et la resserra dans les rochers des Alpuxarres, où elle avait pris naissance. Il apprit alors qu'il était choisi pour généralissime de la flotte combinée que, sur les instances de Pie V, la chrétienté en-
1570 voyait combattre les Turcs. Avant d'aller prendre ce haut commandement, Don Juan essaya d'achever la pacification des Alpuxarres. Il offrit aux Morisques le pardon de leur révolte, sous la condition qu'ils déposeraient immédiatement les armes, et quitteraient le pays pour être distribués dans les autres provinces de l'Espagne; il promit en outre que les Turcs et les Berbères qui servaient dans leurs rangs pourraient librement repasser en Afrique. A la suite d'une conférence où ces conditions furent stipulées, l'envoyé d'Aben-Abo vint déposer aux pieds de Don Juan l'étendard et le cimeterre de son

maître. C'était le signe d'une entière soumission; mais l'arrivée de quelques centaines d'Africains, que lui envoyait le roi d'Alger, avec promesse de plus grands secours, fit repentir Aben-Abo d'avoir trop facilement cédé. Il tua son envoyé, pour démentir avec éclat le traité qu'avait conclu celui-ci, puis arrêta les familles morisques qui commençaient à se rendre au camp chrétien pour jouir de l'amnistie, et commanda de continuer la lutte. Les Espagnols pénétrèrent alors au centre des Alpuxarres; divisés en petites quadrilles, ils poursuivaient sans relâche, dans les rochers, dans les cavernes, les bandes dispersées des Mores, et de petites forteresses élevées sur tous les points conquis leur en assuraient la possession. Réduits bientôt aux dernières extrémités, privés d'asile et de subsistance, les malheureux restes des compagnons d'Aben-Humeya se livrèrent successivement aux vainqueurs. Aben-Abo, toujours obstiné, fut tué par ses propres soldats, qui présentèrent au duc d'Arcos son corps et ses armes. « Nous avons fait, lui dit l'un d'eux,

» comme le bon serviteur du berger, qui, » ne pouvant rendre la brebis vivante, en » rapporte la peau. » La tête d'Aben-Abo fut clouée, dans une cage de fer, sur la porte de Grenade qui conduit aux Alpuxarres.

Une déportation générale des Morisques
1571 suivit leur soumission. Déjà tous ceux de Grenade avaient été chassés de leur ancienne capitale; ceux des Alpuxarres et des montagnes de Ronda furent dispersés dans les provinces de la Manche, des Castilles et de l'Estremadure. Condamnés plus durement que jamais à la profession publique d'un culte qu'ils n'avaient embrassé que par force, à l'oubli de leur langue, à l'abandon de leurs usages, ils vivaient, quoique chrétiens, comme les juifs vécurent long-temps en Europe, dans un état d'isolement, de séparation, d'infériorité. Leur race, qu'aucune union ne confondait avec celle des vieux chrétiens, se conservait pure et sans mélange sous la dégradation politique et religieuse dont elle était frappée. Ils occupaient, dans les bourgs et villages, des quartiers particuliers, qu'on appelait *Morerias* ou *Alja-*

mas (1); quelques pays n'étaient même habités que par eux. Dans ce cas, il ne se trouvait, au milieu de la population morisque, d'autres chrétiens que le curé, le familier de la sainte-inquisition, chargé de veiller à leur conduite religieuse, et la sage-femme, qui servait aussi de marraine à tous les baptêmes. Malgré cet isolement, malgré le rebut et les mépris dont ils étaient frappés, les Morisques avaient trouvé, comme les juifs, dans leur industrie et leur travail, les moyens de vivre avec aisance, et même d'amasser des richesses. Les uns se livraient avec succès à l'agriculture, d'autres à l'éducation des bestiaux; les artisans de leur nation étaient généralement renommés par l'adresse et le goût, et, dans les provinces qu'ils habitaient, presque tout le commerce de détail ou de colportage était fait par eux.

Cet état de prospérité matérielle, au milieu de la dégradation morale, ne pouvait manquer d'exposer au ressentiment de

(1) De *al-djemah*, rassemblement, mot qui avait déjà formé celui de *al-djami*, ou mosquée, que les Espagnols nommaient également *aljama*.

l'envie les restes d'un peuple, objet de si vieilles haines, et bientôt une espèce de clameur publique s'éleva contre eux. Le clergé, puis, après lui, tous les dévots rigides, accusaient les Morisques d'être de faux chrétiens, de se livrer sacrilégement à quelques pratiques extérieures, mais de conserver en secret la foi de leurs pères. On disait que les nombreux châtimens que leur infligeait l'inquisition demeuraient sans effet; que ceux d'entre eux qui les avaient subis se faisaient gloire d'avoir porté le *san-benito* dans les processions d'amende honorable; qu'ils étaient révérés comme des saints par leurs compatriotes, et souvent bravaient la mort par laquelle la récidive était toujours punie. A l'appui de ces reproches d'apostasie, on citait leur obstination à faire usage entre eux de la langue arabe et de quelques secrètes ablutions, l'horreur qu'ils avaient conservée pour la chair de porc, enfin les crimes de toute espèce dont ils étaient chargés. Aucun vol, en effet, aucun assassinat ne restait impuni, faute d'en découvrir l'auteur, qu'il ne leur fût aussitôt imputé, et les prêtres les

désignaient, en pleine chaire, comme « sa-
» crilèges, blasphémateurs, homicides, faus-
» saires, sorciers, voleurs, hérétiques, apos-
» tats, promoteurs et exécuteurs de tout mal. »

Ceux qui laissaient ces injures au vulgaire, et se piquaient de voir les choses sous le point de vue de la *raison d'état*, n'étaient pas moins ardens dans leurs accusations. Un recensement des Morisques, fait en 1565, avait porté leur nombre, dans le seul royaume de Valence, à 19,801 feux ou familles (*casas*); un second recensement, fait dans la même province, en 1602, élevait ce nombre à plus de 30,000 familles, comprenant chacune au moins cinq personnes. Ce prodigieux accroissement, tandis que la population espagnole diminuait par les émigrations d'Amérique, donnait prétexte aux politiques d'annoncer que ces descendans des anciens vainqueurs de l'Espagne seraient bientôt en mesure d'en tenter de nouveau la conquête, à laquelle ils se préparaient déjà par leurs alliances avec les Turcs de Constantinople, et surtout avec les Berbères d'Afrique, dont ils dirigeaient les

expéditions de piraterie, soit par leurs émissaires, soit par des feux allumés sur les hauteurs. Mais, des différentes accusations portées contre eux, la plus générale et la plus répétée, c'était celle d'accaparer tout l'argent monnayé d'Espagne. Ils se sont emparés peu à peu, disait-on, de tous les états, de tous les métiers, parce qu'ils se contentent de salaires moindres que les chrétiens, et leurs bénéfices restent accumulés dans leurs mains, car ils ne font aucune dépense, et les plus riches d'entre eux n'achètent aucun bien fonds. C'était vrai; les Morisques faisaient comme les juifs, qui, n'ayant nulle part de patrie assurée, ne s'attachaient jamais au sol (1). La commune conclusion de ces accusations diverses, c'était qu'il n'y avait qu'un moyen

(1) « ...... Toute leur affaire est d'acquérir et de garder » de l'argent; pour cela ils travaillent et se privent de » manger. Un réal entré en leur pouvoir est condamné à » la prison perpétuelle. De manière que, gagnant tou- » jours et ne dépensant jamais, ils parviennent à amasser » la plus grande partie de l'argent qui circule en Espa- » gne; ils l'attirent, le cachent et le dévorent tout. Que » l'on considère qu'ils sont nombreux, que chaque jour » ils gagnent et cachent peu ou beaucoup, que le nombre

de mettre un terme aux scandales dont ils affligeaient les fidèles, et aux dangers qu'ils faisaient courir à l'état, l'expulsion générale de leur race. Plusieurs dénonciations furent successivement adressées dans ce but au pape et au roi d'Espagne. Elles étaient renvoyées à une junte permanente, qui, depuis la conquête de Grenade, était chargée des affaires des Morisques. Mais les membres de cette junte se bornaient à répondre que les missionnaires et l'inquisition eussent à redoubler de zèle pour l'entière conversion de ces nouveaux chrétiens. En effet, ajoutaient-ils, les craintes que faisait concevoir pour le repos de l'état la présence des Morisques en Espagne devraient s'accroître par le remède proposé, puisque leur bannissement, en enlevant des bras à l'agriculture et à l'indus-

» de ces enfouisseurs va croissant et doit croître à l'in- » fini.... ; tous se marient et multiplient sans que la » guerre les consume. Ils nous volent tout à l'aise, et, avec » les fruits de nos biens qu'ils nous revendent, ils devien- » nent riches. Ils n'ont point de domestiques, car tous le » sont d'eux-mêmes, et leurs enfans ne coûtent rien pour » leurs études, car toute leur science est de nous voler. » (Cervantes, *Coloquio de los perros*).

trie, porterait toute la puissance de leurs fortunes et de leur population aux corsaires africains, lesquels acquerraient en outre d'excellens guides pour leurs descentes sur les côtes de la Péninsule. Mais cette résistance de la junte n'avait nulle influence sur l'opinion publique : car, tout en accusant les Morisques d'avarice, on les accusait aussi de payer largement des protecteurs aux cours de Rome et de Madrid (1).

Enfin, en 1608, les accusations, devenues toujours plus vives, devinrent également mieux spécifiées. Certains révélateurs dénoncèrent à la fois un vaste complot tramé par les Morisques des diverses provinces pour rappeler les Berbères, et leur livrer l'Espagne. On citait les réunions des conjurés, les moyens de communication mis en usage, les tributs qu'ils s'imposaient entre eux pour réaliser ce grand dessein, enfin les rois qu'ils avaient déjà proclamés. Le duc de Lerme, qui régnait sous le nom de Philippe III, et qui briguait dès-lors le chapeau de

(1) De là le proverbe : *Quien tiene Moro, tiene oro.*

cardinal, profita de ces dénonciations pour se bien mettre avec la cour de Rome. Etant, quelques années avant, vice-roi de Valence, il avait institué une milice volontaire, destinée à prêter main-forte à la confrérie de la croix (*cofradia de la cruz*), association religieuse fondée depuis peu, en apparence pour préserver les objets du culte chrétien des insultes des Morisques, en réalité pour provoquer l'expulsion de ce peuple. Le tout-puissant ministre avait obtenu du roi, dès l'année 1605, l'édit d'expulsion si désiré par les fanatiques de toutes classes; mais des difficultés s'étaient élevées contre cette mesure. Non seulement les seigneurs qui comptaient des Morisques parmi leurs vassaux, mais aussi les évêques qui en comptaient parmi leurs ouailles (car, tout mauvais chrétiens qu'ils fussent, ils n'en payaient pas moins exactement la dîme), avaient fait ajourner la publication de l'édit, et recourir encore une fois aux moyens de douceur. La découverte du prétendu complot servit à lever tous les obstacles. L'édit fut renouvelé en 1609, et l'on prit aussitôt toutes les mesures

pour que rien ne pût en suspendre ou en compromettre l'entière exécution. Des commissaires spéciaux furent nommés pour chaque province et chaque district habités par les Morisques; on mit sous les armes les milices de la croix; on fit venir des troupes de Naples et de Sicile, et une flotte de plus de soixante galères fut répartie dans les ports de la Méditerranée. Toutes ces mesures avaient été prises sous divers prétextes, et l'on avait gardé le plus grand secret sur leur véritable but. Tout-à-coup, au mois
1610 de septembre 1610, dans tous les lieux où résidaient les Morisques, et au milieu d'un grand déploiement de forces, on publie l'édit royal, dont les principales dispositions portaient: « Tous les Morisques sont bannis du royaume; ils en sortiront immédiatement avec les biens-meubles qu'ils pourront emporter seulement sur leurs personnes. Dans le délai de trois jours, et sous peine de mort, ils devront quitter le lieu qu'ils habitent pour se rendre, sous escorte, à celui de l'embarcation. Après trois jours, toute personne pourra arrêter un Morisque, le livrer

à la justice, et le tuer s'il se défend. Tout Morisque qui cachera ce qu'il ne pourra emporter de ses biens, ou qui brûlera sa maison, ses moissons, jardins et arbres, sera puni de mort. Ces maisons et les récoltes demeureront aux seigneurs dont les Morisques étaient vassaux. Six habitans par village resteront ponr conserver les maisons, les fabriques, les plantations de sucre (1) et de riz, et pour les livrer aux nouveaux colons qui en seront mis en possessión par les seigneurs. Tout chrétien qui cachera un Morisque ou ses biens sera puni de six années de galères. Les enfans au-dessous de quatre ans pourront être laissés en Espagne, etc.»

La publication de ce cruel arrêt de bannissement surprit et attéra les Morisques. Cernés par les troupes et les milices locales, sans moyens de se concerter pour prendre un parti, exposés aux haines et aux convoitises des chrétiens, n'ayant pas même le temps de faire entendre des prières et de demander

(1) La culture de la canne à sucre fut abandonnée en Fspagne depuis l'expulsion des Morisques; ceux-ci la cultivaient par tradition.

merci, force leur fut de se soumettre et d'obéir. Ils le firent d'abord de bonne grâce; l'assurance qu'on leur donna de les conduire dans les états barbaresques, pays de leurs ancêtres, où régnait le culte qu'ils avaient toujours secrètement professé, adoucit leurs regrets. Ils reprirent aussitôt tous les rites de la loi de Mahomet, et se mirent en marche au son de leurs instrumens, vêtus de leurs habits de fête, et chantant les hymnes religieux, dont ils avaient gardé la mémoire par une sainte et perpétuelle tradition.

Le départ commença dans le royaume de Valence. Ces troupes d'exilés, semblables à des caravanes de pélerins, furent dirigées sur les divers ports du rivage oriental, successivement embarquées sur des vaisseaux réunis pour les recevoir, et transportées à Oran, ville possédée alors par l'Espagne, d'où chaque famille pouvait gagner les états musulmans d'Afrique. Mais cette résignation, cette apparence de joie que faisaient éclater à leur départ les malheureux bannis, ne furent pas de longue durée. Partout les attendaient d'horribles traitemens. A peine em-

barqués, on exigeait d'eux le prix de leur passage, et, comme la plupart se trouvaient hors d'état de se libérer de cette exaction, les riches étaient forcés de payer pour les pauvres. Ceux qui avaient pu emporter de l'or et des bijoux étaient dépouillés par leurs gardiens, et jetés, pour la plupart, à la mer. Ce qu'ils purent sauver des mains des chrétiens tomba dans les mains non moins avides des Berbères. Ces derniers, reprochant aux Morisques leur longue apostasie, et refusant de voir en eux des frères, ne se faisaient aucun scrupule de les traiter comme des infidèles que la tempête ou la guerre jetaient prisonniers sur leurs rivages. Non contens d'enlever leurs dépouilles, ils faisaient périr les hommes, et réduisaient en esclavage les femmes et les enfans (1).

Quand la nouvelle du sort qui les attendait en Afrique parvint à ceux des Moris-

(1) « ..... Où que nous soyions, nous pleurons l'Espa-
» gne, car enfin nous y sommes nés, et c'est notre patrie
» naturelle. Nulle part nous ne trouvons l'accueil que sou-
» haite notre infortune ; en Berbérie et dans les autres par-
» ties de l'Afrique, où nous espérions être reçus à bras ou-

ques qui n'avaient point encore quitté l'Espagne, ces infortunés essayèrent de se raidir contre la destinée, et refusèrent de s'embarquer. Il fallut employer la violence. Plusieurs d'entre eux échappèrent à leurs gardes, et se sauvèrent dans les montagnes, où ils tentèrent sur quelques points une résistance armée. Mais les troupes et les milices se mirent à leur poursuite, les traquèrent comme des bêtes fauves, et les arquebusèrent sans miséricorde. Beaucoup des exilés qui avaient pu échapper aux bagnes d'Afrique revinrent en Espagne demander à mains jointes qu'on les y reçût pour esclaves; d'autres allèrent à Rome supplier le pape d'intercéder pour eux. Ils trouvèrent partout la même rigueur et les mêmes refus. Les Morisques de l'Andalousie, de la Castille, de l'Estremadure, de la Manche, de l'Aragon

» verts, c'est là qu'on nous maltraite le plus. » (Cervantes, *Don Quijote*, part. II cap. 54). On trouve dans le *Don Quichotte*, à l'épisode de Ricote et de la fille Ana Félix, quelques détails intéressans sur l'expulsion des Morisques et sur l'opinion qu'on s'en faisait alors en Espagne

et de la Catalogne furent successivement expulsés de ces provinces, et conduits, pour la plupart, aux mêmes ports d'embarquement que les Morisques de Valence. Toutefois, ceux de l'Aragon et d'une partie de la Castille purent obtenir de se rendre en France par les Pyrénées. Cette émigration avait duré jusqu'à la fin de 1611. Pendant les trois années qui suivirent, on fit, dans toute l'Espagne, les plus minutieuses recherches pour découvrir ceux qui avaient échappé à la commune proscription. En 1614, les commissaires chargés de ces perquisitions déclarèrent qu'ils avaient accompli les ordres du roi, et que l'Espagne était délivrée du *serpent réchauffé dans son sein.* 1614

A la vue des documens de cette époque, on peut évaluer à plus d'un million (1) le nombre des Morisques expulsés. L'Espagne, déjà dépeuplée, se priva, comme fit la France un siècle plus tard, par la révocation de l'édit de Nantes, et pour d'aussi absurdes scru-

(1) Joseph Conde dit quinze cent mille.

pules, de la partie de sa population la plus active et la plus industrieuse. Mais celle-ci ne fut pas, comme les protestans Français, recueillie par des voisins plus habiles et plus sages. Pour les Morisques, le décret de bannissement devint un arrêt d'extermination. Le moine Fray Jayme Bleda, qui se fit leur historien après avoir été leur plus ardent persécuteur, convient qu'aux assassinats commis en pleine mer par les patrons des vaisseaux de transport, sur la côte d'Afrique par les Berbères, et dans les montagnes par les milices espagnoles, il ne survécut pas *un quart* de la population morisque. Le reste, dispersé par familles et presque par individus, dans les quatre parties du monde, et cachant avec soin son origine, eut bientôt disparu, au milieu des races étrangères, comme les Arabes avaient disparu naguère au milieu des races africaines qui leur enlevèrent la possession de l'Espagne, et détruisirent le glorieux empire de Cordoue.

****

RÉSUMÉ.

L'ESPAGNE, conquise sur les Goths, par Mouza (714), devient une province du vaste empire de Mahomet, que des émyrs gouvernent d'abord au nom des califes de Damas. La défaite des Arabes, vaincus par les Francs sur les bords de la Loire (733), marque le terme de leur agrandissement gigantesque, et les chrétiens réfugiés dans les Asturies, mettant à profit les discordes intestines qui divisent incessamment les vainqueurs étrangers, commencent à leur disputer la possession du pays.

En enlevant l'Espagne à la domination de l'Orient, par l'érection du califat de Cordoue (756), Abdérame y consolide la puissance de l'islam. Son règne et celui des Ommyades, jusqu'à la fin du ministère d'Alman-

zor (1001), forment l'époque de la grandeur et de la civilisation des Arabes.

Les Mores ou Berbères, leurs sujets d'abord, puis leurs auxiliaires, et enfin leurs rivaux, renversent le trône des califes, et l'empire, déchiré par les querelles des deux races, se divise en plusieurs petits états. A la faveur de ces événemens, les chrétiens se fortifient, s'étendent et s'emparent de Tolède, ancienne capitale de la monarchie gothique (1085). Effrayés des progrès de l'ennemi, les émyrs qui se sont partagé les débris du califat de Cordoue appellent les Almorravides à leur aide. Youzef arrête, en effet, les chrétiens, mais il dépossède ensuite tous les princes arabes, et fait de l'Espagne musulmane une province de son empire d'Afrique (1094).

Une fois aux mains des Mores, l'Espagne passe, comme la Berbérie, des Almorravides aux Almohades, et lorsque l'empire de ces derniers s'écroule à son tour dans une longue anarchie, elle se partage également en lambeaux. Alors les Espagnols poursuivent aisément leurs conquêtes. Jacques I[er] prend

Valence, saint Ferdinand Cordoue et Séville. Les Mores, qui habitent encore quelques provinces, sont partout vassaux des chrétiens (1252).

Le territoire de Grenade, où se sont réunies toutes les populations musulmanes, sous le gouvernement d'Aben-Alahmar, devient un royaume, d'abord tributaire, puis indépendant de celui de Castille, et qui subsiste ainsi, par la rivalité des états chrétiens, jusqu'à la réunion de l'Aragon à la Castille. La prise de Grenade (1492), sous les rois catholiques termine enfin la domination des musulmans en Espagne.

Les descendans des Arabes et des Mores, demeurés par capitulation dans cette contrée, sont forcés d'embrasser la foi chrétienne. Mais, toujours séparés, sous le nom de *Morisques*, des Espagnols vieux chrétiens, qui conservent contre eux leur haine séculaire, ils sont enfin chassés en masse de l'Espagne (1610), et ceux qui survivent à la déportation se perdent au milieu des populations étrangères.

****

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES CALIFES ET DES ÉMYRS D'ORIENT QUI ONT RÉGNÉ SUR L'ESPAGNE, DES CALIFES DE CORDOUE, DES ÉMYRS D'AFRIQUE ET DES ROIS DE GRENADE.

CALIFES D'ORIENT.

Oualyd Abou'l-Abâs	710
Solyman	715
O'mar Abou'l-Afas	717
Yézyd Abou-Khaled	720
Hescham Abou'l-Oualyd	724
Oualyd Abou'l-Abâs II	743
Yézyd II	744
Ibrahym	744
Merouân Abou-A'bd-Al-Malek	744
A'bd-Allah Al-Ssefâh	749
Abou-Djafar Al-Manssour	754

EMYRS D'ORIENT.

Thâriq Ebn-Zyad	710
Mouzay Ebn-Nossayr	710
A'bd-Al-Azyz	713

Ayoub	715
Alahhor	715
Alsamah	721
Anbezah	721
Yahhyay	724
Hhodzayfah	724
Ot'sman	725
Al-Haytzam	727
A'bd-Al-Rhhaman	727
A'bd-Al-Malek	733
O'qbah	736
A'bd-Al-Malek	741
Hhosam	742
Tsouabah	745
Youzouf	746

CALIFES DE CORDOUE.

Dynastie Ommyade.

A'bd-Al-Rhhaman I	756
Hescham I	787
Al Hhakem I	796
A'bd-Al-Rhaman II	822
Mohhammed I	852
Al-Mondhyr	886
A'bd-Allah	888
A'bd-Al-Rhhaman III	911
Al-Hhakem II	961
Hescham II	976
Mohhammed II (*par usurpation*)	1008
Solyman (*Berbère*)	1009
Hescham II (*de nouveau*)	1010
Solyman (*de nouveau*)	1012

Aly Ebn-Hamoud	1017
A'bd-Al-Rhhaman IV	1021
Al-Qâsem Ebn-Hamoud	1022
Yahhyay Ebn-Aly	1022
A'bd-Al-Rhhaman V	1022
Mohhammed III	1023
Yahhyay Ebn-Aly (*de nouveau*)	1024
Hescham III	1028
Djehouar	1031
Mohhammed Ebn-Djehouar	1044

EMYRS DE SEVILLE.

Les deux Mohhammed Ebn-Abâd, de 1060 à 1091

EMYRS D'AFRIQUE.

ALMORRAVIDES (*Al-Morabethyn*).

Youzef Ebn Taschfyn	1091
Aly Ebn-Youzef	1107
Taschfyn Ebn-Aly	1143

ALMOHADES (*Al-Moahhedyn*).

A'bd-Al-Moumen	1157
Youzef Abou-Yaqoub	1163
Yaqoub Ebn-Youzef	1184
Mohhammed Ebn-Yaqoub	1199
Youzef Ebn-Mohhammed	1213
(*Interrègne.*)	
Al-Mamoun	1226

Ayoub . . . .
Alahhor . . . .
Alsamah . . . .
Anbezah . . . .
Yahhyay . . . .
Hhodzayfah . . . .
Ot'sman . . . .
Al-Haytzam . . . .
A'bd-Al-Rhhaman . . . .
A'bd-Al-Malek . . . .
O'qbah . . . .
A'bd-Al-Malek . . . .
Hhosam . . . .
Tsouabah . . . .
Youzouf . . . .

CALIFES DE CORDOUE.

Dynastie Ommyade.

A'bd-Al-Rhhaman I . . . .
Hescham I . . . .
Al Hhakem I . . . .
A'bd-Al-Rhaman II. . . . .
Mohhammed I . . . .
Al-Mondhyr . . . .
A'bd-Allah. . . . .
A'bd-Al-Rhhaman III . . . .
Al-Hhakem II. . . . .
Hescham II . . . .

Mohhammed II (*par usurpation*) . . . . . .
Solyman (*Berbère*) . . . .
Hescham II (*de nouveau*). . . . .
Solyman (*de nouveau*). . . . .

Aly Ebn-Hamoud . . . [illegible]
A'bd-Al-Rhhman IV . . . [illegible]
Al-Qâsem Ebn-Hamoud . . . [illegible]
Yahhyay Ebn-Aly . . . [illegible]
A'bd-Al-Rhhman V . . . [illegible]
Mohhammed III . . . [illegible]
Yahhyay Ebn-Aly (de nouveau) . . . [illegible]
Hescham III . . . [illegible]
Djehouar . . . [illegible]
Mohhammed Ebn-Djehouar . . . [illegible]

EMYRS DE SEVILLE

Les deux Mohhammed Ebn-Abid, de [illegible] à [illegible]

EMYRS D'AFRIQUE.

ALMORRAVIDES (Al-Morabedyn).

Youzef Ebn Taschfyn 1091
Aly Ebn-Youzef 1107
Taschfyn Ebn-Aly 1143

ALMOHADES (Al-Moahhedyn).

A'bd-Al-Moumen . . . .
Youzef Abou-Yaqoub 1157
Yaqoub Ebn-Youzef 1163
Mohhammed Ebn-Yaqoub 1184
Youzef Ebn-Mohhammed 1199
(Interrègne.) 1213
Al-Mamoun . . . .

****

QUE

AGNE PENDANT
ORES.

LÉON :

. Vers 718
. . . 737
. . . 739
. . . 757
. . . 768
. . . 774
. . . 783
. . 788
. . 795
. . . 843
. . 850
. . 862
. . 910
. . 913
. . . 923
. . . 924
930

ROIS DE GRENADE.

Mohhammed Ebn-Al-Hhamar 1238
Mohhammed II. 1273
Mohhammed III 1303
Al-Nasser 1309
Ysmayl Abou'l-Oualyd 1312
Mohhammed IV 1325
Youzef Abou'l-Hhedjadj 1333
Mohhammed V 1354
Ismayl II (*par usurpation*) 1359
Abou-Sayd (*idem*) 1361
Mohhammed V (*de nouveau*) 1362
Youzef II 1391
Mohhammed VI 1396
Youzef III 1408
Mohhammed VII (Al-Aysery) 1425
Mohhammed VIII (Al-Ssaghyr) 1427
Mohhammed Al-Aysery (*de nouveau*) 1429
Ebn-Al-Hhamar 1431
Mohhammed Al-Aysery (*de nouveau*) 1432
Ebn-Ot'sman 1445
Ebn-Ismayl 1454
Abou'l-Hhasan 1466
Abou-A'bd-Allah Al-Ssaghyr (Boabdil) . . . 1482
A'bd-Allah Al-Ssaghar (*en partage avec* **Al-Ssaghyr**) 1484
Abou A'bd-Allah Al-Ssagyr (*seul*) 1490

****

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES ROIS CHRÉTIENS QUI ONT RÉGNÉ EN ESPAGNE PENDANT L'OCCUPATION DES ARABES ET DES MORES.

ROIS DES ASTURIES ET DE LÉON :

Pelayo. . . . . Vers	718
Favila.	737
Alonzo I° (*el Catolico*)	739
Fruela I°.	757
Aurelio	768
Silo.	774
Mauregato.	783
Bermudo I° (*el Diacono*).	788
Alonzo II (*el Casto*).	795
Ramiro I°.	843
Ordoño I°	850
Alonzo III (*el Magno*).	862
Garcia.	910
Ordoño II	913
Fruela II.	923
Alonzo IV (*el Monge*)	924
Ramiro II	930

Ordoño III.	950
Sancho I°	955
Ramiro III.	967
Bermudo II.	982
Alonzo V.	999
Bermudo III	1028

ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

Fernando I°.	1037
Sancho II	1067
Alonzo VI.	1073
Doña Urraca	1108
Alonzo VII.	1126
Sancho III.	1157
Alonzo VIII.	1158
Henrique I°.	1214
Fernando II (de Léon)	1158
Alonzo IX (de Léon).	1188
Fernando III (san-Fernando).	1217
Alonzo X (*el Sabió*).	1252
Sancho IV.	1284
Fernando IV.	1295
Alonzo XI.	1312
Pedró I°.	1350
Henrique II (de Trastamarra).	1369
Juan I°.	1379
Henrique III (*el Enfermo*).	1390
Juan II.	1407
Henrique IV (*el Impotente*).	1454
Doña Isabel-la-Catolica.	1474

ROIS DE NAVARRE.

Sancho Iñigo, de Bigorra.	873
Garcia Sanchez..	885
Sancho Garcès.	905
Garcia II (*el Tembloso*).	924
Sancho III (*el Mayor*).	970
Garcia III	1035
Sancho IV.	1054
Sancho V.	1076
Pedro.	1094
Alonzo.	1104
Garcia IV.	1134
Sancho VI.	1150
Sancho VII.	1194
Thibaut, de Champagne (Theobaldo).	1234
Thibaut II.	1253
Henri.	1270
Jeanne et Philippe-le-Bel.	1274
Louis-le-Hutin.	1305
Philippe V.	1316
Charles IV.	1322
Jeanne, femme de Philippe d'Evreux.	1328
Charles-le-Mauvais.	1349
Charles-le-Noble.	1387
Blanche et Juan de Castilla.	1424
Léonor, comtesse de Foix.	1479
François Phœbus.	1482
Catherine, femme de Jean d'Albret..	1483

ROIS D'ARAGON.

Ramiro Iº (fils de Sancho el Mayor)	1035
Sancho	1063
Pedro Iº	1094
Alonzo Iº (*el Batallador*)	1104
Ramiro II	1134
Petronilla y Ramon	1137
Alonzo II	1162
Pedro II	1196
Jayme Iº (*el Conquistador*)	1213
Pedro III	1276
Alonzo III	1285
Jayme II	1291
Alonzo IV	1327
Pedro IV	1336
Juan Iº	1387
Martin	1395
Fernando Iº	1412
Alonzo V	1416
Juan II	1458
Fernando II (*el Catolico*)	1479

ROIS DE PORTUGAL.

Henrique y Teresa	1095
Alonzo-Henriquez	1128
Sancho I°	1185
Alonzo II	1211
Sancho II	1223
Alonzo III	1248
Dionis	1279
Alonzo IV	1325
Pedro I°	1357
Fernando	1367
Juan I°	1385
Duarte	1433
Alonzo V	1438
Juan II	1481
Manuel	1495

COMTES SOUVERAINS DE BARCELONE.

Bera.	801
Bernardo I°.	820
Berengario I°.	832
Bernardo II.	836
Aledran.	844
Guifredo I°.	858
Salomon	872
Guifredo II.	884
Miron..	912
Suniario.	929
Seniofredo..	950
Borello.	967
Raymundo.	993
Berengario II.	1017
Ramon-Berenguer I°.	1035
Ramon-Berenguer II.	1076
Ramon-Berenguer III	1082
Ramon IV.	1131
Alonzo II (de Aragon).	1162

(Réunion de la Catalogne à l'Aragon.)

****

SECONDE PARTIE.

CONSTITUTION ET CIVILISATION.

CHAPITRE Ier.

Constitution politique des Arabes. — Causes de leur décadence et de leur destruction.

Le caractère distinctif de l'œuvre qu'accomplit Mahomet comme prophète et conquérant, c'est l'unité : unité de Dieu, unité de loi, unité de pouvoir. En fondant à la fois une religion et un empire, il opéra l'union intime du culte et du gouvernement; cette union domine toutes les institutions de son peuple. Mahomet ayant été pontife, législa-

teur et roi, sa loi fut également religieuse, civile et politique, et, comme l'avaient été pour les juifs les Tables de Moïse, le Coran (1) fut à la fois la Bible, le Code et la Charte des musulmans (2).

GOUVERNEMENT.

A l'unité de la loi écrite devait se joindre écessairement l'unité de la loi vivante, du pouvoir. Héritiers du prophète, les califes (khalyfes) succédèrent à sa double puissance, et réunirent dans leurs mains toutes les attributions du sacerdoce et de la royauté. Ils commandaient aux croyances en qualité de pontifes, d'*imâms* suprêmes (3), et aux actions,

(1) Al-Qôran, *lecture*, comme nous disons *les écritures*, en parlant de l'ancien et du nouveau Testament.

(2) Je n'ai point à considérer ici la loi de Mahomet comme religion, c'est-à-dire sous le rapport des dogmes et des pratiques. On peut consulter sur ce sujet la version du Coran par Savary, le *Tableau de l'Empire ottoman*, de Mouradjah d'Hosson, et l'*Exposition de la Foi musulmane*, de M. Garcin de Tassy.

(3) *Imam*, littéralement, celui qui marche le premier, *princeps*.

comme étant à la fois la loi qui ordonne, le juge qui applique la loi, et la force publique qui exécute la sentence. Le gouvernement des Arabes était donc la monarchie absolue dans sa plus haute expression. Aucune limite d'aucune espèce n'était posée à l'exercice de cette autorité. Point de distinction du temporel et du spirituel, point de maître étranger qui vînt prendre sa part de la souveraineté, point d'état dans l'état; mais aussi point d'institutions qui protégeassent la liberté, la fortune, la vie des citoyens; ou plutôt, pas de citoyens, pas même de sujets, mais des espèces de serfs, attachés, non pas à la glèbe, mais à la personne du maître, par le corps et par l'âme. Le divan (al-dyouân) ou conseil d'état, dont les membres étaient choisis par le calife et révocables à sa volonté, n'était institué que pour aider, et non pour balancer sa puissance absolue. Bien qu'il fût consulté sur les affaires publiques, et chargé d'éclairer le chef de l'état sur les divers objets de la politique ou du gouvernement, le divan n'avait d'autre droit que celui de conseil, d'autre autorité que celle de la

raison, d'autre emploi que celui d'exécuteur des commandemens du maître. La monnaie que fit frapper Abdérame portait, avec le millésime, d'un côté, cette inscription : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, unique et sans compagnon ; » et, au revers, celle-ci : « Dieu est un, Dieu est éternel ; il n'est ni père, ni fils, et n'a point de semblable. » Cette monnaie d'un prince, portant pour exergue un article de foi, donne une idée précise de la nature de son pouvoir (1).

Peut-être ne comprendra-t-on pas sans peine qu'une obéissance si complète, si aveugle, ait été rendue à ce droit divin, en vertu du-

(1) Toutefois, comme le remarque Montesquieu, « le despotisme fondé sur la confusion du temporel et du spirituel est tempéré par la cause même qui le produit. En effet, le livre de la religion est une sorte de constitution inaltérable qu'aucune force ne peut enfreindre, et qui pose une limite à la puissance du despote. Chacun peut le rappeler à l'observation de la loi commune, et chacun se trouve dégagé du devoir d'obéissance dès qu'il viole cette loi, d'où lui vient sa souveraineté. » Ainsi, le calife Abdérame III n'osa point, de sa seule autorité, violer, à l'égard du rebelle Calib ben Hafssun, la *coutume d'Aly*. Il obtint d'abord l'assentiment des chefs de l'armée et du culte. (Voir ci-après, *page* .)

quel régnaient les califes, lorsqu'on voit ce droit disputé, acquis par la force des armes, les trônes occupés par de nouvelles dynasties, et des profanes renversant les élus du ciel pour hériter de leur puissance surhumaine. Mais l'explication de cette apparente anomalie se trouve dans l'origine même du droit. On sait qu'un des principaux dogmes de la religion mahométane est le fatalisme, c'est-à-dire la résignation aux événemens de ce monde, par la croyance qu'ils ne sont que l'accomplissement d'immuables décrets du ciel (1). Que si donc un rebelle parvenait à renverser le légitime successeur du prophète, et à ceindre sa tête d'une tiare usurpée, c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait réussi, et, dans son succès même, se trouvait, pour ses sujets, le devoir de s'y soumettre. Mahomet avait dit : « Le califat, après moi, sera de trente années; après ce terme, il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation, la tyrannie »; et

(1) Le mot *islam*, qui a chez les musulmans le même sens que le mot *christianisme* chez nous, signifie *résignation*.

(hhadjeb) ou premier ministre, et le *divan*, qu'on appelait aussi *meschouar* ou conseil. L'administration des provinces était remise aux *walis* (ouâlys) ou gouverneurs, qui, ne relevant que du calife seul, avaient sous leurs ordres les *wazyrs* (ouézyrs), lieutenans ou gouverneurs de districts, et les *alcaydes* (al-qayds), capitaines ou commandans de forteresses. Chacun de ces officiers, dans sa juridiction, comme le calife sur son trône, était investi à la fois des pouvoirs civils et militaires, dont les Arabes ne firent jamais la distinction.

Législation. Le Coran étant la loi unique sur toutes les matières et pour tous les cas, et le prince réunissant en sa seule personne tous les pouvoirs de la société, sacerdotal, militaire, législatif, judiciaire et exécutif, on conçoit qu'il n'était besoin, dans cette société, d'aucun code, d'aucunes lois fondamentales ou transitoires. Aussi les Arabes n'ont-ils point laissé, comme l'ont fait presque tous les peuples de la terre, une législation, un *corps de droit*, où se trouvassent réglés d'une manière uniforme l'état de leur société, les

droits et les devoirs de ses membres. Parmi les ordonnances de leurs princes, l'histoire ne fait mention que d'une seule loi civile. Le calife, comme de nos jours encore le sultan, succédait de droit à tous ses sujets. Abdérame II détruisit cette prérogative exorbitante, et permit que les enfans succédassent légalement à leurs parens. Il ordonna de même que ceux-ci pussent disposer par testament du tiers de leurs biens, et que les veuves reprissent leurs dots, ainsi que leurs étoffes et bijoux, et eussent droit à des alimens. Encore faut-il bien remarquer que cette disposition d'Abdérame n'est pas une loi proprement dite, mais simplement une interprétation du Coran, donnée pour règle dans l'ordre civil, de la même manière que les décisions des papes et des conciles n'ont été, dans l'ordre religieux, que des interprétations de l'Evangile. En somme, les ordonnances des princes arabes ne furent jamais que des explications du Coran destinées à en déterminer le sens, ou de simples réglemens de police, tels que ceux de Youzef Ier, à Grenade. Mais, selon la parole de Maho-

met, qui avait dit : « Toute loi nouvelle est une innovation, toute innovation est un égarement, et tout égarement conduit au feu éternel », rien ne fut ajouté ni changé à la législation immuable et sacrée du *livre*.

Justice. A défaut de loi positive et de garanties stipulées, il ne restait aux sujets, tant dans leurs rapports avec l'autorité que dans leurs relations privées, qu'une puissance à invoquer, celle de la loi naturelle, celle de la justice. Il n'est donc pas étonnant que cette vertu, la première, en effet, et la source de toutes les autres, ait été pour les Arabes la vertu par excellence. Un mot, dans leur langue, renfermait tous les éloges : être juste, c'était accomplir tous ses devoirs envers le ciel et les hommes. Par le même motif, ceux qui distribuaient la justice, n'ayant guère à consulter, dans leurs décisions, que la raison et l'équité, étaient tenus d'offrir plus de garanties morales que les juges ordinaires, qui n'ont le plus souvent qu'à appliquer la loi contre les coupables, ou à l'interpréter entre les plaideurs. L'emploi de cadi (qâdhy) était, en conséquence, un des plus honora-

bles de l'empire, et l'on mettait le plus grand soin dans le choix des hommes auxquels il était confié. Les docteurs arabes ont composé un code entier sur les conditions d'aptitude à l'office de cadi, et sur les devoirs de cette place. Il y avait, en outre, quelques garanties matérielles contre l'iniquité des juges. C'était d'abord le recours au calife, ouvert à tous ses sujets, et l'obligation imposée aux juges de lui soumettre les affaires civiles les plus importantes, et, je crois, toutes les affaires criminelles. Il existait ensuite un tribunal supérieur et souverain, composé du *cadi des cadis* (qadhy-al-qodhâh) ou grand-juge, et de quatre assesseurs, dont la fonction spéciale était de juger les juges. Cet office de cadi des cadis était, après celui de hagib, le plus considérable de l'empire, et ne s'accordait qu'à l'homme éminent dont la science et la vertu brillaient d'un égal éclat. Il faut, à propos de l'organisation judiciaire, faire une remarque importante. Comme la loi, et comme l'autorité, la justice était *unique*. Toutes les juridictions se trouvaient confondues, ainsi que tous les pou-

voirs, et la loi commune n'avait qu'une seule espèce d'interprètes. L'emploi de cadi ne ressemblait nullement à celui de nos juges, siégeant dans des tribunaux spéciaux, avec des attributions particulières, et seulement occupés de rendre la justice, ou criminelle, ou civile. C'était un office clérical. Les cadis étaient attachés aux mosquées, et partageaient, avec les *alchatibs* (khathyb) ou docteurs, l'interprétation du Coran. Tandis que les derniers, en qualité de prédicateurs, enseignaient aux fidèles les maximes du livre, comme loi religieuse, et maintenaient l'orthodoxie de la foi, les cadis étaient chargés, en qualité de juges, d'en appliquer les dispositions, comme loi civile ou criminelle, et d'établir, par la succession de leurs arrêts, une sorte de jurisprudence uniforme.

NATION.

La nation qui obéissait aux califes de Cordoue était loin de présenter, dans sa composition, cette *unité* qui distinguait le gouvernement et la loi. Jamais peuple réuni sous un même sceptre, et dans une même contrée, ne fut moins compact, moins homo-

gène : c'était l'agrégation d'une foule de peuples, ayant des origines, des croyances, des langues et des mœurs diverses. Les Arabes proprement dits, ceux qui franchirent les frontières de la Péninsule arabique pour répandre au dehors la loi de Mahomet, et convertir le monde, à la pointe de leurs cimeterres, étaient en très petit nombre. Ils se grossirent successivement des populations conquises et converties, qu'ils entraînaient avec eux à de nouvelles conquêtes et de nouvelles conversions. Ces enfans du Hedjâz formaient une sorte d'aristocratie, en qui résidèrent long-temps toute la puissance et toute la richesse. Les commandemens militaires, les emplois civils et les dignités sacerdotales, furent d'abord leur partage exclusif. Au reste, ils conservaient loin de leur patrie les distinctions de castes qui avaient divisé leurs ancêtres, et formaient en Espagne autant de tribus qu'en avait compté l'Arabie. A côté de ces vainqueurs et législateurs primitifs, se plaçaient les Syriens, leurs voisins immédiats et leurs premiers alliés, qui, en cette double qualité, partageaient tous Musulmans.

les priviléges de la noblesse arabe; puis, les Egyptiens, qui les avaient aidés à conquérir le reste de l'Afrique. Elevés dans le luxe et vivant dans le loisir, voués à la culture exclusive des sciences et des arts, les descendans de ces trois races, auxquelles appartenait également le nom de *Scharqyyns* (Orientaux), formaient la société polie, la haute classe, la *tête du peuple*. Enfin, dans un rang inférieur, venaient les Mores ou Berbères, les *Maghrêbyns* (Occidentaux), dont les peuplades, aussi converties à l'islam, s'étaient successivement jetées en Espagne, à la suite de Mouza et d'Abdérame. Ceux-ci étaient soldats, artisans, laboureurs; ils composaient la masse du peuple musulman, et comme un intermédiaire entre les tribus conquérantes, dont ils partageaient le culte, et les populations conquises, dont ils avaient d'abord partagé la condition.

Chrétiens. Ces dernières formaient la partie la plus nombreuse de la population générale de l'empire. Elles se composaient des habitans que les Arabes trouvèrent en Espagne, à l'époque de la conquête de Mouza, c'est-à-

dire des anciens Ibères, mêlés d'abord aux Romains par l'effet des colonies militaires qu'avaient successivement établies la république et l'empire, puis aux Wisigoths, qui avaient régné trois siècles sur cette contrée. Ces hommes, de race indigène, convertis au christianisme avec les Romains, et mêlés aux Goths, chrétiens comme eux, ne s'étaient point soumis à la foi du prophète. En vertu des capitulations que les premiers chefs arabes leur avaient accordées, et qui furent toujours observées fidèlement, ils avaient conservé leur religion et son libre exercice. Ces chrétiens vivant sous la domination musulmane furent nommés *Mozarabes* (1). Ils habitaient en grand nombre toutes les campagnes de la Péninsule, et même les principales cités, telles que Tolède, Cordoue, Séville. Leur condition n'était point misérable, comme on pourrait le

(1) Quelques-uns ont fait dériver ce mot de *Mixti-Arabes*; d'autres, du nom de Mouza; mais sa véritable étymologie est dans le mot *Mosta'rab*, qui veut dire, dans la langue du Yémen, *faits, devenus Arabes*.

En la perdida de España

croire d'une nation vaincue et qui ne s'est point rapprochée de ses maîtres en prenant leur culte, leurs mœurs et leur nom. De tous les peuples conquérans, les Arabes furent sans contredit le moins exigeant comme le moins cruel. Ils imitèrent la tolérance religieuse et civile des Romains de l'empire, sans avoir imité les excès des Romains de la république. Toute leur histoire rend témoignage de cette grande modération. En Orient, on avait vu le calife Walid, conquérant de la Palestine, payer le prix d'une église aux chrétiens de Damas, avant d'élever une mosquée sur le terrain qu'elle occupait, et son frère Ald-Adlah conserver tous les moines d'Afrique, sous la seule condition du tribut d'un dinar par couvent. En Espagne, lorsqu'ils n'en possédaient encore que la partie méridionale, les Arabes, par une générosité singulière, confièrent le gouvernement d'une province importante et récemment soumise

Se quedaron los cristianos
Con los Arabes, de donde
Mozarabes se llamaron.
(CALDERON, *La Niña de Gomez-Arias.*)

à un comte chrétien, à ce Théodomir, qui les avait vaincus dans un combat naval et s'était vaillamment opposé à leur descente. Maîtres de la Péninsule entière, ils laissèrent aux habitans leur religion et leurs temples, leurs lois et leurs juges. La hiérarchie ecclésiastique continua de subsister dans toute son étendue et avec toute son autorité sur les fidèles. Les exercices du culte furent permis, sous l'unique condition que les chrétiens s'abstiendraient des actes extérieurs et ne pourraient punir celui d'entre eux qui embrasserait volontairement l'islamisme. Les évêques, choisis par les fidèles, nommaient les curés des paroisses et les abbés des monastères. Enfin, les Mozarabes n'étaient point exclus des charges de l'état. Outre les rangs de l'armée, où servaient toujours un grand nombre d'entre eux, plusieurs emplois, même importans, leurs étaient ouverts. Ainsi, l'on voit figurer un évêque parmi les ambassadeurs envoyés à l'empereur Othon par Abdérame III. Une preuve plus évidente encore de la grande liberté de conscience laissée aux chrétiens, c'est que plusieurs conciles eu-

rent lieu pendant la domination des Arabes. J'en puis citer un tenu à Séville, en 782, sous le règne d'Abdérame-le-Grand; un autre à Cordoue, en 852, sous le second Abdérame; et un troisième à Cordoue, en 862, sous Muhamad. Le concile de 852 avait été convoqué sur l'ordre même du calife, afin que les évêques fissent cesser, par leur décision, les troubles qu'excitaient les chrétiens trop zélés. « Nous devons au christianisme, a dit » Montesquieu, ce droit des gens qui fait » que, parmi nous, la victoire laisse aux » peuples vaincus ces grandes choses, la vie, » la liberté, les lois, les biens, et toujours la » religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi- » même. (*Esprit des lois,* liv. 24. chap. 3). » Les Arabes avaient déjà pratiqué ce nouveau droit des gens auquel le christianisme ne s'est pas toujours rigoureusement soumis, et, pour leur rendre à ce sujet toute la justice qui leur est due, on doit se rappeler qu'ils étaient alors dans la première ferveur d'uue croyance nouvelle, dans le premier enthousiasme de la victoire.

Cette excessive tolérance avait rendu plus

facile et plus prompt le rapprochement des deux peuples. Malgré la différence des cultes, les Espagnols montrèrent peut-être moins de répugnance à se mêler avec les Arabes, qu'ils n'en avaient montré dans l'origine à se mêler avec les Goths, quoique ceux-ci professassent la même religion (1). Les mariages étaient très communs entre les chrétiens et les musulmans. L'on vit, au moment de la conquête, Abdelazyz, fils de Mouza, épouser Egilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths. La mère d'Abdérame III était chrétienne; cette origine n'empêcha cependant point son aïeul de le choisir dans toute sa famille pour l'appeler à l'empire, et ne fit murmurer aucun fanatique à son avénement. L'horreur qu'avaient inspirée les coutumes mahométanes se dissipa bientôt, et ce relâchement gagna jusqu'aux prêtres. La plupart d'entre eux se mariaient comme les séculiers, et, chose digne de remarque, cet usage n'existait pas seulement

(1) Les Goths étaient restés Ariens jusqu'au règne de Recared (585). Ce ne fut qu'après avoir embrassé la foi catholique, qu'ils commencèrent à se confondre avec les indigènes, qu'on appelait encore Romains.

dans les pays soumis aux Arabes ; beaucoup de prêtres le suivaient, même dans les états des rois espagnols.

Juifs. Outre les diverses tribus musulmanes d'Asie et d'Afrique, et les Mozarabes demeurés chrétiens, les califes comptaient parmi leurs sujets un grand nombre de juifs. En 125, sous le règne d'Adrien, environ cinquante mille familles des tribus de Juda et de Benjamin étaient venues se réfugier en Espagne, lorsque le peuple hébreu se dispersa par toute la terre, chassé de la Palestine après la révolte de Barcochebas. Les Goths, qui les trouvèrent établis dans cette contrée, les y laissèrent vivre à peu près en paix, et lorsque les Arabes s'en furent emparés, la tolérance qu'ils montraient pour toutes les sectes ennemies attira sous leur domination une foule de juifs, qu'atteignait partout ailleurs la persécution. Tant qu'y régnèrent les Arabes, l'Espagne fut le pays de l'Europe qui comptait le plus de juifs parmi ses habitans. Ils devaient y jouir, pour leur culte, de la même tolérance que les chrétiens, car une des églises actuelles de Tolède est un

ancien temple juif, dont la construction est antérieure à la conquête des Arabes, mais qui conserva sa destination primitive pendant toute leur domination. Depuis le rétablissement des rois catholiques, et l'édit d'expulsion prononcé contre eux, les juifs furent traqués et pourchassés en Espagne comme les loups en Angleterre, jusqu'à la destruction du dernier (1).

Enfin, l'Espagne mahométane nourrissait un grand nombre d'esclaves attachés au service du calife, des grands de l'empire et des membres de toutes les tribus nobles. Ils étaient de deux espèces. Les uns, suivant le droit des gens de cette époque, étaient des prisonniers de guerre faits dans les combats ou dans les irruptions sur le territoire ennemi, soit parmi les chrétiens, soit parmi les Esclaves.

(1) Après la fondation du royaume de Grenade, on ne voit plus, parmi les diverses populations entassées dans cette province, aucune trace de chrétiens mozarabes. Mais les juifs s'y trouvaient encore en grand nombre. C'est ce que prouve, entre autres, une ordonnance du roi Ismayl (1514) qui oblige les juifs à porter dans leurs habits un signe distinctif pour ne point être confondus avec les musulmans.

rebelles d'Afrique ; les autres étaient des nègres que le trafic de la traite livrait déjà, comme des bestiaux, à des maîtres étrangers.

POPULATION.

Pour reconnaître à quel état de grandeur s'éleva l'empire arabe, il faut d'abord essayer de découvrir quelle fût sa population. *In multitudine populi dignitas regis; et in paucitate plebis ignominia principis.* (Prov. ch. 14. v. 28.) Le plus grand symptôme de prospérité ou de décadence chez un peuple étant l'accroissement ou la diminution de sa population, on peut trouver en quelque sorte, par un calcul numérique, le degré de sa puissance et de son bonheur ; on peut écrire une histoire en chiffres. Il est donc intéressant et utile de comparer, sous le rapport du nombre de ses habitans, l'état d'un même pays aux différentes époques de son histoire, de mesurer, pour ainsi dire, la taille d'un peuple à ses différens âges. C'est ce que je ferai pour l'Espagne, afin de mieux constater sa situation sous les Arabes.

Il est inutile de remonter aux temps à peine connus (970 avant J.-C.), où les Phéniciens firent la découverte de la Péninsule hispanique, que se partageaient alors les races *Ibérienne* et *Turdule* au midi, *Lusitanienne* à l'ouest, et *Celtibérienne* au nord; ni à l'époque un peu postérieure où les Grecs firent quelques établissemens sur la côte orientale; les documens sont trop rares et trop incertains. Mais on peut s'arrêter à l'époque où Rome et Cartharge se disputaient l'Espagne, « la première province du continent, dit Tite-Live, qu'occupèrent les Romains, et la dernière qu'ils soumirent. » (De l'année 244 à l'année 38 avant J.-C.) Sa population était alors considérable. La longue résistance de Sagonte aux armes d'Annibal, celle de Numance, luttant seule dix années avec Rome, qui l'appelait *terror imperii*, indiquent assez quel devait être le nombre des habitans de cette contrée. Caton-le-Censeur se vantait, au rapport de Plutarque, d'avoir pris plus de places en Espagne que l'année de son consulat (559 de Rome) n'avait eu de jours. Polybe affirme que le préteur Sempronius en

détruisit trois cents dans la seule année 558, et Pompée, au dire de Pline, en prit huit cent quarante-six. Enfin, Strabon rapporte qu'au recencement fait sous le règne d'Auguste, la seule ville de Cadix (*Gades*) comptait six cents chevaliers (*equites*), et qu'il n'y avait que Padoue, dans tout l'empire romain, qui en eût un plus grand nombre. On sait que, pour être de l'ordre équestre, il fallait posséder une fortune de 400,000 sesterces. Osorio porte la population de l'Espagne, sous les premiers empereurs, à soixante-dix millions d'habitans ; mais son calcul, évidemment exagéré, repose sur des bases erronées. « D'après les recensemens romains, dit-il, Tarragone, au temps d'Auguste, renfermait 2,500,000 âmes, et Mérida en Estremadure entretenait une garnison de 90,000 hommes. » Puis, il part de ces deux points pour établir ses évaluations. Mais *civitas* doit se traduire ici, non par *ville*, mais par *province* (la cité romaine), et son erreur vient d'avoir mal compris ce mot. Au reste, en donnant plus de deux millions d'habitans, non à la ville, mais au district de Tarragone, on por-

terait toujours la population de l'Espagne au moins au triple de ce qu'elle est de nos jours, et ce calcul paraît alors très vraisemblable, surtout quand on lit ce passage de Cicéron. « Nous n'avons surpassé ni les Espagnols par le *nombre*, ni les Gaulois par la force, ni les Grecs par les arts (1). »

Cet état florissant continua pendant la première période de l'empire. La population indigène fut même accrue par de nombreuses colonies militaires et par l'arrivée d'une grande partie des juifs chassés de la Palestine sous Adrien. Mais lorsqu'aux règnes de Trajan et des Antonins succédèrent les règnes de Commode et de Caracalla ; lorsque Constantin porta sur le Bosphore le siége du gouvernement ; lorsqu'il fallut défendre l'empire, à l'orient, contre les Parthes et les Perses, au nord, contre les Barbares dont les populations se poussaient les unes les autres sur le midi, alors le déchirement de l'état, les exactions infinies, la misère générale, les guerres civiles et les continuels

(1) « *Nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec artibus Græcos superavimus.* »

envois de troupes sur les frontières, appauvrirent d'habitans toutes les provinces. Puis vint l'invasion des Barbares, qui rompirent enfin leurs digues et inondèrent l'Europe entière de leurs hordes sauvages. Les premiers d'entre eux qui parurent en Espagne furent les Vandales, dont la destinée fut aussi la plus singulière, et qui, après avoir traversé la Dace, l'Allemagne, les Gaules et l'Espagne, ne purent se fixer qu'en Afrique, chassés de tous les pays de l'Europe par de nouveaux venus. Après avoir passé le Rhin le 1er janvier 407, et ravagé toutes les Gaules, ils avaient franchi les Pyrénées en 409, et s'étaient répandus en Espagne, ouvrant la route aux Alains, aux Suèves et aux Wisigoths, qui s'y jetèrent sur leurs traces. On connaît les effets de ces irruptions successives. On sait qu'à l'approche des dévastateurs, les habitans des campagnes fuyaient dans leurs cités, laissant la terre sans semences, et que ces multitudes, entassées ainsi dans les villes, n'avaient d'autre alternative que d'être passées au fil de l'épée, si elles se rendaient aux Barbares, ou de périr

de faim si elles se défendaient dans leurs murailles. Tel fut le nombre des victimes, que l'infection des cadavres fit naître une peste générale qui faillit enlever le reste des vivans. Les massacres, les incendies, la famine, tous les fléaux, toutes les calamnités semblèrent s'unir pour la destruction de l'espèce humaine, et des provinces entières, naguère florissantes, furent si complètement dépeuplées, que lorsqu'on y revint long-temps après, on ne trouva que des forêts et des marécages, comme dans les déserts où l'homme pénètre pour la première fois.

Avec les Goths, derniers venus en Espagne, et bientôt ses seuls maîtres, une autre ère commença. Des mœurs plus douces, des lois plus sages que celles des autres conquérans du nord, une longue paix, plusieurs règnes calmes et brillans, enfin la fusion complète des peuples vainqueur et vaincu, réparèrent successivement les maux de la conquête. Les nouveaux venus remplacèrent en nombre les victimes de l'invasion, et l'Espagne, après Theudis, Récésuinthe et Wam-

ba, n'était pas moins peuplée qu'aux dernières années de l'empire.

Tel était l'état de cette contrée, lorsque les Arabes y pénétrèrent, et, à leur suite, les tribus africaines. Mais cette conquête des peuples du midi, bien différente de celle des peuples du nord, se fit sans ravages, sans effusion de sang, comme une simple prise de possession. Les califes arabes n'ordonnèrent point de recensemens proprement dits, bien qu'il existât un impôt de capitation nommé le *Ta'dyl*; du moins les historiens qui nous restent n'en font point mention. On ne peut donc évaluer que par aperçus la population de l'Espagne sous leur règne. Outre la capitale, résidence du calife, l'empire arabe comptait six chefs-lieux de gouvernement, résidences des walis, savoir : Tolède, Mérida, Sarragosse, Valence, Grenade et Murcie, quatre-vingts grandes cités et trois cents villes. Cordoue seule renfermait, au dire des géographes arabes, deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hôpitaux, huit cents écoles publiques et neuf cents bains. Ce détail paraît d'a-

bord incroyable, fabuleux ; je ne le suppose pas même exagéré. Si l'on appelle maison, non les édifices de nos villes modernes, mais la demeure de chaque famille ; mosquée, chaque lieu consacré, chaque petite chapelle ; si l'on se rappelle qu'une mosquée ne pouvait exister sans école, et que les ablutions étaient aussi indispensables que la prière, on reconnaîtra que la ville et les faubourgs de la capitale de l'empire pouvaient bien contenir ce nombre prodigieux de divers édifices (1).

Sous la domination des Arabes, les campagnes n'étaient pas moins peuplées que les villes. On comptait douze mille villages sur les bords du Guadalquivir, tandis que l'Andalousie tout entière n'en renferme aujourd'hui que huit cent neuf, et l'on disait de l'Almorravide Youzef (Youzef Al Morâbeth),

(1) Rome, au temps d'Auguste, renfermait, d'après le dénombrement de Publius Victor, mille neuf cent seize palais ou maisons isolées, et quarante-quatre mille neuf cent vingt *insulæ*, ou blocs de maisons. (Ce que les Espagnols appellent *manzanas* (pommes) et les Parisiens *pâtés*).

qui régnait, il est vrai, sur la Berbérie aussi bien que sur la plus grande partie de l'Espagne, que chaque jour on priait pour lui du haut de trois cent mille chaires. Ce qui prouve quel était le nombre des sujets du calife[1], c'est que, malgré les soins donnés à l'agriculture, science dans laquelle excellaient les Arabes, malgré le commerce extérieur très étendu, très florissant, plusieurs famines désolèrent l'Espagne à différentes époques, et toutes les fois qu'une sécheresse ou tout autre accident de l'atmosphère nuisait aux récoltes. Il fallait que la population fût bien considérable, pour que l'Espagne, alors que toutes les terres étaient cultivées, souffrît d'un fléau qui ne se renouvelle plus aujourd'hui que la moitié des champs reste inculte.

Les guerres civiles qui accompagnèrent la chute des Ommyades et le démembrement du califat, puis la double conquête des Almorravides et des Almohades d'Afrique, enfin toutes les circonstances de la destruction de l'empire arabe par les Mores, diminuèrent sensiblement la population musul-

mane. Vint ensuite la reprise du pays par les Espagnols, réfugiés d'abord avec Pélage dans un coin des Asturies. Cette conquête successive ne ressembla nullement à la conquête rapide des Arabes. Elle fut longue, difficile, sanglante, accompagnée de guerres et de ravages sans fin, et les chrétiens, moins tolérans, exterminèrent devant eux toutes les races infidèles. Ainsi furent prises, Tolède par Alphonse VI (1085), Cordoue et Séville par saint Ferdinand (1236 et 1248). Les dévastations furent si grandes, qu'à cette époque, par exemple, il fallait nourrir les troupes laissées en Andalousie avec des vivres envoyés de Castille, et qu'on ne repeuplait les villes conquises qu'en offrant de grands avantages à de nouveaux habitans. Telle fut l'origine de la plupart des *fueros*, ou priviléges particuliers des communes espagnoles. Lorsqu'enfin le royaume de Grenade fut envahi, et que la bannière de Castille et d'Aragon fut plantée sur les tours de l'Alhamrâ, une grande partie des trois millions de Mores entassés dans ce dernier asile passèrent en Afrique avec leurs derniers rois, le Zagal et le Zaquir (Al-

Ssaghâr et al-Ssaghyr), en vertu de la capitulation. Ceux qui restèrent, et qu'on nomma *Moriscos*, furent, comme on l'a vu, dispersés sur toute la Péninsule, après quelques révoltes étouffées dans le sang. Mais, toute la puissance du gouvernement, tous les supplices de l'inquisition, n'ayant pu les enchaîner complètement au christianisme, un décret de Philippe III (1610), exécuté avec une incroyable rigueur, les bannit à jamais de l'Espagne, dont ils étaient, sans contredit, la population la plus industrieuse. Précédemment, un décret des rois catholiques (1492) en avait chassé tous les juifs (1).

Armée. Les Arabes, non plus qu'aucune puissance

(1) Pour donner plus d'intérêt à cette histoire de la population comparée de l'Espagne, je crois devoir la continuer jusqu'à nos jours.

Ces émigrations de nations entières ne sont pas la principale cause du dépeuplement de l'Espagne. L'année même où tombait Grenade, Christophe Colomb découvrait un nouveau monde, et Vasco de Gama venait de pénétrer aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A la nouvelle de leurs succès, ce fut un délire universel. D'abord, quelques aventuriers, conduits par les Cortez, les Balboa, les Pizarro, s'ou-

de cette époque, n'avaient point d'armée permanente. Les seuls corps qui restassent toujours sous les armes étaient les cavaliers

vrirent un passage avec le fer et la flamme dans ce monde inconnu; puis des peuples entiers d'émigrans y pénétrèrent sur leurs traces. Pendant de longues années, les flottes d'Espagne portèrent sans cesse de nouveaux habitans à ces nouvelles contrées. En effet, après l'extermination des races indigènes, il fallait bien, pour utiliser ces conquêtes, que la métropole s'épuisât en colonies; non cependant que les Espagnols allassent aux Indes travailler de leurs mains, l'honneur de leur peau ne pouvait le permettre, et l'on tirait d'Afrique des bêtes de somme à formes humaines; mais ils allaient honorablement s'enrichir de dépouilles, et rapportaient à leurs compatriotes, déjà tout disposés à cette vie de paresse entreprenante, le goût des fortunes lointaines. L'Espagne acheta l'or de l'Amérique au prix de son industrie, de son agriculture, de sa population.

Voilà sans doute la cause principale de la misère et du dépeuplement dont le spectacle nous afflige encore aujourd'hui. Il en est pourtant une autre qui l'égale peut-être par la continuité de ses désastreux effets : je veux parler du régime monastique. Son introduction en Espagne date de l'an 360. Il est vraisemblable qu'Osius, évêque de Cordoue, ayant été mandé à Milan par l'empereur Constance, ramena quelques moines italiens qui suivaient la règle de ceux d'Egypte, fondée par saint Athanase. On sait combien cette heu-

de la garde du calife, et les *kaschefs* ou soldats de maréchaussée ; mais ils ne servaient qu'à la police intérieure. Lorsqu'une alga-

reuse importation fructifia. Avant la conquête des Arabes, il y avait déjà en Espagne un nombre considérable de monastères, que la piété plus ardente qu'éclairée des rois goths avait peuplés et enrichis. Après l'expulsion des Mores, ce nombre s'accrut considérablement. Le premier soin des Arabes, lorsqu'ils occupaient une place, était d'y établir une école gratuite ; le premier soin des Espagnols était d'y fonder un couvent, qui se trouvait aussitôt doté sur les dépouilles des vaincus. Tous les ordres monastiques successivement établis dans la chrétienté, soit d'hommes, soit de femmes, soit propriétaires (*monges*), soit mendians (*frayles*), trouvèrent en Espagne tant de largesses et de prosélytes, que l'on compta, dans Séville, par exemple, jusqu'à soixante-dix couvens, dont sept du seul ordre des dominicains.

Le régime monastique n'eut pas seulement pour effet d'enlever un grand nombre d'individus au travail et à la population : il porta à l'agriculture un coup mortel par la création des biens de main-morte. Malgré les défenses des lois anciennes, plusieurs fois renouvelées, mais toujours sans succès, toutes les propriétés affectées à la fondation d'un monastère ou d'un chapitre, toutes celles arrachées au repentir d'un coupable ou aux frayeurs d'un mourant, furent irrévocablement attachées (*vinculadas*) à ces corporations.

rade des chrétiens obligeait à défendre quelque point du territoire, le wâli de la province ou le wazir du district appelait les

La noblesse suivit bientôt leur exemple en établissant des fiefs substituables et non cessibles. Il n'y eut pas de si mince hidalgo de village, pas de si petit bourgeois enrichi, qui ne fondât un majorat dans sa famille. Il arriva qu'au moyen de la main-morte du clergé (*amortizacion eclesiastica, beneficiados*, etc., etc.), de celle de la noblesse (*mayorazgos*), et de celle des communes (*valdios y tierras concegiles*), la plus grande partie des terres de l'Espagne furent mises hors du commerce, et, tandis que les unes atteignirent, par la rareté, une valeur démesurée, les autres demeurèrent sans emploi, sans culture (*). Si l'on ajoute à cet état de choses tous les vices de la législation rurale, si bien signalés par Jovellanos dans son excellent *Informe sobre la ley agraria* (par exemple, les priviléges absurdes de la *mesta*, de ces compagnies de bergers qui promènent leurs innombrables troupeaux du nord au midi, non seulement avec le droit de vaine pâ-

(*) On compte dans le district d'Utrera, en Andalousie, vingt-un mille *fanegas* de terres incultes; dans celui de Ciudad-Réal, au centre de la Manche, trente mille *fanegas*; dans celui de Badajoz, en Estremadure, une plaine entière de vingt-six lieues de long sur douze de large, outre une chaîne de montagnes stériles (*Monte-bajo*), qui forme le tiers de la province, etc., etc.

hommes soumis à sa juridiction, et les menait à l'ennemi. Lorsqu'il s'agissait d'une entreprise générale où la nation tout entière dût prendre part, c'était le calife qui convoquait sous son étendart les guerriers de toutes les tribus. Si l'attaque devait être portée

ture sur toutes les terres qu'ils traversent, mais avec le droit plus exorbitant d'empêcher les propriétaires de clore leurs propriétés), on comprendra dans quel état de décadence a dû tomber l'agriculture, et, partant, la population.

Tous ces maux réunis avaient tellement dépeuplé l'Espagne, avant le milieu du dix-septième siècle, que le ministre Olivarès essaya, par diverses ordonnances, de porter quelque remède à cet état de choses. Il exempta de toutes charges le père de quatre fils, et le jeune marié pendant quatre années; il permit aux enfans de se marier sans l'aveu de leurs parens; il appela des étrangers, défendit toute émigration, etc., etc. Les révoltes de Portugal et de Catalogne, ainsi que les longues guerres de la succession, maintinrent l'Espagne dans cet état de faiblesse jusqu'au commencement du siècle dernier. La paix qui régna depuis, presque sans interruption, et l'heureux règne de Charles III, commencèrent à cicatriser cette plaie toujours saignante. La population, qu'on évaluait au temps de Ferdinand et d'Isabelle, mais sans doute avec exagération, à vingt millions d'âmes, s'était trouvée presque réduite à six mil-

contre les chrétiens, on publiait dans les mosquées *l'Algihed* (Al-Djihed); ou guerre sainte; et c'était alors un devoir à tout musulman d'offrir ses services. Les officiers du calife choisissaient les soldats suivant l'importance de l'expédition, et la situation du

lions en 1714. En 1767, elle s'était élevée au-delà de neuf millions, et en 1788, suivant un recensement officiel, à 10,061,118 habitans, dont 126,050 ecclésiastiques et 484,131 nobles. C'est le seul recensement qui ait été fait en Espagne, et les cortès furent obligées d'y recourir, en 1820, pour l'exécution de la constitution, qui donnait un député par 70,000 âmes. On convient même que le chiffre en était inexact et fort inférieur à la réalité, parce que la plupart des communes, craignant qu'il ne s'agît d'une répartition des impôts et des levées d'hommes, diminuèrent à dessein le nombre de leurs habitans. La population générale s'était encore beaucoup accrue jusqu'en 1808; mais, depuis cette époque, les ravages de plusieurs épidémies, six ans de guerre intérieure (*) et d'horribles dévastations, puis les exils et les proscriptions politiques, ont dû y faire une large brèche. On ne croit pas que l'Espagne compte aujour-

(*) On compte dans cette guerre, outre les innombrables attaques des guerrillas, trente-une batailles, trois cent cinquante-quatre combats et quatre-vingt-cinq places prises ou reprises.

trésor. Au reste, le service militaire ne semble avoir été imposé aux Arabes que par obéissance volontaire aux ordres du calife, comme un devoir en quelque sorte tout religieux, et non par aucune obligation politique. On ne trouve, en effet, dans leur histoire, nulle trace de la tenure féodale, en

d'hui plus de douze millions d'habitans, c'est-à-dire le tiers environ de la France, sur une égale étendue de territoire.

C'est un spectacle bien triste et bien amer que celui d'une belle campagne sans habitations, d'une terre fertile abandonnée aux ronces faute de bras qui la cultivent, d'une grande ville en ruines faute de citoyens; c'est celui que présente aujourd'hui l'Espagne. Des districts entiers sont déserts; une foule de villes, jadis importantes, telles que Valladolid, Tolède, Cordoue, Mérida, Carthagène, ne sont plus grandes que dans l'histoire, et leur importance passée ne peut se reconnaître qu'à deux caractères : l'inutile étendue de leur enceinte, et le nombre disproportionné de leurs édifices pieux. La place principale de Valladolid, par exemple, est entièrement composée de façades de monastères, et Arevalo, qui n'est plus qu'un petit bourg de la Castille-Vieille, renferme encore neuf églises paroissiales et quatorze couvens. Pour attester quelle était, dans ces villes, la population détruite, il ne reste plus que la cause même de sa destruction.

usage alors dans toute l'Europe, c'est-à-dire, de l'obligation imposée à chaque possesseur de fief relevant de la couronne d'amener ses vassaux au service du roi. Dans tous les cas, l'armée arabe ne restait jamais sous le drapeau que l'espace d'une campagne. Chaque année, après l'expédition, bonne ou mauvaise, les soldats se dispersaient pour retourner dans leurs foyers. Il fallait qu'un nouvel appel les réunît l'année suivante. Ce ne fut qu'au moment de la chute des Ommyades, et lorsque les Espagnols menaçaient tout l'empire du croissant ébranlé par les guerres civiles qui s'étaient allumées contre les Arabes et les Berbères, que des musulmans zélés se vouèrent à la défense permanente des frontières. Unis par des sermens, et menant une vie très austère qu'ils partageaient entre les devoirs religieux et la pratique des armes, ces chevaliers, qu'on nommait *rabits* (rabyths), restaient constamment sous les drapeaux. Du reste, on n'a que des notions vagues sur cet institut des rabits. L'histoire de Conde n'en parle qu'à l'occasion du long séjour que fit parmi eux Hischem III, dernier calife

ommiyade (1028), pour s'opposer aux progrès des Espagnols.

J'ai déjà dit que beaucoup de mozarabes et de juifs servaient dans les armées du calife. Fréquemment aussi des corps mercenaires furent pris à la solde de l'empire, ou des divers compétiteurs au trône. C'étaient des guerriers espagnols, qui, réunis en troupe sous un chef de leur choix, louaient leurs services, comme firent plus tard les *condottieri* d'Italie. On les nommait *campeadores* pour exprimer qu'ils étaient toujours en campagne. Le fameux Rodrigo ou Rui-Diaz de Vivar, que ses compatriotes ont appelé, par excellence, *el campeador*, fut un de ces héros mercenaires qui vendaient leur épée au plus offrant. Il fit ses premières armes à la solde du wali de Sarragosse, contre les chrétiens aragonais, et reçut alors la qualification arabe de *Cid* (Syd), qu'il a conservée dans l'histoire.

REVENUS PUBLICS.

La richesse des califes provenait de deux

sources principales ; le revenu des mines et le produit des impôts.

Comme les anciens maîtres de l'Espagne, les Arabes avaient découvert ses trésors cachés. Dans l'antiquité, les richesses métalliques de cette contrée étaient très célèbres, et dûrent être en effet considérables. Au rapport d'Aristote et de Diodore de Sicile, les Phéniciens y trouvèrent une si grande quantité d'or et d'argent, qu'ils remplacèrent dans leurs navires, par ces métaux précieux, tous les ustensiles de fer et de plomb. On avait une telle idée des richesses de l'Ibérie, que le même Aristote assure que, des bergers ayant mis le feu aux forêts, et la terre s'échauffant par l'incendie, on vit l'argent couler des montagnes (1). Strabon rapporte (liv. 3.) qu'on tirait des seules mines de Carthagène vint-cinq mille drachmes d'argent par jour, [illegible]qu'à l'arrivée des Carthaginois, ce métal était si commun que les naturels en faisaient jusqu'à leurs vases de ménage, et jusqu'aux Mines.

(1) « *In Iberiâ, combustis aliquando à pastoribus sylvis, calentèque ignibus terrâ, manifestum argentum defluxisse.* »

mangeoires de leurs bestiaux. Au temps des Arabes, le produit des mines était bien diminué sans doute, mais il n'était pas épuisé comme aujourd'hui, et les fouilles se faisaient encore avec succès. Sous le règne d'Alhakem II, on exploitait des mines d'or et d'argent dans les montagnes de Jaen, de Bulche, d'Arroche et des Algarves, et deux mines de rubis auprès de Malaga. On pêchait en outre le corail sur toutes les côtes d'Andalousie, et les perles sur celles de Catalogne. Au reste, il n'existe pas de données assez précises pour évaluer, même approximativement, le produit de ces mines.

Impôts. Les impôts, sous les califes arabes, étaient de deux espèces. Les uns se payaient en nature, les autres en numéraire. Le principal impôt de nature, appelé *azaque* (al-zegâh, *aumône*) ou tribut du calife, était une dîme levée sur toutes les productions de la terre ou de l'industrie, sur les produits des troupeaux, et sur les bénéfices du commerce. Cet impôt, perçu par les collecteurs royaux dans les provinces, était affecté aux dépenses générales de l'empire, c'est-à-dire, aux sa-

laires des divers employés de l'état, à la solde des troupes, à l'entretien des écoles et des mosquées, à la réparation des édifices publics, des places de guerre, des chemins et des fontaines, au rachat des captifs et au soulagement des pauvres. Les impôts pécuniaires étaient de deux sortes : le *charage* (scharadj), ou droit d'entrée et de sortie sur les denrées et marchandises, et le *taadil* (Ta'dyl, *égalisation,* soulte pour égaliser les charges), ou capitation sur les chrétiens et les juifs. Au temps de la plus grande puissance des califes, les revenus de l'empire, en argent, s'élevaient chaque année à douze millions de mitcales d'or, c'est-à-dire, au moins à cent cinquante millions de notre monnaie (1).

(1) Le *mitcale* (mitsqâl) fut, comme la *dobla*, une monnaie arabe introduite dans les états chrétiens d'Espagne. Ferdinand Ier fit au monastère de Cluny un cens ou rente annuelle de mille mitcales d'or, et la reine Urraque, en 1113, vendit à don Diego Fernandez une ville et un district, près de Burgos, moyennant 500 mitcales d'or. Mais le *mitcale*, différent de la *dobla,* avait une valeur propre. D'après un réglement du calife Omar, le *dirhem*, ou drachme, étai[illegible] quatorze karats, et le *mitsqâl* de

Revenus et dépenses du calife.

Sur tout le butin fait à la guerre, un cinquième était prélevé avant le partage entre les chefs et les soldats; c'était *la part du calife*. Tant que l'Espagne fut soumise aux monarques d'Orient, cette part leur fut envoyée; depuis Abdérame, elle resta aux califes de Cordoue, et plus tard, aux rois de Grenade. Elle entrait dans le trésor particulier du prince, qui se grossissait encore des dons que lui faisaient ses sujets, soit qu'il fussent offerts par une province, une ville, une tribu, en reconnaissance de quelque faveur, soit qu'ils fussent l'hommage de simples particuliers. Parmi les dons de cette dernière espèce, il en est un qui mérite d'être cité, et qui prouvera quelle devait être la richesse du monarque auquel des sujets pouvaient présenter de semblables offrandes. Abdérame III

vingt karats, pesant chacun cinq grains d'orge. Pedro de Cantos-Benitez, dans son *Escrutinio de monedas antiguas*, dit que le mitcale d'argent valait la dixième partie du maravedi d'or, c'est-à-dire cinq réaux de veillon actuels (ou 1 fr. 30 c.) En donnant au mitcale d'or seulement dix fois la valeur du mitcale d'argent on trouvera que le revenu pécuniaire du gouvernement arabe s'élevait au-delà de cent cinquante millions de francs.

ayant donné un gouvernement au frère de son favori, le wali Ahmed-ben Saïd (Ahhmed ben Sa'yd), les deux frères se réunirent pour lui offrir un présent à cette occasion. Ce présent, accompagné de vers ingénieux et délicats, consistait, dit Aben-Chalican (Ebn-Khalekân), en quatre-cents livres d'or pur, quatre cent mille sequins en lingots d'argent, quatre cents livres d'aloës, cinq cents onces d'ambre, trois cents onces de camphre, trente pièces de toile d'or et de soie, cent dix fourrures de martes fines du Khorasan, quarante-huit caparaçons d'or et de soie tissus à Bagdad, quatre mille livres de soie en pelotons, trente tapis de Perse, huit cents armures de bataille, mille boucliers, cent mille flèches, quinze chevaux arabes et cent chevaux espagnols avec leur harnais; quarante jeunes garçons et vingt jeunes filles esclaves.

Dans la répartition des revenus publics, les califes, qui étendaient sur le *mâ'l*, ou trésor de l'état, comme sur toutes choses (1),

(1) Ils étaient, par exemple, maîtres des fleuves, des che-

la plénitude de leur pouvoir, s'attribuaient une part immense. Mais les charges qu'ils avaient à supporter n'étaient pas moins grandes. Outre les dépenses du palais, où le luxe et la magnificence asiatiques entouraient d'une pompe sans égale le chef de la nation et de la foi, les califes soldaient une troupe d'environ douze mille cavaliers, seul corps permanent de l'armée, et qui formait leur garde personnelle. Ils entretenaient également, dans toutes les villes importantes de l'empire, des bibliothèques publiques et des écoles gratuites. La *Madrisa,* ou école attachée à la mosquée impériale de Cordoue, ne comptait pas moins de trois cents orphelins élevés aux frais du calife. Les soins et les dépenses consacrés par eux à l'instruction générale s'étendaient fort loin ; ils avaient, par exemple, dans les villes d'Afrique, d'Égypte, de Syrie, d'Arabie et de Perse, des envoyés dont l'unique fonction était de leur transmettre les ouvrages que les poètes ou les sa-

mins, des rues, de tout ce que nous appelons *propriétés publiques.*

vans de ces pays mettaient au jour, et de les tenir au courant des découvertes et des progrès faits dans les sciences. Il existait aussi, sur les principales routes, des auberges publiques, appelées *mencils* (menzal), ouvertes gratuitement à tous les voyageurs; c'était *l'hospitalité du calife*. A l'exercice de cette vertu, si sacrée parmi les Arabes, le calife, comme pontife et roi, ne pouvait manquer de joindre celui de l'aumône, l'une des cinq colonnes de l'islam (1). Aussi répandait-il, sur tous les pauvres de l'empire, d'immenses largesses. C'était par des actes de bienfaisance et de charité, qu'étaient toujours célébrées les fêtes du culte et les réjouissances nationales.

VICES DE LA CONSTITUTION.

L'institution à la fois religieuse et politique, laissée par Mahomet à son empire naissant, était très favorable aux projets

(1) « L'édifice de l'islam, disent les docteurs arabes, est appuyé sur cinq colonnes : la profession de foi, la prière, la dîme aumônière, le jeûne et le pèlerinage de la Mecque. »

d'agrandissement et de prosélytisme qu'accomplirent ses successeurs immédiats. Cette concentration de tous les pouvoirs, cette unité de commandement, aidée de toute la première ferveur de l'enthousiasme religieux, était admirable pour la conquête. On a vu avec quelle merveilleuse rapidité les Arabes étendirent dans toutes les directions la puissance des premiers califes. Aveuglément dociles au signal de leur pontife-roi, ils s'élançaient à la conquête du monde, avec le fanatisme ardent et résigné de martyrs qui se dévouent pour leur foi. Mais lorsqu'ils eurent atteint les bornes que la nature et leur petit nombre mettaient à leur agrandissement, lorsque l'ardeur délirante qui les poussait en avant se fût refroidie, et qu'ils pensèrent à s'établir dans les immenses possessions qu'ils avaient si rapidement acquises, il devint évident, dès l'origine, que cette institution si favorable à la conquête était peu propre à la conservation, et que leur gigantesque empire, privé de base, mal constitué, mal uni, portant dans son sein d'irremédiables ger-

mes de mort, était menacé d'une chute aussi rapide, aussi éclatante que son élévation.

Arrêtés en Espagne par le mauvais succès de la guerre des Gaules et l'extermination de l'armée du premier Abdérame dans les champs de Tours, les Arabes, au milieu des querelles intestines qu'entretenaient, loin du siége de l'empire, la rivalité et l'impunité des chefs, étaient tombés aussitôt dans un tel état d'affaiblissement, qu'ils ne purent éteindre cette faible étincelle de résistance allumée dans les montagnes des Asturies, et d'où partit l'incendie qui acheva de les consumer. Ce fut par leur rupture avec l'Orient, par un démembrement de la grande unité musulmane, qu'ils conjurèrent leur ruine immédiate. Abdérame, en réunissant autour de son trône, comme en un faisceau, toutes les forces de l'empire espagnol, lui rendit quelque vigueur et quelque stabilité. C'est en étudiant les vices de la constitution du califat de Cordoue, identiquement semblable à celle du califat de Damas, qu'on découvrira les véritables causes de la décadence des Arabes.

Ces vices, qui attaquaient radicalement l'organisation sociale de l'empire, étaient de deux espèces : les uns, qu'on peut nommer intérieurs, tenaient à la constitution politique de l'état, ou à la composition de la nation ; les autres, aux circonstances extérieures.

Succession au trône. En constituant son empire, Mahomet commit un oubli fatal : il ne régla point la succession au trône. Après lui, le califat fut d'abord électif ; mais bientôt les califes s'attribuèrent le droit d'élection, en le bornant à leur famille, ce qui établit une sorte d'hérédité. Ainsi, comme je l'ai dit précédemment, la couronne n'était ni héréditaire, ni élective ; le souverain choisissait son successeur parmi ses enfans. Vainement peut-on dire que cette coutume avait un côté favorable, en ce qu'elle établissait entre les fils du monarque l'émulation de mériter sa préférence. Elle ne produisait réellement que de désastreux effets, parcequ'elle excitait entre eux, dès leurs premières années, la jalousie et la rivalité. Leurs droits étant égaux par la naissance, et chacun d'eux pouvant prétendre au

choix de son père, il était rare que ce choix, souvent mal constaté, fût leur loi suprême, et qu'entre frères habitués à se regarder en ennemis, le sang des guerres civiles ne baignât pas les marches du trône, dès qu'il était vacant (1).

D'une autre part, dans l'impuissance d'exercer personnellement sa domination sur tout l'empire, le calife avait, dans chaque province, des lieutenans, lesquels, institués en vertu d'une délégation de son autorité générale et absolue, se trouvaient, comme lui-même, investis de tous les pouvoirs. Ils étaient à la fois commandans des troupes, administrateurs civils et receveurs des im- Pouvoir des walis.

(1) Les sultans de Constantinople n'ont pu remédier à ce vice de la constitution qu'en tenant enfermés dans le sérail tous les membres de la famille impériale. Les quatorze premiers sultans avaient mis en usage un moyen plus sûr encore d'éviter les querelles de succession : c'était de faire périr tous leurs parens, hors l'héritier du trône. Mais ce moyen n'aurait pas été d'un emploi facile dans les familles des califes arabes, que la polygamie avait prodigieusement étendues. Selon le recensement de la famille des Abasydes, fait en 816, elle se composait, en princes et princesses, de trente-trois mille âmes.

pôts. Cette autorité, qui n'était ni balancée, ni partagée par aucune autre, leur donnait facilement le désir et les moyens de la rendre indépendante. Pour peu qu'à la mort d'un calife, la couronne fût disputée par divers prétendans, les walis, que favorisaient les querelles de la famille impériale, résistaient rarement à l'envie d'y trouver un prétexte pour dénier l'hommage au vainqueur, et s'ériger en souverains. De là, tant de révoltes si longuement soutenues, si péniblement étouffées.

Diversité des races.

Ces deux causes éternelles de discorde, la succession au trône et la grande puissance des walis, étaient singulièrement favorisées par la diversité des races et des tribus qui formaient la nation, et vivaient distinctes et séparées, quoique soumises au même sceptre. C'étaient des Arabes, des Syriens, des Egyptiens, des Berbères, puis des chrétiens et des juifs. Toutes ces grandes familles, et toutes les infinies subdivisions qu'elles renfermaient, faisaient autant de partis, autant de factions toujours divisées par des jalousies de caste ou des haines de croyance, toujours

prêtes à mêler aux dissentions générales leurs inimitiés particulières. On a vu, par exemple, quelle longue perturbation causa dans l'empire la révolte des Hafssoun, qui s'était allumée à la vieille querelle des Yéménytes et des Arabes du Hedjaz. Cette déplorable disposition avait pour résultat, qu'il suffisait à un rebelle d'être attaché par les liens de l'affection, ou même uniquement par ceux de la naissance, à l'une des races ou tribus, pour avoir aussitôt un parti formé. La même chose arriva dans le royaume de Grenade. La nation musulmane n'y était plus séparée, comme sous les califes de Cordoue, en grandes divisions de races et de peuples, tels que les Arabes et les Berbères; mais elle était divisée en tribus, presque en familles, telles que les Abencerrages (Ebn ou Beny-Seradj), les Zegris (Zeyrys), les Gazules (Djezoulys), les Zenètes (Zenâtys), les Gomares (Ghomârys), les Mazamudes (Mésâmedys), etc.; et les rivalités, devenues plus personnelles en se rétrécissant, étaient aussi plus vives et plus acharnées.

Comme s'il n'eût pas suffi que tant de

sources ouvertes, tant de facilités données à la révolte, produisissent incessamment des dissentions intestines, certaines règles religieuses venaient encore s'opposer à ce qu'elles fussent rapidement et radicalement étouffées. Telle était cette *coutume d'Aly* qui défendait que, dans la guerre entre musulmans, on poursuivît l'ennemi au-delà d'un canton, qu'on le tuât hors du champ de bataille, et qu'on bloquât les places plus de quelques jours. Cette coutume, en donnant aux vaincus le moyen d'échapper et de réparer leurs pertes, éternisait la guerre. On a vu, dans le récit des événemens historiques, que ce ne fut qu'avec l'assentiment de ses généraux, de son conseil et des imâms, qu'Abdérame III prit le parti de la violer à l'égard du rebelle Calib ben Hafsun, pour étouffer une sédition qui, depuis un demi-siècle, désolait l'empire.

CAUSES DE DÉCADENCE.

De tels vices dans l'organisation de l'état étaient seuls, et sans causes étrangères, ca-

pables d'en opérer la destruction. Un empire ainsi constitué devait périr; car, si les peuples ne meurent point, s'il leur est donné de se régénérer dans quelque grande révolution, c'est lorsqu'ils sont chez eux et que le sol qu'ils habitent ne leur est point disputé, lorsqu'ils occupent l'héritage que leur a donné la nature, non celui qu'ils ont reçu de la guerre et de la conquête. Mais les Arabes, transplantés hors de leur pays, obligés de comprimer des populations asserviés, ennemies par l'origine et le culte, et de contenir d'autres populations rivales qui leur disputaient sans cesse la suprématie, puis encore de lutter contre un ennemi extérieur, vigilant, actif, acharné, toujours prêt à profiter de leurs fautes pour les frapper dans leur faiblesse, et combattant pour recouvrer l'héritage de ses pères, les Arabes, dis-je, n'avaient, ni dans leur nombre, ni dans leur institution, assez de force pour suffire à tant de combats. Lorsque les peuples du Nord, destructeurs de l'empire romain, s'en partagèrent les lambeaux, et s'établirent dans les provinces de l'Italie, des Gaules et de

l'Espagne, ils se trouvaient dans les conditions les plus favorables pour conserver leurs conquêtes. Premièrement, les populations des pays qu'ils occupaient étaient depuis longtemps habituées à supporter un joug étranger, et ne faisaient que changer de maîtres. Ensuite, les vainqueurs ayant la même religion que les vaincus, et ceux-ci, plus civilisés, ayant subjugué par les mœurs le peuple qui les avait soumis par les armes, une fusion complète et fraternelle s'établit plus facilement entre eux. Enfin, chaque nation conquérante, unie, compacte, sans division de castes, sans mélange de peuplades vaincues devenues ses alliés, n'avait point à soutenir une éternelle guerre extérieure contre la nation qu'elle avait dépouillée, et qui s'efforçait de recouvrer son domaine. Elle n'avait qu'à maintenir dans l'obéissance la population indigène, et, pour cet unique objet, son institution était admirable. On sait comment s'établit la féodalité; les compagnons (*comites*) du chef (*dux*) choisi pour commander l'expédition, et qui, dans l'exercice d'une autorité prolongée, se créa une

royauté, d'abord temporaire, puis à vie, d'abord élective, puis héréditaire, reçurent de lui des portions de territoire sous la condition d'hommage et de service militaire. Ces *leudes* ou *fidèles*, devenus vassaux du roi, cédèrent à d'arrière-vassaux, et sous des conditions semblables, des parties de ces vastes dotations. Ils furent aussi seigneurs suzerains; ils eurent des tenanciers à charge de fidélité, qui purent s'en créer à leur tour, en divisant leurs portions, et ce fut par cette succession d'anneaux que se forma la chaîne féodale qui enlaça les peuples d'un réseau de fer.

Les Arabes n'avaient aucun de ces avantages qui assurèrent aux Lombards, aux Francs, aux Wisigoths la paisible possession de leurs conquêtes. Ils avaient dépossédé un peuple, non pas habitué à la servitude, mais qui avait été conquérant comme eux-mêmes: Ils avaient une autre religion et d'autres mœurs que la population soumise; ils étaient divisés en races et en factions rivales; ils étaient en bute aux continuelles attaques et à l'inimitié mortelle d'une nation qui avait à

recouvrer sur eux sa patrie, les champs et les temples de ses pères. Rien dans leur constitution politique ne remédiait à tous ces défauts de leur position. Aucune institution forte et puissante n'assurait la défense du territoire. Les Espagnols, au contraire, possédaient tous les avantages qu'avaient eus pour s'établir les Goths leurs ancêtres. La féodalité s'était introduite avec toutes ses conséquences dans leurs possessions, par la raison qui l'avait fait naître au temps de la conquête des peuples du nord, la conservation du sol; et cette institution convenait merveilleusement à leur situation de résistance et d'attaque, car l'intérêt personnel d'un feudataire l'attachait bien plus à la défense de son fief que n'aurait pu le faire une simple mission du roi, et la tenure féodale avec ses ramifications lui donnait bien mieux les moyens de le garder. Le même système n'était pas moins favorable à l'agrandissement qu'à la défense de l'état. La présence des hauts barons aux frontières, et la tenue d'armes continuelle exigée des vassaux, mettaient les chrétiens à même de saisir chaque

occasion, tandis que les Arabes, don les troupes ne s'assemblaient qu'à l'app[illegible] du calife ou des walis, et regagnaient leurs foyers après chaque campagne, étaient rarement en mesure de prévenir une invasion, et quelquefois hors d'état de la repousser.

Au milieu de telles circonstances, avec tant d'occasions de troubles et tant de causes d'affaiblissement, avec une constitution politique et une composition nationale si vicieuses, il est en vérité surprenant que l'empire arabe d'Espagne se soit élevé, et soutenu pendant deux siècles et demi, à ce point de puissauce et de grandeur qu'il atteignit sous les califes Ommyades. Mais il faut principalement attribuer cette espèce de prodige aux qualités personnelles des chefs successifs de l'état. Cette dynastie des Ommyades brille en effet, au milieu de toutes les dynasties, d'un éclat que nulle autre ne peut lui disputer. Si l'on excepte la cruelle punition infligée par Alhakem Ier au faubourg révolté de Cordoue, et qu'il expia par une mort misérable, on ne trouve, dans l'histoire de cette famille, que des actions

nobles, touchantes, généreuses, et l'on peut dire avec exactitude que tous les rois sortis de son sein méritèrent l'amour de leur peuple et les hommages de la postérité. Mais la destinée des Arabes est un de ces mémorables exemples où l'on voit combien les institutions qui restent sont supérieures aux hommes qui passent. Tant que le sceptre fut en des mains fermes et révérées, la puissance du monarque, à défaut de celle de l'institution, détourna les orages et prévint l'infaillible ruine; mais dès que l'état vint à reposer en des mains faibles et méprisées, il se trouva sans base, et tout s'écroula.

Le trait caractéristique de l'histoire arabe, celui qui la distingue de toutes les autres, c'est qu'il n'y a nul intervalle entre la grandeur et la décadence; c'est que l'élévation et la chute se touchent immédiatement. Le règne d'Almanzor, sous le titre de hagib d'Hescham II, peut être regardé comme l'époque du plus haut degré de gloire, de puissance et de splendeur. C'en est aussi le terme. Avec Almanzor périssent la dynastie et l'empire. Les Berbères, délivrés du frein,

détruisent l'aristocratie arabe, et font asseoir leur chef sur le trône des califes. Dans ce déchirement général, chaque gouverneur de province s'érige en roi, et l'unité fondée par Abdérame disparaît au milieu des convulsions de l'anarchie. Enfin, les Espagnols prenant une supériorité décidée, et ne se bornant plus à des excursions de pillage, commencent aisément leurs grandes conquêtes sur une nation qui se détruit elle-même. Les cent petits rois, sortis des débris de l'empire, sans liens, sans concert, ne trouvent qu'un moyen de résister aux armes chrétiennes; c'est d'appeler à leur aide les Almoravides, ce peuple nouveau qui a déjà détruit la puissance arabe en Afrique, c'est à dire, de les prendre pour maîtres, et de leur livrer l'Espagne. De ce jour, finit l'histoire des Arabes; ils ne sont plus. L'histoire des Mores a commencé.

Il est une chose qu'on ne peut trop redire, et dont il faut bien se pénétrer, si l'on veut éviter la confusion que jusqu'à présent tout le monde a commise. Cette nation des Arabes proprement dits, cette nation conquérante

et civilisatrice, dont l'anéantissement fut si complet, et dont les œuvres périrent avec elle, n'a point été détruite par les chrétiens, mais par ses propres sujets, par les peuples qu'elle avait anciennement subjugués et convertis. De même que les Romains du Bas-Empire, propagateurs du christianisme, avaient succombé sous l'attaque des barbares du Nord, devenus chrétiens comme eux, les Arabes, propagateurs de l'islam, furent anéantis par d'autres barbares qui avaient embrassé leur foi, par les Turcs en Syrie, par les Mores en Espagne. Lorsque saint Ferdinand prenait Cordoue, et Jacques Ier Valence, ce n'était pas sur les descendans de Mouza et d'Abdérame qu'ils reconquéraient la terre de leurs ayeux; l'empire arabe n'existaient plus, et les chefs des peuplades de l'Atlas s'étaient assis dans le palais des Ommyades.

Ainsi se trouve expliquée cette espèce de problême historique, dont le manque de solution avait fait mettre en doute la haute civilisation des Arabes. On s'était demandé comment cette civilisation, chassée d'Espa-

gne par les chrétiens avec ses auteurs, ne s'était point réfugiée et conservée en Afrique, où les armes espagnoles n'avaient point pénétré. C'est que lorsque les chrétiens reconquirent l'Espagne, aux deux époques de saint Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, les Arabes n'existaient plus ; ils avaient été détruits pas les Mores. Le royaume de Grenade, survivant au démembrement de l'empire de Cordoue, avait pu recevoir, avec les restes des tribus arabes, leurs sciences, leurs arts et leurs mœurs. Mais déjà la double conquête des Almorravides et des Almohades avait successivement détruit, dans l'ancienne Mauritanie, les effets et les traces de la domination arabe ; puis enfin, l'occupation du nouveau royaume de Maroc par les Beny-Mérines, sortis du désert, et plus sauvages encore que leurs devanciers, était venue replonger l'Afrique dans cet état de barbarie stationnaire où l'établissement des corsaires turcs dans les ports de la Régence l'a maintenue jusqu'à nos jours,

Quant au royaume de Grenade, qui dut sa fondation à une circonstance en quelque

sorte fortuite, à ce qu'Aben-Alhamar, petit souverain de cette province, se fit, après la prise de Cordoue, l'allié et le feudataire du roi de Castille, il est facile d'expliquer comment ce dernier débris survécut pendant deux siècles à la ruine de l'empire. Les populations musulmanes, chassées de Cordoue, de Séville et de Valence, par l'effet des capitulations, se retirèrent en masse dans les fertiles campagnes que défendaient les Alpuxarres, et le nombre des habitants donna au royaume d'Alhamar bien plus d'importance que ne semblait en comporter la faible étendue de son territoire. Il est vrai que les musulmans de toutes races, réunis dans cet asile, renouvelèrent souvent entre eux les disputes de famille qui avaient divisé leurs pères, et que, par exemple, la querelle des Abencerrages et des Zégris fut comme la répétition, sur une moindre échelle, de celle des Arabes et des Berbères dont ils étaient issus. Mais la situation des états chrétiens favorisait heureusement leur résistance, et les défendait d'une chute immédiate. La prétention d'Alphonse X à l'empire d'Allema-

gne et celle de Pierre III à la couronne de Sicile, éloignèrent d'abord de Grenade les armes de la Castille et de l'Aragon, qui l'enveloppaient dans tous les sens. A la mort de saint Ferdinand et de Jacques Ier, les longues divisions intestines qu'eurent à souffrir ensuite ces deux royaumes, soit entre les princes, pour des successions au trône, soit entre le peuple et le souverain pour des conquêtes de liberté intérieure, ne leur permirent jamais de diriger au dehors une grande entreprise. D'ailleurs, la Castille et l'Aragon, depuis leurs conquêtes et leur agrandissement réciproque, se regardaient d'un œil jaloux, vivaient dans un état de guerre à peu près continuelle, et voyaient l'une et l'autre avec plaisir, dans le voisinage des Mores de Grenade, un moyen de neutraliser les forces de la nation rivale. Aussi ces deux états n'eurent-ils point la pensée de s'unir dans une croisade pour purger le sol de l'Espagne des infidèles qui le souillaient encore. Ce ne fut qu'après le mariage des rois catholiques, lorsque les rivalités de provinces eurent cessé, et que toute la monarchie, réu-

nie sous un même sceptre, marcha d'accord au même but, que la croix fut enfin plantée sur les tours de l'Alhamrâ, et que les derniers enfans de l'Arabie repassèrent en vaincus ce détroit franchi, huit siècles auparavant, par leurs ancêtres victorieux.

CHAPITRE II.

État de la civilisation chez les Arabes. — Leur influence sur celle de l'Europe.

PREMIÈRE SECTION.

JUSQU'A Mahomet, les Arabes étaient demeurés ces anciens *Scénites*, aux mœurs patriarcales, agriculteurs dans le Yémen, pasteurs nomades dans le Hedjaz, brigands sur leurs frontières, ou soldats mercenaires chez les princes étrangers. Peu d'années avant la venue du prophète de la Mecque, l'alphabet et l'écriture étaient encore inconnus dans sa patrie. Mahomet parle, et cette contrée, jusqu'alors immobile, se lève à sa

parole pour la répandre sur toute la terre. Ses disciples, à la fois prédicateurs et soldats, se précipitent dans toutes les directions, et conquièrent une partie du monde à la course de leurs chevaux. En quelques instans, ils ont parcouru l'Asie, de la pointe d'Ormuz au Caucase ; l'Afrique, des bords de la mer Rouge aux extrémités de l'Atlas ; l'Europe, des colonnes d'Hercule aux rives de la Loire. Mais à peine commencent-ils à s'affermir dans leurs immenses possessions, qu'une révolution soudaine s'opère parmi eux. Leur esprit, fortement agité par un si prodigieux mouvement, cherche à son tour des conquêtes. Le goût de l'étude les saisit, la passion de savoir succède à celle d'acquérir, et ces conquérans du Midi s'apprêtent à réparer le plus grand des maux qu'aient faits les conquérans du Nord, en relevant la civilisation moderne sur les débris de celle de l'antiquité. Ce fut, non pas en Arabie, mais à Damas, sous le règne d'Aly, quatrième calife après Mahomet, que commencèrent à paraître cette tendance et ces idées nouvelles, qui se fortifièrent avec la courte domination des Om-

myades (Beny-Ommyah), et prirent enfin tout leur essor sous les premiers Abasydes (Beny-Al-Abbas). On vit alors ces mêmes hommes, qui, dans la première ardeur du fanatisme, avaient brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, rechercher avec avidité tous les monumens de la sagesse des anciens, et les faire passer dans leur langage par une foule de traductions. Haroûn-al-Raschyd (*Aaron le Juste*), si célèbre dans les contes de l'Orient, accueillait à Bagdad des savans de tous les pays, qu'il encourageait de son exemple et de ses largesses. Son fils Al-Mamoûn, dont le nom doit être à jamais grand dans l'histoire des lettres, plus que ceux des Auguste, des Léon X et des Louis XIV, consacra toute sa vie, toute sa puissance, toutes ses richesses au culte des sciences, fit de sa cour une académie, éleva des écoles dans tout l'empire, et, en forçant l'empereur Michel III qu'il avait vaincu, à lui payer la paix par un tribut de livres grecs, il ouvrit d'un seul coup à sa nation tous les trésors de l'antiquité.

Mon projet n'est pas de me livrer à l'historique des connaissances que les Arabes ac-

quirent successivement, qu'ils étendirent de la Syrie à leurs autres provinces, et qui, transplantées en Espagne, y fleurirent avec plus d'éclat encore que sur le sol natal. Je veux me borner à constater quel fut l'état, l'encyclopédie de ces connaissances, et jusqu'où les Arabes portèrent, par leurs travaux, les diverses branches de la civilisation moderne.

ARTS.

On sait que, par horreur de l'idolâtrie, la loi de Mahomet proscrit les images, et que les Arabes furent toujours iconoclastes zélés. Cette prohibition religieuse dut leur interdire absolument la peinture et la sculpture statuaire (1); ainsi, des trois arts, plus intellectuels que mécaniques, auxquels on a donné dans toutes les langues le nom de *beaux-arts*, un seul, l'architecture, put etre cultivé par eux. C'est, à la vérité, celui

(1) A la longue, ils se relâchèrent un peu de cette absolue défense de toute représentation d'êtres vivans. Aben-Alahmar fit construire, dans son Alhamrâ, *la Cour des*

des trois le plus fait pour conserver au loin dans les âges le souvenir d'un peuple qui n'est plus. Un monument, comme l'a dit quelque auteur contemporain, est une chronique de pierre, et les Arabes se feraient mieux connaître par les restes de leurs édifices que par les fragmens de leurs historiens. Mais les ruines sont un livre où peu d'hommes peuvent lire.

Pour donner une idée juste de l'*architecture* des Arabes, je ne crois pouvoir mieux Architecture.

lions (el patio de los leones); les califes de Cordoue n'auraient pu donner à leurs palais un pareil ornement. Cardonne fait, il est vrai, mention d'une statue de Zohrah élevée sur la porte principale du palais qu'Abdérame III bâtit pour elle. Je ne sais à quelle source il a puisé ce fait; mais, s'il est exact, il prouverait seulement qu'Abdérame avait violé la loi pour plaire à sa maîtresse. Au reste, cette statue ne pouvait être l'ouvrage que d'un sculpteur chrétien ou juif.

Quant aux peintures de l'Alhamrâ, il est évident qu'elles n'ont été faites qu'après la prise de Grenade, car elles représentent quelques-unes des traditions romanesques qu'on a rattachées à la chute de cette ville, et l'on y voit, mêlés aux chevaliers mores, des chevaliers chrétiens avec leurs servants, dans le costume du XV[e] siècle.

faire, à défaut de plans et d'images (1), que de transcrire la description qu'ont laissée leurs historiens des deux principaux monumens élevés par les califes de Cordoue, l'*Aljama* ou mosquée principale, et leur palais de plaisance d'Azarah. La mosquée fut bâtie par Abdérame I[er], qui passe pour en avoir été lui-même l'architecte. Son dôme, dont le minaret s'élevait à quarante brasses, était soutenu par mille quatre-vingt-treize colonnes de différens marbres, disposées en quinconce, et formant trente-huit nefs en longueur et dix-neuf en largeur. L'entrée principale s'ouvrait par dix-neuf portes auxquelles aboutissaient dix-neuf rues droites et régulières, ornées de colonnes dans toute leur étendue, et coupées par trente-huit rues transversales semblables. L'édifice intérieur portait six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. Il était éclairé, pendant les prières de nuit, par quatre mille six cents lampes. On y brûlait, dans l'année, vingt-

(1) Voir les planches du *Voyage pittoresque en Espagne*, par M. Alex. Delaborde, tome II.

quatre mille livres d'huile, et cent vingt livres d'aloès et d'ambre. (Jos. Conde.) La cathédrale actuelle, faite de l'ancienne Aljama d'Abdérame, et qu'on nomme encore *Mesquita* (de *meschyd*, mosquée), est assez bien conservée dans sa partie principale. Ses colonnes rangées symétriquement, d'une seule pièce, unies, sans base, peu élevées, mais délicates et sveltes, ressemblent assez pour l'effet aux troncs des arbres d'une promenade publique. Mais les chrétiens, par des ouvrages intérieurs, tels que le chœur et les chapelles des saints, ont défiguré l'admirable simplicité de l'ouvrage arabe, où respiraient l'unité de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie. Toutefois on doit leur savoir gré d'avoir laissé subsister, à côté des autels et des bénitiers de l'église, quelques vestiges du culte de la mosquée, tels que les fontaines d'ablution, le *mirhab* ou sanctuaire de méditation (1), petite retraite obscure, dont les dalles de marbre sont creusées par les ge-

(1) C'est une espèce de niche qui indique, dans toutes les mosquées, la position de la Mecque, c'est-à-dire le côté où les fidèles doivent se tourner en priant.

noux des musulmans ascétiques, et enfin les seuls ornemens que présentaient les parois intérieures de l'édifice. Ce sont des versets du Coran, gravés en lettre d'or sur le marbre blanc des murailles, disposés, comme toutes les *arabesques*, en dessins capricieux, fantastiques, et revêtus d'une fine mosaïque de cristal, qui donne aux paroles saintes une lumière éclatante.

Le troisième Abdérame, celui que les chrétiens ont surnommé le Magnanime, éleva un monument plus somptueux encore que la mosquée de Cordoue : ce fut un palais, ou plutôt une ville de palais, qu'il fit bâtir à quatre lieues de cette capitale, et qu'il appela, du nom de sa maîtresse, Medina-Azarâh (*Medynat-al-Zohrah*, ville de Zohrah ou de la fleur). Il y logeait toute sa cour, avec une garde de douze mille cavaliers. Son palais, couvert de toits dorés, et soutenu par quatre mille trois cents colonnes, était construit tout en marbre et en bois de cèdre. Des jardins délicieux, où croissaient mêlés tous les arbres du monde connu, et qu'arrosaient une infinité de sources d'eau vive, en-

touraient cette magnifique demeure. Parmi les nombreux pavillons de jaspe et d'albâtre dont ils étaient ornés, on distinguait le *pavillon du calife*, formé par une galerie circulaire de colonnes en marbre blanc, dont les chapiteaux étaient dorés, et dans le centre de laquelle jaillissait un jet de vif-argent, qui imitait tous les mouvemens de l'eau, et brillait, aux rayons du soleil, d'un éclat que les yeux ne pouvaient soutenir. Enfin la mosquée du palais, moins grande que celle de Cordoue, la surpassait en élégance et en richesse. (Jos. Conde.) Il ne reste aucun vestige de Medynat-al-Zohrah (1).

Pour démontrer que les Arabes excellèrent dans tous les arts secondaires ou mécaniques, il suffit de rappeler quelle renommée

(1) On serait tenté de croire, tant ces descriptions ressemblent à celles des *Mille et une nuits*, qu'elles appartiennent plutôt à l'imagination des poètes qu'à la véracité des historiens. Mais on est bien forcé d'y ajouter foi, quand on a reconnu, dans le petit nombre de monumens qui subsistent encore, l'excessive et minutieuse fidélité des écrivains qui les ont décrits. La *Mezquita*, de Cordoue, par exemple, et l'Alhamrâ de Grenade sont là pour en rendre témoignage.

ils acquirent chez toutes les nations, comme tanneurs, fondeurs, ciseleurs, fourbisseurs d'armes et fabricans d'étoffes. Ces cimeterres d'une trempe irrésistible, ces cottes de maille si légères et si impénétrables, ces tapis moëlleux, ces fins et brillans tissus de laine, de soie ou de lin, dont les cachemires modernes sont comme une tradition, attestent assez leur incontestable supériorité dans tous les arts de l'industrie.

SCIENCES.

Agriculture. L'*agriculture* méritait chez les Arabes le nom de science, quand elle n'était qu'un labeur dans le reste du monde. Ils introduisirent en Espagne la culture du riz, celle du mûrier, avec l'établissement des manufactures de soie, et celle, qui fut depuis abandonnée, du sucre et du coton. Ils y construisirent des *silos* ou greniers souterrains, des *azequias* (ssaqyah) ou canaux d'irrigation, des *norias* (nâa'ourah) ou machines pour rassembler et puiser l'eau (1). Les provinces

(1) C'est la roue à godets.

Dans leur pays sec et brûlant, la nécessité dut appren-

de Valence et de Grenade (surtout la première, parce que les Morisques y ont séjourné plus long-temps), où l'on a conservé quelques traditions de la culture arabe, offrent encore un modèle achevé du système d'arrosement et de celui d'assolement des terres. Don José Antonio Banqueri a traduit, sur le manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Escorial, un grand *Traité d'Agriculture* (1), composé par Abou-Zaqariah-al-Awam, de Séville, qui prouve à quelle hauteur de vues,

dre de bonne heure aux Arabes, les avantages et les procédés de l'irrigation. Hérodote raconte ainsi les secours qu'ils donnèrent à Cambyse, lorsque l'armée des Perses traversait le désert de Syrie, pour se rendre en Egypte : « Un grand fleuve est en Arabie, nommé Corys, lequel donne dans la mer qu'on appelle Erythrée. De ce fleuve donc, on prétend que le roi des Arabes, par un tuyau qu'il fit de peaux de bœufs crues et autres, cousues ensemble, de longueur à venir jusque dans le désert, conduisit l'eau; que dans le désert il fit creuser de grands réservoirs pour recevoir et garder l'eau conduite de la sorte, en trois différens endroits, par trois tuyaux. Il y a, du fleuve au désert, douze journées de chemin. » (Hérod., liv. III. Trad. de P. L. Courrier.)

Ce sont les Arabes qui ont construit le grand aqueduc de Carmona, qui amène l'eau à Séville, de quatre lieues.

(1) Madrid, 1802.

à quelle perfection de détails, s'était élevée, dans l'Espagne musulmane, cette science nourricière des états.

Médecine. La *médecine*, ignorée depuis Galien, et remplacée par la magie, les évocations, les exorcismes, avait parmi les Arabes les plus savans interprètes, et les noms d'Avicenne (Abou-A'ly-al-Hhosayn-Ebn-Synâ), de Razy (Abou-Bekr-Ebn-Zakaryâ-al-Razy), d'Averroës (Abou-al-Oualyd-Mohammed-Ebn-Roschd), d'Albucasis (Abou-al-Qâsem-Khalaf-Ebn-Abâs), méritent d'être honorés à l'égal de celui des Hyppocrates. Quant à la

Chirurgie. *chirurgie*, elle fut cultivée chez eux avec beaucoup plus de succès que chez aucun peuple ancien; on peut en quelque sorte les nommer inventeurs de cette science, et, de nos jours encore, on en cherche les leçons dans leurs ouvrages. La découverte de la lithotritie, par exemple, a été tout récemment empruntée à la *Méthode de guérir* de cet Albucasis que Haller appelait (1) « la source commune où

(1) « *Communis quasi fons sit, ex quo recentiores seculi imprimis XIV chirurgi hauserunt.* »

Voir le journal des *Progrès des sciences médicales*, vol. 2,

puisèrent tous les chirurgiens antérieurs au quatorzième siècle. »

La réputation des médecins arabes était si grande, qu'on vit un roi des Asturies, Sancho I[er] (en 958), venir à Cordoue chercher la guérison d'une hydropisie dont il était affecté. Si les Arabes avaient porté si loin la science de la médecine, c'était en l'aidant des sciences naturelles auxquelles elle emprunte ses moyens : la *botanique*, dont la connaissance était populaire parmi eux, et la *chimie*, inconnue de l'antiquité, dont nous leur devons les premiers élémens. Le plus nécessaire des instrumens opératoires de cette science, l'alambic, et plusieurs de ses produits, les alkalis, l'alkool, l'alkermès, etc., font assez connaître leur origine par les noms qu'ils portent encore. De l'application de la botanique et de la chimie à la médecine est née la *pharmacie*, science dont l'Arabe Aben-Zoar (Ebn-Zohar), auteur de divers traités sur la matière, passe pour l'un des premiers fondateurs. Ces connaissances

Botanique.

Chimie.

Pharmacie.

et la lettre du docteur Civiale à M. le chevalier de Kern, p. 11.

médicales se transmirent des Arabes aux Mores, et jusqu'aux descendans de ceux-ci. L'un des historiens de l'expulsion des Morisques dit en peignant, les mœurs de ce peuple déchu : « Les Morisques se traitent eux-mêmes dans leurs maladies, et n'appellent jamais de médecins : aussi vivent-ils quatre-vingts et cent ans. Leurs chirurgiens opèrent, avec des onguens, des cures merveilleuses. » (Aznar, *espulsion de los Moriscos*, parte 2.) En général, toutes les branches de l'histoire naturelle étaient également cultivées par les Arabes, qui nous ont laissé une foule de traités sur les animaux, les plantes, les métaux, les pierres précieuses, les fossiles.

Mathématiques. C'est aussi parmi eux que sont nées les *mathématiques*, dans toute la partie relative aux calculs numériques, c'est-à-dire, dans la partie la plus usuelle, et, partant, la plus utile.

Le monde leur doit l'*arithmétique*, dont les opérations actuelles n'étaient point possibles avec les chiffres latins, et l'*algèbre*,

qui a conservé son nom originaire (1). Avec la facilité des calculs, avec leur esprit de recueillement et de méditation, il n'est pas étonnant qu'ils aient cultivé l'*astronomie*, dont on place le berceau chez les Chaldéens, leurs voisins. Il suffit de consulter l'*Histoire de l'astronomie* de Bailly, pour juger de quels progrès cette science leur est redevable, et quels honneurs méritent les noms d'Ibn-Jonis (Aly-ben-Abd-al-Rhhamân Ebn Younis), d'Alhacen (Abou-A'ly-al-Hhasan), et surtout Astronomie.

(1) Al-Djebr oua al-moqâbelah.

« *Gebr*, c'est de ce mot joint avec l'article que nous » avons fait algèbre, qui est arabe tout pur, et qui signi- » fie proprement la réduction des nombres rompus à un » nombre entier. Cependant les Arabes ne se servent ja- » mais de ce mot seul pour signifier ce que nous enten- » dons par algèbre, mais ils y joignent toujours celui de » *mocabelah* qui signifie opposition et comparaison. Ainsi » *algebr u almocabelah*, que les Arabes rangent dans les » règles d'*Elm al Hessab* (E'lm al Hhesâb), c'est-à-dire, » de l'arithmétique, est proprement chez eux ce que nous » appelons l'algèbre. Il ne faut donc pas croire que cette » science tire son nom du philosophe et mathématicien » nommé Geber, que les Arabes appellent *Djaber*, ni » moins encore confondre le mot de *Gebr* avec celui de » *Gefr* (nom d'un livre cabalistique). «

(D'Herbelot, Bibliot. Orient.)

d'Albategnius (Mohhammed ben Djâber al-Batany), si justement appelé le Ptolomée des Arabes. Dès l'époque de Charlemagne, le calife Al-Mamoun fit mesurer géométriquement un degré du méridien pour déterminer la grandeur de la terre, opération qu'ordonna Louis XIV neuf siècles après. Peut-être les Arabes ont-ils ouvert la route au grand Newton pour la découverte du système de l'univers, car Muhamad-Ebn-Mouza, qui résolut les équations du second degré, semble, dans ses livres *de la vertu d'attraction* (de virtute attrahendi) et *du mouvement des corps célestes* (de præcipuorum orbitum cælestium motu), avoir aperçu la grande loi de l'harmonie générale. Enfin, le résumé vulgaire de la science des cieux, l'almanach, doit être mis également au nombre de leurs bienfaits.

Malgré l'anathème lancé par Mahomet Musique. contre la *musique* (1), il faut la ranger aussi

(1) « Entendre la musique, c'est pécher contre la loi; faire de la musique, c'est pécher contre la religion; y prendre plaisir, c'est pécher contre la foi, et se rendre coupable du crime d'infidélité. » (*Coran*).

parmi les sciences que les Arabes ont cultivées avec le plus de succès. L'impossibilité où nous sommes d'avoir une connaissance, même imparfaite, de la musique des Grecs, doit faire concevoir combien il est difficile de retrouver, de constater l'état de cet art, lorsque les traditions en sont interrompues. On doit se borner à rechercher les monumens qui prouvent sa culture. Parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Escorial, se trouvent, entre autres, deux ouvrages importans qui traitent *ex-professo* de l'art de la musique. L'un, qui forme le premier volume du livre d'Abulfarage (Aly ben-Mohhammed abou-al-Faradj), intitulé *Grand recueil de tons*, contient cent cinquante airs, ainsi que la vie de quatorze grands musiciens et de quatre cantatrices célèbres. L'autre, d'Al-Faraby, portant le titre d'*Élémens de musique*, traite de la composition, du chant, des instrumens, des accompagnemens. On y trouve les figures des notes arabes, ou leur écriture musicale, et celles de plus de trente instrumens divers. Les extraits de ce dernier

ouvrage donnés par Casiri (1), prouvent d'une manière incontestable que les Arabes employaient les mathématiques dans la composition musicale, et qu'ils connaissaient la science des accords. On y mentionne spécialement ceux de quarte, de quinte, et d'octave. Mais il n'est point parlé de l'accord de tierce, et l'on ne trouve aucune trace de dièzes ou de bémols.

INVENTIONS.

Il faut joindre à toutes ces connaissances une foule d'inventions diverses; les plus importantes sans doute des temps modernes, après l'imprimerie. Tout le monde convient que les Arabes ont transmis des Indes à l'Europe les chiffres qui portent leur nom, et qu'ils appellent souvent *lettres indiennes*; mais ce que tout le monde ignore, c'est que

(1) Michel Casiri, Syrien du Liban, lequel a passé sa vie dans le couvent de l'Escorial pour mettre en ordre, déchiffrer et traduire les manuscrits qui s'y trouvaient déposés pêle-mêle depuis Philippe II. Ses travaux sont recueillis sous le titre de *Bibliotheca Arabico-escurialensis.*

nous leur devons aussi, selon toutes les apparences, les trois découvertes qui ont changé l'état littéraire, politique et militaire du monde entier; à savoir, le papier, la boussole et la poudre à canon. Ce sujet mérite quelques développemens.

Les savans de tous les pays ont cherché, dans de longues dissertations, à déterminer de qui, vers le onzième siècle, l'Europe avait reçu le présent du *papier*, auquel ils attribuent justement la plus grande part à la renaissance des lettres, comme la privation du papyrus égyptien avait été l'une des principales causes qui entretinrent la longue ignorance du moyen âge. En traduisant des auteurs arabes, Casiri a découvert la véritable origine de ce bienfait. Le papier était connu de temps immémorial à la Chine, où il se fabriquait avec la soie. Dès l'an 30 de l'hégire (au milieu du septième siècle), une fabrique de papier semblable fut établie à Samarcande, et cinquante-huit ans plus tard, en 706, un certain Youzef Amrôu, de la Mecque, trouva moyen de le fabriquer avec du coton, production plus commune que la soie Papier.

en Arabie. C'est ce que prouve clairement un passage de Muhamad Al Gazeli (Mohhammed-al-Ghazaly), auteur du livre *de Arabicarum antiquitatum eruditione* (1). « L'an 98 de l'hégire, dit-il, un certain Joseph Amrû, le premier de tous, inventa le papier dans la ville de la Mecque, et en enseigna l'usage aux Arabes. » Une nouvelle preuve que les Arabes, et non les Grecs du bas-empire, comme on l'a prétendu longtemps, sont les inventeurs du papier de coton, c'est qu'un savant grec, chargé, au rapport de Montfaucon, de dresser le catalogue des vieux manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, sous Henri II, le nomme toujours *papier de Damas*. L'invention postérieure du papier de lin ou de chanvre a fait naître d'égales disputes. Maffei et Tiraboschi l'ont revendiquée pour l'Italie ; Scaliger, Murray, Meermann, pour l'Allemagne. Mais aucun d'eux ne fournit de monument antérieur au quatorzième siècle. Le

(1) *Anno egiræ 98, quidam Josephus, cognomento Amrû, omnium primus chartam in urbe Meccanâ invenit, ejusque usum Arabibus induxit.* » Traduction de Casiri.

plus ancien de tous, en France, est une lettre de Joinville à Saint-Louis, écrite peu avant la mort de ce prince (en 1270); encore faut-il remarquer que le papier de cette lettre provenait sans doute de la croisade d'Egypte. Les monumens de l'usage du papier moderne en Espagne, remontent à un siècle avant cette époque. Il suffit de citer, dans le nombre de ceux que rapporte don Gregorio Mayans, un traité de paix entre Alphonse II d'Aragon et Alphonse IX de Castille, conservé dans les archives de Barcelone, et portant la date de 1178, ainsi que les *fueros* accordés à Valence, en 1251, par Jacques-le-Conquérant. Ce papier venait des Arabes qui, parvenus en Espagne où la soie et le coton étaient également rares, le fabriquèrent avec du lin et du chanvre. Leurs premières fabriques furent établies à Xativa (aujourd'hui San-Felipe), ville célèbre dans l'antiquité, au rapport de Pline et de Strabon, par ses manufactures de toile. Le schéryf Edrysy, qu'on nomme improprement le Géographe de Nubie, dit, en parlant de Xa-

tiva (1) : «..... On y fabrique en outre du papier excellent et incomparable. » Valence, dont les campagnes produisent aussi du lin abondamment, eût, peu après, des fabriques de papier, et la Catalogne ne tarda pas à en élever également. C'est encore dans ces deux provinces que sont les meilleures fabriques actuelles de l'Espagne. L'usage du papier de lin ne se répandit, dans la Castille, qu'au temps d'Alphonse X (le milieu du treizième siècle) (1). De là, sans doute, il pénétra en France, puis en Italie, en Angleterre et en Allemagne. Les manuscrits arabes, plus anciens toutefois que les manuscrits espagnols, étaient, pour la plupart, écrits sur du papier satiné, et enrichis d'une foule d'ornemens peints avec des couleurs si vives et si brillantes, qu'on pouvait aisément s'y mirer comme dans une glace : « *Ut ego ipsi*, dit Casiri, *in*

(1) «...... *In ipsâ preterea conficitur papyrus præstantissima et incomparabilis.* »

(2) « *En el año* 1260, dit Sarmiento, *se introdujo en España el uso y la fabrica del papel por medio de los Arabes.* »

illis veluti in speculo me non semel conspexerim. »

La *boussole*, non plus que le papier, n'est peut-être pas une découverte originairement propre aux Arabes. Il paraît, malgré des témoignages contraires, que les Chinois se servaient de cet instrument, ou d'un instrument semblable, plusieurs siècles avant eux. Mais ce qui semble incontestable, c'est que les Arabes, quelle que fût la boussole chinoise, l'ont perfectionnée, en ont étendu l'usage, et nous ont transmis cette inappréciable invention. On n'explique point facilement la circonstance assez indifférente d'une fleur de lys peinte sur les anciennes boussoles, qui en a fait attribuer le premier usage aux Napolitains (1), et l'invention à Gioja d'Amalfi. Mais on n'a point expliqué davantage ces mots *zoron* et *aphron*, adoptés d'abord pour exprimer la vertu de l'aimant, ces mots sur lesquels ont tant disputé Albert-le-Grand et d'autres docteurs des sciences Boussole.

(1) Charles d'Anjou avait porté les armes de France à Naples.

occultes, et qu'on a fini, en désespoir de cause, par attribuer à Aristote qui ne les a jamais écrits. Ces mots techniques ne sont autres, au dire de Juan Andrés, et d'après Casiri, que les noms du sud et du nord dans la langue arabe (*djaron*, air chaud, midi, et *avron*, septentrion), un peu défigurés par la prononciation des chrétiens. Il est d'ailleurs avéré qu'aucune nation de l'Europe ne fit usage de la boussole avant le treizième siècle, tandis que les Arabes, qui faisaient de fréquens voyages dans leurs vastes domaines, qui entretenaient un grand commerce maritime, et auxquels on doit les premiers livres sur l'art de la navigation et sur la science de la géographie, l'employaient bien avant cette époque: Edrysy, qui écrivait au douzième siècle, en fait mention comme d'une chose généralement répandue parmi ses compatriotes. Tiraboschi (1) lui-même leur rend l'honneur de cette invention. Mais ce qui prouve d'une manière non moins positive que le premier emploi de la boussole

(1) Auteur de la *Storia della letteratura italiana*.

leur appartient, c'est qu'ils n'en faisaient pas seulement usage dans leurs traversées maritimes; ils s'en servaient encore dans les voyages terrestres pour se diriger au milieu des déserts. Le Grec Léonic Chalcondile, dans son livre *De rebus turcicis*, dit, en parlant des caravanes : « Ils conduisent leurs chameaux en se servant de signes qui montrent la route par des démonstrations magnétiques. Inférant de la région septentrionale sur quelle partie du monde il faut se diriger, ils poursuivent ainsi leur chemin par conjecture (1). » Les Arabes se servaient enfin de la boussole jusque dans leurs habitudes domestiques, pour se tourner, au moment de l'oraison, vers le temple de la Mecque (2). D'Herbelot, au mot *kebletan*, explique cet usage. Au surplus, comment s'étonnerait-on de devoir la

(1) *Camelos conscendunt utentes signis quæ viam commostrant magnetis demonstrationibus. Colligentes igitur ab septentrionali plagâ qua orbis parte eundum sit, eo viam conjectantes pergunt.* »

(2) Les cinq prières de la journée commencent par ces mots: « La face tournée vers la sainte *Caaba* (temple d'Abrahaim à la Mecque), je vais offrir à Dieu, etc. »

boussole aux Arabes, lorsqu'on est contraint d'avouer qu'une invention que se disputent Huyghens et Galilée, l'emploi du pendule pour la mesure du temps, avait peut-être été déjà faite par eux. Le docteur Edouard Bernard, d'Oxfort, n'hésite point à l'affirmer (1). Le P. Martin Sarmiento a trouvé plusieurs fois, dans des manuscrits arabes, la mention de leurs *horloges automates*, et Joseph Conde cite également un certain Abou-Abdallah ben Atracam, instituteur du roi de Grenade Nazar (al Nasser, vers 1314), qui était célèbre parmi les siens pour avoir inventé de *très ingénieuses horloges* (muy ingeniosos reloxes) et des machines astronomiques (2).

(1) « *Quid vero astronomi arabum in cl. Ptolomeo magno constructore artis cœlestis, injuria nulla reprehenderint: quam illi sollicite temporis minutias per aquorum guttulas, immanibus sciotheris*, imo (mirabère) fili penduli vibrationibus *jampridem distinxerint et mensurarint.* » (Trans. philos. n° 158.)

(2) Reste à savoir si les *horloges automates* des Arabes étaient réellement à pendule, ou seulement à balancier circulaire. Mais il semble hors de doute qu'ils ont ajouté l'une de ces deux découvertes aux anciennes horloges,

La *poudre à canon* ne fut en usage, parmi les nations chrétiennes, que vers le milieu du quatorzième siècle. En France, le plus ancien monument de l'emploi de l'artillerie est de l'année 1338. Ce ne fut que huit ans après, à la bataille de Crécy, que les Anglais tirèrent le canon pour la première fois, et les Italiens, vers la même époque, commencèrent à se servir de la poudre. Il y avait longtemps que les Arabes employaient à la guerre cette terrible préparation chimique. L'historien Al-Makyn rapporte que Hadjy-Agé brûla une partie du temple de la Mecque avec des espèces de bombes, lors du siége qu'il livra à cette ville, en 690.(1) Alamré, secrétaire de l'émyr d'Egypte Malek-al-Saheli, dans un ouvrage écrit avant le milieu du treizième siècle, décrit ainsi un instrument

Poudre à canon.

dont l'usage remontait chez eux à l'origine de leur puissance. On sait que la première horloge qui parut en Occident fut celle qu'envoya le calife Haroûn-al-Raschyd en présent à Charlemagne. C'était, à ce qu'on croit, un clepsydre, ou horloge d'eau.

(1) « *Manganis et mortariis ope* naptœ *et ignis in Cabam jactis illius tecta diruit et in cinerem redegit.* »

de guerre : « Des scorpions (machines à lan-» cer), liés à l'entour et allumés avec de la » *poudre de nitre*, serpentent et sifflent, puis, » faisant explosion, éclatent et brûlent. Il fal-» lait voir l'objet lancé s'étendre dans les airs » comme un nuage, produire un bruit horri-» ble à l'instar du tonnerre, et, vomissant le » feu, tout briser, tout incendier, tout réduire » en cendres (1). » Il serait difficile de prétendre que ces passages n'indiquent point expressément l'usage de la poudre, et qu'ils peuvent s'appliquer également à celui d'une espèce de feu grégeois : car, pour exprimer ce que Casiri appelle *nitratus pulvis*, l'auteur original emploie le mot *malhh-al-baroud*, qui signifie salpêtre, sel de pierre, et qui est encore actuellement le nom de la poudre chez les Arabes. Mais les chroniques espagnoles, dont on ne saurait dire que la traduction a

(1) « *Serpunt, susurrantque scorpiones circùm ligati ac* NITRATO PULVERE *incensi, undè explosi fulgurant ac incendunt. Jam videre erat manganum excussum veluti nubem per aëra extendi, ac tonitrus instar horredum edere fragorem, ignemque undequaque vomens, omnia rumpere, incendere, in cineres redigere.* » (Trad. de Casiri.)

pu altérer le sens des mots, vont nous fournir des preuves plus irrécusables. La chronique d'Alphonse VI, écrite par Pedro, évêque de Léon, et citée par Mexia (Silva de Var. lecc. part. I° cap. 8), dit, en parlant d'un combat naval entre l'émyr de Séville et celui de Tunis, au onzième siècle : « Les vaisseaux du roi de Tunis portaient certains tubes de fer avec lesquels ils jetaient » beaucoup de tonnerres de feu. » (*Los navios del rey de Tunez traian ciertos tiros de hierro con que tiraban muchos truenos de fuego.*) Joseph Conde rapporte, d'après Al-Khatyb, qu'au siége de Gibraltar par Ferdinand IV, en 1308, on fit usage de *machines de tonnerres* (maquinas de truenos). Il rapporte ensuite qu'au siége livré à Baza, par Ismayl, roi de Grenade, en 1325, les Mores « battaient la ville avec des machines et en- » gins qui lançaient des globes de feu avec » de grands tonnerres, tout semblables aux » foudres de la tempête, et qui faisaient » grand dégât sur les tours et les murs de » la ville. » (... *Combatio la ciudad con maquinas e ingenios que lanzaban globos de*

fuego con grandes truenos, todo semejantes à los rayos de las tempestades, y hacian grande estrago en los muros y torres de la ciudad. (Cap. 18.) Ismayl prit ensuite le fort de Martos en le battant « avec un feu continuel » de machines de tonnerres. » (*Con incesante fuego de maquinas de truenos.*) Une lettre du roi d'Aragon Alphonse VI, écrite, en 1331, à la municipalité d'Alicante, pour la prévenir que les Mores marchaient contre cette ville, dit que le roi de Grenade emporte « beaucoup de boules de fer pour les lancer » loin avec le feu. » (*Moltes pilotes de fer per gitarles lunys ab foch.*) En racontant le siége de Tarifa par les troupes réunies des rois de Fez et de Grenade, en 1340, Conde dit que les assiégeans « commencèrent à » battre la place avec des machines et en- » gins de tonnerres qui lançaient de grandes » balles de fer avec de la *naphte*, et causaient » une grande destruction dans les murail- » les. » (*.... Principiaron à combatirla con maquinas é ingenios de truenos que lanzaban balas de hierro grandes con* nafta, *causando gran de[illegible]uccion en sus bien torrea-*

dos muros.) Au siége d'Algeziras, en 1342, les Mores détruisaient les ouvrages des chrétiens « avec des balles de fer brûlant, qu'ils » lançaient avec de la *naphte* tonnante. » (... *Con ardientes balas de hierro que lanzaban con tronante nafta*). La célèbre chronique d'Alphonse XI, en parlant du même siége d'Algeziras, s'exprime d'une manière encore plus claire et plus positive : « Les Mo» res de la ville, y est-il dit au chapitre 273, » lançaient beaucoup de tonnerres contre » l'armée, dans laquelle ils lançaient des » boules de fer grosses comme de très» grosses pommes, et les jetaient si loin » de la ville, que quelques-unes d'elles » passaient par dessus l'armée, et d'autres » frappaient dans l'armée. » (*Los Moros de la ciudad lanzaban muchos truenos contra la hueste, en que lanzaban pellas de fierro grandes tamañas como manzanas muy grandes, y lanzabanlas tan lexos de la ciudad, que pasaban allende de la hueste algunas de ellas, é algunas de ellas ferian en la hueste.*) La même chronique rapporte, au chapitre 337, que cinq bateaux venant d'Afrique en-

trèrent dans le port « chargés de farine, » de miel, de graisse et de *poudre*, avec » quoi ils lançaient le tonnnerre. » (....*Cargados de harina, de miel, de manteca y de* polvora *con que lanzaban del trueno.*) Ferreras, qui raconte minutieusement tous les détails de ce siége fameux (tomo 7° año 1342 y sig.), rapporte, en outre, que ces boules de fer éclataient avec grand bruit (*daban un grande estadillo*); puis il ajoute : « C'est la » première fois qu'on trouve dans l'histoire » l'usage de la poudre, car c'était avec elle » que se lançaient ces balles. » (*Y esta es la primera vez que se halla en la historia el uso de la polvora, porque con ella se arrojaban las balas.*)

Si la poudre eût été inventée en Allemagne, est-il probable que les Espagnols en auraient appris l'usage des Mores d'Afrique? Tout semble se réunir pour démontrer que la découverte de cette composition meurtrière fut faite par les Arabes d'Égypte, où le nitre a toujours été très commun, *ubi conficitur multò abundantiùs*. Pline, qui fait cette remarque (lib. 31. cap. 10), ajoute que

les Égyptiens se servaient du nitre et du soufre pour fabriquer des vases de terre « *frequenter liquatum nitrum con sulfure coquentes in carbonibus.* » L'emploi journalier de ces substances, le nitre, le soufre et le charbon, amena probablement, soit par le seul effet du hasard, soit par les essais chimiques auxquels se livraient les Arabes, la première découverte d'une composition qui a pu d'abord être employée de plusieurs manières avant qu'on imaginât de l'enfermer dans des pièces d'artillerie, et de lui [donner enfin l'usage actuel de la poudre. Cette supposition parfaitement vraisemblable explique d'une manière naturelle les divers passages que j'ai cités. Elle explique aussi comment l'on vit tout-à-coup les armées de l'Europe pourvues de canons, sans que l'histoire comtemporaine fasse la moindre mention des tentatives et des essais qui auraient nécessairement précédé l'emploi de l'artillerie, si l'invention de la poudre eût été faite parmi les nations chrétiennes. Cette invention fut long-temps attribuée au moine allemand Berthold Schwartz, et les Anglais, se fondant sur

plusieurs passages des écrits de Roger Bacon (entre autres de son *Opus majus*), l'ont revendiquée pour cet homme célèbre (1). Mais il en est de ces passages comme d'une autre phrase dont on inférait également qu'il avait inventé les lunettes et même les télescopes, tandis que cette phrase se trouve textuellement dans le septième livre du *Traité d'optique* de l'Arabe Alhacen, que Bacon a fréquemment cité (Smith, liv. 1. chap. 3. note 46). Cette circonstance est au contraire une nouvelle preuve en faveur de l'opinion

(1) Voici ces passages :

« *Quædam vero auditum perturbant in tantum quod si subito de nocte et artificio sufficienti fierent, nec posset civitas, nec exercitus sustinere. Nullus tonitrus fragore posset talibus comparari..... Et experimentum hujus rei capimus ex hoc ludicro puerili, quod fit in multis mundi partibus, scilicet ut instrumento facto ad quantitatem pollicis humani ex violentiâ illius salis, quod sal petræ* (salpêtre) *vocatur; tam horribilis sonus nascitur in rupturâ tan modicæ rei, scilicet modici pergameni, quod fortis tonitrui sentiatur excedere rugitum, et coruscationem maximam sui luminus jubar excedit.* »

Il est bon d'observer que les expressions de *tonnerre* et de *salpêtre* (sal petræ), dont se sert Roger Bacon, sont précisément les mêmes que celles employées par les Arabes.

que je soutiens, car Bacon, au temps où il écrivait, ne pouvait avoir quelque notion vague de la poudre que par les livres des Arabes, où il a puisé la plupart de ses vastes connaissances.

BELLES LETTRES.

A l'opposé des Romains, comme eux disciples des Grecs, les Arabes ont cultivé les sciences exactes avec beaucoup plus de succès que les belles-lettres. Leur *philosophie*, tout empruntée d'Aristote, ne se composait guère que d'argumentations scolastiques, et la *grammaire*, ainsi que la *rhétorique*, étaient entachées aussi des défauts et des puérilités de l'école péripatétitienne. En l'absence de lois positives et de règles établies par des décisions de tribunaux, la *jurisprudence*, qui se confondait avec la *théologie*, ne se composait que de longs et nombreux commentaires sur l'application de la loi religieuse au droit civil et criminel. L'*éloquence* était toute sacrée, et ne s'étendait pas au-delà des sermons des *Khatybs*, dont il existe plu-

Philosophie.

Jurisprudence.

Histoire. sieurs recueils à l'Escorial. L'*histoire* se recommandait moins par la hauteur des vues que par la minutieuse exactitude des faits : ne pouvant être une science politique, elle restait bornée à de simples récits. C'était néanmoins une des branches les plus cultivées de la littérature arabe. Hhadjy Khalfâ, dans sa bibliothèque orientale, compte jusqu'à douze cents historiens, dont la plupart, à la vérité, n'étaient que les commentateurs ou les abréviateurs des autres. Dans ce nombre sont comprises des histoires de chevaux

Roman. et de chameaux célèbres. Le *roman* ou le *conte* n'était pas moins cultivé. La bibliothèque de l'Escorial possède plusieurs romans, entre autres ceux qui ont pour titres : *Les Douze Preux* (dont les *Douze Pairs de France* sont peut-être une imitation), *les Soupirs d'un Amant*, *le Jardin des Désirs*, etc., ainsi que le fameux conte de *Calila et Dimna* (les fables de Pilpay), qui fut, dit Sarmiento, traduit d'abord de l'arabe en latin, puis mis en *romance* par ordre d'Al-

phonse X (1). Leibnitz fait un pompeux éloge du roman philosophique de *Hay, fils de Jordhan* (Hay ben Djocadhan), par Abou-Djafar-Ebn-Tofayl, que l'orientaliste anglais Pococke traduisit en latin, sous le titre de *philosophus autodidactus*. C'est l'histoire d'un enfant abandonné dans une île déserte, qui s'élève, par la seule force de sa pensée, à la connaissance de Dieu et des lois de la nature. L'étude des *langues étrangères* n'était point négligée par les Arabes, car on trouve, parmi les ouvrages qu'ils ont laissés, des dictionnaires arabe-hébraïque, arabe-grec arabe-latin et arabe-espagnol. Léon Africain a composé un dictionnaire *trilingue* ou de trois langues. Les Arabes exerçaient encore leur esprit à l'étude des *généalogies*; ils en firent en quelque sorte une science qui semblera moins futile qu'elle ne le serait parmi nous, si l'on se rappelle que leur nation, fort incompacte, était formée d'une foule de tribus très jalouses et souvent rivales les unes des autres. Langues.

(1) Que fue sacado de arabigo en latin, y romanzado por mandado del infante Alfonso. »

Ils étaient généalogistes comme les Écossais. comme tous les peuples divisés en clans, et ils étendaient jusqu'à leurs chevaux ce soin de rechercher et de constater les races.

Poésie. Mais la *poésie*, par dessus tout, était en grand honneur chez les Arabes. Doués d'une imagination ardente, quoique recueillis et contemplatifs, ils aimaient à revêtir leurs idées des riches parures du style de l'Orient. Le nombre de leurs poètes est prodigieux; tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, médecin, chimiste, joignait à son talent spécial le talent général de poète. Faire des vers était pour eux une occupation presque familière, et leurs entretiens mêmes étaient souvent semés d'improvisations, que rendait possibles l'extrême richesse d'une langue dont le dictionnaire (celui d'Al-Fyrouzabâdy) ne comptait pas moins de soixante volumes, et portait pour titre l'*Océan* (Qamôus), comme si ce mot eût pu seul exprimer l'immensité du sujet. L'auteur anonyme d'une *Histoire de la poésie française*, publiée en 1717, n'hésite point à dire que l'Arabie seule a produit plus de

poëtes que le reste du monde. Leurs principaux ouvrages étaient recueillis dans des collections qu'on appelait communément *Divans* (1) (réunions, assemblages). D'autres collections se nommaient *les Fleurs* (celle d'Abou-Bekr), *les Jardins* (celle d'Ebn-Feradj) etc., etc. Toutefois, au milieu de cette multitude, les deux principales compositions poétiques, l'épopée et le drame, manquaient à leur littérature. Bien que les sujets d'Iliade fussent communs dans leur histoire, qu'ils eussent même des traditions épiques semblables aux rapsodies, et des Pisistrate pour les recueillir, aucun poëme homérique ne se forma chez eux. Ils ne firent non plus aucun essai pour imiter Sophocle ou Aristophane. Quelques idées religieuses, ou peut-être seulement la grande réserve des mœurs domestiques, s'opposèrent à l'éclat des représentations théâtrales. On n'a d'eux que des satires dialoguées (2).

(1) C'est aussi le titre qu'a donné Gœthe au recueil de poësies orientales qu'il a composées à soixante-dix ans.

(2) En Arabie, comme aux Indes, en Grèce, en Scandi-

Femmes célèbres.

Le goût des sciences et des études de tous genres était si généralement répandu chez les Arabes, que les femmes elles-mêmes partageaient leurs travaux et leurs succès. Quelques-unes acquirent une grande célébrité, telles que Marya al Fayzouly, qui mérita le surnom de la Sapho de Séville, et Valadat, fille du calife Muhamad Almostansir Billah (Mohhamed-al-Mostansser-Bi'Ellah). Seulement à l'époque d'Alhakem II (vers 970), Ayscha était citée pour l'étendue de sa science; Rhadhyah pour la grâce de son esprit; Khadidjah composait les vers

navie, comme dans le reste du monde, on fit des vers avant de savoir les écrire, et les poètes n'eurent longtemps que la mémoire des hommes pour conserver leurs œuvres. Au temps du prophète, ils les publiaient en les affichant dans le temple de la Mecque. Mahomet, qui ne put écrire les versets de son Coran que sur des feuilles de palmier et des os d'épaule de mouton, employa le même moyen pour répandre sa doctrine. On raconte que lorsqu'il publia de cette manière le second chapitre du Coran, commençant par ces mots: « Il ne faut point douter; c'est ici la règle de ceux qui croient aux vérités sublimes, qui font la prière, qui donnent aux pauvres, etc. » Le plus célèbre poète du temps, nommé Abid, déchira ses propres vers, admira Mahomet, et se rangea sous sa loi.

et la musique de ses chansons; Maryem professait publiquement à Séville la rhétorique et la poésie; Lobnah remplissait les fonctions de secrétaire intime du calife (Jos. Conde). La renommée qu'elles ont acquise doit nous apprendre quelle était alors la condition de tout leur sexe. Assurément, pour que l'on confiât à des femmes une chaire publique ou les secrets de l'état, il fallait que, malgré la sévérité de leurs mœurs, les Arabes leur accordassent des lumières et de la liberté, et qu'ils n'eussent pas, comme les musulmans de nos jours, condamné la moitié de l'espèce humaine au néant de l'ignorance et de l'esclavage.

ÉTABLISSEMENS SCIENTIFIQUES.

Une foule d'établissemens publics concouraient à entretenir, à développer le goût et les progrès de la nation. Le premier soin des Arabes, lorsqu'ils avaient conquis une ville, était d'y élever une mosquée et une école, deux choses qu'ils ne séparaient jamais. Ce sont eux qui donnèrent à l'Europe le mo-

Colléges. dèle des *colléges*, c'est-à-dire, des institutions où les jeunes gens, rassemblés sous l'enseignement de plusieurs maîtres, se livrent, dès l'enfance, aux différentes études. Le collége du Caire était si vaste, qu'au dire de Léon Africain, il servit, dans une émeute, de forteresse à toute l'armée des rebelles. Dans l'Espagne musulmane, toutes les villes avaient leur collége; quelques-unes, plusieurs. Grenade avait, outre le collége royal, celui nommé *du fils d'Azrah*. Il est même fait mention de celui de Callosa, qui n'est qu'un petit bourg aux environs d'Orihuela. Alhakem II en fonda plusieurs, au dire d'Abou-Beckr, dans son *Histoire des hommes illustres* (1), et un grand nombre de savans Arabes sont cités comme ayant rempli les places de professeurs ou de directeurs des colléges. Ce n'est pas sans motif que j'ai dit qu'ils ont donné à l'Europe le modèle de ces institutions, car le premier collége établi parmi nous, celui de Bologne, en Italie, doit sa

(1) *Complura collegia studiorum causa extructa.* (Trad. de Casiri).

fondation à un Espagnol, le cardinal Albornoz (Juan Andrès, cap. 10). Les premiers *observatoires* astronomiques furent également élevés par les Arabes. Celui de Bagdad était dans le palais même du calife, et la haute tour moresque (*la torre de la Giralda*) qui sert actuellement de clocher à la cathédrale de Séville était l'observatoire de cette cité. Enfin, les *académies* modernes leur doivent encore la naissance. On en a fait honneur à l'Italien Allegretti de Forli; mais bien avant lui, les Arabes avaient, outre les écoles ou facultés, une quantité de ces corps savans dont les membres se renouvelaient par élection et se livraient à des travaux communs. En Orient, les académies de Bagdad, de Bassora, de Cufa; en Espagne, celles de Cordoue, de Séville, de Grenade, luttèrent de mérite et de célébrité. Il est fait mention d'une académie d'histoire fondée à Xativa par Mohhamed Abou-Amer, connu sous le nom d'Almoncarral, et d'une académie d'*al-coranistes* fondée à Cordoue, par Al-Qâsem Ben-al-Raby. Parmi les sentences d'Aly-Ben-Abou-Taleb, qui sont, chez les musulmans,

Observatoires.

Académies

comme les proverbes de Salomon chez les juifs, se trouve celle-ci : *l'académie des savans est un des prés du paradis*. Un jour, le roi de Grenade Muhamad IV (1328), après quelques succès contre les chrétiens, recevait les louanges des savans de sa cour, qui vantaient à l'envi son mérite militaire : « Pourquoi tant d'éloges? leur dit-il. Il semble que vous ayez trouvé le roi de la science, comme c'était jadis la coutume dans les académies de Cordoue et de Séville (1). » Cette réponse peut faire supposer que les académies arabes se choisissaient un chef, un président, qu'elles appelaient le roi de la science ou de la sagesse (*sapientia*).

Bibliothèques. Les voyages littéraires et scientifiques, auxquels se livraient tous les savans arabes, comme par observance d'une sorte de pélerinage (2), servaient à augmenter encore le

(1) *Aque tanto aplauso? parece que habeis hallado al rey de la Sabiduria, como alla' se acostumbraba en las academias de Cordova y Sevilla.* (Jos. Conde. Tom. III, cap. 19.)

(2) *Hujusmodi itineraria in nostris bibliothecis arabicis mss. frequentissime occurrunt. Mos enim erat per ea tem-*

nombre infini d'ouvrages que devaient produire des études si générales et si variées. Toutes ces richesses, propres ou d'emprunt, étaient recueillies avec soin pour l'enseignement et le plaisir de la nation. L'Espagne seule renfermait soixante-dix bibliothèques publiques. Celle du palais Merwan, à Cordoue, dont le calife Alhakem II avait confié la direction à son propre frère, comme le premier poste de l'empire, était devenue si nombreuse sous le règne de ce monarque éclairé, que le seul catalogue formait quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. (Jos. Conde.) Quatre cents ans plus tard, après tous les efforts de Charles-le-Sage, la bibliothèque royale de France se composait d'environ neuf cents volumes, dont les deux tiers étaient des livres de théologie. (Dulaure, *Histoire de Paris*.)

Tous ces trésors de l'intelligence des Arabes ont péri avec leur puissance, et la nation

pora doctis Hispanis solemnissimus in varias scilicet orbis plagas excurrere, viros litteratos visendi consulendi que gratiâ; inde eorum scripta cum academiis Hispanis communicare. (Casiri, tom. II page 151).

tion des Abdérame et des Almanzor a disparu de la terre, sans laisser, pour ainsi dire, de vestiges. Des traditions, des lambeaux incomplets, voilà tout ce qui nous reste d'elle. Un fanatisme aveugle et stupide a voulu détruire jusqu'à la mémoire d'un peuple contre lequel s'étaient élevées les haînes politique et religieuse. Pouvons-nous croire, aujourd'hui, qu'après la prise de Grenade par les rois catholiques, en 1492, on brûla en grande pompe une telle foule de livres arabes, apportés de tous les points de l'Espagne pour cette fatale cérémonie, que les historiens contemporains portent le nombre des volumes dévorés par les flammes, en un seul jour, à *un million cinq mille ?* (Jos. Conde, préface). Il suffisait qu'un manuscrit contînt des caractères arabes pour que le nom maudit de Coran, qu'on appliquait sans distinction, le fît aussitôt condamner au feu (1).

(1) Le peu de livres que les Mores purent soustraire à la destruction furent envoyés par eux en Afrique. Léon Africain raconte que son hôte, à Alger, avait, lui seul, rapporté de Grenade plus de trois mille volumes. Une

Quelques fragmens ont échappé, par une sorte de prodige, à ces déplorables *autos-de-fe*. Parmi ceux que des versions espagnoles me permettent de comprendre, je veux en citer un pour lequel une circonstance intéressante réclame la préférence. On l'attribue au calife Abdérame I[er] (Abd-al-Rhâman), cet héritier de la dynastie des Ommyades, qui, fuyant le glaive des Abasydes, sous lequel était tombé sa famille entière à Damas, fut tiré des déserts d'Afrique, où il cachait sa tête proscrite, pour ériger le trône de Cordoue (en 755). Ce monarque puissant, renommé, victorieux dans toutes ses

circonstance heureuse faillit dédommager en partie de ces pertes irréparables. On prit, sous Philippe III, un vaisseau qui contenait tous les livres de Muley-Zidan, roi de Maroc, et cette précieuse capture fut déposée tout entière dans la bibliothèque des rois d'Espagne à l'Escorial. Mais, le 7 juin 1674, c'est à dire avant que l'étude des langues orientales permît de recueillir tous les fruits de cette conquête littéraire, le feu prit à l'Escorial, et consuma huit mille volumes, presque tous arabes. (Nicolas Antonio, préface de la *Biblioteca española*). En 1760, lorsque Michel Casiri commençait à dresser le *specimen* de la bibliothèque arabe, il restait encore dix-huit cent vingt-quatre volumes manuscrits.

entreprises, exempt de remords, aimé de ses sujets et de sa famille, n'avait pas trouvé le bonheur. Au lit de la mort, il ne comptait, dans sa longue et brillante carrière, que quatorze jours heureux; ce n'était pas le nombre de ses victoires. Poursuivi, sur un trône étranger, par le souvenir de sa patrie et de son enfance, il fit venir un jeune palmier de Syrie, le planta dans la cour de son palais, et se plaisait sous son ombrage, essayant de tromper ainsi ses regrets. Un jour, dans sa tristesse, il lui adressa ces vers que l'histoire a recueillis : « Toi aussi, palme bril-
» lante, tu es étrangère en ces lieux. Le doux
» zéphir des Algarves te balance et te ca-
» resse; plantée dans un sol fertile, tu élè-
» ves ta cime jusqu'au ciel; et pourtant tu
» verserais des larmes amères si tu pouvais
» sentir comme moi. Tu ne souffres pas les
» inquiétudes d'un sort agité, ni les pluies
» de douleur qui m'inondent sans cesse.
» J'ai arrosé de mes larmes les palmes que
» baigne l'Euphrate; mais les palmes et le
» fleuve ont oublié mes peines, depuis que
» les destins contraires et les cruels Abasy-

» des m'ont arraché aux doux objets de ma
» tendresse. A toi, il ne te reste aucun sou-
» venir de notre chère patrie ; moi, en pen-
» sant à elle, je pleure tristement (1). » Y a-t-il quelque chose de plus touchant, et qui montre mieux la vanité des gloires humaines, que l'exemple de ce grand prince s'échappant aux pompes royales pour aller verser des pleurs au pied d'un arbre de son pays ?

SECONDE SECTION.

« Les nations de l'Europe, dit Bailly dans une de ses lettres à Voltaire, après avoir

(1) Voici l'imitation qu'en a faite Joseph Conde en vers à *rime asonante.* (On appelle ainsi une euphonie résultant de ce que les deux dernières syllabes de chaque second vers sont composées des mêmes voyelles. Ce sont, dans cette pièce, les voyelles *e* et *a*) :

« Tu tambien, insigne palma,
» Eres aqui forastera.
» De Algarbe las dulces auras
» Tu pompa halagan y besan ;
» En fecundo suelo arraigas,
» Y al cielo tu cima elevas.

vieilli dans la barbarie, n'ont été éclairées que par l'invasion des Mores et l'arrivée des Grecs. » L'influence qu'exercèrent les Arabes sur toutes les branches de la civilisation moderne, se fait reconnaître à plusieurs caractères également distinctifs et saillans. La première, et peut-être la plus importante obligation que nous leur ayons, c'est d'avoir rendu à l'Europe la connaissance des auteurs grecs dont la langue, les ouvrages, les

Auteurs grecs.

» Tristes lagrimas lloraras
» Si cual yo sentir pudieras.
» Tu no sientes contratiempos
» Como yo de suerte aviesa;
» A mi, de pena y dolor
» Continuas lluvias me anegan.
» Con mis lagrimas regue
» Las palmas que el Forat riega;
» Pero las palmas y el rio
» Se olvidan de mis penas,
» Cuando mis infaustos hados
» Y de Al-Abâs la fiereza
» Me forzaron de dejar
» Del alma las dulces prendas.
» A ti, de mi patria amada
» Ningun recuerdo te queda;
» Pero yo, triste, no puedo
» Dejar de llorar por ella. »

noms même étaient complètement oubliés. On peut affirmer que les nombreuses traductions, et les commentaires plus nombreux encore, que les Arabes composèrent sur toutes les œuvres de l'ancienne Grèce, et qui font de leur littérature la seconde fille de la littérature grecque, servirent à donner aux peuples modernes les premières notions des sciences et des lettres de l'antiquité. Ce ne fut qu'après les avoir connus par les versions des Arabes, qu'on forma le desir de posséder les originaux, et que la langue d'Homère trouva quelques studieux interprètes (1). Pour justifier cette assertion, qui ne peut manquer de sembler un peu paradoxale, il suffit de faire observer que les Arabes avaient transmis à l'Europe les connaissances qu'ils avaient empruntées aux Grecs, sans en dissimuler les véritables auteurs, bien avant que l'hôte de Boccace, Léonce Pilate, eût ouvert un cours de langue grec-

(1) « *Nam majorem partem eruditionis Græcæ, quam hodie ab ipsis fontibus habemus, ab Arabum manibus priùs accepimus.* » (Hyde, *de Linguæ arabicæ prestantia*, etc.)

que à Florence, et que la dispersion des habitans de Constantinople eût rendu l'étude de leur idiôme commune en Europe. Beaucoup de livres grecs en effet, notamment ceux qui traitaient des sciences, furent originairement traduits de l'*arabe en latin* (1). Une preuve non moins certaine que les lettres grecques reçurent d'abord asile chez les Arabes, c'est que plusieurs ouvrages de l'antiquité n'ont été conservés que par leurs travaux. Les mathématiciens, par exemple, n'auraient jamais possédé les livres entiers des sections côniques d'Apollonius, s'ils n'eussent été retrouvés dans un manuscrit arabe de la bibliothèque de Médicis, et les médecins n'auraient pu davantage compléter les commentaires de Galien sur les *épidémies* d'Hyppocrate sans la traduction arabe découverte à l'Escorial (*Juan Andrès*) (2).

(1) On peut citer, entre autres, les versions d'Euclide et de Ptolomée. Cette dernière porte la date de 1136.

(2) « *Neque negari potest cum litteræ in Europa pessum dari et extingui cœpissent, ab Arabibus omne genus scientiarum tractatum fuisse atque excultum, et princeps*

Après s'être emparés des diverses connaissances scientifiques qu'avaient possédées les Grecs anciens (si supérieurs, sous ce rapport, aux Latins qui ne surent cultiver que les lettres), après en avoir agrandi le domaine, les Arabes firent participer à ces richesses les nations qu'ils avaient devancées. L'Espagne fut la première à recevoir leurs dons et à les répandre. Au neuvième siècle, cette contrée, *in quam*, dit Haller, *artes humaniores confugerant*, était la seule qui accueillît les études solides, inconnues partout ailleurs. Dès le dixième siècle, elle comptait plusieurs savans illustres, un Ayton, évêque de Vich, un Joseph, un Lupit de Barcelone, tous instruits dans les mathématiques et l'astronomie. C'était alors en Espagne que venaient s'instruire le petit nombre d'étrangers qu'aiguillonnait le desir de la science. Gerbert (depuis pape, sous le nom de Silvestre II), si célèbre par ses aventures, son mérite et ses travaux, après avoir parcouru

Sciences mathématiques

quosque scriptores in linguam ipsorum translatos, usque adeo ut quidam Græce deperditi apud solos Arabes reperiantur. » (Renaudot, *Epist. ad Dac.*)

toutes les écoles de France et d'Italie, sans pouvoir satisfaire la passion d'apprendre dont il était tourmenté, vint chercher en Espagne ces connaissances physiques et mathématiques qui causèrent une telle admiration en France, en Allemagne et en Italie, où il retourna les répandre, qu'on ne put expliquer les prodiges de sa science qu'en l'accusant de s'être donné au diable. Gerbert passe pour avoir introduit le premier dans ces contrées la connaissance des chiffres arabes; il l'avait reçue lui-même des Catalans. Son exemple et ses succès excitèrent d'autres étrangers à venir glaner où il avait si heureusement moissonné. L'Anglais Atelard, qui traduisit Euclide de l'arabe en latin; Campano de Novarre, qui publia une *Théorie des planètes*; Daniel Morley, Gerard de Crémone, duquel on disait : « *Toleti vixit, Toletum duxit ad astra,* » allèrent successivement recueillir en Espagne les élémens de mathématiques et d'astronomie qu'ils rapportèrent à leurs compatriotes. On peut affirmer que tous les auteurs qui écrivirent sur ces sujets, avant le quinzième siècle, ne

firent que copier les Arabes. Tels furent Vitellion, Léonard de Pise, Arnault de Villeneuve, Raymond Lullius et Roger Bacon lui-même. Les *Tables astronomiques* d'Alphonse X ne sont que le résultat des découvertes des Arabes, et c'est dans leurs ouvrages qu'est puisé tout le savoir de ce monarque célèbre qui fit avancer la science entre le système de Ptolomée et celui de Copernic (1).

L'influence des Arabes sur toutes les sciences naturelles et médicales n'est pas moins incontestable que leur influence sur les sciences mathématiques. C'était à leurs écoles Médecine.

(1) Alphonse-le-Savant fut un prodige pour son époque. Appliqué dès sa jeunesse aux études sérieuses, et parlant les langues de Rome et de Bagdad, il était versé dans toutes les sciences alors connues. Il fit rédiger, sous ses yeux, une chronique générale à laquelle il donna son nom, et qui est le plus précieux monument historique de l'Espagne du moyen âge. Il réunit en un corps de droit, sous le nom de *Las siete Partidas*, parce qu'il était divisé en sept parties principales, toutes les lois politiques et civiles qui gouvernaient l'Espagne, c'est à dire, tant les lois gothiques (*fuero juzgo*), que les ordonnances postérieures des divers rois espagnols, et les décisions des cortès nationales. Ce monument législatif, qui fut achevé vers l'an 1260, mais qui ne fut promulgué que dans le siècle suivant, sous

qu'allaient étudier les juifs, si fameux alors comme médecins, pour se répandre ensuite dans les divers pays de l'Europe. Je puis ajouter, comme preuve nouvelle, une circonstance curieuse. C'est que l'école de Salerne, dont on suivait encore les lois presque récemment, doit son origine aux Arabes, qui occupèrent quelque temps le midi de l'Italie. Après leur expulsion de ces contrées, les Espagnols communiquèrent aux Italiens les progrès de leurs maîtres (1). Enfin le méde-

Alphonse-le-Justicier, est également un monument littéraire, car il servit à fixer la langue espagnole, plus avancée alors et plus parfaite que l'italienne elle-même. Dans la même année 1260, Alphonse ordonna que tous les actes publics ou privés fussent rédigés en *romance* et défendit l'usage du latin.

Ces ouvrages sont ceux d'un roi. Comme simple savant, Alphonse composa, outre les *Tables alphonsines*, un livre sur les armillaires ou sphères célestes, et un traité de philosophie morale et physique. On lui attribue également le poëme des miracles de la Vierge (*Poema de la Virgen*), et celui qui porte le titre de *Querellas* ou *Plaintes*, dont on n'a conservé qu'un fragment qui fait vivement regretter la perte du reste.

(1) «*Interea Hispani medici, dùm gens eorumpatriam paulatim recuperat, litterarum amorem cum Italis comunica-*

cin more, Constantin de Carthage, s'étant arrêté, après de longs voyages, au monastère du Mont-Cassin où il prit l'habit, répandit, par ses traductions latines, tous les livres de ses compatriotes, et ce fut alors qu'acheva de se former l'école de Salerne, où l'on retrouve toute la doctrine médicale des Arabes. Si l'on en croit une tradition généralement répandue, ils seraient aussi les fondateurs de notre école de Montpellier, soit par eux-mêmes, soit par les juifs leurs disciples.

J'ai dit que les leçons d'agriculture qu'ils Agriculture.
ont laissées étaient encore suivies dans plusieurs provinces. On a conservé leurs *azequias*, leurs *norias*; et les *silos*, que l'on essaie d'introduire en France, sont employés de temps immémorial en Espagne, où leur nom moresque équivaut à celui de grenier.

Quant à l'influence des Arabes sur l'archi- Architecture.

runt. » (Haller). Pédro Juan, savant médecin portugais, qui fut archevêque de Braga, et pape, sous le nom de Jean XXI, écrivit, dès le commencement du treizième siècle, plusieurs ouvrages de médecine, tels que le *Tresor des pauvres* ou remèdes à toutes les maladies, un traité d'hygiène, un traité de la formation de l'homme, etc.

tecture moderne, elle ne saurait être mise en doute. On a nommé *gothique*, l'architecture qui remplaça en Europe celle des Grecs et des Romains. Mais ce nom, loin d'indiquer une origine du nord, prouverait plutôt une origine du midi, car c'est en Espagne, où régnaient les Arabes, qu'avaient régné les Goths (1). Les conjectures des hommes les plus versés dans la matière s'accordent en ce point, que l'architecture moderne est née à Byzance, cette seconde Rome, où les arts s'étaient réfugiés, chassés d'Italie. Les architectes byzantins, qui mêlèrent les premiers le style capricieux de l'Orient au style régulier de l'ancienne Grèce, eurent deux sortes d'élèves, les peuples Germains et les Arabes. Ceux-là fondèrent l'architecture appelée *gothique*; ceux-ci, l'architecture appelée *moresque* ou *sarrasine*. Parties du même point, les deux architectures restent semblables pendant deux siècles, conservant

(1) De même, on donna le nom d'écriture gothique et de missel gothique à l'écriture et au missel des Espagnols, qui furent remplacés, à la fin du onzième siècle, par les caractères français et le rituel romain.

l'une et l'autre les traditions de leur commune origine; ainsi la mosquée de Cordoue, élevée par un prince de Syrie, et les plus vieilles cathédrales de l'Allemagne, sont également dans le genre byzantin. Elles se divisent ensuite, et prennent chacune un style particulier. L'architecture chrétienne adopte le système des nefs élancées, et son caractère distinctif est l'*ogive*, substituée au plein-cintre payen. L'architecture musulmane conserve le système des nefs surbaissées, et prend pour caractère le cintre rétréci à sa base, ayant la forme d'un croissant renversé. Enfin, ces deux architectures, se rapprochant de nouveau, viennent se fondre, au bout de huit siècles, dans le style dit *de la renaissance*. Pendant cette longue période, tous les monumens du midi de l'Europe sont dus à l'imitation des Arabes, ou même à leurs propres travaux (1). Dans ce nombre, il faut compter jusqu'à Notre-Dame de Paris.

Il existe aux archives du chapitre de To- Musique.

(1) Voir l'ouvrage, déjà cité, de M. Al. Delaborde, tom. II, au mot *Architecture*, Dulaure, *Histoire de Paris*, tom. II p. 253 et suiv., etc.

lède un monument précieux de l'influence des Arabes sur la musique moderne. C'est un manuscrit annoté de la main même d'Alphonse-le-Savant, et qui renferme les cantiques composés par ce prince, avec la musique sur laquelle on les chantait. On y trouve non seulement les notes inventées, vers 1170, par le moine Guy d'Arrezzo, mais encore les cinq lignes et les clés dont la découverte fut postérieure. Jusqu'alors la musique n'avait servi qu'aux psalmodies d'église; ce manuscrit, cité dans la *Paleografiá Española*, est, selon toute apparence, le plus ancien monument de l'application de la musique à la poésie vulgaire (1). Comme Alphonse X doit toute sa science à l'étude des livres Arabes, on ne saurait guère douter qu'il ne leur eût emprunté, dans ce livre comme dans tous ses ouvrages, des connais-

(1) Ce qui met hors de doute l'authenticité de cette pièce, c'est qu'Alphonse, dans son testament, déclare expressément que ses cantiques doivent être *chantés*. Leur rythme, d'ailleurs, ne le prouve pas moins que leur nom (*canticas*); ils sont écrits en dialecte galicien et en vers de *huit syllabes*, tandis que toutes les poésies de l'époque sont en longs vers de douze à seize syllabes.

sances déjà formées (1). Cette supposition, qui ferait attribuer aux Arabes une grande part à la création de la musique moderne, acquiert d'autant plus de vraisemblance, que les premiers instrumens adoptés par les Espagnols et les autres nationsde l'Europe ont été nommé *moresques* dans toutes les langues. On se sert encore aujourd'hui, dans le pays de Valence, de la *chirimia* et de la *dulzaîna* des Mores (2).

Avant d'exposer comment eut lieu l'influence des Arabes sur la littérature proprement dite, et pour faire bien comprendre, en général, comment les Espagnols s'instruisirent à leur école, malgré la différence de langage et la haine profonde qui divisait Belles-lettres.

(1) Lorsqu'il reconstitua, en 1254, l'université de Salamanque fondée par son aïeul Alphonse IX, il y institua deux chaires de droit civil, deux chaires de droit canonique, deux chaires de logique et de philosophie et une *chaire de musique*. (*Coronica del rey don Alphonzo X°*).

(2) Le premier de ces instrumens est une espèce de long hautbois, à douze trous, d'un son gravc et retentissant. L'autre est un instrument de même nature, mais plus court et plus aigu.

ces deux peuples, il est bon de rappeler quelle sorte d'intermédiaire exista entre eux. On sait qu'un grand nombre de chrétiens goths et espagnols vivaient sous la domination musulmane, depuis la conquête de Mouza (714), dans le libre exercice de leur religion. Tolède, Cordoue, toutes les grandes villes, aussi bien que les campagnes, étaient peuplées de ces chretiens, qui furent nommés *mozarabes*. Lorsque les Espagnols, sortis de leur retraite des Asturies, eurent successivement recouvré leurs provinces, ils y retrouvèrent ces compatriotes, nés, élevés sous l'autorité des Arabes, et qui leur transmirent les usages et les sciences de leurs maîtres. Les mozarabes d'Andalousie, qui étaient restés tout à fait privés de communication avec les chrétiens espagnols, n'avaient d'autres mœurs et d'autre langage que ceux des Mores, et leur religion s'était prodigieusement altérée par un si long séjour au milieu des infidèles. Aprés les conquêtes de saint Ferdinand, il fallut les instruire de nouveau dans un culte dont ils n'avaient plus que de vagues traditions, et l'archevêque de Séville,

Juan, que les Mores appelaient Cayed-Almatran, fut chargé par Alphonse X de traduire, pour leur usage, les saintes écritures en arabe (*Coronica del rey Don Alfonzo X*). On voit encore à l'Escorial plusieurs manuscrits de cette époque, écrits en langue *espagnole*, avec des caractères *arabes*. La langue et l'écriture des musulmans se perdirent peu à peu parmi les chrétiens, et furent, dans la suite, complétement oubliées.

On pourrait fixer à la prise de Tolède par Alphonse VI, en 1085, et conséquemment à la première communication avec les mozarabes, l'époque de la culture des langues vulgaires en Europe, et de la naissance de la poésie moderne. Ce fut au commencement du douzième siècle que parurent simultanément les premiers poètes espagnols et les premiers troubadours provençaux, qui eurent, à mon avis, des maîtres communs et une même origine. Il est sans doute inutile de démontrer que les plus anciennes poésies castillanes, notamment les *romances* (1), fu-

(1) Les *romances*, véritable poésie nationale des Espa-

rent des imitations de l'arabe; personne ne le conteste. Mais il faut prouver qu'il en est de même des *trobas* (1) provençales, que plusieurs considèrent comme le produit spontané du génie de leurs auteurs.

La langue provençale, qu'on appelait aussi, et plus communément, langue limosine ou langue d'oc, ne se parlait pas seulement dans les provinces méridionales de France; sauf une légère différence de dialecte, elle s'étendait aussi en Catalogne, en Aragon, en Navarre, et jusque dans le pays de Valence; la Catalogne et le Roussillon ayant toujours été réunis en un même état, sous

gnols, sont des petits poëmes bornés à une seule action et destinés à répandre des traditions populaires. On les divise en trois classes principales : *romances historiques, romances pastoraux* et *romances morisques*. Ces derniers, qui ont conservé le nom de leurs inventeurs, sont consacrés aux sujets de galanterie et d'amour. Une quatrième espèce, plus récente, a reçu le nom de *joyeux* ou *burlesques*.

(1) *Troba*, acte, composition, et surtout, pièce de vers; d'où *trobar*, versifier, et *trobador*, faiseur ou chanteur de vers.

les Goths (1), sous les Arabes, sous Charlemagne, sous les comtes de Barcelone, et sous les rois d'Aragon. Peut-être même est-ce dans ces dernières provinces que la langue provençale a pris naissance, car les Catalans, dans leur fameuse *proclamation catholique*, rappellent au roi d'Espagne, comme un de leurs principaux mérites, que les premiers pères de la poésie vulgaire furent leurs ancêtres (*que los primeros padres de la poesia vulgar fueron los Catalanes*). Aussi, parmi les poètes nommés provençaux, dont les ouvrages ont été recueillis par Sainte-Palaye, Millot et M. Raynouard, compte-t-on un nombre considérable de Catalans, tels que Mataplana, Berghedan, Montaner, Martorell, Mosen-Jordi, les quatre March, etc. On compte aussi plusieurs souverains d'Aragon, tels que Alphonse I[er] ou II, Pierre I[er], Pierre III, Jean I[er] et Jacques-le-Conquérant (Jayme I[o]), issu d'une famille française, né et élevé à Montpellier. C'était même une

(1) Le Roussillon et le Languedoc furent long-temps nommés *Gallia gothica*.

espèce de règle parmi les troubadours et jongleurs (*juglares*) de visiter dans leurs voyages la cour d'Aragon, comme le berceau de la *gaie science*. D'un autre côté, lorsqu'Alphonse VI, après avoir épousé Constance de France, entreprit sa croisade contre les Mores, il conduisit dans son armée une foule de volontaires français qui séjournèrent long-temps en Castille, après la prise de Tolède. Quelques-uns s'y fixèrent, tels que Henri de Bourgogne, auquel il donna sa fille Thérèse en mariage, et dont le fils Alphonse Henriquez fut premier roi de Portugal (en 1128). Les autres rapportèrent dans leur patrie les leçons prises aux écoles encore subsistantes des Arabes, demeurés à Tolède par capitulation. De ce nombre étaient plusieurs moines de Cluny, qui firent substituer l'écriture française à l'écriture gothique, dont on faisait encore usage en Espagne (1090). On voit, par ces diverses circonstances, et sans remonter à l'invasion du premier Abdérame dans les Gaules, ou au mariage d'O'tsman Ebn Mouza (Munuza), avec Lampégie d'Aquitaine, comment

put s'opérer le contact des Arabes et des Français, et comment la poésie provençale put naître à la même source que la poésie espagnole. . . . .

D'autres raisons, tirées de l'examen de cette littérature primitive, font de cette vraisemblance une espèce de certitude. L'on ne découvre, en effet, dans la poésie provençale, aucun vestige d'érudition historique ou mythologique qui puisse indiquer une origine grecque ou latine. Alexandre, dont le nom traditionnel se trouve presque seul rapporté, y est représenté comme un paladin à la manière d'Arthur ou de Roland. On avait alors si peu connaissance des anciens, qu'à la fin du quatorzième siècle, la bibliothèque du Louvre ne possédait d'autres auteurs latins qu'Ovide, Lucain et Boëce. On voit au contraire la poésie provençale, en cela toute semblable à celle des Arabes et des auteurs du *Romancero*, se composer uniquement de petites pièces, ou galantes, ou chevaleresques, ou satyriques. Ce sont, quant à la forme, les *divans* des poètes d'Andalou-

sie (1). Vient une dernière considération plus puissante que toutes les autres. C'est que la *rime*, ce caractère distinctif de la poésie moderne, dont les Provençaux donnèrent l'exemple, est évidemment empruntée aux Arabes, qui l'employaient de temps immémorial, et chez lesquels l'usage en était si familier, que, dans plusieurs de leurs dictionnaires conservés à l'Escorial, les mots ne sont pas rangés par ordre alphabétique, mais *par ordre de rimes*. Huet en convient : « C'est des Arabes, dit-il, que nous avons » reçu l'art de terminer les vers par une

(1) On retrouve même cette imitation des Arabes dans tous les essais de la littérature française aux quatorzième et quinzième siècles. Ce sont des petits ouvrages à formes mystiques ou allégoriques, portant des titres orientaux, tels que la *Nef des fols*, l'*Arbre des batailles*, le *Rosier des guerres*, etc. Ces titres sont tout-à-fait dans le goût des Arabes, qui en donnaient de semblables même aux ouvrages les plus sérieux. Ainsi, des deux histoires d'Abou-Abd-Allah-ben-al-Khatyb qui existent à l'Escorial, l'une, celle des califes d'Orient et de Cordoue, se nomme *Vêtement brodé*, et l'autre, celle des rois de Grenade, *Splendeur de la pleine lune*.

» semblable consonnance (1) ». L'abbé Massieu, dans son *Histoire de la poésie française* (Mémoires de Trévoux, année 1740), s'exprime encore plus clairement, lorsqu'il dit : « Les Espagnols furent vraisemblable-
» ment les premiers qui la prirent (la rime)
» de leurs nouveaux hôtes ; Toulon et Mar-
» seille, par la commodité de leurs ports,
» nous l'apportèrent d'Espagne avec le
» commerce...... » La construction tout entière des vers modernes, le nombre syllabique, l'hémistiche, se trouvent, ainsi que la rime, dans la prosodie arabe. Il me semble, toutefois, que M. de Sismondi a commis une erreur en attribuant à la même imitation la rime croisée qu'employèrent les Provençaux. Les Arabes se servaient presque uniquement du *monorime*, ou rime redoublée et soutenue pendant plusieurs vers. C'est le rithme qu'adoptèrent tous les anciens poètes espagnols. Le monorime est irrégulier dans le *Poëme du Cid*, ouvrage du douzième siècle,

(1) « *Ex Arabibus versuum simili sono concludendorum artem accepimus.* »

dont l'auteur est resté inconnu ; il est réglé en quatrains dans l'*Alexandre* de Juan Lorenzo, dans les poésies de Gonzalo de Bercéo, dans celles de l'archiprêtre de Hita (1). L'heureuse invention du croisement des rimes peut donc être justement laissée aux Provençaux. Mais ce n'en est pas moins à l'exemple des Arabes que paraissent être dus les essais des troubadours du douzième siècle, de ces poètes voyageurs qui allèrent allumer dans toutes les cours de l'Europe la première étincelle du goût des lettres, et que Dante, Pétrarque, Boccace, ces pères de la poésie moderne, reconnaissent unanimement pour leurs maîtres. Les Arabes nous auraient donc ouvert la route dans les lettres comme dans les sciences.

Mœurs. En rappelant ce que leur doit l'Europe sous le rapport des connaissances, il ne faut pas omettre ce qu'elle leur doit sous le rap-

(1) Voir la collection de don Tomas Sanchez, *Poesias anteriores al siglo XV*.

Je donne, à la fin du volume (note 5e), divers exemples du monorime employé par les poètes espagnols et provençaux.

port des mœurs. La haute civilisation à laquelle ils étaient parvenus portait ses fruits naturels, et les Arabes n'étaient pas moins remarquables par la douceur de leurs mœurs que par l'étendue de leur savoir. L'humanité, la tolérance qu'ils déployèrent envers les peuples vaincus, auxquels ils laissèrent généreusement les biens, la religion, les lois et laplupart des droits civiques, rendent sur ce point un éclatant témoignage bien confirmé par toute leur histoire. Cette civilisation se montrait de deux manières principales : par la galanterie, dans les mœurs privées, par la chevalerie, dans les mœurs publiques. La galanterie (c'est ainsi que je nomme la délicatesse des relations sociales), était née chez eux de l'extrême retenue imposée aux deux sexes, de la sévérité des lois et de l'opinion, enfin de l'esprit cultivé des femmes qui savaient inspirer l'amour et commander le respect. Dans tous les rapports de société, dans toutes les habitudes de famille, les Arabes montraient une excessive austérité. « Ces gens là, disaient-ils des » Espagnols, sont remplis de bravoure et

» souffrent les privations avec constance ;
» mais ils vivent comme des bêtes sauvages,
» *entrant les uns chez les autres sans deman-*
« *der permission*, et ne lavant ni leurs corps,
» ni même leurs habits qu'ils n'ôtent que
» lorsqn'ils tombent en lambeaux. » (Jos. Conde). La chevalerie était la vertu des guerriers. Fondée sur la justice, elle corrigeait les abus de la force qui est le droit de la guerre; fondée sur l'humanité, elle tempérait les excès de la haine, en rappelant aux hommes leur fraternité, même au milieu des combats. C'était une sorte d'association, de confrérie, entre les gens de guerre, qui unissait tous ses membres quand la politique ou la religion les séparait, et qui leur imposait de nobles devoirs quand tous les droits étaient méconnus. La chevalerie fut le plus puissant correctif de la féodalité en donnant aux faibles des appuis et des vengeurs.

Chevalerie On a disputé pour savoir si le berceau de la chevalerie devait être placé au nord ou au midi, c'est à dire, si cette institution venait des barbares de la Germanie ou des conquérans du Yémen, et l'on a fourni des preuves

de part et d'autre. Il faut distinguer ; aux Germains appartiennent le point d'honneur, le duel, la vengeance personnelle, le jugement par le combat, tous les vices de l'institution militaire ; aux Arabes, la fraternité d'armes, la fidélité à sa parole, le pardon aux vaincus, le devoir d'observer et de faire observer la justice, toutes les vertus de l'institution militaire. La preuve en est simple et facile : au temps d'Attila, d'Alaric et de Clovis, il n'y avait que des soldats dans les troupes du nord ; la chevalerie parut en Europe seulement après les conquêtes des Arabes. Ce ne fut même qu'au douzième siècle qu'elle se trouva généralement répandue. Elle avait passé des Mores aux Espagnols, puis aux Français, et successivement aux autres peuples.

Les Arabes accordaient à la bravoure autant de prix, autant d'honneur que les peuples germains. Dans la guerre que soutint le grand Abdérame pour monter sur le trône, un de ses walis, nommé Abdelmélic (Abd-al-Malek), tua son jeune fils d'un coup de lance, en le voyant reculer devant une troupe su-

périeure à la sienne. C'était une règle que, si l'ennemi n'était pas au moins double en nombre, tout Arabe qui fuyait devait être noté d'infamie (1). Cependant la bravoure, unique vertu des soldats germains, n'était ni la seule, ni même la première, exigée d'un chevalier arabe. Dix qualités lui étaient indispensables pour mériter ce nom, à savoir : la bonté, la valeur, la poësie, l'éloquence, la force, la grâce, l'équitation, l'adresse dans le maniement de la lance, de l'épée et de l'arc (Jos. Conde). On voit, par le rang qu'elles occupent, que, dans l'opinion des Arabes, les qualités morales l'emportaient snr les qualités physiques, la bonté passant avant le courage, et la culture de l'esprit avant l'adresse corporelle. Un trait de leur histoire prouvera jusqu'où s'étendait chez eux le respect des lois de la chevalerie. C'est un de ces événemens qui peignent toute une époque, parce qu'ils ne peuvent appartenir à aucune autre. Alphonse VIII, qui

(1) Par les *réglemens de Youzef*, roi de Grenade, il était même condamné à mort.

prit le titre d'empereur, assiégeait, en 1139, le fort d'Oreja. Le wali de Cordoue rassembla quelques troupes pour secourir cette place; mais, au lieu d'attaquer l'armée castillane, supérieure à la sienne, il crut plus facile de l'obliger à lever le siége par une diversion. Il tourna donc adroitement le camp des chrétiens, et vint à marches forcées jusqu'aux portes de Tolède, où la reine Bérengère (Berenguela) se trouvait enfermée sans moyens de résistance. Dans l'extrémité où elle était réduite, cette princesse imagina d'envoyer un héraut au général more pour lui représenter que, s'il était venu combattre les chrétiens, il devait aller les chercher sous les murs d'Oreja, où son époux l'attendait, mais que faire la guerre à une femme n'était pas digne d'un chevalier brave et généreux. Le scrupuleux Almorravide céda devant cette étrange défense; il s'excusa de sa méprise, et demanda la faveur de saluer la reine avant son départ. Bérengére en effet vint se montrer sur la muraille au milieu de sa cour, et les chevaliers arabes, en s'éloignant, défilérent devant elle

comme dans un tournoi. Pendant cette cérémonie galante, Alphonse faisait capituler le fort d'Oreja. (*Ferreras*, año 1139).

Ce fut par l'introduction de ces coutumes chevaleresques chez les peuples de l'Europe, jusque là gouvernés par les seules opinions religieuses, que se formèrent ces mœurs singulières du second âge, où se trouvaient confondues les lois de l'honneur avec celles de l'église, et l'amour des femmes avec celui de Dieu, singularité qui a toujours fait un des traits les plus saillans du caractère des Espagnols (1).

Outre l'institution générale de la chevale-

(1) Leur histoire offre une foule d'exemples des effets bizarres que produisait ce mélange de mœurs. Je veux en citer un appartenant à l'époque du Cid, c'est-à-dire au temps où la chevalerie venait de pénétrer chez eux.

Un peu avant la prise de Tolède par Alphonse VI, Amat, évêque d'Oleron en France, et légat du fameux Grégoire VII, vint demander, au nom du pape, qu'on substituât pour l'office de la messe le rituel romain au rituel des Goths, nommé communément mozarabique, dont les Espagnols faisaient encore usage. Pour décider cette importante question, Alphonse, qui avait humilié l'orgueil du saint-siége en lui refusant l'hommage de sa couronne, convoqua à Burgos, en 1077, un *concile national*, ou as-

rie, les Arabes fondèrent peut-être les premiers ces ordres militaires, ou milices religieuses, qui se propagèrent en si grand nombre dans toute l'Europe. On a vu, dans le livre précédent, qu'au moment de la chute des Ommyades, et lorsque les Espagnols menaçaient l'empire du croissant, ébranlé par les querelles des Arabes et des Berbères, des musulmans zélés formèrent une association religieuse et militaire pour la défense des frontières contre les infidèles. Ces chevaliers, qu'on nommait *rabits* (rabhyt), n'imitaient point le reste des troupes qui se dispersaient après chaque campagne; mais ils restaient constam-

semblée générale des grands et des évêques. La reine, avec l'archevêque-primat et la plupart des membres ecclésiastiques, opinèrent pour la substitution de l'office romain; mais les séculiers, plus attachés aux coutumes de leur pays, insistèrent pour le maintien de l'office gothique. Comme chaque parti soutenait son avis avec la même chaleur, et qu'il n'était pas plus possible au roi de les concilier que de juger quelle liturgie était la plus agréable au ciel, il remit la décision de l'affaire au *jugement de Dieu*. Ainsi ce moyen extravagant et barbare de découvrir la vérité d'un fait, servit encore à découvrir celle d'une opinion. Après quelques épreuves au feu et à l'eau, qui furent, dit-on, contraires au missel romain, on convint

ment sous les drapeaux. Il est possible que ce soit après avoir reconnu l'utilité d'une semblable milice, que les Espagnols aient senti le besoin de lui opposer des instituts de chevalerie de même nature. Ainsi furent fondés les trois principaux ordres militaires d'Espagne : celui d'Alcantara, en 1156, par des chevaliers de Salamanque ; celui de Calatrava, en 1158, par des moines bernardins qui défendirent cette ville, et celui de Saint-Jacques (Santiago), en 1161, par des chevaliers de Léon. L'ordre d'Evora, en Portugal, fut institué à la même époque. Il faut convenir néanmoins que les autres ordres mi-

d'employer l'épreuve des armes. Un champion fut nommé de part et d'autre, et les membres de l'assemblée quittèrent les bancs du concile pour s'asseoir sur les bancs du champ-clos. Juan Ruys de Matanca, qui combattait pour le missel des Goths, sortit vainqueur de la lice, où son adversaire laissa la vie. Cependant la reine, aidée du cardinal Richard, qui était venu de Rome apporter au roi de Castille une petite clé faite des chaînes de saint Pierre, entraîna son époux dans le parti du pape, et obtint, deux ans après, l'ordre d'adopter le rituel vaincu : dénouement non moins étrange que le sujet du combat et que le combat lui-même. (*Coronica del rey D. Alphonse VI.*—*Ferreras*, año 1077 y sig.)

litaires de l'Europe, l'ordre teutonique, les templiers, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (depuis chevaliers de Rhodes et de Malte), existaient avant les ordres espagnols, et ont pu leur servir aussi de modèles. Mais les *rabits* sont antérieurs à tous. Il serait au reste extrêmement curieux de rechercher en combien de choses diverses les Arabes ont donné l'exemple à l'Europe. Ainsi, dès le commencement du huitième siècle, on voit un émyr d'Espagne, Qcba (O'qbah), créer, sous le nom de *kasèhefs* (*découvreurs*), un corps de maréchaussée destiné à la poursuite des malfaiteurs; on voit un des derniers califes, Gewhar-ben-Muhamad (Djaouhar-ben-Mohhammed) (1044), essayant de ramener un peu d'ordre et de sécurité au sein de sa capitale agitée par les guerres intestines, nous donner le modèle de la garde nationale, en faisant distribuer des armes aux citoyens notables auxquels il confie la police intérieure de la ville, et, pour éloigner les malfaiteurs nocturnes, imaginer de placer des portes aux rues, précaution que renouvelèrent les bourgeois de Paris quand ils

étaient forcés de se défendre contre les entreprises des écoliers de l'université. On voit enfin les Arabes employer, dans leurs opérations militaires, pour transmettre les ordres ou les nouvelles, une espèce de télégraphe, soit au moyen de signaux de feu auxquels ils savaient donner une signification, soit au moyen de vedettes ou crieurs, qui se plaçaient à d'égales distances, et correspondaient entre eux par des signes ou des porte-voix (1).

Je n'achèverai pas cet ouvrage, consacré à la mémoire d'un peuple dont les bienfaits

(1) L'usage des *atalayas*, ou signaux de correspondance, était immémorial chez les Arabes. Abou'l-Fedah rapporte qu'un roi de cette ancienne dynastie des Homéïrites, qu'on suppose avoir régné sur le Yémen, vers les époques de Ninus et de Salomon, fut surnommé *Zou'l-Minar* (seigneur des minarets, des phares), parce que, dans une expédition au pays des Nègres, il fit dresser des tours garnies de lanternes, afin de retrouver sa route à travers l'océan des sables. (Schultens, *Historia imperii vetustissimi Iectanidarum in Arabiâ felice.*)

ont été trop peu connus ou trop vite oubliés, sans exposer une conjecture historique qui, malgré la distance des époques, se rattache essentiellement à mon sujet. Je crois que l'Europe doit aux Arabes de plus antiques services, que sa civilisation première est leur ouvrage, et que ce furent des Arabes qui, au temps d'Inachus et de Cécrops, en apportèrent les germes de l'Egypte à la Grèce, où elle a grandi pour s'étendre sur tout l'Occident. Voici les raisons de ma croyance : Deux mille ans environ avant l'ère chrétienne, les Arabes *Qahhthanytes* (Iéqtanides), qui vivaient à l'orient de la Péninsule, ayant attaqué les Arabes *Kouschytes* (Kushites), qui habitaient les bords de la mer Rouge, obligèrent une grande partie de ces peuples à se jeter, par l'ithsme de Suez, dans le nord de l'Egypte, où ils s'emparèrent de Memphis et de toute la vallée septentrionale du Nil. C'est leur invasion que les annales égyptiennes nomment *l'invasion des Pasteurs* (Yksos). Après les avoir laissés régner quelque temps sur la Basse-Egypte, les anciens habitans, aidés des Ethiopiens, leur repri-

rent Memphis et les refoulèrent dans le Delta. Plusieurs tribus de *Pasteurs* quittèrent, après un long séjour, ce coin de terre où elles étaient trop à l'étroit, et enfin, au bout d'environ trois siècles, Sésostris, selon les uns, Tethmos, selon les autres, commença son règne par leur totale expulsion. La plupart de ces Arabes d'Egypte, qui furent contraints d'abandonner l'Afrique à ces diverses époques, vinrent aborder en Grèce. L'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse, vers l'année 1878 avant J. C.; celle de Cécrops dans l'Attique, vers l'an 1657; puis enfin, celles de Danaüs et de Cadmus qui s'établirent, vers 1560, l'un dans l'Argolide, l'autre dans la Béotie, après avoir touché tous deux à l'île de Rhodes, concordent parfaitement avec la triple émigration des Pasteurs, et cet accord doit laisser peu de doutes sur la véritable origine de ces étrangers célèbres. Pourquoi des Egyptiens indigènes auraient-ils quitté les fertiles plaines du Nil pour monter sur leurs vaisseaux et chercher à l'aventure une autre patrie? N'étaient-ce pas les Koushytes, chassés précédemment de l'Arabie, leur pays natal, puis

de l'Egypte, leur pays de conquête, qui devaient s'établir aux premiers rivages où le vent les avait portés ? Ceux qui s'enfuirent sur leurs chameaux allèrent se fixer dans le Maghrêb ; mais que seraient devenues les populations émigrantes par mer, si ce n'étaient celles que recueillirent l'archipel et le continent de la Grèce ? Les philologues conviennent que la plupart des noms de ces étrangers, entre autres ceux d'Inachus et de Cadmus (1), ne pouvaient être égyptiens. C'est une nouvelle et puissante raison pour croire à l'origine que je leur attribue, tandis qu'il ne faut pas trouver un motif de doute dans cette circonstance que les divers fondateurs des premiers états grecs y portèrent, en partie, les mœurs et le culte de l'Egypte : car les conquérans de Memphis avaient dû les embrasser eux-mêmes après trois à quatre siècles de domination. Au contraire, on pourrait expliquer ainsi, par le mélange qu'avaient dû laisser dans les mœurs et les

(1) Ce sont deux mots syriens. Inach (d'où *αναξ*) *brave*, et Cadmi (d'où *ακαδημος*) *savant*. (Cousin-Despréaux, d'après Fréret).

croyances des *Pasteurs* leur origine en Asie et leur long séjour en Afrique, ces analogies et ces différences entre les mythologies grecque et égyptienne, qui font encore le supplice des érudits.

Cette opinion, que les étrangers qui policèrent la Grèce étaient des Arabes venus d'Egypte, mais non des Egyptiens, est professée dans *l'Histoire générale et particulière de la Grèce* de Cousin-Despréaux, qui la fonde sur quelques passages de Manéthon recueillis par Josephe (1), sur Diodore de Sicile, Pline etc. Volney, dans ses précieuses *Recherches sur l'histoire ancienne*, a traité indirectement la question. Après avoir prouvé, loin d'en faire l'objet d'un doute, que les Pasteurs d'Egypte étaient Arabes, il attribue à leur conquête la fuite de plusieurs familles égyptiennes qui se seraient réfugiées en Grèce. Mais, d'après la chronologie qu'il adopte, cette émigration d'Egyptiens, causée par l'invasion des Pasteurs, ne pourrait correspondre qu'à l'arrivée d'Inachus dans

(1) Voir la note 6 à la fin du volume.

le Péloponèse. Celle de Cécrops aux rivages d'Athènes, celles de Danaüs à Argos, et de Cadmus à Thèbes, ne peuvent plus s'expliquer que par l'expulsion successive des Pasteurs, de Memphis d'abord, puis du Delta. Or, ce fut seulement avec Cécrops et Danaüs, Arabes d'Egypte, que les habitans de la Grèce, qui étaient restés jusque là dans l'état sauvage, commencèrent à se policer et à vivre en corps de nation.

De ce fait, s'il est admis, et de tous ceux que j'ai rapportés sur la foi des plus respectables témoignages, il faut tirer la conclusion singulière, et pourtant obligée, qu'à la naissance de la civilisation ancienne, et à la renaissance de la civilisation moderne, les Arabes ont été les premiers instituteurs de l'Europe.

FIN.

NOTES FINALES.

NOTE Ire.

Lettres d'Alphonse VI, roi de Castille, et d'Aben-Abed, émyr de Séville, relatives à la rupture de leur traité, après la prise de Tolède (1086).

Lettre d'Alphonse VI.

« Le souverain seigneur des deux nations et des deux lois, l'excellent et puissant roi Aphonse, fils de Ferdinand, au roi Aben-Abed (que Dieu éclaire son entendement pour le déterminer à suivre le vrai che-

nin), salut et bienveillance de la part d'un roi *agrandisseur* des royaumes et défenseur des peuples, dont les cheveux ont blanchi dans la connaissance des affaires, l'exercice des armes et la suite des triomphes. dont les drapeaux sont le siége de la victoire, qui fait brandir les lances de ses chevaliers et revêtir de deuil les femmès des musulmans..... Vous savez ce qui s'est passé dans la ville de Tolède, capitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses habitans lorsque je l'ai prise. Si vous et les vôtres avez échappé jusqu'à présent, voici votre temps qui est venu. Il n'a été retardé que par ma volonté et mon bon plaisir; et si vous êtes encore en repos, rappelez-vous que la prudence de l'homme est de se méfier de lui-même et de bien considérer ce qu'il convient de faire avant de tomber dans un malheur qui n'ait plus de remède. En vérité, si je ne faisais attention aux traités qui existent entre nous et aux paroles que nous nous sommes données (car je n'ai rien de plus présent que de garder la foi promise), j'aurais déjà envahi votre pays à feu et à sang, et je vous aurais chassé de l'Espagne, sans attendre des demandes et des réponses, et sans qu'il y eût entre nous d'autre ambassadeur que le choc des armes, le hennissement des chevaux, le bruit des tambours et des trompettes. Je veux vous donner cet avis par avance, pour vous ôter toute excuse... et, selon que vous ferez, vous verrez mes œuvres. Salut. »

Réponse d'Aben-Abed.

« Du roi victorieux et grand, soutenu par la miséricorde de Dieu et confiant en sa divine bonté, Muhamad Aben-Abed, au superbe ennemi d'Allah, Alphonse, fils de Ferdinand, qui s'intitule roi des rois et seigneur des deux nations (que Dieu brise ses vains titres). Salut à ceux qui suivent le droit chemin. Quant à te nommer seigneur des deux nations, en vérité les musulmans ont plus droit de se glorifier de ce titre que toi, par ce qu'ils ont possédé et possèdent encore des terres des chrétiens, par la multitude de leurs vassaux, la richesse de leurs armes et de leurs tributs. Jamais ta loi et tes partisans ne pourront élever ton pouvoir jusqu'au nôtre..... Déjà nous sortons de notre sommeil et nous nous levons de notre mollesse. Jusqu'à présent nous pensions à te payer tribut, et toi, non content de cela, tu veux occuper nos villes et nos forteresses. Mais comment n'as-tu pas honte de faire de telles demandes, et de nous commander, comme si nous étions tes vassaux? Je m'étonne de la hâte que tu mets à accomplir ta vaine et superbe volonté. Tu t'es enorgueilli de la prise de Tolède, sans considérer que tu ne la dois pas à ta puissance, mais à la destination divine qui l'avait ainsi déterminé dans ses décrets éternels. Tu sais bien que nous avons aussi des armes, des chevaux, et des braves que n'épouvante pas le bruit des batailles et qui regardent sans pâlir l'horrible mort..... Nos chefs s'entendent à ordonner des lignes,

à diriger des escadrons,.... Nous savons dormir sur la terre, ou faire des rondes de nuit....., et, pour que tu voies que c'est comme je le dis, nous te préparons la réponse de ta demande, en aiguisant nos épées et nos lances..... Il est sûr enfin qu'il n'est point de mal qui ne produise quelque bien, et que vite on se repent quand vite on se détermine..... Je vois que ceux qui te conseillent sont comme des bêtes sans entendement, et, en même temps, des gens de si peu de valeur, que jamais leurs œuvres n'accréditent leur vaine jactance. Ainsi, nous ne les tuons jamais combattant en rase campagne, mais cachés dans leurs tours et derrière leurs murailles. Ces conseillers doivent croire sans doute que nous manquons d'entendement, et qu'il n'y a point de changement dans les hommes et dans les royaumes. Il est vrai qu'il y a eu des traités entre nous, pour que nous ne tournions pas nos armes l'un contre l'autre, et pour que je n'aide pas ceux de Tolède de mes forces et de mon conseil. J'en demande pardon à Dieu, ainsi que de ne m'être pas plus tôt opposé à tes intentions ambitieuses; mais, grâce à lui, tout le châtiment de notre faute se réduit aux vaines paroles dont tu nous insultes. Comme elles n'ôtent pas la vie, je me confie en Dieu dont l'aide me défendra contre toi, et tu me verras bientôt entrer avec mes troupes sur tes domaines, car Dieu favorise la vraie loi, et donne la force à ceux qui connaissent et suivent la vérité. »

****

NOTE II.

—

Ferdinand III fut vénéré comme un saint depuis l'époque de sa mort, quoiqu'il n'ait été canonisé qu'en 1671 par le pape Clément X. Voici l'inscription en *romance* qu'on lit encore sur son tombeau dans la cathédrale de Séville. Elle était répétée en latin, en arabe et en hébreu. Je la donne ici comme un monument de la langue espagnole sous le règne de ce prince, qui fit rassembler en un corps de droit et traduire en langue vulgaire, sous le titre de *Fuero juzgo*, les lois gothiques qui gouvernaient encore l'Espagne.

> Aqui yace el rey muy ondrado don
> Ferrando, Senor de Castiella e de
> Toledo, de Leon, de Galizia, de Sevilla,
> de Cordova, de Murcia et de Jahen,
> el que conquiso toda España,
> el mas leal, el mas verdadero, e el
> mas franc, e el mas esforzado, e el mas
> sofrido, e el mas omildoso, e el que
> mas temie a Dios, e el que mas le fazia
> servicio, e el que quebranto e des-

-truyo a todos sus enemigos, e el que
alzo e ondro à todos sus ami-
-gos, e conquiso la ciudad de Sevilla
que es cabeza de toda España, et pas-
-sos hi el postrimero dia de mayo en
la era de CIƆCCXC.

****

NOTE III.

—

RÉGLEMENS DE YOUZEF.

Les réglemens d'Youzef sont de trois sortes : religieux, militaires et civils.

Réglemens religieux.

Dans les *aljamas* (mosquées principales), des prédications et des lectures pieuses doivent être faites tous les *giumas* (youm-al-djemah, *jours d'assemblée, jours saints*).

Tout hameau de douze maisons doit avoir une mosquée. Chaque mosquée où se réunissent au moins douze chefs de famille doit avoir un *alfaki* (al-faqyh, *prêtre, desservant*), pour y dire la *chotba* (khothbah, *prière publique*).

Dans chaque mosquée, les cinq *azalas* (al-ssalâh, *prières*), seront dites chaque jour aux heures de *ssobehh, zhohour, a'sser, maghréb* et *a'schâ*.

Pendant la *giuma*, on ne peut ni vendre, ni acheter, ni se livrer à aucune occupation profane.

Tout fidèle doit entendre la *khotba* de la *giuma*, s'il peut arriver à une mosquée en sortant de chez lui au lever du soleil, pour y revenir au coucher.

Dans les mosquées, les vieillards sont placés d'abord, puis les jeunes gens, puis les femmes dans un lieu caché. Les hommes ne peuvent sortir que lorsque les femmes sont parties.

Les *giumas*, tout musulman doit se vêtir de ses habits les plus propres, et s'occuper de bonnes œuvres.

A la célébration des deux Pâques d'*alfitra* (a'yd-al-fitrah), ou sortie du *Ramadhân* (carême), de la fête des victimes ou des agneaux (ayd-al-dhehhâyâ, *ou* ayd-al-qorban), on doit cesser les réjouissances mondaines qui s'étaient introduites dans ces fêtes, telles que celles de se jeter des eaux de senteur, des oranges, des fruits, ou de danser en troupes dans les rues; on les sanctifiera par des aumônes, par des visites aux pauvres et aux savans.

Les aumônes en argent ou en denrées seront recueillies, dans chaque bourg ou village, par deux ou trois personnes de confiance, qui en régleront l'emploi. Après des distributions faites aux pauvres et aux orphelins, ces aumônes serviront au rachat des captifs, et à la réparation des mosquées, des chemins, des ponts, des fontaines.

Les prières contre la sécheresse doivent être faites, non dans les rues, mais au milieu des champs.

Les réunions nocturnes de plusieurs familles dans les mosquées sont défendues. Les femmes ne peuvent faire de *neuvaines* qu'en compagnie d'autres femmes, ou de leur mari, de leur père, de leurs frères, cousins ou neveux. Les jeunes filles ne peuvent point en faire, ni suivre les enterremens.

Personne ne pourra être enseveli dans des étoffes de soie, avec de l'or ou de l'argent, mais dans de la toile blanche avec des parfums. Aucune femme, si ce n'est celle du défunt, sa mère, sa sœur, sa cousine ou sa nourrice, ne pourra l'ensevelir. Il est défendu de louer des pleureuses pour simuler des regrets qui n'existent pas. L'éloge du défunt ne peut être prononcé que par l'*alfaki* ou le chef du convoi. On ne pourra enterrer avec le mort aucune amulette, ni aucun écrit, tel que la demande et la réponse de la fosse.

Les fêtes des noces et celles des bonnes fées (*buenas hadas*), pour donner le nom aux nouveau-nés, sont permises. On pourra s'y livrer à des danses modestes, mais sans ivrognerie ni excès.

Réglemens militaires.

Tout guerrier fuyant devant un ennemi moins de double en nombre, sinon par ordre de ses chefs, est puni de mort.

Défense est faite aux gens de guerre de tuer les fem

mes, les enfans, les vieillards, les malades, les religieux, à moins qu'ils ne soient armés et aidant l'ennemi.

Après le prélèvement du cinquième pour le roi, le butin doit être divisé avec justice.

Le cavalier reçoit deux rations de vivres; le fantassin une.

Ceux qui, dans une ville prise, se feront musulmans, conserveront leurs biens, et, si ces biens sont déjà distribués, on leur en rendra la valeur.

Les jeunes gens ne pourront aller à la guerre qu'avec la permission de leurs parens, à moins que ce ne soit pour un cas de défense. Il en est de même du pèlerinage à la Mecque.

Réglemens civils.

Des *wazirs* seront établis dans chaque quartier et dans chaque marché pour y maintenir le bon ordre. Les divers quartiers d'une ville seront fermés pendant la nuit, et des rondes nocturnes seront faites pour la sûreté des habitans.

Dans les crimes d'adultère, d'homicide et autres emportant la peine de mort, si les coupables et complices n'avouent pas, ils ne pourront être condamnés que sur la foi de quatre témoins oculaires. Précédemment, les adultères devaient mourir lapidés, et les jeunes gens non mariés qui commettaient une faute devaient être punis de cent coups de fouet et d'une année d'exil; à l'avenir, ces délits seront laissés à l'arbitre du juge,

et les coupables, dans le second cas, seront mariés ensemble, s'ils sont égaux.

Les gens qui périssent par la main de la justice seront enterrés dans les cimetières musulmans et avec les prières d'usage.

Les délits de vol sont également laissés à l'arbitre du juge pour la fixation du châtiment. Jusqu'alors, d'après la loi, si quelqu'un volait, dans un lieu clos, une valeur d'un quart de *dobla* d'or et au-dessus, qu'il fût homme ou femme, libre ou esclave, dès que l'homme avait quinze ans et la femme treize, il était puni par la perte de la main droite. Au premier vol, on coupait la main droite; au second, le pied gauche; au troisième, la main gauche; au quatrième, le pied droit. Le cinquième vol était puni de la prison perpétuelle.

Je donne ici, comme exemple des prières musulmanes, la *Khothbah* ou prône des vendredis (*Youm-al-Djemah*, jours d'assemblée), après laquelle le *khatyb* priait pour le khalyfe régnant :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

» Louanges au Très-Haut qui seul peut repousser loin de nous le malheur, et nous mettre à l'abri des trahi-

sons ; qui seul peut entendre les brûlans désirs de ses fervens adorateurs dans les deux habitations, qui est le seul but du culte des hommes dans les deux mondes. Tous les mortels sont faibles, lui seul est fort; tous les humains sont pauvres, lui seul est riche. Lui seul accorde la conservation et le secours; il, pardonne les fautes, il reçoit le repentir ; il punit sévèrement, mais il est doux et patient. — Il n'y a de Dieu que lui. Y a-t-il un autre créateur que le Très-Haut! — Il accorde à votre esprit la nourriture spirituelle ; à votre corps, la temporelle. — Il n'y a de Dieu que lui. Oui, par celui qui écoute et qui voit, il n'y a de Dieu que lui ; par celui qui connaît ce qui est manifeste et ce qui est caché, il n'y a de Dieu que lui. — Moïse, lorsque Dieu lui parla sur le Mont-Sinaï, prononça ces mots: « Il n'y a de Dieu que lui. » — Jonas, dans le ventre de la baleine, lorsque le Très-Haut lui fit entendre sa voix, s'écria : Il n'y a de Dieu que Dieu. — Joseph, au fond du puits, lorsque Dieu le consola, dit aussi « Il n'y a de Dieu que Dieu. » — Abraham, dans la fournaise ardente (*), lorsque Dieu lui apparut, proclama cette vérité. « il n'y a de Dieu que lui. » — Oui, nous confessons qu'il n'y a de Dieu que Dieu seul, qu'il n'a point d'associés. Il est le vivant, il n'y a de Dieu que lui. — Nous confessons que notre seigneur et maître Mahomet (**) est son serviteur

(*) Les Orientaux disent que Nemrod fit jeter dans une fournaise ardente Abraham, qui lui annonçait le culte d'un seul Dieu, et que ce patriarche en sortit sain et sauf.

(**) Mohhammed, *illustre*, *recommandable*.

et son prophète. — O Dieu, sois lui propice, ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons; bénis-le et accorde-lui la paix.

» Sachez que le monde est périssable et ses plaisirs passagers. Nous y passons nos jours dans l'esclavage, pour avoir du pain, et la mort vient bientôt les terminer. — O mes frères, nous avons un corps faible, un léger viatique, une mer profonde à traverser et un feu dévorant à craindre... Le pont Sirat (*) est bien étroit, la balance bien juste; le jour de la résurrection n'est pas éloigné. Le juge de ce grand jour sera un seigneur glorieux. En ce moment terrible, Adam, le pur en Dieu, dira: « O mon âme, ô mon âme! » Noé, le prophète de Dieu, Abraham, l'ami de Dieu, Ismaël, le sacrifié à Dieu, Joseph, le véridique en Dieu, Moïse, l'allocuteur de Dieu, Jésus-Christ, l'esprit de Dieu, prononceront la même parole. Mais notre phophète, notre intercesseur, s'écriera: « O mon peuple, ô mon peuple! » et le Très Haut (que sa gloire éclate à tous les yeux, que ses bienfaits s'étendent à tous les hommes!) fera entendre ces mots consolans: « O mes serviteurs, ô mes serviteurs!.... non, il n'auront rien à craindre; non, la tristesse n'approchera pas d'eux. »

Nota. Dans les mosquées de la Perse et des Indes, on

(*) Ce pont est plus fin que le cheveu, plus affilé que le rasoir. Les élus le passeront avec la vîtesse de l'éclair, avec la vélocité du vent; mais les réprouvés glisseront et se précipiteront au milieu du feu éternel.

récite ensuite des vers persans de Saadi, dont voici la traduction :

« Hélas ! tu prendras bientôt le chemin du trépas; tu iras te fixer dans le sombre asile de la mort. Aurais-tu des trésors immenses et mille armées pour te défendre, on t'enlevera de ton lit somptueux, pour te placer sur la planche du cercueil. Tu reposeras au sein de la terre dans l'angle du tombeau; ton corps délicat sera la pâture des fourmis et des serpens. Là, bien d'orgueilleux cavaliers se traîneront dans la poussière, tandis que bien des piétons modestes seront montés sur de superbes coursiers. Si tu es une rose dans le jardin de la vie, le chardon épineux n'en croîtra pas moins sur la terre qui couvrira ton corps.

» O toi, qui te livres au crime, et qui ne crains pas Dieu, apprends que la fin du monde insensé, sera déplorable. Cesse de porter envie à ton frère, à ton ami. N'oublie pas le jour où tes actions seules pourront parler en ta faveur. Évite toute méchanceté, toute injustice, en te rappelant ce jour terrible, afin que tu puisses espérer d'être admis à habiter éternellement auprès de Dieu. Tu as beau cacher tes actions sous le voile du mystère, sois bien sûr qu'elles seront alors découvertes. En cet instant redoutable, l'atôme du bien sera compté comme l'atôme du mal. »

» Tes compagnons se mettent en route. Ah ! prépare ton viatique, au lieu de demeurer follement dans l'inaction.... Sois docile aux conseils de Saadi.

» O toi, qui résides dans ce château élevé, bientôt tu descendras dans la poussière. Là, un ange s'écriera

sans cesse : « Enfantez pour la mort, bâtissez pour la destruction! »

» Que Dieu nous bénisse tous dans le sublime Coran, que la lecture de ses versets sacrés produise toujours en nous un bien spirituel! Oui, le Dieu très haut est bienfaisant, généreux, roi juste, clément, miséricordieux. »

Le ministre s'assied un moment, puis il se lève, et dit :

« Louanges à Dieu! louanges à Dieu! nous le louons, nous sollicitons son secours, nous lui demandons pardon, nous croyons en lui, nous nous confions en lui. Nous l'implorons contre nos inclinations vicieuses, contre nos mauvaises actions. Personne ne peut égarer celui que Dieu conduit, personne ne peut être le guide de celui que Dieu égare. Nous confessons que notre seigneur et maître Mahomet est son serviteur et son prophète. Que Dieu soit propice et accorde sa paix à cet envoyé céleste, à sa famille et à ses compagnons, et en particulier au premier de ses associés, au prince des croyans, Abou-Beckr le Véridique (que Dieu soit content de lui) ; au plus juste des compagnons, à la crême des amis, au vieillard sincère, au prince des fidèles, Omar, fils de Khattab (qu'il soit agréable à l'Éternel) ; à celui qui recueillit les versets du Coran, au parfait en modestie et en foi, Osman, fils de Gaffan (que Dieu soit satisfait de lui) ; à l'objet des prodiges et des merveilles du Très-Haut, au compagnon du Prophète dans les épreuves et les afflictions, au lion de Dieu, au vainqueur des vainqueurs, au prince des

croyans, Aly, fils d'Abou-Thaleb (que Dieu soit content de lui); aux braves imams, aux bienheureux martyrs, aux bien-aimés de Dieu, les saints Abou-Mohhammed-Hhasan, et Abou Abd-Allah-Hossayn; à leur mère, la première des femmes, Fathymah la belle, et aux oncles paternel du Prophète, dignes d'honneur et de respect, Hamzah et Abbas (que Dieu soit content d'eux) (*).

» O mon Dieu ! accorde-nous le pardon de nos fautes ; fais la même grâce à tous les croyans et à toutes les croyantes, à tous les musulmans et à toutes les musulmanes ; n'écoute que ta miséricorde, ô le plus miséricordieux des êtres miséricordieux ! »

Le ministre se baisse :

« O mon Dieu ! soutiens celui qui défend la religion de Mahomet, et prive de secours celui qui la délaisse. »

Il se relève :

«O serviteurs de Dieu! conduisez-vous d'une manière conforme à la droiture. Dieu vous ordonne d'observer l'équité et la bienfaisance, surtout envers vos parens pauvres; il vous défeud le mal, tout ce que la loi réprouve, tout ce qui n'est pas dans les limites de la justice. Il vous avertit dans l'espérance que vous vous rappeliez ses leçons. — Souvenez-vous de Dieu, du Très-Haut, de l'être excellent, noble, glorieux, nécessaire,

(*) Les musulmans ont une idée si parfaite de l'unité de Dieu, qu'ils n'invoqnent pas leur prophète et leurs saints, mais qu'au contraire ils prient pour eux.

parfait et grand. (*Traduction de M. Garcin de Tassy.*)

Dans la formule de la *khothbah* donnée par Mouradjah d'Hosson, se trouve la prière pour le souverain régnant. Elle est ainsi conçue :

« Par honneur pour son Prophète, et par distinction pour son ami pur, ce haut et grand Dieu, dont la parole est ordre et commandement, dit : *Certes, Dieu et ses anges bénissent le Prophète.* O vous, croyans, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet, l'émyr des émyrs, le coryphée des prophètes, qui est parfait, accompli, doué de qualités éminentes, la gloire du genre humain, notre seigneur et le seigneur des deux mondes, de la vie temporelle et de la vie éternelle ! O vous, les amans de sa beauté et de son éclat, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet et la postérité de Mahomet, comme tu as béni Abraham et sa postérité ! Certes, tu es adorable, tu es grand ; sanctifie Mahomet et sa postérité, comme tu as sanctifié Abraham et sa postérité. Certes, tu es adorable, tu es grand. O mon Dieu ! fais miséricorde aux califes orthodoxes, distingués par la doctrine, la vertu et les dons célestes dont tu les a comblés, qui ont jugé et agi selon la vérité et la justice. O mon Dieu ! soutiens, assiste, défends ton serviteur, le calife (ou le sultan) N., perpétue son empire et sa puissance. »

Voici l'une des nombreuses définitions d'*Allah* données dans le Coran :

« Dieu est unique et éternel ; il vit, il est tout-puis-

sant, il sait tout, il entend tout, il voit tout; il n'y a en lui ni forme, ni figure, ni bornes, ni limites, ni nombres, ni parties, ni multiplications, ni divisions, parce qu'il n'est ni corps, ni matière; il n'a ni commencement, ni fin; il existe par lui-même, sans génération, sans demeure, hors de l'empire du temps..... Il est doué de sagesse, de puissance, de vie, de force, d'entendement, de regards, de volonté, d'action, de création et de parole. Il possède la parole; cette parole, éternelle dans son essence, est sans lettres, sans caractères, sans sons, et sa nature est l'opposé du silence, etc. »

****

NOTE IV.

Discours du vieillard Francisco Nuñez Muley au président de Grenade.

Après avoir rappelé les mesures qui précédèrent la publication de l'édit de Philippe II (1566), il ajoutait :

« De loin, il semble facile d'accomplir les nouvelles pragmatiques ; mais les difficultés sont grandes au contraire, et je les dirai à votre seigneurie, pour qu'elle prenne pitié de ce misérable peuple, et qu'elle le protége auprès de sa majesté. L'habit de nos femmes n'est pas moresque ; c'est un habit de province, suivant l'usage même du royaume de Castille, dont les habitans diffèrent par la coiffure, le costume et la chaussure. Les Turcs ne sont pas vêtus comme les Mores ; et,

parmi ces derniers, ceux de Fez ne s'habillent pas comme ceux de Tremecen, ni ceux de Tunis comme ceux de Maroc. Si la secte de Mahomet avait un vêtement particulier, il serait le même partout; mais l'habit ne fait pas le moine. Nous voyons des chrétiens venir d'Egypte et de Syrie, vêtus à la turque, avec des turbans et de longnes robes, qui parlent arabe et ne savent pas un mot d'espagnol (*romance*); cependant ils sont chrétiens..... Je me souviens d'avoir vu notre peuple changer son habillement pour en adopter un décent, court et peu coûteux. Il y a telle femme qui s'habille avec un ducat, car les habits de noces et de fêtes se gardent pour ces jours-là, et passent en héritage à trois ou quatre générations. Quel profit peut-on donc trouver à nous dépouiller de nos habits? n'est-ce pas nous faire perdre plus de trois millions d'or employés de cette façon? n'est-ce pas ruiner les marchands, les orfévres, et tous les artisans qui gagnent leur vie à faire les vêtemens, les chaussures et les bijoux des Morisques? Si plus de deux cent mille femmes de cette province doivent s'habiller de neuf des pieds à la tête, quel argent pourra suffire à cette dépense?..,.. Voyez; la femme pauvre, qui ne peut s'acheter ni robe, ni mante, ni chapeau, ni mules, qui se contente d'une chemise de serpillière peinte et d'uu drap blanc, comment fera-t-elle pour se vêtir?... Nous autres hommes, nous sommes tous vêtus à la castillane, quoique, pour la plupart, en habit pauvre. Si le costume faisait la secte, les hommes devraient plus compter que les femmes en cette matière... J'ai ouï dire à bien des ministres et des prélats qu'on favoriserait ceux d'entre nous qui s'ha-

billeraient à la castillane, et je n'en vois pourtant aucun moins molesté que les autres; on nous traite tous également. Si l'on trouve à l'un de nous un couteau, on le jette aux galères, et sa fortune est dévorée en frais, amendes et condamnations. Nous sommes poursuivis par la justice ecclésiastique et par la séculière. Avec tout cela, nous restons loyaux sujets de sa majesté, prêts à la servir de nos biens, et jamais on ne pourra dire que nous ayons commis une trahison depuis le jour où nous nous sommes rendus. Quand l'Albaycin s'est soulevé, ce n'était pas contre le roi; c'était au contraire en faveur de sa signature, que nous vénérions comme chose sacrée. Mais l'encre n'était pas encore sèche, qu'on avait violé nos capitulations de paix...... Dans le temps des communes (*comunidades*), pour qui se levèrent ceux de cette province? Certes, pour S. M.; ils accompagnèrent les troupes royales contre les *Comuneros*, et le propre frère du roi Boabdil, don Juan de Grenade, fut général en Castille, au service du roi.....

» Nos noces, fêtes et danses, et les plaisirs que nous prenons, en quoi empêchent-ils d'être chrétiens, et comment peut-on les appeler cérémonies moresques? Le bon musulman n'y assistait jamais, et les Alfaquis s'éloignaient dès qu'on commençait à chanter et à danser; et même quand un roi more traversait quelque quartier de la ville, par respect, on faisait taire les instrumens jusqu'à ce qu'il eût passé. En Afrique et en Turquie ces danses sont inconnues.... Le saint archevêque aimait à voir nos troupes de danseurs accompagner le saint-sacrement les jours de Fête-Dieu

et autres solennités, où accouraient tous les villages, disputant à qui ferait les plus belles danses. Quand, dans ses visites aux Alpuxarres, il célébrait la grand' messe, c'était, au lieu de l'orgue, les chœurs de danseurs qui répondaient, et je me rappelle qu'en achevant la messe, il se tournait vers le peuple, et, au lieu du *Dominus-vobiscum*, il disait en arabe *Ybaraficoun*, et les chanteurs répondaient aussitôt. »

« On ne croira pas plus que la coutume qu'ont nos femmes de se teindre les cheveux avec de la poudre de troëne ou de la noix de galle (*alheña y agallas*) soit une cérémonie de Mores. Ce n'est qu'un moyen de se nétoyer la tête, et de la tenir pure de toute vermine.....

» Voyons maintenant, Seigneur, à quoi peut-il servir de nous obliger à tenir ouvertes les portes de nos maisons ? N'est-ce pas donner aux voleurs la liberté de nous dépouiller, aux libertins celle de convoiter nos femmes? N'est-ce pas donner occasion aux alguazils et aux gens de loi de ruiner les pauvres gens par des poursuites? Si quelqu'un veut être More et suivre les rites de Mahomet, ne pourra-t-il le faire de nuit? Bien mieux, au contraire, car cette religion exige la solitude et le recueillement.....

» Peut-on prétendre que les bains soient une cérémonie religieuse? Non, certes. Ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices: elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans qui exigent la solitude et la propreté? Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent?.....

Il est notoire, au contraire, que les hommes n'entrent point où sont les femmes..... Les bains ont été faits pour la propreté du corps; il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre. Mais les naturels de cette province ne sont pas admis à combattre, et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni dans les ruisseaux, ni dans les fontaines, ni dans leurs maisons, où pourront-elles se laver à présent?...

» Vouloir que les femmes sortent la figure découverte, ce n'est pas vouloir autre chose que de donner aux hommes occasion de pécher, en voyant la beauté dont ils s'enflamment si aisément, et d'empêcher ainsi que les laides trouvent quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, comme font les chrétiennes. C'est une décence qui évite bien des inconvéniens.... Aussi les rois catholiques défendirent-ils, sous des peines sévères, aux chrétiens de soulever, dans la rue, les voiles des Moresques.....

» Les surnoms anciens que nous portons servent à ce que les gens se connaissent, et à ce que les familles ne se perdent pas. De quoi sert-il que les souvenirs anciens périssent? Au contraire, à bien considérer la chose, ils augmentent la gloire et l'élévation des rois catholiques qui ont conquis ce royaume. Ce fut leur intention et celle de l'empereur..... C'est pour cela que l'on conserve les riches palais de l'Alhamrâ, et les autres plus petits qui existaient du temps de rois mores,

car ils rappellent sans cesse leur puissance, en l'honneur et pour trophée des conquérans.

» ..... Y a-t-il plus d'inconvient à ce que nous ayons des nègres à notre service? ces gens ne sont-ils pas faits pour servir? Dire que la nation morisque s'augmente par eux est un propos que la passion seule peut répéter; car sa majesté ayant été informée, aux cortès de Tolède, qu'il y avait plus de vingt mille esclaves nègres en notre pouvoir dans cette province, il se trouva qu'il n'y en avait pas quatre cents, et maintenant il n'y a pas cent licences de délivrées pour en avoir.....

» Venons à la langue arabe, qui est le plus grand inconvénient de tous. Comment peut-on ôter aux gens leur langue naturelle, dans laquelle ils naquirent et furent élevés? Les Egyptiens, les Syriens, les Maltais et autres races chrétiennes parlent, lisent et écrivent en arabe; ils sont pourtant chrétiens comme nous. Encore ne trouvera-t-on pas qu'on ait fait dans cette province un acte, un contrat ou un testament en arabe depuis qu'elle s'est convertie. Apprendre la langue castillane, nous le désirons tous, mais ce n'est pas au pouvoir des gens. Combien y a-t-il de personnes dans les bourgs et villages, et même dans cette ville, qui ne savent pas même leur langue arabe, et parlent si différemment entre eux qu'au premier mot d'un habitant des Alpuxarres, on connaît de quel pays il vient! Ils sont nés dans de petits endroits où jamais ne se parla l'espagnol (*la aljamia*), où personne ne l'entend, si ce n'est le curé et le sacristain; encore ceux-ci parlent-ils toujours arabe. Il est impossible que les vieillards l'ap-

prennent en tout le temps qui leur reste de vie, et non pas en trois ans, même quand ils ne feraient autre chose que d'aller à l'école.

« Il est clair que c'est un article inventé pour notre destruction : car, tandis qu'il n'y a personne pour nous enseigner la langue espagnole, on veut que nous l'apprenions de force, et que nous laissions celle que nous savons si bien.... On veut que nos frères, voyant qu'ils ne peuvent accomplir une telle obligation, abandonnent le pays, par crainte des châtimens, et s'en aillent en perdus chercher d'autres terres, ou se fassent brigands.... Rappelez-vous le second commandement, de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, et, dites, si une seule de toutes les choses que nous impose la Pragmatique était exigée des chrétiens de Castille ou d'Andalousie, n'en mourraient-ils pas de douleur ?.... Y a-t-il dans le monde une espèce plus vile et plus basse que celle des nègres de Guinée ? Cependant on les laisse danser, on les laisse parler et chanter dans leur langue pour se donner de la joie..... A Dieu ne plaise qu'on impute à malice tout ce que je viens de dire ! car mon intention est bonne. Il y a plus de soixante ans que je sers Dieu, notre seigneur, la couronne royale, et les naturels de ce pays... Que votre seigneurie n'abandonne pas ceux qui sont sans pouvoir ; qu'elle désabuse S. M ; qu'elle nous délivre de si grands malheurs, et qu'elle agisse en chevalier chrétien pour le service de Dieu et du roi, et pour le bien de cette province, qui en conservera une éternelle reconnaissance. »

****

NOTE V.

—

Exemples de monorimes tirés des anciens poètes espagnols.

Monorimes irréguliers.

Los de mio Cid à altas voces laman :
Los de dentro non les querien tornar palabra :
Aquijo mio Cid, à la puerta se legaba,
Saco el pie del' estribera, una feridal' daba :
No se abre la puerta, ca bien era cerrada.
Una niña de nuef anos a oio se paraba :
Ya, Campeador, en buen ora cinxiestes espada,
El rey lo ha vedado, à noch del entro su carta,
Con grant recabdo è fuerte mientre sellada :
Non vos osariemos abrir nin coger por nada,
Si non, perderiemos los averes é las casas,
E demas los oios de las caras.

(*Poema del Cid.*)

...La lanza ha quebrada, al espada metio mano.
Mager de pie buenos colpes va dando :

Violo mio Cid Ruy Diaz el Castellano :
Acostos' à un alguazil que tiene buen cavallo :
Diol' tal espadada con el so diestro brazo,
Cortol' por la cintura el medio echo en campo :
A Minaya Alvar Fanez ybal' dar el cavallo :
Calvagad, Minaya, vos sodes el mio diestro brazo :
Oy en este dia de vos abre grand vando,
Firmes son los Moros, aun nos' van del campo.
Cavalgo Minaya, el espada en la mano :
Por estas fuerzas fuerte mientre lidiando :
A los que alcanza valos delibrando.
Mio Cid Ruy Diaz el que en buen ora nasco,
Al rey Fariz tres colpes le avie dado :
Los dos le fallen, é el unol' ha tomado,
Por la loriga ayuso la sangre destellado :
Volvio la rienda por yrsele del campo :
Por aquel colpe rancado es el fonsado :
Martin Antolinez un colpe dio à Galve :
Las carbonclas del yelmo echogelas a parte :
Cartol' el yelmo que lego à la carne.

(*Poema del Cid.*)

Monorimes réguliers :

Quando el rey de gloria viniere à judicar,
Bravo como leon que se quiere cebar,
¿Quien serà tan fardido que le ose esperar?
Cà el leon yrado sabe mal trevejar.

Quando los angeles sanctos tremeràn con pavor,

Que yerro no ficieron contra el su sennor,
¿ Que farè yo mezquino, que so tan pecador ?
Bien de agora me espanto : tanto he grand pavor.
(Gonzalo de Berceo, *Juicio final.*)

Sedie el mes de mayo, coronado de flores,
Afeitando los campos de diversas colores,
Organeando las Mayas é cantando d'amores,
Espigando las mieses que siembran labradores.
(Juan Lorenzo, *Poema de Alexandro.*)

Las ranas en un lago cantaban é jugaban,
Cosa non les nusia, bien solteras andaban;
Creyron al diablo, que dél mal se pagaban :
Pidieron rey à don Jupiter, mucho gelo rogaban.
(El arcipreste de Hita, *fabula de la ranas que demandaban un rey.*)

Mucho fas el dinero et mucho es de amar,
Al torpe fase bueno et omen de prestar,
Fase correr al cojo et al mudo fablar;
El que no tiene manos, dineros quiere tomar.

Sea un home nescio et rudo labrador,
Los dineros le fasen hidalgo è sabidor;
Quanto mas algo tiene, tanto es de mas valor;
El que non ha dineros, non es de si señor.

Si tovieres dineros, habràs consolacion,
Plaser é alegria é del Papa racion,

Comprarás paraiso, ganarás salvacion,
Do son muchos dineros, es mucha bendicion.
(El arcipeste de Hita, *Satira del dinero.*)

Exemples de monorimes tirés des troubadours provençaux :

Lo gens temps de pascor,
Ab la fresca verdor,
Nos adui fuelh e flor
De diversa color :
Per que tug amador
Son guay e cantador
Mas ieu, que plang e plor,
Cui jois non a sabor.

A vos mi clam, senhor
De mi dons et d'amor,
Qu'aisil dui traidor,
Quar me fiava en lor,
Me fan viure ab dolor,
Per ben e per honor
Qu'ai fag a la gensor,
Que no m'val ni m'socor.

Pena, dolor e dan

N'ai agut e n'ai gran;
Mais suffert o ai tan,
No m'o tenc ad afan:
Qu'anc no vi nulh aman
Miels ames sés enjan,
Qu'ieu no m'van ges camjan,
Si cum las domnas fan.

Pus fom amdui enfan,
L'ai amad', e la blan,
E's vai m'amors doblan
A quascum jorn de l'an;
E si no m' fa enan
Amor e bel semblan,
Quant er viella, m'deman
Que m'aia bon talan.

Las! e viures que m' val,
S' ieu non vey a jornal
Mon fin joy natural,
En lieit, al fenestral,
Blanc' e fresc' atretal
Cum per neus a Nadal,
Si qu'amdui cominal
Mezuressem engal!

Nos vis drut tan leyal
Que meyns o aia sal;
Qu'ieu port amor coral
A lieys de me non cal:
Enans dic que per al

No m'a ira mortal,
E si per so m' fai mal,
Pechat fai criminal.

Be for' hueimais sazos,
Belha domna e pros,
Que m'fos datz a rescos
En baisau guizardos,
Si ja per als no fos
Mas quar sui enuios;
Q'us bes vol d'autre dos,
Quan per forsa es faitz dos.

Quan mir vostras faissos,
E'ls beths huels amoros,
Be m'meravilh de vos
Cum etz de bran respos;
E sembla m'tracios
Quant hom par franck e bos,
E pueys es orgulhos
Lai on es poderos.

Bels Vezers, si nos fos
Mos enans totz en vos,
Ieu laissera chansos
Per mal dels enuios.

(*Bernard de Ventadour.*)

Exemple du croisement des rimes chez les Provençaux :

Temps e luec à mos sabers,
Si saupes d'avineu dire,
Pois s'amors m'a faig eslire
Leis on es gaug e plazers,
Beutatz, senz, pretz e valors;
Doncs pois tan m'enanz amors
Qu'eu am tal domn'e dezir,
Non dei a bos motz faillir.

Mout fon corals lo dezirs
Que s venc en mon cor assire,
Quan de sos oils la vi rire
E pensar ab mainz sopirs,
Camjant mais de mil colors;
Don una douza dolors
M'en venc el cor, que doler
Mi fai senes mal aver.

Non es renda ni avers
Per qu'eu camjes mon martire;
Tant fort mi plai e l'azire
C'aissi entre dos volers,
M'estauc ab ris et ab plors,
Ab trebaill et ab douzors:
Aissi m'eug jaugens languir
Tant qu'il deing mos precs auzir.

Car tant non greva'l languirs

Qu'eu ja vas autra'l cor vire,
Ans l'am mil tanz e dezire
On pieg n'ai, car sos genz dirs,
Sos senz e sas granz lauzors
M'an si conques, per c'aillors
Non poiria conquerer
Joi que m'pogues res valer.

Car lo sobraltius valers
De lei cui sui finz servire
Es tant sobre tot consire,
E'l sieus homatz chapteners
Es tant genzer dels gensors
Qu'eu sui tant en gran joi sors
Que d'als non pot jois venir.
Qu'eu pretz ni deia grazir.

(*Bonifaz Calvo.*)

****

NOTE VI.

—

Texte de Manéthon, d'après Josephe, et traduit par Volney.

» Nous eûmes jadis un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu étant irrité contre nous, je ne sais par quelle cause, il vint du côté d'Orient (*par l'Ithsme de Suez*), une race d'hommes de condition ignoble (*des pâtres, très méprisés par les laboureurs d'Égypte*), mais remplie d'audace. laquelle fit une irruption soudaine en ce pays, qu'elle soumit sans combat, et avec la plus grande facilité. D'abord ayant saisi les chefs ou princes, ces étrangers traitèrent de la manière la plus cruelle les villes et les habitans, et ils renversèrent les temples des Dieux. Leur conduite envers les Egyptiens fut la plus barbare, tuant les uns, et réduisant à une dure servitude les enfans et les femmes des autres. Ils se

donnèrent ensuite un roi nommé *Salatis*, qui résid dans Memphis, et qui, plaçant des garnisons dans les lieux les plus convenables, soumit au tribut la province supérieure et la province inférieure. Il fortifia surtout la frontière orientale, se défiant de quelque invasion de la part des Assyriens, alors tout-puissans ; et, parce qu'il remarqua dans le nome de Saïs, à l'orient de la branche (*du Nil nommée*) Bubastite, une ville avantageusement située, qui, dans notre ancienne théologie, s'appelle *Avar*, il l'entoura de fortes murailles, et il y plaça une garnison de 240 mille hommes armés. Chaque été, il y venait (*de Memphis*), tant pour faire les moissons et payer les soldes et salaires, que pour exercer cette multitude et inspirer l'effroi aux étrangers. Après 19 ans de règne, il mourut ; son successeur, nommé *Béon*, régna 44 ans ; puis *Apachnas*, 36 ans et 7 mois ; puis *Apophis*, 61 ans ; puis *Yanias*, 50 ans ; puis *Assis*, 49 ans et 2 mois.

» Ces six premiers rois firent constamment aux Egyptiens une guerre d'extermination. Toute cette race portait le nom de *Yksos*, c'est à dire, *rois pasteurs* ; car, dans la langue sacrée, *YK* signifie *roi*, et, dans le dialecte commun, *sos* signifie *pasteur* ».

Josèphe, cessant de citer textuellement Manéthon, mais s'appuyant toujours de son autorité, ajoute : « Ces *pasteurs rois* et leurs successeurs possédèrent l'Egypte environ 511 ans. Mais, les rois de la Thébaïde et ceux du reste de l'Egypte ayant entrepris contre eux une guerre longue et violente, ils la continuèrent jusqu'à ce que, sous l'un de ces rois nommé *Alisphragmutos* (lisez *Misphragmutos*), les pasteurs vaincus et repous-

sés du pays, se renfermèrent dans un local nommé *Avar*, dont le circuit était de dix mille arpens. Ils entourèrent ce local d'une forte et immense muraille, pour la défense et la conservation de leurs personnes et de leur butin. Après *Alisphragmutos*, son fils, nommé *Thummosis*, vint avec 480 mille hommes assiéger cette place. Mais, n'ayant pu réussir à la prendre de force, il fit avec les pasteurs un traité dont la condition fut qu'ils pourraient quitter l'Egypte sains et saufs ; à ce moyen, ils emmenèreut leurs familles et tout leur butin. etc,

Pour donner aux Juifs, ses compatriotes, une origine un peu noble, Josephe prétend ensuite que ces pasteurs se retirèrent dans la Judée, où ils bâtirent la ville de Jérusalem. Mais cette opinion est si mal fondée, que le même Manéthon, lorsqu'il explique l'origine des Hébreux et leur sortie d'Egypte sous Moïse, qu'il nomme *Osarsiph*, affirme que c'était une *tourbe populaire* composée de lépreux et de gens impurs de toute espèce au nombre de 80 mille, chassés par le roi *Amenoph*, père de *Séthos*, sur l'ordre d'un oracle.

****

A la fin du dernier volume de Jos. Conde, se trouve, sous le titre d'*Anecdote curieuse*, un petit épisode des guerres de Grenade, que je traduis ici comme une étude intéressante de mœurs et de narration.

« Dans le temps qu'Antequera était déjà au pouvoir des chrétiens, et place frontière contre le royaume de Grenade, il y demeurait un chevalier, alcayde de cette ville, qui se nommait Narvaez. Celui-ci, comme c'était la coutume, faisait quelquefois des entrées sur les terres de Grenade, et d'autre fois envoyait ses gens en faire; usage que suivaient les Grenadins sur toutes ces frontières. Il arriva une fois que Narvaez envoya quelques cavaliers en course, lesquels, partant à l'heure où il convient de partir pour ces expéditions, entrèrent bien avant dans le pays de Grenade; et, suivant leur chemin, ils ne trouvèrent d'autre prise à faire que celle d'un vaillant jeune homme, lequel venait de la manière qui sera dite. Et, parce qu'il était nuit, il ne put s'échapper: car, sans y penser, il donna dans les cavaliers de Narvaez, et eux sur lui.

» Voyant qu'il n'y avait rien autre chose à gagner, et avisés du jeune homme que tout le pays était plat, le lendemain matin ils retournèrent à Antequera et le présentèrent à Narvaez. Le jeune homme était âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, chevalier, et très beau

garçon. Il portait une veste (*marlota*) de soie violette bien garnie à la mode moresque, et une petite toque très fine sur un bonnet d'écarlate; il montait un excellent cheval, et portait une lance et un bouclier ciselé comme ont coutume de l'être ceux des Mores de haute naissance. Narvaez lui demanda qui il était; il répondit qu'il était fils de l'alcayde de Ronda, bien connu pour homme de guerre parmi les chrétiens. Quand on lui demanda où il allait, il ne répondit rien, parce qu'il pleurait tant que les larmes l'empêchaient de parler. Narvaez lui dit: « Je m'étonne qu'étant » chevalier et fils d'un alcayde aussi vaillant que ton » père, et sachant que ce sont des événemencs de » guerre, tu sois si abattu, et que tu pleures comme » une femme, paraissant à ta tournure bon soldat et » bon chevalier. » A quoi le More répondit: « Je ne » pleure pas de me voir captif, ni d'être ton prisonnier, » et ces larmes ne sont point pour la perte de ma li- » berté, mais pour une autre bien plus grande, et que » je ressens plus que la triste fortune où je me vois. » Ayant entendu ces paroles, Narvaez le pria beaucoup de lui dire la cause de ses pleurs, et le jeune homme lui dit: « Sache qu'il y a bien des jours que je suis ser- » viteur et amoureux d'une fille de l'alcayde de tel » château, que je l'ai servie avec beaucoup de loyauté, » et que maintes fois j'ai combattu pour son service » contre vous autres chrétiens. Elle, voyant aujour- » d'hui l'obligation qu'elle m'a, avait consenti à se ma- » rier avec moi, et m'avait envoyé chercher pour que » je l'enlevasse et qu'elle m'accompagnât à ma maison, » laissant, par amour pour moi, celle de son père; et

» tandis que j'allais avec ce contentement, espérant
» obtenir une chose si désirée, ma mauvaise fortune a
» voulu que tes cavaliers me fissent prisonnier, et que
» je perdisse, avec ma liberté, tout le bien, tout le
» bonheur que j'espérais avoir. Si cela ne te paraît pas
» mériter des larmes, je ne sais comment montrer le
» désespoir où je suis. »

» La compassion qu'en eut Narvarez fut si grande qu'il lui dit : « Tu es chevalier, et si, comme chevalier,
» tu me promets de revenir en mon pouvoir, je te
» laisserai aller sur ta foi. » Le More accepta, et, après avoir donné sa parole, il partit. Et il arriva cette nuit même au château qu'habitait sa dame, où il trouva moyen de lui faire savoir qu'il était là, et, de son côté, elle fit si bien qu'elle lui marqua l'heure et le lieu où il pourrait lui parler en secret. Mais toute la conversation du More fut des larmes, sans qu'il pût lui dire une parole, et la More, étonnée, lui dit : « Qu'est-ce que cela ?
» maintenant que tu as ce que tu désires, puisque tu
» m'as en ton pouvoir pour m'enmener, tu montres
» tant de tristesse ? » Le More lui répondit : « Sache
» qu'en venant te voir, j'ai été pris par les cavaliers
» d'Antequera, et qu'ils m'ont conduit à Narvaez, le-
» quel, comme chevalier, et sachant mon malheur, a
» pris pitié de moi, et, sur ma parole, m'a permis de ve-
» nir te voir, et ainsi je viens te voir, non comme li-
» bre, mais comme esclave, et puisque je n'ai plus ma
» liberté, à Dieu ne plaise que, t'aimant comme je le
» fais, je t'enmène où tu perdrais la tienne. Je retour-
» nerai, puisque j'ai donné ma foi, je ferai en sorte de
» me racheter, et je reviendrai pour toi. » La More lui

répondit : « Jusqu'à présent, tu m'as montré combien
» tu m'aimes, et à présent tu me le montres encore
» mieux, puisque tu respectes tant ma liberté. Mais
» puisque tu es si bon chevalier, puisque tu considères
» ce que tu me dois et ce que tu dois à ta parole, à
» Dieu ne plaise que j'aille en nulle autre compagnie
» qu'en la tienne ! et quand même tu ne le voudrais
» pas, je m'en irai avec toi, et si tu es esclave, je serai
» esclave, et si Dieu te rend la liberté, il me la ren-
» dra aussi. J'ai là un coffre avec de précieux bijoux;
» prends-moi sur la croupe de ton cheval, car je serai
» très contente d'être la compagne de ton sort. »

« Disant cela, elle sortit avec lui, et il la prit sur la croupe de son cheval, et le lendemain ils arrivèrent à Antequera où ils se présentèrent devant Narvaez, lequel les reçut très bien, leur fit beaucoup de fête et quelques présens, et, louant l'amour de la jeune fille et la fidélité du More à sa parole, il leur permit de retourner libres dans leur pays, où il les fit reconduire jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté. Cette aventure, l'amour du Grenadin et de sa maîtresse, et surtout la générosité de l'alcayde Narvaez, furent très célébrés par les bons chevaliers de Grenade, et chantés dans les vers des meilleurs esprits du temps. »



****

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Constitution et civilisation.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

AUFFRAY, Imprimeur, passage du Caire.

ʟAIRIE DE PAULIN, ÉDITEUR

PLACE DE LA BOURSE.

Ouvrages nouvellement publiés.

·*e de la Régence* et de la minorité de Louis XV, u'au ministère du cardinal Fleury, par Lémontey. ɪl. in-8. 14 fr.

:*s sur l'Histoire de France* pour servir d'introduc- . à l'étude de cette histoire, par Augustin Thierry. 3e ion. 1 gros vol. in-8. 7 f. 50.

:*au traité d'économie sociale*, ou Exposition des cau- sous l'influence desquelles les hommes parviennent à r de leurs forces avec le plus de puissance et de fa- té; par C.-B. Dunoyer. 3 vol. in-8. 21 fr.

'*ucation progressive*, ou Etude du cours de la vie. 2e ·tie; par Mme Necker de Saussure. Ce deuxième vo- ne séparé 7 fr. Les deux ensemble 14 f.

'*les de Palmier*, recueil de contes orientaux pour la ınesse. Traduits de l'allemand de F. Herder et A. J. ɜbeskind par M. Kauffmann. 4 vol. in-18, avec des avures. 10 f.

·*s élémentaire de botanique* à l'usage de ceux qui veu- nt apprendre sans le secours d'un maître, par M. Ras- in, professeur de botanique des princesses, filles du ɪi. 1 v. in-18. 2 fr. 50.

:*res philosophiques écrites de Paris à un Berlinois*, par . Lerminier. 1 vol. in-8. 7 f. 50.

·*oduction à l'Histoire du droit*, par E. Lerminier. 1 v. ɪ-8. 7 f. 50.

:*losophie du droit*, par E. Lerminier. 2 v. in-8. 14 fr.

'*uvres complètes de Thomas Reid*, chef de l'école écos- aise, traduites de l'anglais par M. Jouffroy, avec des norceaux extraits des leçons de M. Royer-Collard, une ntroduction et des préfaces du traducteur. 6 vol. in-8. 42 f.

·*stination de l'homme*, traduit de l'allemand de Fichte par Barchou de Penhoën. 1 vol. in-8. 6 f.

élanges politiques et philosophiques extraits des Mémoi- res et de la Correspondance de Thomas Jefferson, pré-

cédés d'un essai sur les principes de l'école américaine et d'une nouvelle traduction de la constitution des Etats-Unis, avec des notes, par L. P. Conseil. 1 vol. in-8. 14 f.

Mémoires de la princesse Palatine, duchesse d'Orléans, mère du régent. Première édition complète. 1 vol in-8. 7 fr. 50.

Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger, ou Relation d'un voyage sur cette rivière, depuis Yaourie jusqu'à son embouchure, traduit de l'anglais de Richard et John Lander par Mme Louise Sw. Belloc. 3 v. in-8. 18 f.

Cours éclectique d'économie politique, par Flores Estrada. 1 vol. in-8 18 f.

Vues politiques et pratiques sur les travaux publics de France, par Lamé et Clapeyron, ingénieurs des mines, et par Stéphane et Eugène Flachat, ingénieurs civils. 1 vol. in-8. Prix : 5 f.

Les derniers jours de la constitution de Portugal, traduit de l'anglais de lord Porchester par M. Cordier, membre de la chambre des députés, avec une introduction de l'éditeur. 1 vol. in-8. 4 f.

Documens pour servir à l'histoire des conspirations et des sectes sous la restauration. Broc. in-8. 2 f. 50.

Chapelle-Musique des rois de France, par Castil-Blaze. 1 vol. in-12 avec vignettes. 4 fr.

La Danse, depuis Bacchus jusqu'à nos jours, par Castil-Blaze. 1 joli vol. in-12 avec vignettes. 4 f.

Histoire de la Musique, traduite de l'anglais, revue et complétée, par Fétis. 1 joli vol. in-12. 5 f.

Lettres écrites de Paris pendant les années 1830 et 1831, traduites de l'allemand de L. Boerne par M. Guiran. 1 vol. in-8. 5 f.

Une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux, comédie en trois actes et en prose, par MM. Félix Pyat et Théo. Avec une préface. 3 fr.

Distractions, par H. Monnier. 1 volume oblong cartonné contenant 6 planches. Noires 6 f., coloriées 10 f., grand pap. de Chine 20 f.

Atlas géographique et statistique des départemens de la France et de ses colonies, contenant 95 cartes. Prix de l'Atlas complet, relié, 100 f.

Chaque carte se vend séparément, savoir : la carte de chacun des 86 départemens 1 f. 25 c., Martinique 1 f. 25, Guadeloupe 1 f. 25, Possessions orientales 1 f. 25, Guya-

ne 1 f. 25, Bourbon 1 f. 25, Sénégal 1 f. 25, carte générale de la France 2 fr., carte des douanes 2 fr., plan de Paris 2 f.

Précis analytique du Système de Lavater, sur les signes physiognomoniques, ou Moyen de pénétrer les dispositions des hommes, leurs penchans, leurs aptitudes, leur genre d'esprit, son degré de culture et de maturité, par l'observation de leur constitution, de leurs habitudes extérieures, et principalement par l'examen des formes de la tête, de sa capacité et les traits de sa physionomie. Imprimé sur une feuille *in-plano*, grand papier colombier; orné de 25 figures. Prix : 3 f.

Précis analytique du Système de Gall, sur les facultés de l'homme et les fonctionsdu cerveau, vulgairement CRANIOSCOPIE. Troisième édition; imprimé sur une feuille grand-colombier. Prix : 3 f.

Le même ouvrage. 1 vol. in-18. Prix 4 f.

Cranioscopie et Physiognomonie de Napoléon Bonaparte et de ses principaux compétiteurs, avec un précis analytique et chronologique des principaux événemens de sa vie, comparés à ceux des hommes que l'Histoire a désignés sous le nom de *grands*; quelques réflexions sur sa constitution, son caractère, son système de tactique militaire, et son influence sur les destinées des peuples; plus, des détails cranioscopiques sur le masque rapporté de Ste-Hélène par le docteur Antomarchi, son dernier médecin. Une feuille grand colombier; orné de figures, portraits. 3 f.

Pour paraître avant le premier janvier.—Souscription.

Atlas historique des guerres de la révolution et de l'empire (1792 à 1815). 1 vol. gr. in-4, rédigé par P.-G., ancien élève de l'école polytechnique, et revu sur des pièces et documens authentiques conservés aux archives de la guerre.

Cet atlas, rédigé d'aprés la méthode de l'*Atlas* de *Lesage*, contient une notice par chacune des guerres de la République et de l'Empire, avec une carte géographique accompagnant cette notice, de manière à rendre claire l'une par l'autre. L'objet de cette publication est de populariser l'histoire militaire de la France et de répandre les notions stratégiques parmi ceux qui peuvent

être appelés à défendre la patrie et à illustrer encore une fois ses armes sur les mêmes champs de bataille qui la révolution française a rendus célèbres. On publiera incessamment *le Prospectus* énonçant les conditions de la souscription, conditions calculées pour mettre cette publication à la portée de tout le monde, et surtout des officiers et sous-officiers de l'armée.

La première livraison, composée de quatre notices et quatre cartes géographiques, paraîtra avant le 1er janvier.

On souscrit dès aujourd'hui sans rien payer d'avance. Il suffit de se faire inscrire chez les quartiers-maîtres des régimens et chez les libraires de Paris et des départemens.

Pour paraître après janvier 1833.

Histoire de la réformation, de la ligue et du règne de Henri IV, par M. Mignet. 6 vol. in-8.

Histoire de la Philosophie française, depuis Abeilard jusqu'à nos jours, par L. Peisse. 4 vol. in-8.

Traité de législation, ou Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent ou restent stationnaires, par M. Ch. Comte, avocat à la cour royale de Paris, membre de la chambre des députés. 2e édition.

Traité de la Propriété, par le même auteur, ouvrage faisant suite au Traité de législation.

Introduction à la science de l'histoire, ou Science du développement de l'humanité, par MM. Buchez et Boulland. 2 vol. in-8.

Histoire des Sciences en Italie, par G. Libri. 4 vol. in-8. 28 f.

Daphnis et Chloé, traduction de Paul-Louis Courier, avec 60 vignettes sur bois inventées et dessinées par Gigoux, gravées sur bois par Thompson, Porret, etc. etc., et imprimées dans le texte. Edition de luxe imprimée à petit nombre. 20 f.

